



CHARLAINE HARRIS

LA COMMUNAUTÉ DU SUD ⑧

Pire que la mort



LE LIVRE QUI A INSPIRÉ LA SÉRIE
EN PREMIÈRE EXCLUSIVITÉ EN FRANCE SUR **Orange cinéma séries**

CHARLAINE HARRIS

LA COMMUNAUTE DU SUD 8

Pire que la mort

Traduit de l'américain
Par Frédérique Le Boucher



Si, par les mots qui suivent, s'ouvrirait Le Seigneur des anneaux, et si j'avais la belle voix à l'accent so british de Cate Blanchett, je pourrais vous planter le décor en y mettant tout le suspense voulu. Et vous brûleriez de connaître la suite.

Mais ce qui s'est passé, cet automne, au fin fond de mon coin perdu de Louisiane, n'a rien eu d'une épopée. La guerre des vampires a plutôt ressemblé à l'annexion d'un État en déroute, et celle des loups-garous à une méchante querelle de voisinage. Pas de quoi remplir un chapitre des annales du surnaturel en Amérique – qui doivent bien exister quelque part, j'imagine. Sauf pour qui s'est trouvé activement impliqué dans les annexion et querelle en question...

Ces « détails de l'histoire » deviennent alors des événements majeurs. Et je sais de quoi je parle.

Et tout ça à cause de Katrina, ce désastre qui ne cessait de tout bouleverser sur son passage et de semer le malheur et la souffrance dans son sillage.

Avant Katrina, la Louisiane était un véritable eldorado pour les vampires, et La Nouvelle-Orléans, où ils pullulaient, la Mecque pour tous ceux dont ils attisaient la curiosité. Les clubs de jazz où se produisaient des musiciens que plus personne n'avait vus jouer en public depuis des lustres – et pour cause – faisaient un tabac. Vamp'strip, vamp'voyance, vamp'sexe, endroits plus ou moins discrets où l'on pouvait se faire mordre et se payer un orgasme instantané... Vous pouviez trouver tout ça, en Louisiane du Sud. Il suffisait de demander.

Dans le nord de l'État, c'était moins évident. C'est justement là que j'habite, un bled paumé dénommé Bon Temps. Mais, même dans la région, où ils ne courrent pas les rues, les vamps avançaient à pas de géant, économiquement et socialement parlant.

Les affaires marchaient fort pour les vampires, au pays des Cajuns. Seulement, voilà, il y avait eu la mort du roi de l'Arkansas, survenue lors d'une grande réception organisée par son épouse, la reine de Louisiane, pour célébrer leur union. Comme le corps avait disparu et que tous les témoins – sauf moi – appartenaient au monde surnaturel, la justice avait fermé

les yeux. La justice des hommes, du moins. Mais pas celle des vampires. Et la reine, Sophie-Anne Leclerq, s'était retrouvée en fâcheuse posture. C'est alors que Katrina avait frappé, sapant l'empire financier de Sophie-Anne. La reine remontait pourtant péniblement la pente quand une troisième catastrophe avait suivi de près les deux précédentes. Sophie-Anne et certains de ses plus fervents partisans – ainsi que moi, Sookie Stackhouse, la télépathe de service – avaient été victimes d'une terrible explosion qui avait détruit La Pyramide de Gizeh, le vamp'hôtel de Rhodes. Une faction dissidente de la Confrérie du Soleil avait revendiqué l'attentat. Bien que les leaders de cette « congrégation » anti-vampire aient fermement condamné ce « crime discriminatoire », tout le monde savait pertinemment que la Confrérie ne déplorait pas vraiment les blessés – affreusement mutilés par la déflagration – et encore moins les morts, qu'il s'agisse des vampires ou des humains qui travaillaient pour eux.

Non seulement Sophie-Anne avait perdu plusieurs membres de sa suite et pleurait la disparition de son plus cher compagnon, mais elle avait aussi laissé les deux jambes dans l'explosion. Son avocat, un démon du nom de Cataliades, lui avait sauvé la vie. Elle ne s'en remettrait cependant pas avant un bon bout de temps et se trouvait donc dans une position extrêmement vulnérable.

Qu'est-ce que j'avais à voir là-dedans ?

J'avais participé au sauvetage des blessés, après l'effondrement de La Pyramide, et j'étais terrifiée à l'idée que certaines personnes m'aient désormais dans le collimateur, des gens qui pourraient bien avoir envie de se servir de ma télépathie pour parvenir à leurs fins. Certes, tous n'étaient pas animés de mauvaises intentions, et je n'aurais pas rechigné à leur prêter main-forte pour sauver des vies, de temps en temps. Mais à condition de rester maîtresse de la mienne. À part ça, je n'avais pas à me plaindre : j'étais toujours vivante, Quinn – mon petit copain – aussi, et les vampires qui comptaient le plus pour moi avaient également survécu. Quant aux problèmes auxquels Sophie-Anne était confrontée, aux conséquences politiques de l'attentat et au fait que des meutes de créatures surnaturelles

tournaient autour de la Louisiane comme des hyènes autour d'une gazelle à l'agonie... j'avoue que je ne me sentais pas franchement concernée.

J'avais d'autres choses en tête, des trucs... personnels. Je ne vois pas beaucoup plus loin que le bout de mon nez, c'est tout ce qu'on peut me reprocher. Non seulement je ne pensais pas à la situation des vampires, mais il y en avait une autre à laquelle je n'avais pas réfléchi non plus, une situation qui allait pourtant influer de manière déterminante sur mon existence.

Il y a, pas très loin de Bon Temps, à Shreveport, une meute de loups-garous dont les militaires de la base aérienne de Barksdale viennent grossir régulièrement les rangs. Récemment, la meute en question s'est retrouvée scindée en deux factions rivales. Et vous savez comme moi ce qu'Abraham Lincoln a dit de la désunion au sein d'une même maison : ça ne peut pas tenir.

Donc, présumer que ces deux situations de crise allaient se résoudre toutes seules, ne pas voir le rôle que j'allais devoir jouer dans leur résolution... eh bien, il fallait être aveugle. Mais je suis télépathe, moi, pas voyante. Les esprits des vampires ne sont que de grandes pages blanches pour moi (très reposant) et j'ai du mal à lire dans les pensées des lycanthropes (même si j'y arrive, en faisant un effort). Ce sont bien là mes seules excuses pour ne pas avoir vu le vent tourner.

Où avais-je donc la tête ? J'étais dans les mariages, figurez-vous – et je pensais à mon petit copain, qui brillait par son absence. Une absence prolongée...

1

J'alignais consciencieusement les bouteilles sur la table pliante, derrière le bar portable, quand Halleigh Robinson est arrivée en trombe, son joli visage tout empourpré ruisselant de larmes. Comme elle était tout de même censée se marier dans une heure et qu'elle était toujours en jean et en tee-shirt, je lui ai immédiatement accordé toute mon attention.

— Sookie ! s'est-elle écriée, en contournant le comptoir pour m'attraper par le bras. Il faut que vous m'aidez.

L'aider ? J'avais tout de même été obligée de troquer la belle robe que j'avais prévu de porter contre ma tenue de barmaid. Alors, j'avais déjà donné, non ?

— Bien sûr.

Je m'attendais à la voir me demander un petit remontant. Si j'avais lu dans ses pensées, j'aurais tout de suite été renseignée, mais comme j'avais décidé de jouer les petites filles modèles, j'avais relevé mes barrières mentales et je les maintenais solidement dressées. Ce n'est déjà pas du gâteau d'être télépathe. Alors, dans des circonstances aussi stressantes qu'un double mariage, je vous laisse imaginer. Sans compter que je m'étais préparée au rôle d'invitée, moi, pas à celui de serveuse. Mais le barman du traiteur avait eu un accident de voiture en venant de Shreveport, et Sam, qu'on avait décommandé quand E (E) E avait tenu à ce que son propre barman soit engagé, avait été appelé à la rescouisse.

J'étais un peu déçue de me retrouver du mauvais côté du comptoir, mais je ne pouvais quand même pas laisser tomber la mariée le jour J.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, Halleigh ?

— J'ai besoin que vous soyez ma demoiselle d'honneur.

— Euh... pardon ?

— Tiffany s'est évanouie après la première séance photos. Elle est déjà en route pour l'hôpital.

On était à une heure du mariage, et le photographe avait voulu se débarrasser d'une première série de photos de groupe avant la cérémonie. Demoiselles et garçons d'honneur étaient donc tous sur leur trente et un, et Halleigh elle-même aurait dû être en train de s'habiller. Au lieu de quoi, elle était en jean, des bigoudis sur la tête, pas maquillée et en pleurs : comment lui dire non ?

— Vous faites la même taille, a-t-elle insisté. Et Tiffany est sans doute sur le point de se faire ôter l'appendice. Alors, si vous pouviez essayer la robe...

J'ai lancé un coup d'œil à mon boss. Sam a opiné du bonnet en souriant.

— Vas-y, Sookie. Officiellement, le bar n'ouvre pas avant la fin de la cérémonie, de toute façon.

J'ai donc suivi Halleigh à l'intérieur de la magnifique propriété des Bellefleur. Récemment restaurée, Belle Rive avait retrouvé sa splendeur d'avant-guerre (guerre de Sécession, j'entends). Les parquets cirés brillaient tellement qu'on pouvait se voir dedans, une harpe dorée scintillait au pied de l'escalier et l'argenterie étincelait sur l'imposant buffet de la salle à manger. Des serveurs très stylés s'agitaient en tous sens, le logo d'E (E) E, artistiquement calligraphié en lettres noires, bien visible sur le revers de leurs vestes blanches. Extreme (ly Elégant) Events, agence spécialisée dans l'organisation d'événements haut de gamme, était devenue leader sur le marché, aux États-Unis. À la vue du logo, j'ai senti mon cœur se serrer : mon petit copain, dont j'étais toujours sans nouvelles, travaillait pour Spécial Events, un département de E (E) E – très spécial, en effet, puisque réservé aux Cess et aux vampires. Mais je n'ai pas vraiment eu le temps de m'apitoyer sur mon sort : déjà, Halleigh m'entraînait dans l'escalier.

La première chambre, au dernier étage, bruissait de jeunes filles en robes dorées qui papillonnaient autour de la future belle-sœur de Halleigh, Portia Bellefleur. Halleigh est passée devant la porte sans s'arrêter avant de pénétrer dans la deuxième pièce à gauche, occupée par tout autant de jeunes

filles, mais en robes de mousseline bleu nuit, cette fois. Il régnait dans la chambre une jolie pagaille – les demoiselles d'honneur s'étant changées sur place, elles avaient empilé leurs fringues et leurs petites affaires un peu partout. On avait même prévu un stand coiffure et maquillage, installé contre le mur de gauche et tenu par une stoïque femme en rose armée d'un fer à friser.

Halleigh a fait les présentations, lançant les noms en l'air comme une poignée de confettis :

— Les filles, voici Sookie Stackhouse. Sookie, voici Fay, ma sœur ; Kelly, ma cousine ; Sarah, ma meilleure amie, et Dana, mon autre meilleure amie. La robe est là. C'est un trente-huit.

Je n'arrivais pas à croire que Halleigh ait eu la présence d'esprit de récupérer la robe de Tiffany avant son départ pour l'hôpital. Les futures mariées sont sans pitié. En moins d'une minute, je me suis retrouvée en petite tenue. Heureusement que je portais de jolis dessous parce que, vu l'urgence, pas question de jouer les prudes. Il n'aurait plus manqué qu'on me voie en culotte de grand-mère toute mitée : la honte ! La robe était doublée. Encore une chance ! Pas besoin de combinaison. À peine le temps d'enfiler une paire de bas de rechange trouvée sur place que j'avais déjà la tête dans l'encolure. Il m'arrive parfois de porter du quarante – souvent, en fait –, alors j'ai vidé mes poumons pendant que Fay remontait la fermeture à glissière.

À condition de ne pas trop respirer, ça pourrait aller.

— Super ! s'est exclamée une des filles (Dana ?) avec enthousiasme. Et maintenant, les chaussures.

— Ô Seigneur !

C'est ce que j'ai murmuré en voyant les sandales assorties. Elles étaient à talons. À très hauts talons. J'ai jugé plus sûr de m'asseoir pour les mettre. Je m'attendais au pire. Kelly (peut-être) a bouclé les brides. À gauche. À droite. Et je me suis levée. Tout le monde retenait son souffle. J'ai fait un pas, puis deux. Il manquait environ une demi-pointure. Une grosse demi-pointure.

— Je pourrai tenir le temps du mariage, ai-je finalement déclaré.

Applaudissements dans la pièce.

— Par ici, alors, m'a lancé la PMB (la Préposée à la Mise en Beauté).

J'ai pris place sur la chaise, devant elle, pour me faire remaquiller (par-dessus mon propre maquillage) et recoiffer, pendant que les demoiselles d'honneur en titre et la mère de Halleigh aidaient la future mariée à s'habiller. La PMB avait un sacré paquet de cheveux à coiffer : je n'avais fait que couper les pointes pour les égaliser, durant ces trois dernières années, et ils m'arrivaient désormais bien en dessous des omoplates. Ma colocataire, Amélia, m'avait fait des mèches. Le résultat était vraiment réussi. J'étais plus blonde que jamais.

Je me suis examinée dans le miroir en pied. Une telle transformation en moins de vingt minutes ? Incroyable ! J'étais passée de barmaid en chemise blanche à jabot et pantalon noir à demoiselle d'honneur en robe de mousseline bleu nuit. Et avec huit centimètres de plus, par-dessus le marché !

Hé ! mais j'étais... sublime ! La couleur de la robe semblait avoir été choisie pour moi, la jupe s'évasait joliment, les manches courtes ne me serraient pas trop et le décolleté était échancré sans être vulgaire – et, quand on a des seins comme les miens, croyez-moi, on a intérêt à faire gaffe, de ce côté-là.

L'injonction de la pragmatique Dana m'a bien vite arrachée à ma contemplation :

— Un peu d'attention, s'il vous plaît ! Voici comment les choses vont se dérouler...

À partir de là, je n'ai plus fait qu'écouter et hocher la tête en silence. J'ai étudié le petit schéma qu'elle me montrait et j'ai opiné de plus belle. Drôlement organisée comme fille, cette Dana ! Si jamais je décide un jour d'envahir un petit pays pas trop loin, c'est exactement le genre de bras droit qu'il me faudra.

Quand on a finalement descendu l'escalier – avec précaution : robes longues et hauts talons ne font pas bon ménage –, j'étais parfaitement briefée et prête à marcher vers l'autel. En tant que demoiselle d'honneur, du moins.

La plupart des filles de moins de vingt-cinq ans ont déjà fait ça une ou deux fois dans leur vie. Mais Nikkie Thornton, ma seule amie assez proche pour me demander de jouer ce rôle,

avait préféré se marier à la sauvette pendant que j'étais en voyage – pour une fois que je quittais Bon Temps !

Les participants à l'autre mariage étaient déjà en bas, quand on est arrivées. Le mariage de Portia précédérait celui de Halleigh. Si le planning avait été respecté, les deux mariés et leurs garçons d'honneur devaient déjà être dehors. Il ne restait plus que cinq minutes avant le coup d'envoi.

Portia Bellefleur et ses demoiselles d'honneur avaient en moyenne sept ans de plus que Halleigh et ses copines. Portia était la sœur aînée d'Andy Bellefleur, inspecteur de police de Bon Temps et fiancé de Halleigh. La robe de Portia faisait un peu dans la surenchère – elle était tellement couverte de perles, de dentelle et de paillettes qu'elle semblait pratiquement tenir toute seule. Mais bon, c'était le grand jour, pour Portia : elle avait bien le droit de porter ce qui lui plaisait. Quant à ses demoiselles d'honneur, elles ruissaient d'or de la tête aux pieds.

Les bouquets des demoiselles d'honneur étaient tous assortis : blanc, bleu foncé et jaune d'or. Avec les robes bleu nuit que Halleigh avait choisies, c'était vraiment très joli.

L'organisatrice professionnelle engagée pour l'occasion – une femme mince, tout en cheveux, du genre nerveux – comptait les têtes presque à haute voix. Après s'être assurée que tout le monde était là, elle a ouvert en grand la porte à double battant qui donnait sur l'immense terrasse. Assise sur des chaises pliantes blanches réparties de part et d'autre du long tapis rouge qui divisait la pelouse en deux, l'assistance nous tournait le dos, faisant face à l'estrade. Derrière l'autel nappé de blanc et illuminé de chandeliers étincelants se tenait le prêtre. À sa droite, regardant vers la maison – et donc vers nous –, Glen Vicks, le fiancé de Portia, attendait sa promise. Il avait l'air très, très tendu, mais il souriait. Flanquant le futur marié, les garçons d'honneur étaient déjà à leur poste.

Les demoiselles d'honneur de Portia sont alors sorties sur la terrasse et ont commencé à traverser le jardin, l'une après l'autre, pour se diriger vers l'autel. Le parfum de tous les bouquets du cortège venait se mêler à celui des rosiers de Belle

Rive – en fleur, même en plein mois d'octobre – et la nuit embaumait.

Finalement, tandis que, soudain, les accords vibrants d'une musique de circonstance s'élevaient, tonitruants, Portia s'est avancée pour rejoindre l'extrémité du tapis rouge, l'organisatrice ès mariages soulevant péniblement sa traîne pour éviter qu'elle ne se déchire sur les briques de la terrasse.

Sur un signe du prêtre, tout le monde s'est levé et s'est retourné pour assister à la marche triomphale de Portia vers l'autel. Des années qu'elle attendait ça.

Une fois Portia arrivée à bon port, ç'a été à notre tour de nous élancer. Halleigh nous a effleuré la joue au passage. On y a toutes eu droit, même moi – plutôt sympa de sa part. L'organisatrice pro nous a envoyées, l'une après l'autre, vers le garçon d'honneur qui nous avait été attribué et face auquel chacune devait prendre place. J'ai hérité, quant à moi, d'un cousin des Bellefleur venu de Monroe, manifestement stupéfait de me voir arriver à la place de Tiffany. J'ai marché à pas lents, comme Dana l'avait spécifié, et j'ai tenu mon bouquet entre mes mains jointes juste incliné comme il fallait. J'avais observé les autres demoiselles d'honneur avec un regard d'aigle. Je voulais faire les choses bien.

Mais tous ces visages tournés vers moi... J'étais tellement nerveuse que j'en ai oublié de me barricader mentalement. J'ai été littéralement submergée. Un véritable déferlement de pensées – *Qu'est-ce quelle est jolie ! Mais où est donc Tiffany ? Waouh ! y a du monde au balcon ! Qu'ils se dépêchent donc un peu : j'ai soif ! Mais qu'est-ce que je fous là ? Faut toujours qu'elle me traîne à tous les pince-fesses du comté ! J'adore les pièces montées !* – un torrent de réflexions en tout genre dont je me serais bien passée.

Quelqu'un a surgi devant moi pour prendre une photo. J'ai tout de suite reconnu Maria-Star Cooper, une jolie lycanthrope qui travaillait pour un photographe réputé de Shreveport, Al Cumberland (réputé et très spécialisé). Je lui ai souri et elle en a profité pour faire un second cliché. J'ai continué à remonter le tapis rouge, le sourire vissé aux lèvres, tout en m'efforçant de faire taire tout ce vacarme sous mon crâne.

Au bout d'un moment, j'ai repéré des vides mentaux dans l'assistance : il y avait des vampires dans les rangs. Glen avait particulièrement insisté pour que la cérémonie se déroule de nuit. Il voulait inviter certains de ses clients les plus importants, lesquels se trouvaient être, justement, des vampires. Incroyable mais vrai, Portia avait accepté. Si ce n'était pas une preuve d'amour, ça ! Portia ne supportait pas les déterrés. Pour tout dire, ils lui filaient la chair de poule.

Quant à moi, je les aimais bien, dans l'ensemble. Comme je ne pouvais pas lire dans leurs pensées, je trouvais leur compagnie plutôt reposante, en un sens. D'accord, dans un tas d'autres sens, elle était carrément stressante, leur compagnie, mais, du moins, avec eux, je n'avais pas besoin de me contrôler : je me sentais l'esprit libre.

J'ai fini par arriver à la place qu'on m'avait assignée. J'avais remarqué que les demoiselles et les garçons d'honneur de Portia et de Glen s'étaient alignés de manière à former un V inversé, en laissant un espace à la pointe pour les futurs mariés. Il ne nous restait plus qu'à les imiter. Et c'est exactement ce qu'on a fait. J'ai poussé un discret soupir de soulagement : ouf ! j'avais réussi ! Je n'avais plus qu'à rester plantée là bien sagement, sans bouger et en ayant l'air de suivre ce qui se passait. C'était dans mes cordes.

La musique a retenti de plus belle et le prêtre a, une nouvelle fois, donné le signal du départ. L'assistance s'est levée et s'est retournée pour regarder s'avancer la deuxième mariée. Halleigh a commencé à se diriger vers nous. Elle était absolument radieuse. Elle avait choisi une robe beaucoup plus simple que celle de Portia et elle avait tout de la jeune fille en fleur. Elle avait bien cinq ans de moins qu'Andy, peut-être même plus. Quand elle est parvenue à sa hauteur, son père – très bronzé et très bien conservé, comme sa mère – s'est approché pour lui prendre le bras. Comme Portia avait remonté seule l'allée jusqu'à l'autel (elle avait perdu son père depuis longtemps), il avait été décidé que Halleigh en ferait autant.

Quand j'ai eu mon content de sourires de la mariée, j'ai balayé la foule du regard. Déjà, toutes les têtes se tournaient pour suivre la progression de Halleigh.

Que de visages familiers ! Des instituts de l'école où Halleigh enseignait, des policiers qui travaillaient avec Andy, les amis – chancelants mais encore en vie – de la vieille Caroline Bellefleur, des avocats et des magistrats collègues de Portia, les clients de Glen, d'autres comptables de sa connaissance... Presque toutes les chaises étaient prises.

Peu de peaux noires, dans le lot, et quelques rares café au lait : la grande majorité des invités appartenait à la petite bourgeoisie bon teint, autrement dit blanche – la palme, dans cette catégorie, revenant incontestablement aux vampires, dont un, assis dans une des rangées du milieu, que je connaissais plutôt bien : Bill Compton, mon unique voisin et ancien amant. Il était superbe dans son smoking. De toute façon, je ne sais pas comment il s'y prenait, mais il pouvait porter ce qu'il voulait : tout lui allait. À sa droite se tenait sa petite amie, une humaine du nom de Shela Pumphrey, agent immobilier de son état, exerçant à Clarice. Sa superbe robe grenat griffée faisait ressortir le brun profond de son carré parfait, entretenu à grands frais. Il y avait peut-être cinq ou six vampires que je ne reconnaissais pas. Des clients de Glen, sans doute. Glen, qui ne se doutait certainement pas qu'il y avait parmi ses hôtes, outre les vampires, plusieurs autres créatures plus (ou moins) qu'humaines...

Pour commencer, Sam, mon boss, qui appartenait au cercle très fermé des vrais changelings – les seuls à pouvoir se transformer en n'importe quel animal à volonté. Le photographe officiel de la double cérémonie se trouvait être, quant à lui, un lycanthrope. Cela dit, aux yeux de tous les invités standard, il avait simplement l'air d'un type de couleur, pas très grand mais plutôt bien charpenté, qui se baladait dans un beau costume avec un gros appareil photo. Al se changeait pourtant en loup, à chaque pleine lune, tout comme Maria-Star. Il y avait d'autres hybrides dans l'assistance, mais je n'en connaissais qu'un : Amanda, une rousse incendiaire qui tenait un bar à Shreveport baptisé *La queue du Loup*. Peut-être était-ce la société de Glen qui s'occupait de sa comptabilité.

Ah ! Il y avait aussi une panthère-garou : Calvin Norris. Hé ! mais Calvin était accompagné ! J'ai été nettement moins

ravie quand j'ai découvert par qui : Tanya Grissom. Argh ! Qu'est-ce qu'elle revenait faire ici, celle-là ? Et comment Calvin s'était-il retrouvé sur la liste des invités ? Je n'avais rien contre lui, au contraire, mais je ne voyais vraiment pas quelle relation il pouvait bien avoir avec les Bellefleur.

Pendant que je passais en revue les têtes connues, Halleigh avait rejoint Andy et tout le monde devait, maintenant, se tourner vers l'autel pour suivre la messe de mariage.

Comme, affectivement parlant, je n'étais pas franchement impliquée dans l'histoire, j'ai laissé mes pensées dériver pendant que le père Kempton Littrell officiait. Normalement, le père Littrell célébrait la messe tous les quinze jours dans la petite chapelle anglicane de Clarice. Les lumières qu'on avait installées pour illuminer le jardin se reflétaient dans ses lunettes et lui faisaient un teint si pâle qu'on aurait presque pu le prendre pour un vampire. S'il l'avait su !

Les choses se déroulaient selon le processus habituel. Encore une chance que je sois habituée à rester debout des heures au bar, parce que je commençais à avoir des fourmis dans les jambes, plantée là comme une potiche. Et perchée sur des échasses, en plus ! Je ne mettais pas souvent de talons – encore moins de huit centimètres – et ça me faisait bizarre de mesurer près d'un mètre quatre-vingts, tout à coup. Je m'efforçais de ne pas trop m'agiter et de prendre mon mal en patience.

Glen passait à présent la bague au doigt de Portia. On aurait presque pu la trouver jolie, avec cette façon qu'elle avait de regarder leurs mains jointes. Portia ne serait jamais ma copine – ni moi la sienne –, mais, sincèrement, je ne lui souhaitais que du bonheur. Quant à Glen, c'était le genre brun à la calvitie naissante, tout en os, avec des culs de bouteille en guise de lunettes. C'est bien simple, si vous aviez appelé une agence de casting en demandant un « style comptable », on vous aurait envoyé Glen. Mais je savais de source sûre (puisque j'étais en prise directe sur ses pensées), qu'il aimait profondément Portia, et comme elle le lui rendait bien...

Je me suis accordé un petit changement de pied – une crise de tétanie est si vite arrivée.

Puis le père Littrell a rembobiné depuis le début pour Halleigh et Andy. J'ai donc continué à afficher un grand sourire (pas de problème de ce côté-là : je passe mon temps à faire ça, au bar) tout en regardant Halleigh Robinson devenir Mme Andrew Bellefleur. Et encore, j'avais de la chance : les mariages anglicans peuvent durer des heures, mais les deux couples avaient opté pour la formule express.

Enfin, la *Marche nuptiale* a retenti, et les nouveaux mariés se sont dirigés vers la maison. L'assistance leur a emboîté le pas. J'étais vraiment contente et assez fière, en redescendant le tapis rouge : j'avais rendu service à une Halleigh aux abois et... sous peu, j'allais pouvoir enlever ces maudites chaussures !

D'où il était assis, Bill a cherché mon regard et, sans mot dire, a posé la main sur son cœur. C'était un geste si romantique et si inattendu que, sur le moment, je me suis sentie fondre. J'ai même failli lui sourire, tout accompagné qu'il était. Puis je me suis rappelé in extremis que Bill n'était qu'un sale faux jeton et j'ai stoïquement poursuivi mon chemin de croix. Sam était à son poste, à deux ou trois mètres derrière le dernier rang, en chemise blanche et pantalon de smoking – la même tenue que moi avant la cérémonie. A l'aise, zen, avec sa crinière blond vénitien d'angelot. C'était tout Sam, ça.

Je lui ai souri. Un sourire sincère, cette fois, qu'il m'a rendu en levant les pouces pour me féliciter. Bien que les pensées des changelings ne soient pas toujours très faciles à lire pour moi, j'ai tout de suite su qu'il me trouvait top dans ma robe de soirée et qu'il approuvait la façon dont je m'étais comportée. Il ne m'avait pas quittée des yeux. Ça faisait cinq ans que je bossais pour lui et on s'était toujours bien entendus, lui et moi. Il avait certes été un peu... contrarié, quand j'avais commencé à sortir avec un vampire, mais il s'en était remis.

À propos de Sam, il allait falloir que je me remette au boulot, moi, et illico presto. J'ai rattrapé Dana.

— Je vais pouvoir me changer bientôt ?

— Oh ! Mais il y a encore les photos ! s'est-elle écriée gaiement.

Son mari l'avait rejoints avec leur bébé, une petite chose de sexe indéterminé (emmaillotée de jaune, pour tout arranger)

qu'il tenait au creux de son bras droit, tandis que, du gauche, il enlaçait la taille de sa femme.

— On n'aura sûrement pas besoin de moi pour ça, ai-je hasardé. Vous en avez déjà fait plein tout à l'heure, non ? Avant que je-ne-sais-plus-qui tombe malade.

— Tiffany. Oui, mais il y en a d'autres à prendre.

Je doutais sérieusement que les Bellefleur aient envie de me voir sur les portraits de famille, quand bien même mon absence risquait de compromettre la parfaite symétrie de la photo de groupe. Je suis allée trouver Al Cumberland.

— Oui, m'a-t-il confirmé, sans cesser de mitrailler les jeunes mariés qui se souriaient béatement. J'ai encore quelques clichés à prendre : il faut que vous restiez en tenue.

J'ai lâché un juron. J'avais trop mal aux pieds.

— Écoutez, Sookie, tout ce que je peux faire, c'est photographier votre groupe en premier. Andy, Halleigh ! Je veux dire... madame Bellefleur ! Si vous voulez bien venir par ici, nous allons faire votre série.

Portia Bellefleur Vicks a semblé stupéfaite – comment ? Ce n'était pas elle qui passait en premier ? – mais elle avait bien trop de gens à remercier pour avoir le temps de se mettre en rogne. Et puis, on avait poussé le fauteuil de la vieille Caroline Bellefleur jusqu'à elle et Portia s'est aussitôt penchée pour embrasser sa grand-mère, scène ô combien touchante que Maria-Star s'est empressée d'immortaliser. Portia et Andy avaient vécu avec Miss Caroline pendant des années, après le décès de leurs parents. C'était à cause de son état de santé que le double mariage avait été, par deux fois, retardé. Au départ, il devait avoir lieu au printemps précédent. On avait un peu précipité les choses justement parce que la santé de Miss Caroline commençait sérieusement à se détériorer. Puis elle avait fait une attaque. Et, à peine remise, elle s'était cassé la hanche. Il faut reconnaître que, pour quelqu'un qui avait eu, coup sur coup, deux aussi graves problèmes médicaux, Miss Caroline avait l'air... eh bien, à vrai dire, elle avait juste l'air d'une très vieille dame qui a eu une crise cardiaque et une fracture de la hanche. Elle était pourtant très chic, dans son beau tailleur de shantung crème, avec son léger maquillage et

ses cheveux neigeux coiffés à la Lauren Bacall... Elle avait été une vraie beauté en son temps, un véritable tyran toute sa vie, et un fameux cordon-bleu jusqu'à peu.

Pour l'heure, Caroline Bellefleur était au septième ciel. Elle venait de marier ses deux petits-enfants, tout le monde lui rendait un fervent hommage et Belle Rive resplendissait – grâce au vampire qui la dévisageait avec une mine parfaitement impassible.

Bill Compton avait découvert que les Bellefleur étaient ses descendants et avait anonymement légué un joli petit magot à Miss Caroline. Une vraie manne, pour elle, et elle ne s'était pas gênée pour en profiter. Comment aurait-elle seulement pu imaginer que tout cet argent lui venait d'un déterré ? Elle croyait avoir hérité d'un mystérieux parent éloigné. Le plus drôle de l'histoire, c'était que les Bellefleur auraient encore préféré lui cracher au visage plutôt que de remercier Bill. Ironique, non ? Quoi qu'il en soit, Bill se considérait comme un membre de la famille, et j'étais contente qu'il ait trouvé le moyen d'assister à ce grand événement qui réunissait les siens.

J'ai respiré un grand coup pour chasser le ténébreux regard de Bill le Vampire de mon esprit et j'ai souri à l'objectif. Après avoir comblé le trou sur la photo, puis feinté pour échapper au cousin qui me regardait avec des yeux de merlan frit, j'ai fini par monter les marches de l'escalier monumental quatre à quatre pour aller remettre mon uniforme de serveuse.

Personne en haut : j'allais avoir la chambre pour moi toute seule. Génial !

En me trémoussant un peu, j'ai réussi à me glisser hors de ma robe de demoiselle d'honneur, que j'ai pendue à un cintre, et je me suis assise sur un pouf pour ôter les brides de ces maudits engins de torture à talons.

Sentant tout à coup la porte s'ouvrir, j'ai brusquement relevé la tête. Bill se tenait sur le seuil, les mains dans les poches, toutes canines dehors. La lumière dorée des lustres accentuait le léger scintillement de sa peau blême.

— Il y en a qui essaient de se changer, ici, lui ai-je bêtement fait remarquer.

Pas la peine non plus de jouer les prudes : Bill m'avait vue sous toutes les coutures.

— Tu ne leur as pas dit ?

— Quoi ?

Puis ma lanterne s'est soudain éclairée. Bill se demandait si j'avais révélé aux Bellefleur qu'il était leur ancêtre.

— Non, bien sûr que non. Tu m'avais dit de garder le secret.

— J'ai pensé que, sous le coup de la colère, tu aurais pu le leur dévoiler.

Je lui ai jeté un regard incrédule.

— Non. Il y a des gens qui tiennent parole, figure-toi. C'est une question d'honneur. Tu vois ce que je veux dire ?

Il a détourné les yeux.

— Au fait, ta brûlure a drôlement bien cicatrisé.

Après l'attentat de la Confrérie du Soleil à Rhodes,

Bill avait eu le visage exposé à la lumière du jour : un truc à vous retourner l'estomac.

— J'ai dormi six jours d'affilée, m'a-t-il expliqué. Et quand je me suis réveillé, c'était pratiquement guéri. Quant à ta réflexion sur mon manque d'honneur, je n'ai aucune excuse... Si ce n'est que, lorsque Sophie-Anne m'a ordonné de te séduire... je n'étais pas très enthousiaste, Sookie. Au début, je ne voulais même pas feindre d'entretenir une relation suivie avec une humaine. C'était par trop dégradant, à mes yeux. Puisque la reine ne me laissait pas le choix, je suis venu au bar, mais juste pour t'identifier. Et puis... la soirée ne s'est pas exactement passée comme je l'avais prévu... Les saigneurs m'ont suivi dehors et... tu connais la suite. Quand tu t'es volontairement portée à mon secours, je me suis dit que c'était le destin. J'ai fait ce que la reine m'avait demandé. Et, en le faisant, je suis tombé dans un piège... dont je ne suis toujours pas parvenu à m'échapper.

«Le piège de l'amûûûûr ! » ai-je raillé intérieurement. Mais Bill était trop sérieux pour que je me moque de lui. Je défendais simplement mon cœur du mieux que je le pouvais : en jouant les garces.

— Tu t'es dégoté une petite amie, non ? Alors, retourne auprès d'elle.

Sur ce, j'ai baissé les yeux pour être sûre que j'avais bien détaché la bride du pied gauche. J'ai ôté la deuxième chaussure et, quand j'ai relevé la tête, Bill avait les yeux rivés sur moi.

— Je donnerais n'importe quoi pour te connaître encore, ne serait-ce qu'une seule fois, a-t-il murmuré.

Mes mains se sont figées sur mon bas à peine roulé.

Ça me scotchait quand même un peu. Et à plusieurs niveaux. D'abord, l'expression employée : il y en a qui couchent, mais Bill, lui, m'avait « connue » bibliquement. Ensuite, j'étais stupéfaite d'avoir été, pour lui, une partenaire sexuelle à ce point mémorable. Mais peut-être qu'il ne se souvenait que des filles vierges...

— Je n'ai pas de temps à perdre avec toi, ce soir, ai-je froidement rétorqué. Sam m'attend en bas pour que je l'aide au bar. Passe devant.

Et, sur ces amabilités, je me suis levée et je lui ai tourné le dos pour enfiler ma chemise et mon pantalon. Il ne me restait plus qu'à chausser mes tennis noires. Après avoir jeté un rapide coup d'œil dans la glace pour vérifier mon rouge à lèvres, je me suis retournée vers la porte...

Il avait disparu.

J'ai descendu l'escalier et passé les portes qui donnaient sur la terrasse pour regagner le jardin, soulagée de reprendre ma place habituelle derrière le bar. J'avais encore mal aux pieds. Et à cette plaie toujours ouverte que m'avait laissée au cœur un certain Bill Compton.

Sam a levé la tête vers moi en me voyant arriver. Il y avait un sourire dans ses beaux yeux bleus. Je me suis dépêchée de prendre mon poste derrière le comptoir. Miss Caroline avait catégoriquement refusé qu'on mette une corbeille pour les pourboires, mais les clients du bar avaient déjà glissé quelques billets dans un verre vide et j'avais bien l'intention de le laisser où il était.

— Tu étais drôlement jolie dans cette robe, m'a complimentée Sam, tout en préparant un rhum-Coca.

En souriant, j'ai tendu une bière à un vieux monsieur qui m'a gratifiée d'un énorme pourboire. C'est comme ça que je m'en suis rendu compte : dans ma précipitation, j'avais oublié

de fermer un bouton de ma chemise. Du coup, j'offrais aux clients une vue plongeante sur mon décolleté. Sur le moment, ça m'a un peu gênée. Puis je me suis dit que ce n'était pas un décolleté racoleur, juste le décolleté d'une fille plutôt gâtée par la nature, et j'ai laissé le bouton ouvert.

— Merci, ai-je répondu à Sam, en priant pour qu'il n'ait rien remarqué de ce bref dilemme. J'espère que j'ai bien fait tout ce qu'il fallait.

— Evidemment ! a-t-il répliqué, comme si la possibilité que je me prenne les pieds dans le tapis ne l'avait même pas effleuré.

Quand je vous disais que c'était un patron en or.

— Hé ! Bonsoir, a lancé une voix légèrement nasillarde.

J'ai levé le nez du verre de vin que j'étais en train de servir pour voir Tanya Grissom respirer un air qu'elle parvenait à polluer par sa simple présence. Son cavalier, Calvin, n'était nulle part en vue.

— Tanya ! s'est exclamé Sam. Comment ça va ? Ça fait un bail.

— Eh bien, j'avais quelques petites choses à régler dans le Mississippi, a répondu l'intéressée. Mais je vais rester dans le coin un moment, et je me demandais si tu n'aurais pas besoin d'un petit coup de main.

J'ai pincé les lèvres et continué à m'activer comme si de rien n'était. Quand une vieille dame est venue demander un Perrier rondelle, Tanya en a profité pour se rapprocher de Sam. Je l'ai servie si vite, la pauvre mamie, qu'elle en est restée bouche bée. Puis je me suis occupée du client de Sam. Je captais parfaitement l'état d'esprit de mon boss : il était content de revoir Tanya. C'est dingue ce que les hommes peuvent être bêtes, par moments, hein ? Bon, pour être tout à fait honnête, je savais des trucs sur Tanya dont Sam n'avait même pas idée.

Et, pour tout arranger, Shela Pumphrey était la prochaine dans la file. J'en avais de la chance ! Cela dit, la petite amie de Bill s'est contentée de me demander un rhum-Coca.

— Tout de suite, lui ai-je lancé, en m'efforçant de ne rien laisser paraître de mon soulagement.

Et je me suis empressée de la servir.

— Je l'ai entendu, m'a-t-elle alors glissé discrètement.

— Qui ça ?

J'étais perturbée parce que j'essayais en même temps d'écouter – tant avec mes oreilles qu'avec mes antennes mentales – ce que Sam et Tanya disaient.

— Bill. Je l'ai entendu quand il vous parlait, tout à l'heure.

Comme je ne répondais pas, elle a précisé :

— Je me suis faufilée derrière lui dans l'escalier.

— Alors, il savait pertinemment que vous étiez là, lui ai-je distraitemment assené, avant de lui tendre son verre.

Elle m'a lancé un regard noir, les pupilles soudain dilatées. De stupeur ? De colère ? Puis elle a fait demi-tour et elle s'est éloignée au pas de charge. Si tous nos souhaits se réalisaient, j'aurais été étalée, raide morte, sur le gazon.

Tanya avait commencé à se détourner, comme si son corps s'apprétait à partir alors que sa tête s'attardait encore à discuter avec mon patron. Au bout du compte, le tout a fini par rejoindre Calvin. Je l'ai suivie du regard. Je n'avais pas l'esprit tranquille.

— En voilà une bonne nouvelle ! s'est félicité Sam, tout sourire. Tanya va être disponible pour un petit moment.

Je me suis mordu la langue pour ne pas lui répliquer que Tanya n'avait vraiment laissé aucune ambiguïté à ce sujet.

— Super ! ai-je grommelé.

Il y avait tellement de gens que je trouvais sympa ! Pourquoi fallait-il que deux des femmes que j'aurais préféré n'avoir jamais rencontrées se trouvent justement invitées à ce satané mariage ? Enfin, mes pieds pleuraient presque de joie d'être délivrés de ces maudits talons. C'était déjà ça.

J'ai recouvré mon sourire, continué à servir des verres, à débarrasser les bouteilles vides, et je suis allée au camion de Sam pour décharger quelques caisses et réapprovisionner le stock. J'ai décapsulé des bières, rempli des ballons de rouge, des coupes de Champagne et essuyé les débordements intempestifs jusqu'à avoir l'impression de m'être changée en machine à mouvement perpétuel.

Les vampires sont arrivés au bar en tir groupé. J'ai débouché ma première bouteille de Royal Mix, un mélange haut de gamme de sang de synthèse et de véritable sang humain « d'origine royale européenne contrôlée ». Il fallait le conserver

au frais, bien sûr, et c'était une attention très particulière que Glen avait réservée à ses clients les plus importants. (La seule boisson qui surpassait le Royal Mix, tant en qualité qu'en prix, était le Royal, un sang pratiquement pur qui ne contenait que quelques traces de conservateurs.) Sam a aligné les coupes, puis il m'a demandé de verser le précieux breuvage. J'ai fait super attention à ne pas en perdre une goutte. Sam s'est ensuite chargé de remettre chaque verre à son destinataire. Un large sourire aux lèvres, les vampires ont porté un toast à la santé des jeunes mariés. Ils ont tous laissé un gros pourboire, même Bill.

La première gorgée du sirupeux elixir avalée, leurs crocs désormais bien visibles ont prouvé à tous à quel point ils appréciaient la prévenance de leur hôte. Certains des invités humains ont bien eu l'air un peu mal à l'aise devant cette manifestation de leur satisfaction, mais Glen était là pour arrondir les angles, distribuant sourires et petits hochements de tête entendus à la ronde – il connaissait suffisamment les vampires pour ne pas s'aventurer à leur serrer la main. J'ai remarqué que la toute nouvelle Mme Vicks ne frayait pas trop avec les déterrés de l'assistance, bien qu'elle ait tout de même fait l'effort de traverser leur petit groupe, un sourire crispé aux lèvres.

Quand un desdits déterrés est revenu au bar pour commander un banal PurSang, je me suis empressée de lui tendre sa bouteille dûment réchauffée à 37 °C.

Il m'a remerciée en me gratifiant d'un nouveau pourboire. Lorsqu'il a ouvert son portefeuille, j'ai aperçu un permis de conduire du Nevada – c'est devenu une habitude chez moi de repérer les différents papiers d'identité, à force de demander les leurs aux mineurs *Chez Merlotte*. Il venait de loin pour assister à ce mariage. Je l'ai vraiment regardé de près, à ce moment-là. En voyant qu'il avait réussi à capter mon attention, il a joint les mains et s'est légèrement incliné devant moi. Comme j'avais lu un polar dont l'action se déroulait en Thaïlande, j'ai compris qu'il m'adressait un *wai*: un salut pratiqué par les bouddhistes – à moins que ce ne soit par tous les Thaïlandais en général ? En tout cas, il s'efforçait de se montrer poli envers

moi. Après un instant d'hésitation, j'ai posé mon torchon et j'ai imité son salut. Ça a eu l'air de lui plaire.

— Je me fais appeler Jonathan, m'a-t-il annoncé. Les Américains ne savent pas prononcer mon vrai nom.

On aurait peut-être pu déceler dans ses propos une pointe d'arrogance et de mépris, mais comment lui en vouloir ?

— Moi, c'est Sookie. Sookie Stackhouse.

Jonathan n'était pas très grand – un mètre soixante-quinze, peut-être – mais vraiment très beau, avec son petit nez, ses lèvres pleines et ses yeux marron au regard perçant que surmontaient des sourcils noirs parfaitement rectilignes. Sa peau légèrement cuivrée et ses cheveux d'un noir bleuté témoignaient de ses origines asiatiques. Il avait la peau si fine que je ne pouvais pas distinguer le moindre pore. Et il émettait ce subtil scintillement propre aux vampires.

— C'est votre époux ? m'a-t-il demandé, en prenant sa bouteille et en penchant la tête vers Sam, occupé à concocter une *pina colada* pour une des demoiselles d'honneur.

— Non, monsieur. C'est mon patron.

C'est à ce moment-là que Terry Bellefleur – un cousin de Portia et d'Andy – a titubé vers le comptoir pour me demander une autre bière. Je l'aimais bien, ce type – un vétéran de la guerre du Vietnam –, mais il avait l'alcool mauvais et, à mon avis, il avait déjà assez bu. Bien qu'il fût manifestement d'humeur loquace et qu'il ait décidé de m'entretenir, une nouvelle fois, de la politique du président en Irak, j'ai préféré le conduire gentiment auprès d'un autre membre de la famille, un parent éloigné de Bâton Rouge, à qui j'ai demandé de garder Terry à l'œil et de l'empêcher de prendre son pick-up pour rentrer chez lui.

Pendant ce temps, Jonathan le Vampire gardait, quant à lui, un œil sur moi. Je me demandais bien pourquoi. Mais je n'ai rien remarqué d'agressif ni de lubrique dans son attitude, et comme ses canines n'étaient pas sorties, j'en ai déduit qu'il ne serait pas dangereux de continuer à vaquer à mes occupations comme s'il n'était pas là. S'il avait quelque raison de vouloir me parler, je finirais bien par le savoir, tôt ou tard. Le plus tard serait le mieux.

Comme j'allais chercher une autre caisse de Coca dans le camion de Sam, j'ai aperçu un type, tout seul, à l'ombre d'un grand chêne isolé. Il était grand, mince et tiré à quatre épingles dans un costume qui devait coûter une petite fortune. Il s'est avancé pour que je voie son visage et m'a clairement rendu mon regard. À première vue, c'était peut-être une magnifique créature, mais ce n'était certainement pas un homme. Il n'y avait pas la moindre part d'humain dans cet être-là. Du moins, c'était mon impression. Bien que manifestement plus de la première jeunesse, il était d'une beauté stupéfiante. Il avait les cheveux aussi longs que moi, quoique d'un blond beaucoup plus clair. Il les portait rejetés en arrière, bien lisses, bien nets. Il paraissait certes un peu fané, comme une belle pomme trop longtemps oubliée, mais il avait encore bon pied bon œil, apparemment, puisqu'il se tenait parfaitement droit et ne portait pas de lunettes. Il avait bien une canne – très simple, noire, avec un pommeau doré –, mais il ne s'appuyait pas dessus. Ce n'était qu'un accessoire qui lui donnait l'air distingué.

Quand il est sorti de l'ombre, les vampires se sont tous retournés comme un seul homme, puis, au bout d'un moment, se sont inclinés. Il leur a rendu la politesse. Ils paraissaient garder leurs distances, comme s'ils étaient sur la défensive ou... impressionnés ?

Cette scène m'a paru pour le moins étrange. Cependant, je n'avais pas le temps de m'y attarder. Tout le monde voulait profiter de l'*open bar* jusqu'au bout. La réception touchait à sa fin, et les invités se dirigeaient vers la maison pour assister au départ des jeunes mariés. Halleigh et Portia s'étaient déjà eclipsées et étaient montées se changer à l'étage. Le personnel de E (E) E avait commencé à débarrasser la pelouse des reliefs du cocktail.

Sam a profité du brusque ralentissement de l'activité au bar pour me parler. Il avait manifestement quelque chose sur le cœur.

— Sookie, dis-moi si je me trompe, mais... tu n'aurais pas une dent contre Tanya ?

Je n'ai pas mâché mes mots.

— Il y a de ça, oui. Mais je ne suis pas tout à fait sûre de devoir t'expliquer pourquoi. Tu as un petit faible pour elle, c'est évident.

A croire que j'avais tâté du bourbon. A moins que ce ne soit du sérum de vérité ?

— Si tu n'aimes pas travailler avec elle, je veux connaître tes raisons. Tu es mon amie et je respecte ton opinion.

Voilà qui n'était pas désagréable à entendre.

— Tanya est jolie. Elle n'est pas bête et elle est compétente. Ça, c'était pour les bons côtés.

— Mais ?

— Mais elle est venue pour m'espionner. Les Pelt l'ont envoyée ici pour découvrir si j'avais quelque chose à voir avec la disparition de leur fille Debbie. Tu te rappelles, quand ils ont débarqué au bar ?

— Oui.

Les illuminations qu'on avait suspendues à travers tout le jardin sculptaient son visage d'arêtes vives et d'ombres profondes.

— Et tu avais vraiment quelque chose à voir dans cette histoire ? m'a-t-il demandé.

— Tout à voir, lui ai-je avoué. Légitime défense.

— Je m'en doute.

Il m'a pris la main. Sur le coup de la surprise, j'ai sursauté.

— Je te connais, tu sais, a-t-il ajouté, sans me lâcher.

Ça m'a fait chaud au cœur, cette confiance que Sam avait en moi. Je travaillais depuis un bon moment pour lui et ce qu'il pensait de moi m'importait vraiment. J'en ai eu la gorge serrée. J'ai été obligée de m'éclaircir la voix.

— Hum... Alors, je n'ai pas été franchement ravie de voir Tanya rappliquer, ai-je concédé. Je me suis méfiée d'elle dès le début et, quand j'ai appris pourquoi elle était venue à Bon Temps, je ne l'ai pas ratée. Je ne sais pas si elle est toujours payée par les Pelt. En plus, ce soir, elle était avec Calvin : elle n'avait pas à essayer de te mettre le grappin dessus.

Je n'en avais pas eu l'intention, mais j'avais un peu haussé le ton.

— Oh ! a soufflé Sam, un peu décontenancé.

— Mais si tu as envie de sortir avec elle, pas de problème, ai-je repris, pour tenter de me rattraper. Je veux dire, elle ne peut pas être si mauvaise que ça. Et j'imagine qu'elle croyait bien faire en aidant des parents désemparés à retrouver leur fille disparue.

Plutôt sympa de ma part, je trouve. Et c'était peut-être vrai, après tout.

— Je n'ai pas à aimer tes petites copines, Sam, ai-je insisté, pour bien lui faire comprendre que je ne prétendais pas avoir le moindre droit sur lui.

— Non, mais je préférerais.

— Moi aussi.

Si on m'avait dit que j'oserais un jour lui sortir un truc pareil, je ne l'aurais jamais cru.

2

On a commencé à remballer tranquillement pour ne pas bousculer les quelques retardataires.

— En parlant de petits copains, m'a glissé Sam en poursuivant son rangement, que devient Quinn ? Tu tires une tête d'enterrement depuis que tu es rentrée de Rhodes.

— Eh bien, je t'ai dit qu'il avait quand même été salement amoché par l'explosion...

Spécial Events, la filiale secrète de E (E) E que dirigeait Quinn, organisait des événements pour la communauté surnaturelle : alliances stratégiques entre vampires, rites de passage de lycanthropes, élections de chef de meute et autres manifestations du même genre. Voilà pourquoi Quinn se trouvait à *La Pyramide de Gizeh* quand la Confrérie du Soleil avait frappé.

Les membres de la Confrérie du Soleil vouaient une haine farouche aux vampires. Mais ils ignoraient totalement que ces derniers n'étaient que la partie émergée de l'iceberg. Aucun humain n'était au courant – à quelques rares exceptions près, dont moi. Cela dit, on était de plus en plus nombreux à être dans la confidence. Le grand secret commençait à s'éventer. J'étais sûre que les intégristes de la Confrérie haïraient tout autant les lycanthropes et les changelings, comme Sam, que les « démons suceurs de sang », s'ils venaient à découvrir leur existence. Ce qui finirait bien par arriver, et sans doute plus tôt qu'on ne le pensait.

— Oui, mais j'aurais cru que...

— Je sais, moi aussi j'aurais cru.

Et si je n'avais pas franchement l'air joviale en disant ça, eh bien, c'était que la mystérieuse disparition de mon tigre préféré ne me réjouissait pas plus que ça.

— Je m'attendais à recevoir des nouvelles, mais... rien.

— Tu as toujours la voiture de sa sœur ?

Frannie m'avait prêté son petit bolide pour que je puisse rentrer chez moi, après l'attentat.

— Non. Elle a disparu un soir où on bossait toutes les deux au bar, Amélia et moi. J'ai laissé un message sur le répondeur de Quinn pour l'avertir, mais je n'ai eu aucun écho depuis.

— Je suis désolé, Sookie.

La formule n'était pas vraiment de circonstance, mais qu'est-ce que vous voulez dire dans ces cas-là ?

— Pas autant que moi.

J'essayais de ne pas trop dramatiser non plus. Il fallait pourtant que je prenne sur moi pour ne pas rembobiner une énième fois le film, ressasser le même scénario, les mêmes arguments : Quinn ne m'en voulait pas d'avoir été blessé ; il ne me reprochait rien. Et sa sœur ne semblait plus me détester - je l'avais vue à l'hôpital de Rhodes, alors qu'elle jouait les gardes-malade auprès de son frère. Pas de reproche, plus de haine... alors pourquoi ne donnait-il pas de nouvelles ?

«À croire qu'il s'est volatilisé », ai-je songé avec un geste d'impuissance. Puis j'ai essayé de penser à autre chose. Quand je suis stressée, il faut que je m'occupe. J'ai donc aidé Sam à transporter le matériel et les restes du stock dans son camion. C'est lui qui s'est coltiné le plus lourd. Sam n'a vraiment rien d'un Monsieur Muscle, mais il est drôlement costaud – comme tous les changelings, d'ailleurs.

À 22 h 30, on avait presque fini. Les acclamations qui se sont soudain élevées de l'autre côté de la maison nous ont indiqué que les jeunes mariées avaient finalement redescendu l'escalier, lancé leur bouquet et filé avec leurs époux en voyage de noces. Portia et Glen partaient pour San Francisco, tandis que Halleigh et Andy s'envolaient pour la Jamaïque (c'était peut-être un secret pour les autres, mais pas pour moi).

Sam m'a alors annoncé que je pouvais y aller.

— Je demanderai à Dawson de m'aider à décharger au bar, m'a-t-il assuré.

Comme Dawson – qui remplaçait Sam *Chez Merlotte*, ce soir-là – était bâti comme une armoire à glace, je n'ai pas insisté.

Ensuite, on s'est partagé les pourboires – trois cents dollars pour moi : je n'avais pas perdu ma soirée. J'ai glissé la liasse de billets dans ma poche. Ça faisait un gros rouleau, vu que c'étaient surtout des petites coupures. J'étais bien contente d'habiter un bled paumé comme Bon Temps. Dans une grande ville, j'aurais eu la trouille de me retrouver avec un couteau dans le dos avant même d'avoir atteint ma voiture, avec une pareille somme sur moi.

— Bon, alors, salut, Sam, lui ai-je lancé en vérifiant que j'avais bien mes clés dans mon autre poche – je n'avais pas pris de sac.

En traversant le jardin pour regagner le trottoir, je me suis tapoté les cheveux. J'avais réussi à empêcher la PMB de me percher une choucroute au sommet du crâne, mais je n'avais pas échappé au crêpage ni à la laque. Elle m'avait fait des effets de mèches à la Farrah Fawcett dans *Drôles de dames* première version, et je me sentais franchement godiche.

Il y avait pas mal de monde sur la route : des véhicules du mariage, pour la plupart, mais aussi les habituelles sorties du samedi soir. La file de voitures garées le long de la route était impressionnante et ralentissait la circulation.

En me penchant pour ouvrir la portière, j'ai senti une présence derrière moi. J'ai glissé mes clés entre mes doigts, refermé le poing et pivoté d'un bloc. J'ai frappé de toutes mes forces. Avec les clés, ça faisait effet coup de poing américain, et le type a traversé le trottoir à reculons pour se retrouver le postérieur sur le gazon.

— Je ne vous veux aucun mal ! s'est alors écrié Jonathan.

Difficile d'avoir l'air digne et inoffensif, dans une telle posture, surtout quand vous avez du sang qui coule au coin de la bouche. Le vampire asiatique y est pourtant parvenu.

— J'ai été surprise, ai-je plaidé, ce qui était un doux euphémisme.

— Apparemment, a-t-il répondu en se redressant d'un seul mouvement.

Il a sorti un mouchoir immaculé pour se tamponner la lèvre.

Je n'avais pas l'intention de lui faire des excuses. Quand on s'approche de moi en douce dans le noir, il ne faut pas s'étonner de l'accueil qu'on reçoit. Puis j'ai réfléchi. Les vampires se déplacent toujours comme ça.

— Je suis navrée. J'ai craint le pire, ai-je concédé – une sorte de compromis, en somme. J'aurais dû prendre le temps de voir à qui j'avais affaire.

— Non, il aurait déjà été trop tard, à ce moment-là, a rétorqué Jonathan. Une femme seule doit savoir se défendre.

— Merci de votre compréhension, lui ai-je répondu, sans relâcher ma vigilance pour autant.

J'ai jeté un petit coup d'œil derrière lui, l'air de ne pas y toucher. Je passe mon temps à cacher mes réactions – en dépit des trucs insensés que je découvre, parfois, dans la tête des gens –, alors je suis habituée. Je l'ai regardé droit dans les yeux.

— Pourquoi...

J'ai d'abord hésité, puis je me suis jetée à l'eau.

— Qu'est-ce que vous faites là, dites-moi ?

— Je suis de passage en Louisiane, et j'ai été invité au mariage par Hamilton Tharp. J'ai l'autorisation d'Eric Nordman pour séjourner dans la cinquième zone, naturellement.

Hamilton Tharp ? Inconnu au bataillon. Une relation des Bellefleur, probablement. En revanche, je connaissais Éric Nordman. Et plutôt bien (à vrai dire, je le connaissais de la pointe des pieds à la racine des cheveux, en passant par tout ce qui se trouve entre les deux). Éric était le shérif de la cinquième zone, soit un sacré morceau de la Louisiane. On était... liés, lui et moi. Un lien plutôt compliqué, et dont je me serais volontiers passée, pour ne rien vous cacher.

— En fait, ce que je voulais savoir, c'est ce que vous faisiez derrière moi, tout à l'heure.

Je serrais toujours mes clés dans mon poing, en me disant : « S'il bouge, je vise les yeux. » Même un vampire craint ce genre d'attaque.

— Pure curiosité de ma part, a répondu Jonathan, les mains benoîtement croisées devant lui.

Je commençais sérieusement à le prendre en grippe, ce type.

— Mais encore ?

— J'ai entendu parler, au *Croquemitaine*, de la femme blonde à laquelle Éric accorde tant de prix. Éric est fin connaisseur, et si difficile... Il semblait fort improbable qu'une simple humaine ait pu retenir son attention.

— Et comment avez-vous su que je serais au mariage, ce soir ?

J'ai cru surprendre un frémissement de paupières, chez mon interlocuteur. Il ne s'était pas attendu à me voir insister. Il pensait avoir réussi à me rassurer. Peut-être même essayait-il de m'hypnotiser avec son regard de vampire pour me calmer. Manque de chance : ça ne marchait pas avec moi.

— La jeune femme qui travaille pour Éric, sa filleule Pam, y a fait allusion.

Oh ! ce n'est pas beau de mentir, monsieur le vampire ! Je n'avais pas eu de contact avec Pam depuis une quinzaine de jours et, la dernière fois que je l'avais eue au téléphone, je ne lui avais parlé ni de mon emploi du temps ni de mes activités mondaines. Elle se remettait à peine des blessures qu'elle avait subies à Rhodes, et son rétablissement, ainsi que celui d'Éric et de la reine, avait été notre unique sujet de conversation.

— Ah, oui, évidemment ! Bon, eh bien, bonsoir. On m'attend, ai-je prétexté en ouvrant ma portière.

Sans quitter des yeux mon interlocuteur, je me suis prudemment faufilée à la place du conducteur, prête à réagir au moindre mouvement suspect. Il est resté figé comme une statue, se contentant d'incliner légèrement la tête pour me saluer au moment où je démarrais. J'ai attendu un stop pour mettre ma ceinture – je n'avais pas voulu me ficeler, avec un danger potentiel à proximité –, puis j'ai verrouillé les portières et jeté un coup d'œil circulaire. Pas de vampire à l'horizon. Bizarre, cette histoire, tout de même. Vraiment bizarre. Peut-être valait-il mieux que j'appelle Éric pour tout lui raconter...

Et vous savez ce qui était encore plus bizarre ? L'homme au visage fané et aux longs cheveux d'ange était resté caché dans l'ombre, juste derrière Jonathan, sans bouger, du début à la fin

de notre étrange entretien. À un moment, son regard avait même croisé le mien. Ses traits parfaits étaient demeurés impassibles. J'avais pourtant compris qu'il ne voulait pas que je trahisse sa présence. Non que je l'aie lu dans ses pensées – j'en étais incapable –, mais je l'avais deviné.

Et, comble de bizarrerie, Jonathan ne l'avait pas senti. Étant donné l'odorat ultrasensible dont sont dotés tous les vampires, ce n'était plus bizarre, c'était carrément hallucinant.

J'y pensais encore, en prenant Hummingbird Road pour tourner dans la petite route de campagne qui conduit, à travers bois, à ma vieille baraque. Le cœur de la maison a plus de cent soixante ans, mais il ne reste pas grand-chose du bâtiment initial. On l'a modifié, remanié, agrandi, et la toiture a été refaite une bonne vingtaine de fois. La fermette d'origine, avec ses deux pièces à tout faire, s'est étendue, au fil du temps. Mais ça n'en demeure pas moins une maison tout ce qu'il y a d'ordinaire.

Elle semblait bien calme, dans le halo des spots extérieurs que ma colocataire avait laissés allumés pour moi, ce soir-là. Je me suis garée dans l'arrière-cour, à côté de la voiture d'Amélia. J'ai gardé mes clés à la main, au cas où elle serait montée se coucher. Elle avait laissé la porte de la véranda ouverte – j'ai mis le loquet – et verrouillé la porte de la cuisine, que j'ai refermée à clé derrière moi. On faisait super gaffe, question sécurité, Amélia et moi, surtout la nuit.

J'ai été un peu surprise de la trouver assise dans la cuisine. Elle m'attendait. On avait pris nos habitudes, après des semaines de cohabitation, et à cette heure-là, Amélia aurait déjà dû être montée. Elle avait ses appartements à l'étage, avec sa propre télé, son téléphone et son ordinateur portable, Internet, et, comme elle s'était inscrite à la bibliothèque, toujours de quoi lire. Sans parler de ses études de magie, sur lesquelles je ne l'interrogeais jamais. Jamais. Amélia est une sorcière.

— Alors ? Comment ça s'est passé ? m'a-t-elle aussitôt demandé, en remuant sa tisane comme si elle voulait provoquer un tsunami.

— Eh bien, ils se sont mariés. Personne n'a tiré un premier époux ni un amant mystère de son chapeau. Les vampires que

Glen avait invités – ses clients – ont été bien sages, et la vieille Caroline a distribué des sourires à la pelle. Mais j'ai été obligée de remplacer une demoiselle d'honneur au pied levé.

— Non ! Raconte !

Je ne me suis pas fait prier, et on s'est pris quelques bons fous rires dans la foulée. J'ai bien pensé à lui parler du charmant monsieur aux cheveux d'ange, mais je me suis ravisée. Qu'est-ce que j'aurais pu lui dire, de toute façon ? « Il m'a regardée » ? En revanche, je lui ai parlé du vampire du Nevada.

— Qu'est-ce qu'il voulait, à ton avis ?

J'ai haussé les épaules.

— Aucune idée.

— Il faut que tu le découvres. D'autant que tu ne connais même pas le type qui, soi-disant, l'a invité.

— Je vais appeler Éric... Sinon ce soir, demain soir.

— Dommage que tu n'aies pas une copie de cette base de données que Bill vend comme des petits pains. J'ai encore vu la pub hier, en consultant un site pour vampires sur le Net.

La base de données en question contenait les photos et/ou les biographies de tous les vampires que Bill avait réussi à localiser à travers le monde. Le logiciel de Bill rapportait plus de fric à sa patronne, la reine de Louisiane, que je n'aurais jamais pu l'imaginer. Mais il fallait être un vampire pour en acheter un exemplaire, et ils vérifiaient.

— Oui, mais Bill la vend cinq cents dollars pièce et c'est drôlement risqué d'essayer de se faire passer pour un vampire...

Amélia a balayé l'argument d'un revers de main.

— Si le jeu en vaut la chandelle...

Amélia est beaucoup plus évoluée que moi – enfin, par certains côtés. Elle a grandi à La Nouvelle-Orléans et y a vécu pratiquement toute sa vie. Evidemment, depuis quelque temps, elle vivait chez moi. Mais c'était seulement parce qu'elle avait fait une grosse bêtise. Elle avait été obligée de quitter La Nouvelle-Orléans après avoir provoqué une catastrophe majeure en jouant, non pas les apprenties sorcières – ce qu'elle était –, mais carrément les sorcières confirmées. Cela dit, elle avait été bien inspirée de partir quand elle l'avait fait, parce que Katrina l'avait suivie de peu. Depuis le passage de l'ouragan, le

locataire d'Amélia – qui occupait le premier étage, dans la maison qu'elle possédait – ne payait plus de loyer parce qu'elle l'avait chargé de surveiller les travaux de réfection. Son propre appartement, au rez-de-chaussée, avait subi de sérieux dégâts.

Et voici qu'arrivait, justement, la raison pour laquelle Amélia n'était pas près de retourner à La Nouvelle-Orléans : Bob. Il a traversé la cuisine à pas feutrés pour venir se frotter langoureusement contre mes jambes.

— Hé ! mon joli petit minou d'amour ! me suis-je écriée, en me penchant pour attraper le gros chat noir et blanc. Et comment il va, mon trésor, aujourd'hui ? ai-je roucoulé, le nez enfoui dans sa fourrure.

— Arrête, je vais vomir, a grommelé Amélia d'un air dégoûté.

Mais je savais qu'elle avait un comportement tout aussi régressif avec Bob quand j'avais le dos tourné.

— Du nouveau ? lui ai-je demandé en me redressant.

Bob avait manifestement eu droit à un bain l'après-midi même. On aurait dit un persan : il avait triplé de volume.

— Non, m'a-t-elle répondu d'un ton morne, exprimant le plus profond découragement. J'ai travaillé pendant une heure sur lui, aujourd'hui, et tout ça pour quoi ? Pour qu'il se retrouve avec une queue de lézard ! Ça m'a pris le restant de la journée et tous les pouvoirs que je possède pour inverser le processus.

En réalité, Bob était un homme. Un petit brun avec une tête de premier de la classe : le type de base, quoi – sauf que, d'après Amélia, il était doté d'attributs tout à fait hors norme, le genre d'attributs qu'on ne voyait pas quand il était habillé... Bref. Amélia n'était déjà pas censée pratiquer les sorts de transmutation, et encore moins en pareilles circonstances : lorsqu'elle avait changé Bob en chat, ils étaient plongés dans des expérimentations d'un tout autre genre. Des expérimentations d'ordre sexuel – qui devaient être très expérimentales, en effet. Je n'avais jamais eu le cran de lui demander ce qu'elle essayait de faire exactement. Ça devait être plutôt exotique, comme pratique.

— Le truc, c'est que...

Ah ! On y arrivait ! Je n'allais pas tarder à découvrir la véritable raison pour laquelle Amélia m'avait attendue. Ma colocataire était une puissante émettrice, et elle n'avait pas ouvert la bouche que j'avais déjà la réponse, direct à la source. Mais je l'ai laissée continuer. Les gens détestent ça, quand on leur dit qu'ils n'ont pas besoin de parler. Surtout lorsqu'il s'agit d'un sujet qu'ils ont du mal à aborder.

— ... mon père sera à Shreveport demain et il veut venir à Bon Temps pour me voir, a-t-elle lâché d'une seule traite. Il y aura juste lui et son chauffeur, Marley. Il veut venir dîner.

Le lendemain étant un dimanche, le bar ne serait ouvert que l'après-midi. De toute façon, je n'étais pas de service — comme j'ai pu le constater en jetant un coup d'œil à mon calendrier.

— Bon. Eh bien, j'irai faire un tour. Je pourrais aller rendre une petite visite à Nikkie et JB. Pas de problème, je me débrouillerai.

— Oh ! Non, non ! Reste, je t'en prie.

Son regard à lui seul était une véritable supplique. Elle ne m'en a pas dit plus, mais il suffisait de lire dans ses pensées. Amélia entretenait une relation conflictuelle avec son père, à tel point qu'elle préférait porter le nom de sa mère, Broadway — même si ce choix était aussi motivé par la notoriété de son père. Copley Carmichael avait le bras long, politiquement parlant, et il roulait sur l'or. Cela dit, je ne savais pas dans quelle mesure Katrina l'avait affecté. Carmichael faisait dans le bois de construction et était également entrepreneur dans le bâtiment. Katrina pouvait très bien avoir détruit ses chantiers et balayé ses scieries. Par ailleurs, toute la région était à reconstruire...

— À quelle heure il compte venir ?

— 17 heures.

— Est-ce que le chauffeur mange à sa table ?

Je n'avais jamais été confrontée à ce genre de problème. On n'avait qu'une table, à la maison, celle de la cuisine. Je n'allais tout de même pas faire manger ce type dans l'arrière-cour, assis sur les marches !

— Ô mon Dieu ! Qu'est-ce qu'on va faire de Marley ?

Elle ne s'était même pas posé la question, apparemment.

— C'est précisément ce que je te demande.

Il n'est pas impossible qu'une certaine lassitude ait été perceptible dans mon ton, à ce moment-là.

— Écoute, a protesté Amélia, tu ne connais pas mon père. Tu ne sais pas comment il est.

Ce que je savais, en revanche, c'était que les sentiments d'Amélia pour son père étaient un vrai sac de noeuds. Pas facile de faire le tri entre l'amour, la peur et l'anxiété pour découvrir ce qu'elle éprouvait exactement. Quant à moi, je connaissais peu de gens riches et j'en fréquentais encore moins – et je ne parle même pas de gens assez riches pour se payer un chauffeur à plein temps !

Cette visite promettait d'être intéressante...

J'ai souhaité une bonne nuit à ma coloc et je suis allée me coucher. J'avais beau avoir largement de quoi cogiter, la fatigue physique l'a emporté et je me suis endormie à peine la tête posée sur l'oreiller.

Ce dimanche s'annonçait splendide. J'ai pensé aux jeunes mariés, lancés dans leur nouvelle vie ; à Miss Caroline qui hébergeait chez elle un couple de cousins (des petits jeunes dans la soixantaine) chargés tant de jouer les chiens de garde que de lui tenir compagnie. Quand Portia et Glen reviendraient, les cousins retourneraient dans leur humble demeure – non sans quelque soulagement, on s'en doute. Quant à Halleigh et Andy, ils iraient s'installer dans leur petite maison bien à eux.

Je me suis un peu interrogée sur Jonathan et sur le charmant monsieur aux cheveux d'ange.

Je me suis promis d'appeler Éric le soir même, quand il serait levé.

Je me suis rappelé ce que Bill m'avait dit au mariage – de quoi rester songeuse...

Et, pour la millionième fois, j'ai tenté de trouver une explication au silence de Quinn.

Mais avant d'avoir eu le temps de sombrer dans le cafard le plus noir, j'étais déjà emportée par l'ouragan Amélia.

Il y a plein de choses que j'ai appris à apprécier et même à aimer, chez Amélia. Elle est directe, dynamique et bourrée de

talent ; elle connaît tout du monde parallèle des Cess et des vampires et sait la part que j'y prends ; elle trouve que mon étrange don est «carrément cool». Je peux lui parler de n'importe quoi, jamais elle n'aura de réaction de dégoût ni d'horreur. Évidemment, elle a les défauts de ses qualités : elle est impulsive, parfois un peu trop franche, et c'est une vraie tête de mule. Mais il faut prendre les gens comme ils sont. Sans rire, c'est un vrai bonheur de vivre avec elle.

Du point de vue domestique, Amélia est bonne cuisinière ; elle respecte scrupuleusement mes affaires et veille à ne pas les mélanger avec les siennes, et, surtout, elle est ordonnée. S'il y a un truc pour lequel elle est douée, c'est bien l'entretien de la maison. Elle brique quand elle s'ennuie, elle brique quand elle est stressée, elle brique quand elle se sent coupable... Si je ne suis pas la dernière pour le ménage, Amélia en est la reine incontestée. Le jour où elle a failli avoir un accident de voiture, elle a nettoyé tous les meubles du séjour, capitonnage compris. Lorsque son locataire a appelé pour lui annoncer qu'il faudrait refaire entièrement la toiture, elle est allée chez EZ Rent louer une cireuse-lustreuse de compétition et elle a remis à neuf tous les parquets du premier et du rez-de-chaussée.

Quand je me suis levée, à 9 heures, Amélia était déjà en pleine crise de ménage en prévision de la visite imminente de son père. À 10 h 30, alors que je m'apprêtais à aller à l'office, je l'ai trouvée à quatre pattes en train de récurer la salle de bains d'en bas – qui n'est plus de la première jeunesse, avec ses minuscules carreaux octogonaux noirs et blancs et son énorme baignoire antique à pattes de lion, mais est tout de même dotée de toilettes un peu plus modernes, grâce à mon frère Jason. C'était la sienne, puisqu'il n'y en a pas en haut et que j'ai une petite salle de bains privative qu'on a ajoutée à ma chambre dans les années cinquante. Ce qui est bien, chez moi, c'est qu'on peut admirer un condensé des principales évolutions en matière de confort intérieur sur près d'une centaine d'années sans même avoir besoin de bouger.

— Tu crois franchement que c'est si sale que ça ?

Debout sur le seuil, je parlais au postérieur de ma coloc. Elle a relevé la tête et passé un gant en caoutchouc rose vif sur son front pour repousser une courte mèche rebelle.

— Non, ce n'est pas vraiment sale, mais je veux que tout resplendisse du sol au plafond.

— Tu sais, c'est une vieille baraque, Amélia, et je ne pense pas qu'elle puisse réellement « resplendir du sol au plafond ».

Je n'avais pas à m'excuser parce que la maison et les meubles dataient de Mathusalem. J'avais fait du mieux que je pouvais avec ce que j'avais. Et puis, ça me plaisait bien comme ça, à moi.

— C'est une super vieille baraque, Sookie ! s'est écriée Amélia. Mais il faut que je m'occupe.

— D'accord. Bon, eh bien, je vais à l'office. Je serai de retour vers midi et demi.

— Tu pourrais passer faire des courses en revenant ? La liste est sur la table de la cuisine.

J'ai accepté, heureuse d'avoir quelque chose à faire qui me tiendrait éloignée de la maison un peu plus longtemps.

On se serait plutôt cru en mars qu'en octobre (mars dans le Sud, s'entend). En descendant de voiture devant le temple baptiste, j'ai levé la tête pour sentir la caresse de la brise sur mon visage. Il y avait comme un petit parfum d'hiver dans l'air quand même, un léger avant-goût. À l'intérieur, les fenêtres du petit temple étaient ouvertes et, quand on chantait, nos voix s'envolaient au-dessus de la pelouse et des arbres encore verts. Mais j'ai vu des feuilles emportées par le vent pendant que le pasteur prêchait.

Il faut bien avouer que je ne suis pas toujours très attentive pendant ses sermons. Il arrive que l'office soit surtout pour moi une heure de méditation, un temps pour me demander comment va ma vie. Du moins ces pensées ne sont-elles pas hors contexte. Cela dit, quand vous regardez les feuilles tomber, il devient plutôt restreint, le contexte.

Mais, ce matin-là, j'écoutais. Le pasteur Collins disait de rendre à Dieu ce qui appartenait à Dieu et à César ce qui appartenait à César. Ça ressemblait furieusement à un rappel du fisc, à mes yeux, et je me suis demandé si le pasteur Collins

payait ses impôts par tiers. Et puis, au bout d'un moment, j'ai fini par comprendre qu'il parlait de ces lois que l'on enfreint à longueur de journée sans pour autant se sentir coupable – comme ne pas respecter les limitations de vitesse, ou glisser un petit cadeau dans une enveloppe et la faire passer pour une lettre au lieu d'un colis, histoire d'échapper aux frais d'affranchissement supplémentaires.

J'ai souri au pasteur Collins en sortant du temple – il a toujours l'air un peu... troublé quand il me voit – et salué Maxine Fortenberry et son mari en regagnant le parking.

Maxine est ce qu'on appelle une forte femme et elle ne passe pas inaperçue, alors qu'Ed est si timide et si discret qu'il en devient presque transparent. Leur fils, Hoyt, est le meilleur ami de mon frère. Hoyt se tenait derrière sa mère. Il portait un beau costume et s'était fait couper les cheveux. Tiens, tiens ! Intéressant.

— Viens donc m'embrasser, ma jolie ! m'a lancé Maxine – ce que, bien sûr, je me suis empressée de faire.

Bien que plutôt de l'âge de mon père, Maxine avait été une amie de ma grand-mère. J'ai souri à Ed et fait un petit signe de la main à Hoyt.

Je l'ai complimenté :

— Tu es bien beau, dis donc !

Il a souri comme jamais je ne l'avais vu sourire. J'ai jeté un coup d'œil en coin à Maxine. Elle rayonnait.

— Hoyt fréquente Holly, la fille qui travaille avec toi, m'a-t-elle annoncé. Elle a un gamin, et c'est une chose qu'il ne faut pas oublier, mais Hoyt a toujours adoré les gosses.

— Je ne savais pas, me suis-je étonnée. Mais c'est super, Hoyt. Holly est vraiment une chic fille.

J'avais sans doute parlé un peu trop vite. Je n'aurais probablement pas dit ça, sinon. Mais, après tout, ce n'était peut-être pas plus mal que je n'aie pas eu le temps de réfléchir à la question... Oh, Holly avait des qualités : elle était toute dévouée à son fils, elle était fidèle en amitié et compétente dans son boulot. Ça faisait déjà plusieurs années qu'elle était divorcée, Hoyt n'était donc pas un lot de consolation. Mais avait-t-elle

avoué à Hoyt qu'elle était une Wiccan ? Certainement pas, à voir le sourire radieux de Maxine.

— On a rendez-vous avec elle pour déjeuner au *Sizzler*, a-t-elle fièrement déclaré, en parlant du grill qui se trouvait le long de l'autoroute. Holly n'est pas très pratiquante, mais on y travaille. Il faudra qu'elle vienne un jour avec nous à l'office et qu'elle amène Cody. Mais on ferait mieux d'y aller si on ne veut pas être en retard.

— Continue comme ça, Hoyt ! ai-je dit à l'intéressé, en lui tapotant le bras comme il passait près de moi.

Il avait l'air tout content quand il m'a regardée.

Tout le monde se mariait ou tombait amoureux. J'étais heureuse pour eux. Super super super heureuse. J'ai accroché un sourire à mes lèvres et je suis allée à la supérette. J'ai sorti la liste d'Amélia de ma poche. Elle était déjà assez longue, mais j'étais sûre qu'elle s'était encore allongée depuis mon départ. J'ai appelé ma coloc avec mon portable. Qu'est-ce que je vous disais ? Elle avait trois articles à ajouter. J'ai donc passé un petit moment dans le magasin.

J'avais des sacs de courses plein les bras quand j'ai gravi l'escalier de la véranda. Amélia s'est ruée sur la voiture pour aller chercher ceux qui restaient.

— Mais t'étais où ?

À croire qu'elle avait passé son temps à m'attendre devant la porte en tapant du pied.

J'ai regardé ma montre.

— Je suis allée directement à la supérette en sortant du temple. Il n'est que 13 heures !

Lestée comme un chameau, ma coloc est repassée devant moi, en secouant la tête et en faisant un truc du genre « Grrrrrrrrr ! ».

Et ça a été comme ça tout l'après-midi. On aurait dit qu'Amélia avait rendez-vous avec l'homme de sa vie.

Je ne suis pas un grand chef, mais je me défends aux fourneaux. Pourtant, Amélia n'a pas voulu que je fasse quoi que ce soit pour le dîner, en dehors des tâches les plus basiques. J'ai été chargée d'émincer les oignons et les tomates. Ah, si ! Elle m'a laissée laver les ustensiles de cuisine. Je m'étais toujours

demandé si elle pouvait faire la vaisselle en claquant des doigts, comme les fées dans *La Belle au bois dormant*. Mais quand je lui ai posé la question, elle a juste émis un reniflement dédaigneux.

La maison était d'une propreté immaculée. J'ai même remarqué – et pris sur moi pour ne pas lui en faire la réflexion – qu'Amélia avait passé un petit coup d'aspirateur dans ma chambre. En général, on n'empiétait pas sur nos territoires respectifs.

— Désolée d'être allée dans ta chambre...

J'ai sursauté : je ne l'avais pas entendue arriver (bravo, la télépathe !).

— Tu sais comme je suis impulsive. Je passais l'aspirateur, et je me suis dit que je ferais bien ta moquette. Et hop ! sitôt dit, sitôt fait. Je n'ai pas réfléchi deux secondes. Ah ! J'ai mis tes mules sous le lit.

— OK.

— Hé, j'ai dit que j'étais désolée.

J'avais essayé de prendre un ton neutre, pourtant.

J'ai hoché la tête et continué à essuyer les ustensiles de cuisine pour les ranger dans le tiroir. Le menu concocté par Amélia comprenait une salade composée avec laitue, tomates et carottes râpées, des lasagnes, du pain à l'ail croustillant et des légumes vapeur. Je n'y connais pas grand-chose en légumes vapeur, mais j'avais préparé les ingrédients de base : courgettes, poivrons, champignons, chou-fleur. L'après-midi avançant, j'ai été jugée apte à mélanger la salade et priée de mettre la nappe, de placer le petit bouquet de fleurs fraîches sur la table et de dresser le couvert. Pour quatre.

J'avais proposé à ma coloc de convier M. Marley à prendre un plateau télé avec moi dans le salon, mais, à voir sa réaction horrifiée, on aurait pu penser que je lui avais offert de lui laver les pieds.

— Non, tu restes avec moi !

— Mais il va bien falloir que tu discutes avec ton père. À un moment ou à un autre, je vais être obligée de vous laisser.

Elle avait respiré un bon coup et lâché dans un souffle :

— D'accord, je suis une grande fille, maintenant.

— Poule mouillée !

— Attends un peu de l'avoir rencontré...

À 16 h 15, Amélia a filé se préparer. J'étais assise dans le salon, à lire un livre emprunté à la bibliothèque, quand j'ai entendu un crissement de pneus sur le gravier. J'ai jeté un coup d'œil à la pendule : 16 h 48. J'ai appelé Amélia du bas de l'escalier et je suis allée à la fenêtre. L'après-midi s'achevait, mais, comme on n'était pas encore passé à l'heure d'hiver, on distinguait parfaitement les lignes élégantes de la limousine garée devant la maison. Un homme brun aux cheveux très courts et en costume trois pièces est sorti côté conducteur : Marley, selon toute vraisemblance. Il ne portait pas de casquette, comme dans les films. Quelle déception ! Il a ouvert la portière arrière, et Copley Carmichael a posé son auguste pied dans mon humble cour.

Le père d'Amélia n'était pas très grand et n'avait pas que les tempes d'argentées, mais ses courts cheveux gris étaient si épais, si drus, si brillants et si bien coupés qu'ils faisaient penser à un très beau tapis de prix. Il était très bronzé aussi, et ses sourcils étaient encore d'un noir de jais. Pas de lunettes. Pas de lèvres. Enfin, évidemment, il avait une bouche, comme tout le monde, mais si mince qu'on aurait dit une crevasse.

M. Carmichael a regardé autour de lui, tel un huissier évaluant un bien avant liquidation. Pendant qu'il poursuivait son examen, j'ai entendu derrière moi les talons d'Amélia dans l'escalier. Marley avait, quant à lui, les yeux braqués sur la maison : il m'avait aperçue à la fenêtre.

— Marley est un petit nouveau, si l'on peut dire, m'a dit ma coloc. Il n'est au service de mon père que depuis deux ans.

— Ton père a toujours eu un chauffeur ?

— Ben oui. Et Marley fait aussi office de garde du corps, a-t-elle ajouté, comme si tout le monde avait un père qui se baladait avec un gorille.

Ils empruntaient à présent ma belle allée gravillonnée, sans un regard pour la superbe rangée de chênes verts qui la bordait.

Montée des marches. Traversée de la véranda...

Toc toc toc !

J'ai songé à toutes les créatures dangereuses qui avaient franchi le seuil de cette maison : des loups-garous, des changelings, des vampires et même un ou deux démons. Alors pourquoi me prendre la tête pour ce type ? me suis-je raisonnée. Je me suis redressée et je suis allée ouvrir, doublant de justesse ma coloc. Hé ! J'étais chez moi, ici, non ?

J'ai posé la main sur la poignée, affiché mon plus beau sourire et j'ai ouvert.

— Entrez, je vous en prie.

Marley a tenu la porte-moustiquaire à son patron, qui s'est avancé et a embrassé sa fille. Mais pas avant d'avoir balayé le salon de son infaillible regard d'huissier.

C'était aussi un puissant émetteur – ça devait être de famille. Il se disait que tout cela était bien miteux pour une Carmichael... *Jolie fille, la colocataire... Je me demande quel genre de relation Amélia entretient exactement avec elle. Est-ce qu'elles couchent ensemble ? La demoiselle n'a pas l'air bien farouche et n'a rien d'un parangon de vertu... Certes, pas de casier judiciaire, mais elle a fréquenté un vampire et son frère est une tête brûlée...*

Évidemment, un type de la trempe de Copley Carmichael ne pouvait qu'avoir commandité une enquête sur la nouvelle colocataire de sa fille. Ça ne m'avait tout simplement pas effleuré l'esprit – comme tout un tas d'autres trucs que font les gens riches.

J'ai pris une profonde inspiration.

— Bonjour, je suis Sookie Stackhouse. Vous devez être monsieur Carmichael, ai-je ajouté en lui serrant la main. Et vous êtes monsieur...

Je tendais la main à Marley. Il y a eu comme un flottement. Pendant une seconde, j'ai même cru que j'étais parvenue à déstabiliser le grand Copley Carmichael. Mais, déjà, il s'était repris.

— Tyrese Marley, a-t-il répondu sans ciller.

L'intéressé m'a à peine touché la main. À croire qu'il avait peur de me la broyer. Puis il s'est incliné en direction de ma coloc.

— Mademoiselle Amélia.

J'ai alors vu des étincelles dans les yeux d'Amélia, comme si elle était sur le point de lui dire de ne pas lui donner du «mademoiselle », merci. Mais elle s'est ravisée. Tous ces revirements dans son esprit, ces incessants va-et-vient... ça me donnait le tournis.

Tyrese Marley n'était certes pas cent pour cent blanc, mais il était loin d'être noir. Sa peau avait plutôt la couleur d'un vieil ivoire patiné et il avait les yeux noisette. Et, s'il était bel et bien noir de cheveux, ces derniers ne frisaient pas. Ils avaient même un léger reflet auburn. Marley était le genre d'homme qu'on regarde à deux fois.

— Pendant que vous serez avec Mlle Amélia, je vais aller en ville chercher de l'essence, a-t-il annoncé à son boss. Quand vous voulez que je revienne ?

M. Carmichael a consulté sa montre.

— Dans deux heures environ.

J'ai pris le ton le plus neutre possible, histoire de ménager les susceptibilités :

— Vous pouvez rester dîner.

— J'ai quelques courses à faire, a prétexté Tyrese d'une voix égale. Merci pour l'invitation. À tout à l'heure.

Et il est parti.

Bon. Au temps pour ma tentative de démocratisation à échelle domestique !

Tyrese ne pouvait cependant pas savoir à quel point j'aurais préféré aller en ville avec lui. Faute de quoi, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai entamé les civilités d'usage.

— Est-ce que je peux vous servir un verre de vin, monsieur Carmichael ? Ou autre chose ? Et toi, Amélia ?

— Appelez-moi Cope, m'a répondu « Cope », en se fendant d'un sourire qui m'a un peu trop rappelé *Les Dents de la mer* pour me rassurer. Et oui, bien sûr, un verre de ce qu'il y a d'entamé, ce sera parfait. Et toi, ma chérie ?

— Du blanc, alors.

Je l'ai entendue inviter son père à s'asseoir, pendant que je regagnais la cuisine.

J'ai rempli les verres et je les ai posés sur un petit plateau avec des crackers, du fromage à tartiner (du brie chaud) et une

sauce à base de confiture d'abricots pimentée. On avait d'adorables petits couteaux qui allaient super bien avec le plateau et Amélia avait trouvé des serviettes cocktail assorties.

Cope avait un bel appétit et il a fait honneur au brie. Il a goûté le vin – un cru de l'Arkansas – et a poliment hoché la tête. Il ne l'a pas recraché, c'était déjà ça. Je bois rarement et je n'y connais rien en vin, mais j'ai gentiment siroté le contenu de mon verre, une gorgée par-ci, une gorgée par-là. Ça se laissait boire.

— Dis-moi donc ce que tu fais de ton temps en attendant la fin des travaux chez toi, Amélia, a alors demandé Cope, ce qui m'a semblé une honnête façon d'entamer la conversation.

J'ai failli lui déclarer que, pour commencer, sa fille chérie ne me sautait pas dans tous les coins, mais je me suis dit que c'était peut-être un peu trop direct. Je me donnais beaucoup de mal pour ne pas lire dans ses pensées parce que, je vous jure, les avoir, lui et Amélia, en même temps dans la même pièce, c'était comme regarder deux émissions de télé simultanément. Et en stéréo !

— J'ai fait un peu de classement pour l'un des agents d'assurance locaux et je travaille à temps partiel *Chez Merlotte*, a docilement répondu Amélia. Je sers les consommations et le traditionnel poulet-frites.

— Et le travail au bar est-il intéressant ?

Il aurait pu la jouer sarcastique, sur ce coup-là. Mais il s'est abstenu, il faut lui accorder ça. À n'en pas douter, il avait aussi fait sa petite enquête sur Sam.

— Assez, lui a-t-elle répondu avec un petit sourire.

Oh ! Bel effort pour Amélia. Autant de concision exigeait un petit tour dans ses pensées pour voir de quoi il retournait. Fermement décidée à respecter les conventions, ma coloc se bridait à mort.

— Je me fais d'honnêtes pourboires.

Son père a hoché la tête.

— Et vous, mademoiselle Stackhouse ?

Il savait tout de moi, sauf peut-être la couleur du vernis que je me mettais sur les ongles de pieds. Et encore, j'étais sûre qu'il l'aurait fait figurer dans mon dossier, s'il l'avait pu.

— Je suis *Chez Merlotte* à plein temps, lui ai-je gentiment répondu — comme s'il ne le savait pas ! Ça fait des années que j'y travaille.

— Votre famille est de la région ?

— Oh, oui ! On a toujours été là. Enfin, aussi longtemps qu'un Américain peut dire ça. Mais la famille s'est peu à peu ratatinée comme une peau de chagrin. Il ne reste plus que mon frère et moi, maintenant.

— Votre frère aîné ? Cadet ?

— Aîné. Et tout récemment marié.

— Alors, il y aura peut-être d'autres petits Stackhouse.

À l'entendre, on aurait pu croire que c'était une bonne chose. Pour lui, je veux dire.

J'ai opiné, comme si cette éventualité me ravissait aussi. Je n'aimais pas beaucoup ma belle-sœur, et il y avait de grandes chances pour que tous les « petits Stackhouse » qu'elle et mon frère pourraient avoir tournent mal. En fait, le premier était déjà en route — si Crystal ne faisait pas encore une fausse couche. Mon frère était une panthère-garou (pas de souche : il avait été mordu) et sa femme était une vraie panthère — enfin, une panthère-garou de naissance. Grandir dans la petite communauté de Hotshot n'était déjà pas une sinécure, alors pour des gosses qui seraient des « parvenus, pas des pur-sang », comme disaient les locaux, ce serait sans doute encore plus dur.

— Est-ce que je peux te servir encore un peu de vin, papa ?

Amélia a sauté de son fauteuil comme un ressort et a filé dans la cuisine avec le verre de son père à moitié plein. Génial ! un petit entretien en tête à tête avec Cope !

— C'est très aimable à vous d'héberger ma fille, Sookie, m'a remerciée Cope.

Je me suis empressée de mettre les choses au point.

— Amélia me verse un loyer et fait la moitié des courses : elle paie sa part.

— Quoi qu'il en soit, j'aimerais que vous me laissiez vous dédommager pour les désagréments occasionnés.

— Le loyer qu'Amélia me donne y suffit. Et puis, après tout, elle contribue à la modernisation de la maison, avec toutes les améliorations qu'elle a financées.

J'ai vu le visage de mon interlocuteur se durcir et son regard s'affûter comme celui d'un limier qui vient de lever un gros gibier. Qu'est-ce qu'il croyait ? Que j'avais embobiné sa fille pour me faire creuser une piscine dans l'arrière-cour ?

— Elle a fait installer l'air conditionné dans sa chambre, au premier, ai-je précisé. Et elle a fait poser une deuxième ligne téléphonique pour le Net. Et je crois qu'elle s'est acheté un dessus-de-lit et des rideaux aussi.

— Elle vit à l'étage ?

— Eh bien... euh... oui.

J'étais surprise qu'il ne le sache pas déjà. Certaines choses auraient-elles échappé à sa CIA privée ?

— Je vis ici, en bas, et elle là-haut. Et nous partageons la cuisine et le salon, bien qu'il me semble qu'elle ait une télé en haut aussi. Hein, Amélia ?

J'avais élevé la voix.

— Oui ?

Elle s'égosillait pour qu'on puisse l'entendre de la cuisine.

— Tu as toujours ce petit poste de télé, là-haut ?

— Oui, je l'ai fait relier au câble.

— C'était juste pour savoir.

J'ai souri à Cope pour lui faire comprendre que la balle était dans son camp. Il a passé en revue plusieurs choses qu'il voulait me demander. Il s'interrogeait sur la meilleure façon de s'y prendre avec moi pour me soutirer un maximum d'informations. Un nom a soudain émergé à la surface de ses pensées, et j'ai dû me tenir à quatre pour garder mon sourire poli.

— La précédente locataire d'Amélia, dans la maison de Chloe Street, était bien votre cousine, n'est-ce pas ? a-t-il lâché d'un ton tout ce qu'il y avait de policé.

— Hadley ? Oui, ai-je acquiescé avec un calme olympien. Vous l'avez connue ?

— Je connais son mari, m'a-t-il répondu avec un sourire des plus affables.

3

Je savais qu'Amélia était revenue et se tenait à côté du fauteuil de son père, et je savais qu'elle s'était figée. Je savais aussi que, pendant une fraction de seconde, j'avais oublié de respirer.

— Je ne l'ai jamais rencontré, ai-je posément déclaré.

C'était comme si j'avais marché dans la jungle et qu'un piège habilement dissimulé venait de s'ouvrir sous mes pieds. Dieu que j'étais contente d'être la seule télépathe dans cette maison ! Je n'avais parlé à personne, absolument personne, de ce que j'avais trouvé dans le coffre de Hadley, lorsque je l'avais vidé, dans cette banque de La Nouvelle-Orléans.

— Ils étaient déjà divorcés depuis un moment, quand Hadley est décédée, ai-je cru bon d'ajouter.

— Vous devriez prendre le temps de lui rendre visite un jour. C'est un homme intéressant, a balancé Cope, l'air de ne pas y toucher, alors qu'il savait pertinemment qu'il me lâchait une bombe à la figure.

Bien sûr, il attendait de voir ma réaction. Il ignorait que j'étais au courant du mariage et croyait me prendre complètement au dépourvu.

— C'est un habile charpentier, a-t-il renchéri. Je me ferais un plaisir de le retrouver pour le réembaucher.

Le fauteuil qu'il occupait, une bergère à oreilles, était recouvert d'un tissu crème rebrodé de tout un tas de petites fleurs bleues dotées d'une longue tige verte élégamment recourbée. La tapisserie, quoiqu'un peu passée, était encore jolie. Je me suis concentrée sur les motifs du fauteuil pour ne rien laisser voir, à Copley Carmichael, de la colère qui me gagnait.

— Si intéressant qu'il soit, il ne m'est rien, lui ai-je rétorqué d'une voix parfaitement égale. Leur mariage appartenait au passé à l'époque du décès de ma cousine. Comme vous n'êtes pas sans le savoir, j'imagine, Hadley avait quelqu'un d'autre dans sa vie, lorsqu'elle est morte.

Lorsqu'elle avait été assassinée, en fait. Mais le gouvernement ne s'intéressait pas plus que ça aux décès des vampires, à moins que ces décès n'aient été provoqués par des humains. Les vampires réglaient leurs affaires entre eux, en général.

— Je pensais que vous auriez aimé voir le bébé.

Une chance que j'aie capté ça dans les pensées de Copley une ou deux secondes avant qu'il ne largue sa deuxième bombe de la soirée. Même en sachant ce qu'il allait dire, cette simple petite remarque, faite comme ça, juste en passant, m'a percutée comme un coup de poing à l'estomac. Mais hors de question de le lui montrer : je ne voulais pas lui donner cette satisfaction.

— Ma cousine était une fêtarde. Elle abusait de la drogue et des gens. Elle n'était pas très stable, loin de là. Mais elle était très jolie et ne manquait pas de charme : elle a toujours eu beaucoup d'admirateurs...

Voilà, j'avais tout déballé sur ma cousine Hadley. Mais je n'avais pas prononcé le mot « bébé ». Quel bébé ?

— Quelle a été la réaction de votre famille, quand elle a été... atteinte de vampirisme ?

Bon, Cope semblait bien décidé à enfoncer le clou.

Le changement de statut de Hadley n'était un secret pour personne. Les nouveaux vampires devaient normalement se faire recenser, quand ils entraient dans leur « état modifié ». Ils étaient tenus d'indiquer le nom de leur « parrain ». C'était une sorte de contrôle des naissances exercé par le gouvernement. Si jamais un vampire se faisait prendre à semer des petits vampires à qui mieux mieux, le secrétariat d'État aux Vampires lui tombait dessus à bras raccourcis. Quant à Hadley, mademoiselle avait été changée en vampire par Sophie-Anne Leclercq en personne.

Amélia a posé le verre de son père devant lui, avant de revenir s'asseoir à côté de moi, sur le canapé.

— Pour l'amour du Ciel, papa ! Hadley a habité au-dessus de chez moi pendant deux ans, a-t-elle argué. Tout le monde savait qu'elle était une vampire ! Et moi qui croyais que tu allais me raconter tout ce qui s'est passé dans notre bonne vieille ville depuis que je l'ai quittée !

Bénie soit Amélia Broadway ! J'avais bien du mal à garder mon sang-froid, et seules des années de pratique de la dissimulation – rester stoïque alors que je surprenais des trucs horribles dans la tête des gens – me permettaient d'encaisser sans broncher.

— Il faut que j'aille surveiller la cuisson. Excusez-moi, ai-je finalement murmuré, avant de me lever pour quitter la pièce.

J'espére que je n'ai pas trop eu l'air de détailler comme un lapin. J'ai essayé de marcher normalement, en tout cas. Mais, une fois parvenue dans la cuisine, je ne me suis pas arrêtée : j'ai franchi la porte de derrière, traversé la véranda, poussé la porte de la véranda et descendu les marches jusque dans l'arrière-cour.

Si j'avais espéré entendre la voix éthérée de Hadley venir à la rescoussse pour me guider, c'était raté. Les vampires ne laissent pas de fantômes derrière eux. Enfin, pas que je sache. Certains des intéressés eux-mêmes pensent qu'ils n'ont pas d'âme.

— Moi, je n'en sais rien. Il faut voir ça avec Dieu.

Voilà que je me mettais à parler toute seule comme une folle ! Et tout ça pourquoi ? Parce que je ne voulais pas penser à ce bébé, à cet enfant que Hadley avait eu et dont j'ignorais l'existence jusqu'alors, bon sang !

Peut-être que ça faisait partie de la méthode Carmichael. Peut-être qu'il aimait faire étalage de son savoir, en prouver l'étendue, pour impressionner ceux avec qui il traitait. Une démonstration de force, en quelque sorte.

Il fallait que je rentre, ne fût-ce que par égard pour Amélia. Je me suis armée de courage, j'ai raccroché mon sourire de façade à mes lèvres – malgré l'air débile qu'il me donnait – et je suis retournée au salon. J'ai repris, du bout des fesses, ma place près de ma coloc, et j'ai élargi mon sourire jusqu'aux oreilles. Je

rayonnais. Le père et la fille m'ont regardée sans rien dire. Il y avait comme un blanc dans la conversation.

— Oh ! s'est écrié Cope tout à coup. J'ai oublié de te dire, Amélia : on a téléphoné pour toi à la maison, la semaine dernière. Quelqu'un que je ne connaissais pas.

Pas possible !

— Et qui s'appelait ?

— Attends, laisse-moi réfléchir... Mme Beech l'a noté... Ophélia ? Octavia ? Oui, c'est ça. Octavia Fant. Un nom peu courant, d'ailleurs.

J'ai cru qu'Amélia allait s'évanouir. Son beau bronzage permanent a viré au vert-de-gris. Elle s'est cramponnée à l'accoudoir.

— Tu es sûr ? a-t-elle demandé d'une voix enrouée.

— Certain. Je lui ai donné ton numéro de portable, en lui expliquant que tu vivais à Bon Temps, à présent.

— Merci, papa, a croassé ma coloc. Euh... je parie que c'est cuit. Je vais aller voir.

— Mais Sookie ne vient-elle pas justement de vérifier ? lui a-t-il fait remarquer, en arborant le sourire indulgent de tout homme en butte à la sottise féminine.

— Si, si, bien sûr, mais c'est la phase finale, me suis-je empressée de prétexter, tandis qu'Amélia se précipitait hors de la pièce avec à peu près autant de décontraction que moi. Ce serait une catastrophe si ça brûlait. Amélia s'est donné tant de mal !

— Vous connaissez cette Mme Fant ? s'est alors enquis Cope.

— Je crains que non.

— Amélia a eu l'air tellement... effrayée. Personne ne veut de mal à ma petite fille, n'est-ce pas ?

J'ai cru voir un autre homme, à ce moment-là, un homme que j'aurais presque pu trouver attachant. Si odieux que puisse être le personnage, Copley Carmichael ne tolérerait pas qu'on touche à un seul cheveu de sa fille. Sauf lui, évidemment.

— Je ne pense pas.

Je savais qui était Octavia Fant pour l'avoir immédiatement lu dans les pensées d'Amélia. Mais, comme elle

ne l'avait pas dit à haute voix, je ne pouvais pas divulguer l'information – et puis, elle ne l'aurait sans doute pas voulu. Parfois, les choses que j'entends et celles que je capte dans la tête des gens se confondent, et je m'emmêle un peu les pinceaux – d'où la réputation de tarée que je me coltine depuis des années.

— Alors, vous êtes entrepreneur, monsieur Carmichael ? Vous dirigez des chantiers de construction ?

— Cope, je vous prie. Oui, entre autres choses.

— Vos affaires doivent bien marcher, actuellement, j'imagine.

— Mon entreprise serait-elle deux fois plus importante que nous ne réussirions toujours pas à répondre à la demande. Mais ça a été un vrai crève-cœur, pour moi, de voir La Nouvelle-Orléans complètement dévastée.

Bizarrement, je l'ai cru.

Le repas s'est plutôt bien déroulé. Si le père d'Amélia a été choqué de manger dans la cuisine, il n'en a rien laissé paraître. Travaillant dans le bâtiment, il n'a pas manqué de remarquer que cette partie de la maison était très récente, et j'ai été obligée de lui parler de l'incendie. Mais ça aurait pu arriver à n'importe qui, non ? Je n'ai pas jugé nécessaire de mentionner le petit coup de pouce du pyromane.

Cope a semblé apprécier le dîner et a félicité sa fille, que ses compliments ont enchantée. Il a bu un autre verre de vin pendant le repas, mais pas plus, et il a mangé avec la même modération. Amélia et lui ont parlé de parents et d'amis de la famille, ce qui m'a permis de réfléchir tranquillement dans mon coin. Et croyez-moi, j'avais de quoi !

J'avais trouvé le certificat de mariage et le jugement de divorce de ma cousine dans le coffre qu'elle avait à la banque et que j'avais été chargée d'ouvrir après son décès. Il contenait d'autres choses encore : des photos, une coupure de presse avec l'avis de décès de sa mère, quelques bijoux, ainsi qu'une mèche de cheveux glissée dans une petite enveloppe, de fins cheveux bruns attachés avec un bout de Scotch. La finesse des cheveux m'avait bien un peu étonnée, sur le moment. Mais il n'y avait

pas d'acte de naissance, ni le moindre indice qui aurait pu laisser imaginer que Hadley avait eu un enfant.

Jusqu'alors, je n'avais eu aucune raison de prendre contact avec l'ex-mari de Hadley : j'ignorais son existence avant d'ouvrir le coffre ; il n'était pas couché sur son testament ; je ne l'avais jamais rencontré et il ne s'était pas manifesté pendant que j'étais à La Nouvelle-Orléans.

Mais pourquoi diable Hadley n'avait-elle pas mentionné l'enfant dans son testament ? Tous les parents doivent faire ça, non ? Et bien qu'elle nous ait nommés, maître Cataliades et moi, exécuteurs testamentaires, elle ne nous avait pas dit – en tout cas, pas à moi – qu'elle avait abandonné ses droits sur son enfant.

— Sookie, tu veux bien me passer le beurre ?

Il était clair, au ton de ma coloc, que ce n'était pas la première fois qu'elle me le demandait.

— Oui, bien sûr. Est-ce que je peux vous servir de l'eau ? Un autre verre de vin ?

Ils ont tous les deux refusé.

Le repas terminé, je me suis proposée pour faire la vaisselle. Après une brève hésitation, Amélia a accepté. Même si cette perspective ne l'enchantait guère, il allait bien falloir, tôt ou tard, qu'elle ait une conversation en privé avec son père.

Tandis que je lavais, essuyais et rangeais la vaisselle, j'ai peu à peu recouvré une relative sérénité. J'ai passé un coup d'éponge sur le plan de travail et enlevé la nappe, que j'ai mise directement dans la machine à laver. Je me suis ensuite enfermée dans ma chambre pour lire un moment. Mais ne me demandez pas de vous faire un résumé : je n'étais pas très concentrée.

J'ai fini par laisser tomber. J'ai reposé mon bouquin pour aller chercher quelque chose dans mon tiroir de sous-vêtements : la boîte qui contenait tout ce que j'avais retiré du coffre de Hadley. J'ai vérifié le nom sur le certificat de mariage et, prise d'une subite inspiration, j'ai appelé les renseignements.

— Je voudrais le numéro de Remy Savoy, s'il vous plaît.

— Quelle ville ?

— La Nouvelle-Orléans.

- L'abonnement a été résilié.
- Essayez Métairie.
- Rien, madame.
- OK. Merci.

Forcément, beaucoup de gens avaient dû déménager, après Katrina, et ce, définitivement, pour nombre d'entre eux. Ceux qui avaient fui devant l'ouragan n'avaient aucune raison de revenir, la plupart du temps : plus de maison où dormir, plus d'entreprise où aller travailler.

Je me demandais comment retrouver le mari de Hadley.

Une solution m'est bien venue insidieusement à l'esprit. Bill Compton était un as en informatique. Peut-être qu'il pourrait pister ce Remy Savoy sur le Net, trouver où il résidait actuellement et savoir si l'enfant vivait avec lui.

J'ai tourné et retourné cette idée dans ma tête, tel un œnologue goûtant un vin d'origine douteuse. Étant donné le petit entretien que j'avais eu avec Bill la veille, au mariage, je me voyais mal lui demander un tel service. Ce qui était d'autant plus rageant qu'il aurait été exactement l'homme de la situation.

C'est alors que le visage de Quinn s'est imposé à mon esprit. J'en ai eu les jambes coupées, comme une droguée en proie à une soudaine crise de manque.

Quinn était un type intelligent qui avait pas mal bourlingué, et il aurait sûrement un bon conseil à me donner... à supposer que je le revoie un jour.

Je me suis secouée. Je venais d'entendre une voiture se garer sur l'allée gravillonnée devant la maison : Tyrese Marley revenait chercher son patron. Je me suis redressée et j'ai quitté ma chambre, mon sourire commercial rivé aux lèvres.

Déjà, Tyrese s'encadrait dans la porte – au sens propre comme au figuré : il ne restait pas beaucoup de place de chaque côté. Sacré balèze, ce Tyrese ! – et Cope se penchait pour déposer un baiser sur la joue de sa fille, ce qui n'a pas eu l'air de la réjouir outre mesure. C'est à ce moment-là que Bob s'est faufilé entre les jambes de Tyrese pour venir s'asseoir aux pieds d'Amélia. Il a commencé à regarder le père de sa maîtresse (on ne rit pas) avec ses grands yeux de chat.

— Tu as un chat, Amélia ? s'est étonné Cope. Je croyais que tu détestais les chats.

Le regard de Bob s'est reporté sur l'intéressée. Difficile de faire plus fixe qu'un regard de chat.

— Mais, papa, c'était il y a des années, voyons ! a protesté Amélia. Je te présente Bob. Il est génial.

Sur ces bonnes paroles, elle a soulevé ledit chat pour le serrer contre sa poitrine. Confortablement installé, Bob s'est mis à ronronner avec un petit air satisfait.

— Mmm... Bon, je t'appellerai. Et, je t'en prie, fais attention à toi. Je ne supporte pas de te savoir à l'autre bout du pays.

— C'est juste à quelques heures en voiture ! a objecté Amélia — une ado tentant d'arracher une autorisation de sortie.

— Certes, a reconnu Cope, qui essayait de la jouer dépité mais bon prince (plutôt raté. De peu, mais raté).

Merci pour cette charmante soirée, Sookie ! a-t-il lancé par-dessus l'épaule de sa fille.

Marley était allé *Chez Merlotte*, histoire de glaner quelques infos à mon sujet, comme j'ai pu le lire clairement dans ses pensées. Il avait récolté deux ou trois trucs par-ci par-là. Il avait parlé à Arlène — dommage pour moi —, à notre cuisinier et à notre garçon de salle du moment — bonne pioche ! Sans compter l'assortiment de clients qu'il avait arrosés en passant. Il avait un rapport mitigé à remettre à son boss.

La limousine n'avait pas démarré qu'Amélia s'écroulait sur le canapé avec un profond soupir de soulagement.

— Dieu merci, il est parti ! Tu vois ce que je veux dire, maintenant ?

— Je vois.

Je me suis assise à côté d'elle.

— C'est un sacré manipulateur, ton père, ai-je résumé.

— Il l'a toujours été. Il essaie de garder une relation avec moi, mais on n'a pas les mêmes idées.

— Il t'aime, tu sais.

— Oui. Mais il aime aussi le pouvoir et il veut tout contrôler.

Doux euphémisme !

— Et il ne sait pas qu'à ta façon, tu détiens une forme de pouvoir, toi aussi ?

— Non, il n'y croit pas deux secondes. Il te dirait qu'il est un fervent catholique. Mais ce n'est pas vrai.

— Encore une chance, en un sens. S'il croyait en tes pouvoirs, il te pousserait sans doute à faire des tas de trucs pour lui. Dont pas mal que tu préférerais éviter, je parie.

Je me serais giflée. Mais, loin de prendre la mouche, Amélia a acquiescé.

— Tu as raison. De toute façon, il se débrouille parfaitement sans moi. Si seulement il pouvait me laisser tranquille ! Mais il faut toujours qu'il essaie de régler mes problèmes – de son point de vue, du moins, car je m'en tire très bien sans lui.

— C'était qui, au fait, cette personne qui t'a appelée chez lui ?

Quoique connaissant parfaitement la réponse, j'étais bien obligée de faire l'innocente.

Je l'ai aidée un peu :

— Octavia...

Amélia a tressailli.

— Octavia Fant. Mon mentor, m'a-t-elle annoncé d'un air sinistre. C'est à cause d'elle que j'ai quitté La Nouvelle-Orléans. J'ai pensé qu'elle allait m'en faire voir de toutes les couleurs, quand elle découvrirait, pour Bob. Et c'est elle qui est à la tête de notre coven. Enfin, de ce qu'il en reste, du moins – si tant est qu'il en reste quelque chose.

— Oh oh !

— Ouais. Il va falloir que je passe à la caisse, maintenant.

— Tu crois qu'elle va venir ici ?

— Je suis même étonnée qu'elle ne soit pas déjà là.

En dépit de ses craintes manifestes, Amélia s'était fait un sang d'encre pour Octavia, après Katrina. Elle avait remué ciel et terre pour la retrouver – tout en priant pour que son mentor ne la retrouve pas !

Amélia avait peur qu'on découvre l'ampleur des dégâts, d'autant que le pauvre Bob était toujours dans le même état. Elle m'avait dit qu'avoir tâté de la transmutation serait

considéré comme d'autant plus répréhensible qu'elle n'était encore qu'une interne, ou un truc de ce style... Enfin, elle avait à peine dépassé le stade de novice, en tout cas (ma coloc ne s'était pas étendue sur les rapports hiérarchiques chez les sorciers).

— Tu n'avais pas pensé à dire à ton père de ne pas communiquer ton adresse ?

— Lui demander une chose pareille aurait tellement attisé sa curiosité qu'il aurait épluché jusqu'au dernier de mes tickets de CB pour savoir pourquoi j'avais besoin de prendre de telles précautions. Je n'aurais jamais imaginé qu'Octavia l'appellerait : elle sait pertinemment le genre de relation que j'ai avec mon père.

Pour le moins conflictuelle, pour simplifier.

— Au fait, j'ai oublié de te dire, s'est soudain écriée ma coloc. En parlant de coup de fil, Éric a appelé.

— Quand ça ?

— Euh... hier soir. Avant que tu rentres. Tu avais tellement de trucs à me raconter, quand tu es arrivée, que j'ai oublié. Et puis, tu m'as dit que tu allais l'appeler, de toute façon... Sans compter que j'étais préoccupée par la visite de mon père. Je suis désolée, Sookie. Je te jure que je te laisserai un message, la prochaine fois.

Ce n'était pas la première fois qu'Amélia mangeait la commission. Je n'étais pas ravie, mais ce qui était fait était fait, et notre journée avait déjà été assez stressante sans qu'il soit nécessaire d'en rajouter. J'espérais qu'Éric avait des nouvelles à me donner à propos de l'argent que la reine me devait pour mes services à Rhodes. Je n'avais pas encore reçu le chèque et je me voyais mal la harceler, après ce qu'elle avait enduré. Je suis allée téléphoner dans ma chambre. *Le Croquemitaine* devait être en plein boum, à cette heure-ci – le club était ouvert toutes les nuits, sauf le lundi.

— *Le Croquemitaine*, le bar qui a du mordant, a récité Clancy, à l'autre bout du fil.

Super ! mon vampire préféré ! J'ai pris le temps de choisir mes mots.

— Bonjour, Clancy. C'est Sookie. Eric m'a demandé de le rappeler.

Il y a eu comme un blanc dans le texte. J'aurais parié que Clancy cherchait un moyen de m'empêcher de parler à Éric. Il n'a pas dû trouver.

— Un instant.

J'ai eu droit à *Strangers in the Night* pendant une bonne minute, puis Éric a décroché.

— Allô ?

— Désolée de ne pas t'avoir rappelé plus tôt. Je viens juste d'avoir ton message. Tu appelais pour mon chèque ?

Silence.

— Non, pour tout autre chose. Voudrais-tu sortir avec moi demain soir ?

J'ai jeté un regard incrédule au téléphone. J'étais incapable d'aligner deux pensées cohérentes.

— Je sors avec Quinn, Éric, ai-je finalement murmuré.

— Et depuis combien de temps ne l'as-tu pas vu ?

— Depuis Rhodes.

— Depuis quand n'as-tu pas eu de nouvelles de lui ?

— Depuis Rhodes.

Et si mon ton était un rien mécanique, c'était que je n'avais aucune envie de parler de ça avec Éric. Mais on avait échangé nos sangs, lui et moi. Et trop souvent pour qu'il n'existe pas, désormais, un lien entre nous. Un lien bien plus fort que je ne l'aurais voulu. Un lien qu'on nous avait obligés à forger, malgré nous – enfin, malgré moi, surtout. Pour tout dire, ça me tuait d'être liée à Éric de cette façon. Mais je ne pouvais rien y changer. Quand j'entendais sa voix, j'oubliais mes tracas. Il me suffisait d'être avec lui pour me sentir belle et épanouie.

— Tu peux bien m'accorder une soirée, je pense. Il ne semble pas que Quinn se soit réservé l'exclusivité.

— C'est ce qui s'appelle un coup bas.

— C'est Quinn qui est mesquin. C'est lui qui t'a promis d'être à tes côtés et qui ne tient pas ses engagements.

Il y avait quelque chose de dur dans la voix d'Éric, comme une colère rentrée.

— Est-ce que tu sais ce qui lui est arrivé ? lui ai-je demandé, incapable de m'en empêcher. Sais-tu où il est ?

Nouveau silence. Encore plus éloquent, celui-là.

— Non. Je ne le sais pas, m'a-t-il répondu avec une surprenante douceur. Mais il y a ici quelqu'un qui veut te rencontrer. J'ai promis de m'en occuper personnellement. Je viendrai te chercher pour t'emmener à Shreveport moi-même.

Ah ! Ce n'était donc pas un rendez-vous galant.

— Tu veux parler de ce vampire, Jonathan ? Il est venu au mariage et il s'est présenté tout seul. Je dois t'avouer que je n'en ai pas grand-chose à faire, de ce type. Cela dit sans vouloir te vexer, si c'est un de tes amis.

— Jonathan ? Quel Jonathan ?

— Tu sais bien, l'Asiatique. Il est quoi ? Thaïlandais ? Il était au mariage des Bellefleur, hier soir. Il m'a dit qu'il voulait me voir parce qu'il séjournait dans la région et qu'il avait beaucoup entendu parler de moi au *Croquemitaine*. Il a précisé qu'il avait obtenu son permis de séjour auprès du shérif de la cinquième zone, comme tout bon petit vampire bien discipliné.

— Je ne le connais pas.

Le ton du shérif en question s'était de nouveau durci.

— Je vais me renseigner, pour savoir si quelqu'un l'a vu ici. Et je vais insister auprès de la reine pour que tu sois payée, bien qu'elle ne soit pas... au mieux de sa forme. Et maintenant, accepteras-tu de faire ce que je te demande ?

J'ai fait la grimace.

— Il faut croire. Et je suis censée rencontrer qui, au juste ? Et où ?

— Je vais devoir laisser planer le doute sur le « qui ». Quant au « où », nous irons dîner dans un bon restaurant. Le genre d'endroit qu'on qualifie de simple mais chic.

— Tu ne manges pas. Qu'est-ce que tu vas bien pouvoir faire dans un restaurant ?

— Je me chargerai des présentations et je resterai aussi longtemps que tu auras besoin de moi.

— Bon, d'accord, ai-je concédé de mauvaise grâce. Je sors du boulot vers 18 heures, 18 h 30.

— Je serai chez toi à 19 heures.

— Laisse-moi jusqu'à 19 h 30. Il faut quand même que je me change.

Je savais que je devais avoir l'air de bougonner. Et pour cause, c'était exactement ce que je faisais. Je détestais le mystère dont Éric entourait ce rendez-vous.

— Tu te sentiras mieux quand tu me verras, m'a-t-il assuré.
Et le pire, c'est qu'il avait raison.

4

En attendant que mon fer à lisser veuille bien chauffer, j'ai jeté un coup d'œil au « mot du jour » sur mon calendrier : « Équivoque. » Mouais.

Puisque je ne savais ni dans quel restaurant ni avec qui j'allais dîner, j'ai préféré jouer la carte de la décontraction : un tee-shirt de soie bleue qu'Amélia trouvait trop grand pour elle et un pantalon noir habillé avec des escarpins assortis. Rayon bijoux, je ne suis pas très « sapin de Noël », alors une simple chaîne et de petits clips en or ont suffi à la décoration. J'avais eu une rude journée au bar, mais j'étais trop curieuse de savoir ce qui m'attendait pour laisser la fatigue me gâcher la soirée.

Éric est arrivé pile à l'heure et (ô surprise !) j'ai ressenti une soudaine bouffée de plaisir en le voyant s'encadrer dans la porte. Et je ne crois pas que ce soit uniquement dû à ce maudit lien de sang, non. Quelle femme, pour peu qu'elle soit hétéro, n'aurait pas été prise de palpitations à la vue d'un tel apollon ? Grand – un véritable géant, pour son époque –, bâti pour manier une lourde épée à deux mains et tailler ses ennemis en pièces, avec un front haut et une épaisse crinière blonde, Éric était indéniablement un bel homme. Il n'y avait absolument rien d'« équivoque » ni d'éthétré chez lui : c'était un mâle, un vrai.

Il a suffi d'un simple baiser sur la joue pour que je me sente aussitôt au chaud et en sécurité. C'était l'effet qu'Eric avait sur moi depuis qu'on avait échangé nos sangs – ce qui était arrivé plus de trois fois déjà. Attention ! cet échange n'avait rien eu d'une partie de plaisir ! Chaque fois, c'étaient les circonstances qui l'avaient voulu ; on n'avait pas pu faire autrement – du moins était-ce ce que j'avais cru. Je le payais cher, pourtant. On était si intimement liés, désormais, que sa seule présence à mes côtés suffisait à me plonger dans un état proche de la béatitude.

J'ai essayé de jouir de la sensation, mais savoir qu'elle n'était pas complètement naturelle gâchait mon plaisir.

Vu qu'Eric était venu en Corvette, je me suis félicitée d'avoir mis un pantalon : pas évident de monter et de descendre décemment d'une Corvette quand vous portez une robe. Durant le trajet, c'est moi qui ai fait tous les frais de la conversation. Eric se montrait singulièrement silencieux. Ça ne lui ressemblait pas. J'ai bien essayé de l'interroger sur Jonathan, le mystérieux vampire du mariage, mais il a vite réglé la question :

— Nous en reparlerons plus tard. Tu ne l'as pas revu, n'est-ce pas ?

— Non. Pourquoi, j'aurais dû ?

Il a secoué la tête, et il y a eu un moment de silence pesant. A la crispation de ses doigts sur le volant, je sentais qu'Eric s'apprétait à parler d'un sujet qu'il aurait préféré éviter.

— Je suis content pour toi qu'André n'ait pas survécu à l'explosion. Le hasard fait bien les choses.

Le filleul adoré de la reine, André, avait trouvé la mort dans l'attentat de Rhodes (mort définitive, s'entend). Ce n'était pourtant pas la bombe qui l'avait tué, non, mais un bout de bois déchiqueté tombé près de lui, dans les décombres. Quinn et moi étions bien placés pour le savoir : c'était Quinn lui-même qui l'avait planté dans le cœur du vampire inconscient. Or, Quinn avait assassiné André pour moi. Il savait qu'André voulait m'utiliser, qu'il avait des projets pour moi et que ça me rendait malade de peur.

J'ai opté pour la prudence :

— La reine doit le regretter...

Eric m'a jeté un regard en coin.

— La reine est désespérée, ce qui ne va pas faciliter sa guérison. Cela va prendre encore des mois avant qu'elle ne se rétablisse. Mais ce que je voulais te dire...

Il a laissé sa phrase en suspens. Décidément, il n'était pas lui-même, ce soir.

— Oui ?

— Tu m'as sauvé la vie.

Je me suis tournée vers lui, incrédule. Mais il avait les yeux braqués sur la route.

— Tu nous as sauvé la vie, à Pam et à moi, a-t-il répété.
Je me suis trémoussée sur mon siège, mal à l'aise.

— Eh bien... euh...

Bravo, Sookie ! Premier prix d'éloquence. Le silence se prolongeait. Il fallait que je dise quelque chose.

— À croire que les liens de sang, ça marche.

Éric a mis un bon moment avant de répondre :

— Ce n'est pas la raison qui t'a poussée à venir me réveiller, en priorité, le jour où l'hôtel a explosé. Mais laissons cela pour l'instant. Tu as une soirée chargée qui t'attend.

À vos ordres, mon capitaine !

Mais j'ai gardé ma repartie cinglante pour moi. Allez savoir pourquoi...

On était dans une partie de Shreveport que je ne connaissais pas vraiment, en dehors du centre – qu'en revanche je connais plutôt bien. C'était un quartier résidentiel avec de grandes propriétés aux pelouses parfaitement entretenues. Les commerces du coin étaient surtout de petites enseignes de prestige. On s'est arrêtés dans une rue où plusieurs de ces boutiques de luxe étaient regroupées. La barre horizontale du L que leur alignement formait était occupée par un restaurant baptisé *Les Deux Poissons* (en français dans le texte). Des sept ou huit véhicules garés devant, pas un qui ne représentât, à lui seul, un an de salaire – pour moi, s'entend. J'ai jeté un coup d'œil à ma tenue. Je ne me sentais pas très à l'aise, tout à coup.

— Ne t'inquiète pas : tu es magnifique, m'a dit Eric à voix basse, en se penchant vers moi pour détacher ma ceinture de sécurité. (Je n'en suis toujours pas revenue.)

En se redressant, il m'a de nouveau embrassée, et sur la bouche, cette fois. Ses grands yeux bleus brûlaient d'un éclat étincelant dans son beau visage de marbre blanc. Il avait tout du type sur le point de faire une révélation fracassante. Mais il a ravalé son grand secret et il est sorti de la voiture pour venir m'ouvrir la portière.

Il était si tendu que j'ai tout de suite compris qu'il allait m'arriver quelque chose d'important. Et pas plus tard que maintenant. J'ai commencé à flipper. Eric m'a pris la main pour m'entraîner vers le restaurant. Tout en marchant, il me caressait

machinalement la paume avec son pouce. C'est comme ça que j'ai découvert, à ma grande surprise, qu'il existait une ligne directe entre le creux de ma main et ma... mon... euh... centre névralgique ? point sensible ? Enfin, vous voyez.

Dans le hall de réception, il y avait une petite fontaine et un paravent qui protégeait les dîneurs des regards indiscrets. L'hôtesse d'accueil était une superbe Noire aux cheveux pratiquement rasés. Elle portait une robe drapée orange et marron et était juchée sur les plus hauts talons que j'ais jamais vus. Je l'ai examinée de plus près et j'ai essayé de détecter sa signature mentale. Tiens ! Une humaine. Elle a adressé à Éric un sourire éclatant et, fine mouche, a eu l'intelligence de m'en faire profiter.

- Une table pour deux ? nous a-t-elle demandé.
- Nous sommes attendus, lui a répondu Éric.
- Ah ! Le gentleman...
- Oui.
- Par ici, s'il vous plaît.

Son sourire soudain évanoui et remplacé par une expression qui ressemblait presque à de la jalousie, elle s'est alors retournée pour nous entraîner, de sa démarche élégante, dans les profondeurs de la salle. D'un signe, Éric m'a invitée à la suivre. Il faisait plutôt sombre, à l'intérieur, et des bougies éclairaient toutes les tables recouvertes de nappes d'une blancheur immaculée avec serviettes assorties pliées façon origami. Très classe !

J'avais les yeux rivés sur le dos de notre hôtesse, aussi n'ai-je pas immédiatement compris, quand elle s'est arrêtée, qu'on était arrivés à destination. Elle s'est prestement effacée et là, j'ai découvert, assis en face de moi, le charmant monsieur qui avait assisté au mariage, deux jours auparavant.

La jeune femme a pivoté sur ses échasses, frôlé le dossier de la chaise à la droite de l'homme pour m'indiquer ma place, puis nous a annoncé que notre serveur serait à nous dans un instant. Le bel inconnu s'est levé pour tirer mon siège. J'ai jeté un coup d'œil à Éric, qui m'a encouragée d'un hochement de tête.

Je me suis alors glissée devant la chaise que le charmant monsieur a repoussée avec un timing parfait.

Éric est resté debout. J'attendais qu'il m'explique ce qui se passait, mais il gardait obstinément le silence. Il semblait presque triste.

Le bel inconnu me regardait avec insistance.

— Mon enfant.

Lorsque j'ai tourné la tête vers lui, il a rejeté en arrière ses longs cheveux, qui ruissaient comme de l'or à la lumière des bougies. Tel qu'il était placé, personne ne pouvait voir ce qu'il me montrait.

Il avait les oreilles pointues, signe distinctif du peuple des fées.

Je connaissais déjà deux autres fées. Mais elles évitaient les vampires comme la peste – leur odeur est aux vampires ce que le miel est aux ours : une tentation irrésistible. Au dire d'un vampire à l'odorat particulièrement développé, j'aurais du sang de fée dans les veines.

— OK, ai-je soufflé pour lui faire comprendre que j'avais enregistré.

Éric s'est alors chargé des civilités.

— Sookie, je te présente Niall Brigant (il a prononcé ça « Nayôll ») qui va avoir un petit entretien avec toi pendant le dîner. Tu me trouveras à l'extérieur, si tu as besoin de moi.

Il a salué mon voisin de table avec raideur et il est parti.

J'ai regardé Éric s'en aller et j'ai soudain éprouvé comme une brusque bouffée d'anxiété. Puis j'ai senti une main se poser sur la mienne. Je me suis tournée vers l'homme-fée. Il m'observait.

— Comme on vient de te le dire, je m'appelle Niall.

Il avait une voix douce et pourtant puissante, avec quelque chose d'aérien, et des yeux d'un vert incroyable, couleur forêt – mais, dans la vacillante clarté des flammes, ce n'était pas tant leur teinte que leur profondeur qui m'impressionnait. Sa main était aussi légère qu'une plume sur la mienne et, en même temps, étrangement chaude.

— Qui êtes-vous ?

Et je ne lui demandais pas de répéter son nom.

— Je suis ton arrière-grand-père.

— Ah ben merde alors !

J'ai plaqué ma main sur ma bouche, mais le mal était fait.

— Oh ! Pardon, mais je...

Je ne pouvais pas m'empêcher de secouer la tête bêtement.

— Arrière-grand-papa ? ai-je murmuré pour voir ce que ça faisait.

Niall Brigant a alors eu une petite grimace qui, sur un autre homme, aurait pu passer pour efféminée. Pas sur lui.

— Pourriez-vous vous expliquer, s'il vous plaît ? lui ai-je demandé d'un ton ferme mais parfaitement poli.

Au même moment, le serveur est arrivé pour nous réciter la liste des plats du jour et prendre notre commande. Niall a demandé une bouteille de vin et lui a dit, sans me consulter, qu'on prendrait le saumon – plutôt dirigiste, papy.

— Excellent choix, a commenté le jeune homme, en hochant la tête avec conviction.

C'était un lycanthrope. Mais, contrairement à ce que j'aurais pu penser, je semblais l'intéresser nettement plus que mon voisin (qui était tout de même une créature surnaturelle plutôt rare sur le marché). J'ai mis ça sur le compte de sa jeunesse et de la générosité de mon décolleté.

Le truc le plus incroyable, dans toute cette histoire, c'est que je n'ai jamais douté une seule seconde de ce que ce type tombé du ciel me disait. Quoique autoproclamé, Niall était bel et bien mon arrière-grand-père. Cette information s'est juste insérée dans ma généalogie, comme une pièce manquante s'imbrique dans un puzzle.

— Je vais tout te raconter, m'a-t-il promis, avant de se pencher très lentement vers moi, me laissant amplement le temps de deviner son intention.

Ses yeux et le contour de ses lèvres se sont plissés, tandis que sa bouche s'avancait pour déposer sur ma joue un baiser éthéré. Ses rides, d'une finesse arachnéenne, loin de le déparer, rehaussaient sa beauté, comme les craquelures d'un tableau de maître en garantissent l'authenticité.

Décidément, c'était une nuit à se faire embrasser !

— Quand j'étais jeune encore, il y a cinq ou six siècles peut-être, j'avais pour habitude de me promener parmi les humains, a commencé Niall. Et, de temps à autre, comme c'est le cas pour tout représentant de la gent masculine, il m'arrivait d'être attiré par une femme que je trouvais à mon goût.

Vu que, pour ne pas avoir trop l'air d'une gourde transie d'admiration, je jetais de petits coups d'œil dégagés alentour, je me suis soudain aperçue d'un truc bizarre : notre serveur excepté, personne ne nous regardait. Pas même en passant. Et, après une petite incursion dans les cerveaux des autres clients, j'ai pu constater que, de tous les humains attablés, aucun n'avait ne serait-ce qu'enregistré notre présence. Mon arrière-grand-père avait marqué une pause – pour me laisser le temps de mesurer l'ampleur du phénomène ?

Il a bientôt repris son récit.

— Un jour, j'ai rencontré une délicieuse créature dans la forêt. Elle s'appelait Einine. Elle a cru que j'étais un ange.

Nouveau silence.

— Une femme toute simple, débordante d'énergie : la joie de vivre incarnée, a-t-il ajouté en me dévisageant avec insistance.

Je me suis demandé s'il trouvait que j'étais comme Einine : simple...

— J'avais encore l'âge de tomber amoureux, l'âge de narguer le destin et l'inévitable fin qui nous attendait, elle qui était condamnée à vieillir, et moi que le temps épargnait. Puis Einine s'est trouvée enceinte. Ce fut un choc. L'union d'une fée et d'un humain ne produit que très rarement des fruits. Einine a pourtant donné naissance à des jumeaux – une chose fréquente chez les fées. Et tous trois ont survécu, ce qui n'avait rien d'une évidence, à cette époque. Elle a appelé notre premier fils *Fintän* et le second *Dermöt*.

Le serveur nous a apporté le vin – un grand cru –, et le charme que l'ensorcelante voix de Niall exerçait sur moi a brusquement été rompu. C'était comme si j'avais été assise près d'un feu de camp, dans les bois, en train d'écouter l'étrange récit d'une ancienne légende oubliée et que, tout à coup, crac ! je me retrouvais dans un bon restaurant de Shreveport, en Louisiane,

entourée de tout un tas de gens qui ne se doutaient pas une seconde de ce qui était en train de se passer. J'ai machinalement porté mon verre à mes lèvres et j'ai bu une gorgée. J'estimais que je ne l'avais pas volé.

— *Fïntän*, à moitié humain par sa mère et à moitié féerique par son père, était ton grand-père paternel, Sookie, m'a alors annoncé Niall.

— Ah, non ! Je sais parfaitement qui était mon grand-père.

Je me suis bien rendu compte que ma voix tremblait un peu, mais j'avais réussi à conserver mon calme et je n'avais pas haussé le ton.

— Mon grand-père s'appelait Mitchell Stackhouse et il a épousé Adèle Haie. Mon père s'appelait Corbett Haie Stackhouse. Ma mère et lui sont morts, emportés par une brusque montée des eaux, quand j'étais petite. C'est ma grand-mère Adèle qui m'a élevée.

J'avais beau me souvenir qu'André avait décelé une trace d'ascendance féerique dans mes veines et ne pas mettre en doute la parole de mon arrière-grand-père, je ne parvenais pas à faire coïncider l'idée que j'avais de ma famille avec l'image qu'il m'en présentait.

— Parle-moi de ta grand-mère, m'a-t-il demandé.

— Elle m'a prise sous son aile, alors que rien ne l'y obligeait. Elle nous a recueillis, mon frère et moi, et elle s'est donné beaucoup de mal pour qu'on ait une bonne éducation. Elle nous a tout appris. Elle nous a choyés. Elle avait enterré son fils et ça avait dû la tuer ; pourtant, elle a encore trouvé la force de se battre pour nous élever.

— Elle était très belle lorsqu'elle était jeune, a murmuré Niall.

Le regard de ses insondables yeux verts s'attardait sur mon visage, comme s'il essayait de retrouver la beauté de la grand-mère dans les traits de la petite-fille.

— Sans doute...

On n'imagine pas vraiment sa grand-mère en reine de beauté. Enfin, en temps normal, du moins.

— Je l'ai vue quand elle était enceinte, a poursuivi Niall. Elle était ravissante. Son mari lui avait dit qu'il ne pourrait pas

lui donner d'enfants. Il avait eu une maladie au mauvais moment. Les oreillons, c'est cela ?

J'ai hoché la tête.

— Elle a rencontré *Fïntän* un jour où elle étendait le linge, derrière la maison où tu vis aujourd'hui. Il lui a demandé un verre d'eau et il a tout de suite été conquis. Elle qui désirait tellement avoir des enfants, il lui a promis qu'il pourrait lui en donner.

— Vous avez pourtant dit qu'habituellement, les humains et les fées ne pouvaient pas se reproduire.

— Oui, mais *Fïntän* était à moitié humain. Et il savait déjà qu'il était fertile.

Il a eu une petite moue.

— La première femme qu'il avait aimée était morte en couches. Cependant, ta grand-mère et son fils ont eu plus de chance. Et, deux ans plus tard, elle a même pu mener à terme une seconde grossesse et a donné une fille à *Fïntän*.

— Il l'a violée, ai-je soufflé.

Comment aurait-il pu en être autrement ? Ma grand-mère était l'honnêteté personnifiée. Je ne connaissais pas plus loyale qu'elle. Elle aurait été bien incapable de tromper qui que ce soit, à plus forte raison un mari auquel elle avait juré fidélité devant Dieu et les hommes.

— Non. Elle répugnait à être infidèle, mais elle voulait désespérément des enfants. De son côté, *Fïntän* la désirait éperdument. Et qu'étaient de tels scrupules humains pour une fée ? Mais il n'a jamais été violent. Il n'aurait pas abusé d'elle. En outre, il n'en aurait pas eu besoin : mon fils pouvait convaincre une femme de faire n'importe quoi, même quelque chose qu'elle réprouvait. Sans oublier que, si ta grand-mère était très belle, il ne l'était pas moins...

J'essayais de voir, dans la grand-mère que j'avais connue, la femme qu'elle avait dû être. Mais c'était tout bonnement impossible.

— Et ton père, mon petit-fils, comment était-il ? s'est alors enquise Niall.

— C'était un bel homme, dur à la tâche, comme on dit par ici, et il a aussi été un bon père.

J'ai cru surprendre l'esquisse d'un sourire sur les lèvres de mon bisaïeul.

— Quels étaient les sentiments de ta mère pour lui ?

À elle seule, cette question a suffi à balayer tous les chaleureux souvenirs que je gardais de mon père.

— Elle... euh... elle lui était... entièrement dévouée.

Peut-être même au détriment de ses enfants.

— Jusqu'à l'obsession ?

Il n'y avait aucun jugement, dans le ton de Niall, juste une certitude : il connaissait déjà la réponse.

— Elle était très possessive, en tout cas, ai-je concédé. Je n'avais que dix ans quand ils sont morts, mais c'était tellement évident. Je trouvais ça normal, j'imagine. Elle voulait vraiment se consacrer entièrement à lui. Évidemment, quelquefois, on était un peu dans ses jambes, Jason et moi. Et puis, elle était terriblement jalouse, je me rappelle.

Je me suis efforcée de prendre un air mi-amusé mi-attendri, comme si cette jalousie maladive n'avait été qu'une charmante petite manie.

— C'était sa part féerique qui l'attachait si fortement à lui, m'a expliqué Niall. Cela fait parfois cet effet aux humains. La créature surnaturelle qu'elle voyait en lui l'envoûtait. Mais, dis-moi, a-t-elle été une bonne mère ?

— Elle a fait de son mieux.

Oui, elle avait vraiment essayé. Ma mère savait tout ce qu'il fallait faire pour être une bonne mère, en théorie. Elle savait comment une bonne mère était censée se comporter avec ses enfants. Elle s'était pliée à toutes les règles, avait suivi pas à pas la méthode. Mais c'était vers mon père qu'allait tout son amour — mon père qui était un peu dépassé par la violence de la passion qu'il inspirait, d'ailleurs. Je m'en rendais compte, rétrospectivement, avec mon regard d'adulte. Mais, étant enfant, je ne pouvais pas le comprendre et j'en avais souffert.

Le lycanthrope de service nous a apporté notre salade. Il nous aurait bien demandé si on avait besoin d'autre chose, mais il était trop effrayé pour s'y risquer. Il avait senti qu'il se passait un truc bizarre à cette table...

Cependant, une question me travaillait.

— Mais pourquoi avoir décidé de venir me voir seulement maintenant ? Depuis combien de temps êtes-vous au courant de mon existence, au juste ?

J'ai sagement posé ma serviette sur mes genoux et, le dos bien droit sur ma chaise, la fourchette en l'air, j'ai attendu que mon voisin commence à manger pour l'imiter. J'avais été bien élevée, moi. Par ma grand-mère. Qui avait couché avec une moitié de fée (laquelle était venue chercher son bonheur dans la cour, comme une chienne en chaleur), et ce, suffisamment longtemps pour lui donner deux enfants...

— Je connais l'existence de ta famille depuis une soixantaine d'années. Mais mon fils *Fintän* m'avait interdit d'entrer en contact avec vous.

Il a délicatement glissé un morceau de tomate entre ses lèvres, l'a gardé dans la bouche, a semblé réfléchir un instant, puis l'a mâché. Mon arrière-grand-père mangeait comme je l'aurais fait dans un pays exotique, genre Inde ou Nicaragua.

— Et qu'est-ce qui a changé, alors ?

Mais j'avais déjà trouvé la réponse.

— Votre fils est mort, maintenant ?

— Oui, a acquiescé Niall en reposant sa fourchette. *Fintän* est mort. Après tout, il était à moitié humain. Et il avait déjà vécu sept cents ans.

Est-ce que j'étais censée avoir une opinion là-dessus ? Je me sentais groggy, comme assommée.

À croire que Niall m'avait shootée à la Novocaïne : je ne ressentais plus rien. J'aurais probablement dû chercher à me renseigner sur la façon dont mon... mon grand-père était passé de vie à trépas. Mais il ne fallait quand même pas exagérer.

— Alors, vous avez décidé de venir me trouver pour me raconter tout ça. Pourquoi ?

J'étais fière du calme olympien avec lequel j'avais dit ça.

— Je suis vieux, même pour une fée. J'aimerais te connaître. Je ne peux rien changer au cours que ton existence a pris à cause de l'héritage que *Fintän* t'a légué. Mais je vais essayer de te rendre la vie plus facile, si tu le veux bien.

J'ai soudain été prise d'un fol espoir – non dénué d'appréhension, il est vrai – qui s'est mis à briller en moi comme un soleil.

— Pouvez-vous me guérir de ma télépathie ?

— Tu me demandes si je peux enlever quelque chose qui fait intrinsèquement partie de toi ? Non. Non, je ne le peux pas.

Je me suis effondrée sur ma chaise.

— Ça ne coûtait rien de poser la question, n'est-ce pas ? ai-je soupiré en refoulant mes larmes. Alors, c'est quoi, l'histoire ? J'ai droit à trois vœux, ou est-ce que ça marche seulement avec les génies ?

Il n'y avait aucun humour dans l'expression de Niall quand il m'a répondu :

— Je ne te souhaite pas de rencontrer un génie. Et je ne suis pas un objet de risée, ma petite. Je suis un prince.

— Pardon. J'ai un peu de mal à me faire à l'idée... arrière-grand-père.

Je n'avais aucun souvenir de mes arrière-grands-parents. Mes grands-pères (OK, l'un d'eux n'était pas vraiment mon grand-père, j'imagine), que ce soit dans leur apparence ou dans leur comportement, ne ressemblaient en rien à cet être de toute beauté qui se tenait à mes côtés. Ça faisait seize ans que mon grand-père Stackhouse était mort, et je n'étais pas encore une adolescente quand les parents de ma mère étaient décédés. C'était donc ma grand-mère Adèle que j'avais le mieux connue, mieux même que mes propres parents, en fait. Du moins, c'était ce que j'avais cru jusqu'alors...

— Hé ! me suis-je subitement étonnée. Comment se fait-il que vous ayez envoyé Éric me chercher ? Vous êtes une fée, après tout, et l'odeur des fées rend les vampires complètement fous.

En fait, en présence d'une fée, la plupart des vampires perdaient carrément leur sang-froid. Seul un vampire doté d'une volonté de fer parvenait à se tenir tranquille quand une fée entrait dans son rayon d'action. Ma bonne fée, Claudine, était terrifiée à la simple idée de se trouver à proximité d'un déterré, en tout cas.

— Certaines fées peuvent se rendre invisibles. Moi, je peux devenir totalement inodore, m'a révélé Niall. On me voit, mais on ne me sent pas. C'est un don très pratique. Les humains ne me remarquent même pas, comme tu as pu le constater.

A la façon dont il a dit ça, j'ai compris que mon arrière-grand-père n'était pas seulement très vieux et très puissant. Il était aussi particulièrement orgueilleux.

Un soupçon m'a soudain effleurée.

— Ce ne serait pas vous qui m'avez envoyé Claudine, par hasard ?

— Si, naturellement. J'espère qu'elle s'est montrée utile. Je savais que tu aurais besoin d'elle.

— Et comment ! Elle m'a sauvé la vie. Elle a été fantastique. (Elle m'avait même emmenée faire les magasins !) Est-ce que toutes les fées sont aussi adorables que Claudine et aussi belles que son frère ?

Claude, strip-teaseur et, désormais, propriétaire de la boîte où il se produisait, était la beauté faite homme. Et il avait à peu près autant de personnalité qu'un navet – un navet égocentrique et imbu de lui-même, par-dessus le marché.

— Mais, ma chère enfant, nous sommes tous d'une surnaturelle beauté, aux yeux des humains. Cependant, toutes les fées ne sont pas de «bonnes fées». Certaines peuvent même être de très, très mauvaises fées.

D'accord. On en arrivait au revers de la médaille. J'avais la très nette impression que, du point de vue de Niall, avoir pour arrière-grand-père une créature cent pour cent féerique était censé être une véritable bénédiction, mais qu'en réalité, ce n'était pas vraiment de la tarte. Après les avantages, j'allais donc, maintenant, avoir droit aux inconvénients.

— Tu es restée longtemps ignorée du monde des fées, a poursuivi Niall. En partie parce que telle était la volonté de *Fintän*.

— Il veillait sur moi ?

Ça m'aurait presque fait chaud au cœur.

— Mon fils se sentait coupable d'avoir condamné deux enfants innocents à cette existence d'exclu qu'il avait lui-même connue, en tant que fée qui n'était pas vraiment une fée. Je

crains fort que mes pairs n'aient pas été très tendres avec lui, a-t-il ajouté sans ciller. J'ai fait de mon mieux pour le protéger, mais sans y parvenir complètement. En outre, force lui a été de constater qu'il n'était pas suffisamment humain pour paraître en être un – pas au-delà d'une certaine durée, tout au moins.

— Pourquoi ? Vous ne ressemblez pas à ça, normalement ?

— Non.

Et, pendant une fraction de seconde, j'ai eu la vision d'un être de lumière : la beauté et la perfection incarnées. Pas étonnant qu'Einine ait cru voir un ange !

— Claudine m'a expliqué qu'elle essayait de gravir les échelons. Qu'est-ce que ça voulait dire ?

Je nageais un peu, mais toutes ces révélations m'étaient tombées dessus sans prévenir : j'avais la sensation de m'être pris une tonne de briques sur la tête et j'essayais tant bien que mal de me relever. Sans grand succès.

— Elle n'aurait pas dû te parler de cela, a répondu Niall, désapprobateur.

Il a semblé peser le pour et le contre avant de poursuivre :

— Les changelings sont des humains dotés d'une petite particularité génétique, les vampires sont des humains revenus de la mort sous la forme de créatures intrinsèquement différentes, mais les êtres d'essence féerique n'ont de commun avec les humains qu'une vague forme de base. Il existe des créatures féeriques de toute sorte : des plus grotesques, comme les gobelins, aux plus belles, comme nous, a-t-il précisé avec un détachement confondant.

— Et les anges ?

— Les anges sont encore une autre sorte de créatures féeriques qui ont subi une transformation quasi totale, tant physique que morale. Cela peut prendre des siècles pour devenir un ange.

Pauvre Claudine !

— Mais assez parlé de cela, a aussitôt enchaîné Niall. Je veux tout savoir de toi. Mon fils m'a tenu à l'écart de ton père et de ta tante, puis de leurs enfants. Sa mort est survenue trop tard pour que je puisse connaître ta cousine – ou celle de Hadley trop tôt. Mais, aujourd'hui, je peux te voir, te toucher.

Ce qu'il faisait d'ailleurs d'une façon assez étrange : quand il ne me tenait pas la main, il posait la sienne sur mon épaule ou bien à plat dans mon dos. Ce n'était pas un comportement habituel, chez les humains, mais ça ne me dérangeait pas plus que ça. Et puis, ça ne me faisait pas trop flipper non plus, vu que j'avais déjà remarqué ce côté très tactile chez Claudine. Avec un humain, j'aurais été bombardée de pensées puisque, en touchant les gens, j'augmentais ma réceptivité. Mais, dans la mesure où je ne pouvais pas capter d'onde mentale chez les fées, ce contact physique ne risquait pas de me perturber.

— *Fintän* a-t-il eu d'autres enfants ?

J'aurais bien aimé avoir de la famille, des parents inconnus, quelque part.

— Nous verrons cela plus tard, m'a répondu Niall, ce qui a immédiatement déclenché chez moi un signal d'alarme. Bien, maintenant que tu me connais un peu mieux, dis-moi donc ce que je peux faire pour toi.

— Pourquoi devriez-vous faire quelque chose pour moi ?

Je m'étais déjà plantée avec cette histoire de génie, pas question que je recommence !

— Je sais que tu n'as pas eu une vie facile. Puisque j'ai le droit de te voir, à présent, laisse-moi t'aider.

— Vous m'avez envoyé Claudine et elle m'a déjà beaucoup aidée, ai-je insisté.

Sans le secours de mon sixième sens, j'avais un peu de mal à me faire une idée de l'état psychologique et émotionnel de mon arrière-grand-père. Pleurait-il son fils ? Quel genre de relation avait-il entretenue avec lui, d'ailleurs ? *Fintän* avait-il cru nous rendre service en nous tenant éloignés de son père durant toutes ces années ? Et si Niall faisait justement partie de ces mauvaises fées dont il avait parlé ? S'il était animé d'intentions néfastes à mon égard ? Cela dit, s'il avait vraiment voulu me nuire, il n'aurait pas eu besoin de me rencontrer, ni de se fendre d'un dîner dans un restaurant chic. Pourquoi se donner cette peine ? Il aurait parfaitement pu agir à distance.

— Vous ne voudriez pas m'en dire un peu plus sur tout ça ?

Il a secoué la tête. Ses longs cheveux ont ruisselé sur ses épaules comme des fils d'or et d'argent d'une incroyable finesse.

J'ai eu une soudaine illumination.

— Pourriez-vous retrouver mon petit ami ? lui ai-je demandé d'une voix frémissante d'espoir.

— Tu as un autre homme, en plus du vampire ?

— Éric n'est pas mon petit ami. Mais, comme il m'a donné un peu de son sang à plusieurs reprises, et moi un peu du mien...

— C'est la raison pour laquelle je suis passé par lui pour te contacter. Il existe un lien puissant entre vous.

— Je le crains.

— Je connais Éric Nordman depuis longtemps. J'ai pensé que tu viendrais, si c'était lui qui te le demandait. Était-ce maladroit de ma part ?

C'était pratiquement un acte de contrition. Ça m'a sciée.

— Oh, non, monsieur ! Je ne pense pas que je serais venue s'il ne m'y avait pas encouragée. Et il ne m'aurait pas amenée s'il ne vous faisait pas confiance... Enfin, je crois.

— Veux-tu que je le tue ? Que je rompe le lien qui vous unit ?

— Non !

Waouh ! Grisant, en un sens, non ? Je pouvais éliminer qui je voulais à volonté ? Hum ! Mauvaise idée.

— Non, non ! ai-je répété, pour bien m'en persuader.

Quelques regards se sont même tournés vers nous, en dépit de l'effet « discréction assurée » de mon arrière-grand-père, tant j'ai mis d'insistance à ne pas m'emballer.

— Et cet autre petit ami, qui est-il et quand a-t-il disparu ? a repris Niall, avant d'avaler une bouchée de saumon.

— Il s'appelle Quinn et c'est un tigre-garou. Il ne s'est pas manifesté depuis l'attentat de Rhodes. Il a été blessé dans l'explosion. Mais je sais qu'il est vivant parce que je l'ai vu après.

— J'ai entendu parler de ce qui s'est passé à *La Pyramide*. Tu y étais ?

Je lui ai tout raconté – enfin, presque. Et mon nouvel arrière-grand-père a écouté mon récit sans jamais porter le moindre jugement. Il ne s'est montré ni horrifié, ni épouvanté, ni consterné et ne m'a ni plainte ni sermonnée. J'ai vraiment apprécié. En plus, ça m'a donné le temps de me ressaisir un peu.

— Vous savez quoi ? lui ai-je finalement dit. Ne cherchez pas Quinn pour moi. Il sait où je suis et il a mon numéro. Il se manifestera quand bon lui semblera. Ou pas.

— Voilà qui me prive de la chance de faire quelque chose pour toi, s'est désespéré mon arrière-grand-père.

— Oh ! Donnez-moi juste le droit de rejouer une prochaine fois, lui ai-je répondu en souriant. Il va bien m'arriver quelque chose, ne vous inquiétez pas ! En attendant, est-ce que je peux... parler de vous ? Juste à mes amis ? Non, j'imagine que non.

Je me voyais mal annoncer à Nikkie que j'avais un nouvel arrière-grand-père et que c'était une fée !

Amélia, en revanche, se montrerait sans doute beaucoup plus compréhensive...

— Je tiens à garder notre relation secrète, a-t-il confirmé. Je suis ravi de pouvoir enfin te connaître, et j'entends bien te connaître encore mieux, a-t-il ajouté en posant sa main diaphane sur ma joue. Mais j'ai de très puissants ennemis et je ne voudrais pas qu'il leur vienne à l'idée de te faire du mal pour m'atteindre à travers toi.

J'ai hoché la tête en silence. Je comprenais. Mais c'était quand même un peu frustrant de se découvrir un bisaïeu tout neuf et de devoir le cacher.

Niall m'a caressé la joue, avant de reposer sa main sur la mienne.

— Et Jason ? lui ai-je tout à coup demandé. Est-ce que vous allez prendre contact avec lui aussi ?

— Jason ? a-t-il répété, une expression de dégoût assombrissant soudain son beau visage. Apparemment, l'étincelle d'essence féerique qui t'a touchée a dédaigné Jason. Je sais que vous avez tous les deux reçu le même bagage génétique, mais, chez lui, mon sang ne s'est manifesté que dans son aptitude à attirer les femmes, ce qui ne plaide pas vraiment en sa faveur. Il ne comprendrait pas la nature de mon lien avec lui et ne saurait pas l'apprécier à sa juste valeur.

Son ton était un rien hautain. Je m'apprêtais à prendre la défense de mon frère, mais j'ai fait machine arrière. Je devais bien admettre que Niall n'avait pas vraiment tort. Tel que je le

connaissais, Jason aurait carrément tiré sur la corde et il aurait été incapable de tenir sa langue.

J'ai changé de sujet.

— Et on vous verra souvent dans le secteur ? lui ai-je demandé, en me donnant un mal de chien pour la jouer décontractée.

Je savais que c'était maladroitement formulé, mais j'ignorais comment établir une sorte de cadre pour cette toute nouvelle – et plutôt étrange – relation.

— Je vais essayer de venir te voir comme tout autre parent ordinaire le ferait, m'a-t-il répondu sans s'émouvoir.

J'ai tenté d'imaginer ça. Niall et moi au McDo... Niall et moi à l'office du dimanche... Niall et moi au match de foot... Non, franchement, ça ne collait pas.

— J'ai l'impression qu'il y a pas mal de choses que vous ne m'avez pas dites, ai-je lâché de but en blanc.

— Eh bien, du moins aurons-nous un sujet de conversation tout trouvé pour la prochaine fois, m'a-t-il rétorqué en m'adressant un clin d'œil.

OK, ça, j'avoue que je ne m'y attendais pas. Sur ce, il m'a donné sa carte. Encore un truc qui m'a un peu prise de court. Il y avait juste écrit « Niall Brigant » au milieu, avec un simple numéro de téléphone en dessous.

— Tu pourras me joindre à tout moment à ce numéro. Quelle que soit l'heure, on te répondra.

— Merci. Vous connaissez déjà le mien, j'imagine ?

Il a acquiescé d'un signe de tête. Je le croyais sur le départ, mais il ne bougeait pas. Il semblait même vouloir s'attarder. À croire qu'il avait du mal à me quitter – la réciproque était vraie, en tout cas.

— Alors... euh... ai-je lancé, avant de m'éclaircir la voix, qu'est-ce que vous faites de vos journées ?

Je ne peux pas vous dire ce que ça me faisait d'être là, à papoter bien gentiment avec un membre de ma famille. C'était tellement bizarre et, en même temps, tellement génial. Je n'avais plus d'autre parent que Jason et on n'était pas très proches, lui et moi – pas du tout le genre de frère et sœur qui se racontent tout. Bien sûr, je pouvais compter sur lui en cas de

coup dur. Mais passer la soirée avec lui, traîner en ville, boire un café ensemble ? Ça ne risquait pas d'arriver.

Mon arrière-grand-père m'a bel et bien répondu. Pourtant, plus tard, en y repensant, j'ai été incapable de me rappeler exactement quoi – il avait dû me faire un truc bizarre de prince des fées –, sinon qu'il avait des parts dans une ou deux banques, qu'il possédait une entreprise qui fabriquait des meubles de jardin et – ça a piqué ma curiosité – une société qui créait et testait des médicaments expérimentaux.

Je lui ai jeté un regard incertain.

— Des médicaments pour les humains ?

— Oui. Pour la plupart. Mais certains chimistes conçoivent des produits spécifiquement pour nous.

— Pour les créatures féeriques ?

Ses longs cheveux de soie sont venus encadrer son visage tandis qu'il hochait de nouveau la tête.

— Il y a tant de fer partout, à présent, a-t-il soupiré. J'ignore si tu le sais, mais nous sommes extrêmement sensibles au fer. Et, malheureusement, en portant constamment des gants, nous attirons beaucoup trop l'attention, de nos jours.

J'ai jeté un coup d'œil à sa main qui recouvrait la mienne sur la nappe immaculée. Je l'ai touchée du bout des doigts. Sa peau paraissait anormalement lisse.

— On dirait un gant invisible...

— Très précisément. Une des inventions de mes chimistes. Mais assez parlé de moi.

Juste quand ça commençait à devenir intéressant ! Cela dit, je ne voyais pas pourquoi, d'emblée, mon arrière-grand-père m'aurait confié tous ses secrets.

Niall m'a à son tour interrogée sur mon boulot, mon boss, ma vie de tous les jours, comme l'aurait fait un vrai arrière-grand-père. De toute évidence, il n'aimait pas l'idée que son arrière-petite-fille s'abaisse à travailler, mais que ce soit dans un bar n'avait pas vraiment l'air de le déranger. Au risque de me répéter, Niall n'était pas facile à cerner. Il gardait ses pensées pour lui, mais j'avais tout de même remarqué que, de temps en temps, il s'interrompait, comme s'il se retenait de parler...

Finalement, le repas terminé, j'ai consulté ma montre. J'ai été stupéfaite de voir à quelle vitesse les heures avaient passé. Il fallait que j'y aille : je travaillais le lendemain. En le priant de bien vouloir m'excuser, j'ai remercié mon arrière-grand-père pour le dîner (oui, oui, cette créature céleste était bel et bien mon arrière-grand-père. J'en avais encore des frissons rien que d'y penser) et, très timidement, je me suis penchée pour déposer un baiser sur sa joue. Il a paru retenir son souffle quand je l'ai embrassé. Sous mes lèvres, sa joue m'a semblé aussi douce et veloutée que la peau d'une belle prune bien lustrée. Il avait beau offrir une trompeuse ressemblance avec un humain, il suffisait de le toucher pour comprendre qu'il n'en avait que l'apparence.

Il s'est levé en même temps que moi, mais il m'a regardée partir sans quitter la table – il attendait pour régler l'addition, j'imagine. J'ai traversé la salle comme dans un rêve. Eric m'attendait sur le parking. Il s'était occupé en buvant du PurSang et en lisant dans sa voiture qu'il avait garée sous un lampadaire.

Je me sentais vidée.

C'était seulement maintenant, hors de sa présence, que je mesurais à quel point ce dîner avec Niall avait été éprouvant pour mes nerfs. Bien qu'étant restée assise sur une chaise très confortable pendant tout le repas, j'étais aussi fatiguée que si je lui avais fait la conversation en courant le marathon.

Si Niall était parvenu à masquer son essence féérique à l'intérieur du restaurant, à voir la façon dont les narines d'Eric se dilataient, il était clair que je ne pouvais pas en faire autant : l'enivrant parfum de fée de mon arrière-grand-père devait me coller à la peau. Au bord de l'extase, Éric avait fermé les yeux. Il se léchait même les babines. Argh ! J'ai eu l'impression d'être subitement changée en une côte de bœuf saignante qu'on aurait agitée sous le nez d'un molosse affamé.

— Reprends-toi ! lui ai-je ordonné.

Je n'étais pas d'humeur. Au prix d'un effort manifeste, il a réussi à se maîtriser.

— Quand tu sens comme ça, m'a-t-il confié dans un grondement rauque, je n'ai qu'une envie : te prendre, te mordre

et me frotter contre toi pour m'imprégnier de ton odeur de la tête aux pieds.

Pour le moins explicite, comme programme ! Et je ne prétendrai pas que, pendant une seconde (équitablement partagée entre désir torride et peur bleue), je n'ai pas eu une vision très nette de ce que ça pourrait donner. Mais j'avais d'autres chats à fouetter.

— On se calme, lui ai-je sagement conseillé. Qu'est-ce que tu sais des fées – en dehors du fait qu'elles sont à ton goût ?

Le regard bleu de mon interlocuteur a semblé s'éclaircir un peu.

— Que ce sont de magnifiques créatures, les mâles tout autant que les femelles. Qu'elles sont aussi coriaces et féroces qu'elles sont belles. Qu'elles ne sont pas immortelles, bien qu'elles vivent très longtemps – sauf s'il leur arrive un accident funeste, comme une rencontre intempestive avec un objet en fer, pointu de préférence. Il existe d'autres façons de les tuer, mais il faut s'armer de courage et de patience. Je sais aussi qu'elles préfèrent rester entre elles, en général. Qu'elles aiment les climats tempérés. J'ignore ce qu'elles mangent ou ce qu'elles boivent, quand elles sont dans leur propre environnement, mais elles ne dédaignent pas la nourriture des autres cultures – j'en ai même vu certaines goûter du sang. Je sais qu'elles ont une très haute opinion d'elles-mêmes – bien supérieure à celle qu'elles sont en droit d'avoir. Qu'elles n'ont qu'une parole...

Il a réfléchi une minute, avant de poursuivre :

— Qu'elles sont dotées de certains pouvoirs, qui ne sont pas les mêmes pour toutes. Que la magie fait partie de leur nature. Qu'elles n'ont d'autres dieux qu'elles-mêmes et qu'elles ont souvent été prises pour des déesses. Certaines d'entre elles ont même acquis les attributs d'une divinité.

Je l'ai regardé avec des yeux ronds.

— Comment ça ?

— Eh bien, ce n'est pas qu'elles soient sacrées, mais... Je veux dire, par exemple, que les créatures féériques qui vivent dans les bois s'identifient tellement à leur élément que blesser l'un, c'est faire souffrir l'autre. D'où l'hécatombe qui les a frappées. Mais tu imagines bien que nous, les vampires, ne

sommes pas les mieux placés pour être au fait des problèmes et des stratégies de survie des fées, puisque nous sommes de vrais dangers pour elles. Et tout ça simplement parce que leur odeur nous enivre !

Eh bien, permettez-moi de compatir. Et pas avec les vampires.

Je n'avais jamais pensé à poser toutes ces questions à Claudine. D'abord parce qu'elle ne semblait pas raffoler du sujet, et ensuite parce que, en général, elle n'apparaissait que lorsque j'avais de sérieux ennuis et donc une furieuse tendance à me regarder le nombril. En plus, je m'étais imaginé qu'il ne devait pas rester plus d'une poignée de fées encore de ce monde. Et voilà que j'apprenais qu'il y en avait eu autant que de vampires, même si, maintenant, leur espèce était plutôt en voie d'extinction.

Pour les vampires, c'aurait plutôt été le contraire – aux États-Unis, en tout cas. Il y avait déjà pas moins de trois projets de loi, qui s'acheminaient gentiment vers une ratification au Congrès, rien que pour réglementer leur immigration. Les États-Unis pouvaient en effet se targuer (tout comme le Canada, le Japon, la Norvège, la Suède et la Grande-Bretagne, cela dit) d'avoir accueilli la Grande Révélation avec un calme relatif.

Cette nuit-là, lors d'un gigantesque *coming-out*, méticuleusement préparé et orchestré de main de maître, les vampires étaient apparus sur toutes les télés – ou à la radio, voire en personne, en fonction des meilleurs moyens de communication en vigueur dans la région concernée – pour annoncer aux humains du monde entier : « Hé ! On existe en vrai, mais, comme les Japonais ont inventé un sang de synthèse qui satisfait nos besoins nutritionnels, on ne va pas vous manger ! » Enfin, en substance.

Les six années qui avaient suivi n'avaient été qu'un long apprentissage.

— Donc, les vampires ont le dessus sur les fées, ai-je conclu.

— Nous ne sommes plus en guerre, a objecté Éric. Depuis des siècles, d'ailleurs.

— Ah ? parce que, par le passé, les vampires et les fées se sont battus ? Tu veux dire genre... batailles rangées ?

— Oui. Et si cela devait se reproduire, le premier que j'éliminerais serait Niall.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est extrêmement puissant. Il occupe une place importante dans le monde des créatures féeriques. Et il détient d'impressionnantes pouvoirs : il est en grande partie magique lui-même. S'il est sincère quand il prétend vouloir te prendre sous son aile, tu as vraiment de la chance. Et, en même temps, c'est à double tranchant.

Il a démarré et on a quitté le parking. Je n'avais pas vu Niall sortir. Peut-être qu'il s'était juste volatilisé dans les airs au beau milieu du restaurant ? J'espérais qu'il n'était pas parti sans payer.

— Je vais devoir te demander des explications, on dirait.

Pourtant, j'avais comme l'impression que je n'avais pas vraiment envie de savoir. Mais Éric s'est exécuté.

— Il y avait des fées par milliers, aux États-Unis, autrefois. Il n'en reste plus que quelques centaines, à présent. Mais celles qui ont survécu sont les meilleures : des battantes, des coriaces. Et toutes ne sont pas des amies du prince.

— Oh, cool ! Encore un paquet de Cess qui vont me prendre en grippe. Comme s'il n'y en avait pas déjà assez !

On a rejoint l'autoroute en silence pour prendre la direction de Bon Temps. Éric semblait plongé dans d'intenses réflexions. J'avais aussi largement de quoi nourrir les miennes – plus, en tout cas, que mon estomac : ce n'était pas avec ce que j'avais mangé au dîner que j'allais exploser.

J'en ai conclu que, tout bien pesé, j'étais plutôt contente. Pas tout à fait rassurée, mais contente. C'était plutôt sympa de se découvrir un arrière-grand-père, même à vingt-sept ans. Niall semblait vraiment désireux de nouer une relation sincère avec moi. J'avais encore trois tonnes de questions à lui poser, mais ça pouvait attendre qu'on se connaisse un peu mieux.

Une Corvette a un sacré paquet de chevaux sous le capot, et celle d'Éric ne nous menait pas vraiment à un train de sénateur. Et, comme il ne respectait pas précisément les limitations de

vitesse, je n'ai pas été autrement surprise quand j'ai aperçu un gyrophare dans le rétroviseur. J'ai juste été étonnée qu'une voiture de police ait réussi à nous rattraper.

— Hum hum...

Je me suis gardée de tout autre commentaire, tandis que, de son côté, Éric jurait dans une langue qui n'avait probablement plus été parlée depuis un petit millier d'années. Mais même le shérif de la cinquième zone devait se plier aux lois humaines, de nos jours – ou, du moins, faire semblant. Éric s'est garé sur la bande d'arrêt d'urgence.

— Avec une plaque d'immatriculation aussi fantaisiste que DU100, qu'est-ce que tu croyais ? ai-je murmuré, sans plus cacher mon hilarité.

J'ai vu la silhouette noire du flic sortir de la voiture derrière nous et marcher dans notre direction avec un truc à la main – une lampe torche ? Un calepin ?

J'ai plissé les yeux, déplié mes antennes mentales. Une masse compacte d'agressivité et de peur a percuté mon radar interne.

— Un loup-garou ! Il y a un truc qui cloche, ai-je juste eu le temps de glapir, avant que la puissante main d'Éric ne me pousse sous le tableau de bord.

Ça m'aurait fait une bien meilleure cachette, si le frimeur de vampire qui me tenait lieu de chauffeur avait choisi une bonne vieille berline, comme tout le monde, au lieu d'une Corvette.

C'est alors que le flic s'est penché à la portière... et m'a tiré dessus.

5

Éric s'était tourné face à la vitre, bouchant la vue du tireur pour l'empêcher de toucher sa cible. Il s'est pris la balle dans la gorge. Il s'est écroulé sur son siège et, pendant un moment, il est resté inerte, plus livide que jamais, un sang épais, d'un rouge presque noir, dégoulinant dans son cou blême : l'horreur absolue. J'ai hurlé – comme si ça pouvait changer quelque chose ! – tandis que le tireur se penchait au-dessus d'Éric pour me viser.

Erreur fatale. La main d'Éric s'est refermée sur son poignet comme une tenaille et il a commencé à serrer. Le flic s'est mis à beugler encore plus fort que moi, en frappant son agresseur de sa main libre pour lui faire lâcher prise. Son arme m'est tombée dessus – une chance qu'elle ne se soit pas déchargée dans sa chute ! Je n'y connais pas grand-chose en armes de poing, mais je peux vous dire que celle-ci, c'était du lourd : un gros calibre, et qui n'avait rien d'un pistolet en plastique. Je n'ai pourtant pas hésité à l'attraper et je me suis redressée tant bien que mal pour la braquer sur le tireur.

Il s'est figé, le haut du corps à l'intérieur de la voiture, le bas en dehors. Entre-temps, Éric lui avait déjà cassé le bras, sans relâcher son emprise pour autant. Ce n'était donc pas de la serveuse – à peine capable de se servir d'un flingue – qu'il aurait dû avoir le plus peur, l'imbécile, mais du vampire qui lui avait mis le grappin dessus. C'était pourtant bel et bien l'arme en question qui monopolisait son attention.

Je crois quand même que je l'aurais su, si la police de la route s'était mise à descendre les contrevenants au lieu de leur coller un P-V.

— Qui es-tu ? lui ai-je demandé – et on pouvait difficilement m'en vouloir si ma voix tremblait un peu. Qui t'envoie ?

— C'est eux qui m'ont dit de le faire, a-t-il gémi.

Maintenant que je pouvais l'examiner, je voyais bien qu'il ne portait pas l'uniforme : c'était la bonne couleur et la bonne casquette, mais le pantalon n'était pas réglementaire.

— Eux qui ? ai-je insisté.

C'est à moment-là qu'Éric a planté ses crocs dans l'épaule du type. Tout blessé qu'il était, centimètre par centimètre, mon protecteur aux dents longues était en train de tirer le faux flic à l'intérieur de la voiture. Après tout, Éric avait bien droit à une petite rasade de sang frais, vu qu'il s'était pratiquement vidé du sien. Et par la faute de sa proie, justement.

Le lycanthrope s'est alors mis à pleurnicher.

— Ne le laissez pas me changer en vampire, m'a-t-il supplié.

— Si seulement tu pouvais avoir cette chance !

Non que, à mon sens, ce soit le pied d'être un vampire, mais j'étais prête à parier qu'Éric avait d'autres projets pour notre faux policier, et de bien pires.

Je suis sortie de la voiture, car ce n'était même pas la peine d'essayer de convaincre Éric de lâcher son dîner : il ne m'écouterait pas, surtout dans l'état où il était – essayez donc d'enlever son shoot à un junkie en manque. Bon, il est clair que le lien qui nous unissait, Éric et moi, a joué un rôle crucial dans ma décision. Eh bien, oui, j'étais contente que mon copain réussisse à se procurer le sang dont il avait besoin. Parce que c'était une véritable jouissance, pour lui, de sucer le sang de ce type et que je la partageais, figurez-vous. J'éprouvais aussi une véritable fureur à l'idée qu'on ait voulu lui faire du mal. Comme ces deux émotions ne me ressemblaient pas vraiment, je me doutais bien d'où ça venait.

Sans compter qu'on commençait à être sacrément à l'étroit, dans la Corvette, Éric et moi, avec les trois quarts d'un lycanthrope pour nous tenir compagnie.

Par miracle, aucune voiture n'est passée pendant que je remontais, en petites foulées, la bande d'arrêt d'urgence pour

rejoindre le véhicule de notre assaillant – qui, comme par hasard, se trouvait être une simple voiture blanche illégalement équipée d'un gyrophare. J'ai éteint les phares et, en tirant et en tapant sur tous les fils et boutons que j'ai pu repérer, je suis parvenue à arrêter cette maudite lumière clignotante qui nous signalait à dix lieues à la ronde. Voilà qui nous rendait un peu moins voyants. D'autant qu'Éric avait éteint les phares de la Corvette dès l'arrivée du faux flic.

J'ai fait un rapide inventaire de ce qui se trouvait dans la voiture blanche, mais je n'ai vu aucune enveloppe indiquant : « Révélations sur mon commanditaire au cas où je me ferais serrer. » Je cherchais un indice, par exemple un bout de papier avec un numéro de téléphone gribouillé dessus que j'aurais pu entrer dans l'annuaire inversé (à condition de comprendre comment on s'y prenait), mais j'ai fait chou blanc. En retournant vers la Corvette, j'ai remarqué, les phares d'un semi-remorque aidant, qu'il n'y avait plus de jambes qui dépassaient par la vitre de la portière, côté conducteur. Ça paraissait déjà moins louche. Mais il valait quand même mieux qu'on se tire de là vite fait.

J'ai jeté un coup d'œil dans le bolide de mon Viking favori, que j'ai trouvé... vide. La seule trace qui restait de ce qui venait de se passer, c'était une tache de sang sur le siège d'Éric. J'ai sorti un mouchoir de ma poche, j'ai craché dessus et je me suis penchée à l'intérieur pour enlever le sang. Sur le cuir, c'est parti facilement – d'accord, ce n'est pas très élégant, comme technique, mais ça marche.

C'est alors qu'Éric s'est subitement matérialisé à mon côté. J'ai étouffé un cri. Cette attaque inopinée l'avait manifestement excité et il m'a plaquée contre la voiture, me relevant la tête juste à la bonne hauteur pour un baiser. J'ai brusquement senti le désir m'envahir, avec une telle violence que j'ai été à deux doigts de lui dire : « Oh ! et puis, après tout, vas-y ! Prends-moi là, maintenant, espèce de grosse brute ! » Et ce n'était pas seulement notre lien de sang qui parlait : j'avais gardé, de notre relation passée, quelques émouvants souvenirs – Éric était une vraie bête au lit. Mais j'ai pensé à Quinn et, à regret, je me suis détachée d'Éric.

Au début, j'ai cru qu'il allait insister. Mais non.

— Montre-moi ça, lui ai-je dit d'une voix mal assurée, en tirant sur son col de chemise trempé de sang pour examiner sa blessure.

Elle était déjà pratiquement guérie.

— D'où sortait-il, celui-là ? m'a-t-il alors demandé. Tu t'es encore fait des ennemis ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— C'est pourtant bien toi qu'il visait (comme si je ne m'en étais pas aperçue !). C'est après toi qu'il en avait.

J'en avais tellement marre d'être toujours la cible de tout un tas de complots que j'ai répliqué :

— Et si c'était pour t'atteindre ? Et si c'était pour te faire porter le chapeau ?

Puis un autre truc est venu me titiller.

— Mais, au fait, comment est-ce qu'il a su où nous trouver ?

— Par quelqu'un qui savait que nous rentrerions en voiture à Bon Temps, ce soir. Quelqu'un qui savait quelle voiture j'avais prise...

— Ça ne peut pas être Niall...

Mais, ma phrase à peine achevée, j'ai reconsidéré ce fervent élan de loyauté. Après tout, rien ne prouvait que mon tout nouvel arrière-grand-père, auto-proclamé qui plus est, ne m'avait pas menée en bateau toute la soirée. Qu'est-ce que j'en savais ? Je ne pouvais pas lire dans ses pensées. Plutôt inconfortable comme position, d'ailleurs. Je n'étais pas habituée.

Pourtant, non. Non, je ne croyais pas que Niall avait menti.

— Je ne pense pas non plus que ce soit lui, a dit Éric au même moment, comme en écho. Mais nous en discuterons en route. Il ne vaut mieux pas s'attarder ici.

Je ne pouvais que lui donner raison sur ce point. Je me demandais, cependant, ce qu'il avait bien pu faire du corps de notre assaillant. Puis je me suis rendu compte que je m'en fichais un peu, finalement. Un an auparavant, ça m'aurait torturée de filer sur l'autoroute en laissant un cadavre derrière nous. Maintenant, j'étais seulement ravie de ne pas être à sa place.

Je faisais une très mauvaise chrétienne. Mais, question instinct de survie, j'avais fait des progrès.

Pendant qu'on roulait tous les deux dans la nuit, j'ai considéré cet abîme qui s'ouvrait devant moi.

Il aurait suffi d'un tout petit pas... J'avais de plus en plus de mal à rester du bon côté, dans le droit chemin, alors même que ce qui était le plus facile était manifestement aussi le plus sensé. « Franchement, arguait ma raison, sans pitié, tu ne comprends donc pas que Quinn t'a larguée ? Est-ce qu'il n'aurait pas repris contact avec toi, s'il vous considérait encore comme un couple ? Est-ce que tu n'as pas toujours eu un petit faible pour Eric qui fait l'amour comme un dieu ? Est-ce que tu n'as pas déjà assez de preuves comme ça que tu ne trouveras jamais meilleur protecteur ailleurs ? »

Je n'arrivais même plus à me scandaliser de penser des trucs pareils.

Cela dit, si vous commencez à choisir votre amant en fonction de son aptitude à vous défendre, vous n'êtes pas loin de sélectionner les caractères génétiques que vous souhaitez transmettre à vos descendants... Ce ne serait pas le mari idéal que vous cherchez, par hasard ?

S'il y avait eu une seule chance pour que je puisse porter un enfant de lui (une pensée qui me donnait le frisson), Éric aurait été, à coup sûr, en tête de liste – une liste que j'ignorais totalement être en train de dresser, d'ailleurs. Je me voyais déjà en paonne en quête du paon avec la plus belle queue (OK, l'image est osée) ou en louve attendant que le chef de meute – le plus fort, le plus intelligent, le plus courageux – lui saute dessus.

Beurk ! Beurk ! Beurk ! Bon, j'avais réussi à bien m'écoûter toute seule. J'étais un être humain, une femme. Et j'essayais d'être une femme bien. Et il fallait que je retrouve Quinn parce que... parce que je m'étais engagée vis-à-vis de lui, voilà... Enfin, en quelque sorte.

Ah, non ! On ne mégote pas !

La voix d'Éric s'est élevée dans la nuit.

— À quoi penses-tu, Sookie ? Les émotions se sont succédé sur ton visage avec une telle rapidité que j'ai eu du mal à suivre.

Le fait qu'il puisse me voir – non seulement dans le noir, mais alors même qu'il était censé regarder la route – avait quelque chose de foncièrement exaspérant et de franchement effrayant.

— Ramène-moi chez moi, Éric, ai-je répliqué. C'est tout ce que je te demande. Émotionnellement, là, je sature.

Éric n'a plus dit un mot de tout le trajet – soit parce qu'il a estimé que c'était plus sage, soit parce que sa blessure le faisait souffrir.

— Il faudra que nous reparlions de tout cela, a-t-il finalement déclaré, en s'engageant dans mon allée.

Il s'est garé devant la maison et s'est tourné vers moi.

— Sookie, j'ai affreusement mal... Si je pouvais...

Il s'est penché, en caressant mon cou du bout des doigts.

Mon corps m'a prise en traître : à cette simple pensée, une brusque chaleur se concentrat déjà, là, en bas... Non, mais il y avait vraiment quelque chose qui n'allait pas, chez moi ! Une personne normale n'était pas excitée à l'idée d'avoir des crocs plantés dans la carotide. C'était grave, non ? J'ai serré les poings si fort que mes ongles se sont enfoncés dans mes paumes.

Maintenant que je pouvais mieux le voir, avec la lumière crue des spots extérieurs qui éclairait l'intérieur de la voiture, je me suis rendu compte qu'Éric était effectivement encore plus pâle que d'habitude. Pendant que je le regardais, la balle a commencé à s'extraire toute seule de la plaie, et Éric s'est laissé retomber sur son siège, les yeux clos. Millimètre par millimètre, la balle est sortie de sa chair, jusqu'à ce qu'elle finisse par me tomber dans la main. Je me suis alors souvenue de ce jour où Éric était parvenu à me convaincre d'aspirer une balle qu'il avait reçue dans l'épaule. Ah ! Il m'avait bien eue ! La balle n'avait absolument pas besoin de moi pour sortir. Cette bouffée d'indignation m'a brusquement fait recouvrer mes esprits.

— Je pense que tu réussiras à rentrer chez toi sans problème, lui ai-je rétorqué, en dépit de l'irrésistible envie que j'avais de lui offrir mon cou ou mon poignet.

J'ai serré les dents et je suis descendue de voiture.

— Tu pourras toujours t'arrêter *Chez Merlotte* prendre une bouteille de PurSang, si tu en as tant besoin que ça.

— Tu es cruelle, Sookie, m'a-t-il répondu.

Mais il n'avait pas vraiment l'air en colère, ni même un tant soit peu vexé.

— Je sais, ai-je acquiescé en souriant. Fais attention à toi, OK ?

— Ne t'inquiète pas. Et je ne m'arrêterai pas en chemin, surtout pas si je vois un gyrophare.

Je me suis alors forcée à marcher vers la maison sans un regard en arrière. Une fois la porte refermée derrière moi, j'ai ressenti un immense soulagement. *Merci, mon Dieu !* À chaque pas qui m'éloignait de lui, je m'étais demandé si je n'allais pas me retourner. Ce fichu lien commençait sérieusement à me taper sur le système. Si je n'y prenais pas garde, j'allais finir par faire des bêtises.

— Je suis une femme libre, moi ! me suis-je surprise à proclamer à haute voix.

— Diable ! Qu'est-ce qui peut bien avoir provoqué ça ?

J'ai sursauté. En chemise de nuit et peignoir assorti – soie pêche ourlée de dentelle Champagne –, Amélia venait de sortir de la cuisine et remontait le couloir dans ma direction. Amélia était toujours classe. Elle ne se serait jamais permis de dénigrer les toilettes des autres, mais elle n'aurait jamais porté le moindre truc sortant d'un supermarché.

— J'ai eu une rude journée, ai-je résumé, avant de m'empresser de changer de sujet. Et ici, tout s'est bien passé ?

Je me suis rapidement examinée. J'avais juste une petite tache de sang sur mon tee-shirt. J'allais devoir le mettre à tremper.

— Octavia m'a appelée.

Elle avait beau s'efforcer de prendre un ton neutre, ma coloc émettait des ondes d'anxiété à une lieue à la ronde.

— Ton mentor ?

Il faut m'excuser : je n'étais pas au top.

— Ouais. Elle-même.

Elle s'est penchée pour attraper Bob – qui, curieusement, semblait toujours se trouver à proximité quand sa maîtresse avait le moral en berne. Elle l'a serré contre elle en enfouissant son visage dans sa fourrure.

— Elle est au courant, évidemment. Même après Katrina et tous les bouleversements survenus dans sa vie depuis, il a fallu qu'elle mette mon erreur sur le tapis.

C'était l'expression qu'elle employait, «mon erreur».

— Je me demande comment Bob appelle ça, lui...

Au coup d'œil qu'elle m'a jeté par-dessus la tête de l'intéressé, j'ai compris que je venais de gaffer.

— Pardon. J'ai parlé sans réfléchir. Mais ce n'était peut-être pas très réaliste de croire que tu pourrais t'en tirer sans payer les pots cassés, hein ?

— Tu as raison.

Elle aurait sans doute préféré que j'aie tort et elle n'avait pas l'air ravie, mais, du moins, elle l'avait dit.

— J'ai mal agi. J'ai expérimenté quelque chose que je n'aurais pas dû tenter. Et c'est Bob qui en a subi les conséquences.

Waouh ! Quand Amélia décidait de se confesser, elle ne faisait pas les choses à moitié.

— Je vais devoir accepter ma punition, a-t-elle poursuivi, résignée. Peut-être que je vais être privée de magie pendant un an. Peut-être plus.

— Hou ! C'est plutôt sévère, non ?

Dans ma vision des choses, son mentor la grondait devant une pleine salle de magiciens, de sorciers, de mages et de je ne sais quoi encore ; puis ils rendaient forme humaine à Bob ; Bob pardonnait aussitôt à Amélia et lui déclarait sa flamme ; puisqu'il lui pardonnait, tout le monde en faisait autant, et Amélia et Bob rentraient chez moi et vivaient heureux jusqu'à la fin des... un bon moment (mon scénario n'était pas très précis sur ce point).

Amélia m'a promptement détrompée.

— C'est le châtiment le plus clément.

— Ah !

— Je préfère ne pas te raconter ce que les autres condamnations pourraient donner.

Elle a bien fait : je n'avais aucune envie de le savoir. Elle a aussi eu la bonne idée de changer de sujet.

— Bon. Et Éric, alors ? À quel mystérieux rendez-vous t'a-t-il donc emmenée ?

Amélia aurait eu un peu de mal à renseigner quelqu'un sur notre destination ou notre itinéraire : elle ignorait complètement où j'étais censée aller.

— Oh ! Euh... il voulait juste m'inviter dans ce nouveau restaurant de Shreveport qui a un nom français... Hum ! C'était très sympa.

— Ah ah ! C'était un rendez-vous galant, alors ?

Elle se demandait juste ce que devenait Quinn dans tout ça.

— Oh, non ! Non, pas galant, non.

Même moi, j'avais du mal à me croire. Et, pour arranger les choses, j'ai cru bon d'enfoncer le clou.

— Non, rien à voir avec un plan drague, vraiment pas. C'était juste histoire de faire un tour, de sortir un peu.

De s'embrasser dans les coins. De se faire tirer dessus, accessoirement...

— C'est vrai qu'Éric est quand même drôlement beau.

— Ça, il n'y a pas à dire, il est beau. Mais j'en ai rencontré d'autres pas mal non plus. Tu te souviens de Claude ?

Je lui avais montré un poster qui était arrivé par la poste, quinze jours avant. Un agrandissement de la couverture d'un roman sentimental pour laquelle Claude avait posé. Elle avait été impressionnée – quelle femme ne l'aurait pas été ?

— Euh... Je suis allée voir le spectacle de Claude, la semaine dernière...

Elle évitait mon regard.

— Et tu ne m'as pas invitée !

Claude était vraiment un type désagréable, surtout quand on le comparait à sa sœur Claudine. Mais il était canon de chez canon. Il appartenait à la stratosphère de la beauté virile, avec Brad Pitt et George Clooney. Bon, évidemment, il était gay. Comme par hasard...

— Tu y es allée pendant que je bossais ?

— J'ai cru que tu n'approuverais pas, a-t-elle avoué en baissant la tête. Comme tu es copine avec sa sœur, je veux dire. J'y suis allée avec Nikkie. JB était de service. Tu m'en veux ?

— Non. Je m'en fiche.

Mon amie Nikkie tenait une boutique de vêtements, et JB, son mari (ils venaient de se marier), travaillait dans un club de gym pour femmes.

— Ça ne m'aurait pas déplu de voir Claude essayer de faire croire qu'il s'éclate devant un parterre de nanas, ai-je persiflé.

— Oh, mais je pense qu'il s'éclate vraiment. Il n'y a personne qui aime autant Claude que Claude, hein ? Alors, toutes ces femmes qui le regardent béatement... Il ne mange certes pas de ce pain-là, mais il adore qu'on l'admire, non ?

— C'est vrai. Et si on allait le voir ensemble, un de ces soirs ?

— D'accord, a-t-elle acquiescé, retrouvant d'un coup tout son allant. Et, maintenant, dis-moi donc ce que tu as commandé dans ce super resto.

Je ne me suis pas fait prier. Mais, pendant tout le temps que je lui parlais, je n'ai cessé de regretter la promesse que j'avais faite à Niall de garder son existence secrète. J'aurais tellement voulu décrire à Amélia mon arrière-grand-père, lui rapporter ce qu'il m'avait révélé, lui annoncer que j'avais découvert tout un pan de ma vie que j'avais toujours ignoré. D'ailleurs, ça allait prendre un moment avant que je réussisse à intégrer ce que ma grand-mère avait dû vivre, à revoir l'image que j'avais d'elle à la lumière des faits que j'avais découverts. Et j'allais aussi devoir corriger les mauvais souvenirs que j'avais gardés de ma mère. Elle était tombée raide dingue de mon père et elle lui avait fait des enfants parce qu'elle l'aimait... pour finalement se rendre compte qu'elle ne voulait pas partager son amour avec eux, surtout pas avec moi, l'autre femme de la maison, la rivale. C'était du moins ainsi que je voyais les choses, désormais.

— Ce n'est pas tout, mais il faut que j'aille me coucher, ai-je conclu en bâillant à m'en décrocher la mâchoire – il était vraiment tard. Personne n'a appelé pour moi ce soir ?

— Si, il y a ce lycanthrope de Shreveport qui a téléphoné. Il voulait te parler. Je lui ai dit que tu étais sortie et qu'il devrait te joindre sur ton portable. Il a demandé s'il pouvait te retrouver quelque part, mais je lui ai dit que je ne savais pas où tu étais.

— Lèn. Je me demande ce qu'il me veut.

Je me suis dit que je le rappellerais le lendemain.

— Il y a aussi une fille qui a téléphoné. Elle a dit qu'elle avait été serveuse *Chez Merlotte* et qu'elle t'avait revue au mariage, l'autre soir.

— Tanya ?

— Ouais, c'est ça.

— Qu'est-ce qu'elle voulait ?

— Aucune idée. Elle a dit qu'elle te rappellerait demain ou qu'elle te verrait au bar.

— Merde ! J'espère que Sam ne l'a pas engagée pour faire les remplacements.

— Je croyais que c'était moi, la serveuse remplaçante.

— Oui, à moins que quelqu'un ne démissionne. Je te préviens : Sam l'aime bien.

— Pas toi ?

— C'est une sale hypocrite, une vraie garce.

— Hou ! Raconte.

— Je ne plaisante pas, Amélia. Elle s'est fait embaucher *Chez Merlotte* pour pouvoir m'espionner. Elle était payée par les Pelt.

— Ah ! C'est celle-là ! Eh bien, elle ne t'espionnera plus. Je m'en charge.

C'était encore plus flippant que de bosser avec Tanya. Amélia était une puissante sorcière, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, mais elle avait également tendance à tenter des trucs qui dépassaient ses compétences. D'où Bob.

— Avertis-moi d'abord, s'il te plaît.

Elle a eu l'air étonnée.

— Eh bien... euh... pas de problème, a-t-elle répondu sans comprendre. Bon, je vais me coucher.

Elle a gravi l'escalier avec Bob dans les bras, et je suis allée me démaquiller et enfiler ma chemise de nuit dans ma petite salle de bains privée. Ma coloc n'avait pas remarqué le sang sur mon tee-shirt, mais il valait mieux le mettre dès maintenant à tremper.

Quelle journée ! J'avais passé une partie de la soirée avec Eric, qui ne m'avait jamais laissée de glace ; je m'étais dégoté un nouvel aïeul qui m'avait appris tout un tas de trucs sur ma

famille – pas reluisants, pour la plupart – ; j'avais dîné dans un restaurant chic, mais je me rappelais à peine ce que j'avais mangé, et pour couronner le tout, je m'étais fait tirer dessus.

J'ai rampé jusqu'à mon lit et j'ai dit ma prière, en veillant à faire passer Quinn en premier. Je m'étais imaginé que le fait de me découvrir un arrière-grand-père féerique m'empêcherait de dormir. Mais le sommeil m'est tombé dessus juste au moment où je demandais à Dieu de m'aider à me dépêtrer du bourbier moral dans lequel je pataugeais, après avoir tout de même participé à un meurtre...

6

On m'a sucré près d'une heure de sommeil, le lendemain matin.

Je n'ai entendu frapper que parce que Bob était venu dans ma chambre et avait sauté sur mon lit – où il n'avait rien à faire – pour s'installer derrière mes genoux, dans l'espace libre que j'avais laissé en me tournant sur le côté. Il ronronnait comme un poêle. J'ai tendu la main pour le gratouiller entre les oreilles. J'adore les chats. Ce qui ne m'empêche pas d'aimer les chiens, d'ailleurs. Si j'étais plus souvent à la maison, j'en aurais pris un depuis longtemps. Terry Bellefleur m'avait bien proposé un des petits de sa superbe catahoula, mais j'avais si longtemps hésité qu'avant que je ne me décide, tous les chiots avaient trouvé preneur. Je me demandais si Bob aurait aimé avoir un chaton pour compagnon. Si j'achetais une femelle, est-ce qu'Amélia serait jalouse ? Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire à cette idée, tout en me pelotonnant plus profondément sous les couvertures.

Mais je ne dormais pas vraiment, et j'ai bel et bien entendu frapper.

J'ai grommelé, gratifiant l'importun de quelques jolis noms d'oiseau, chaussé mes mules et enfilé mon peignoir de fin coton bleu. Le fond de l'air était juste assez frais pour me rappeler qu'en dépit des journées douces et ensoleillées, on était quand même en octobre. Ici, on avait des Halloween où même un simple sweater était de trop, et d'autres où il fallait mettre un manteau pour aller récolter des bonbons de porte en porte.

J'ai jeté un coup d'œil par le judas. Une Noire au visage auréolé de cheveux blancs se tenait sur le seuil. Elle avait la peau claire et des traits fins et anguleux. Ses lèvres étaient fardées de rose magenta et elle portait un tailleur-pantalon

jaune canari. Mais elle ne semblait ni armée ni dangereuse. Comme quoi, les apparences sont vraiment trompeuses. Je lui ai ouvert.

— Jeune femme, je suis venue voir Amélia Broadway, m'a-t-elle déclaré avec une élocution parfaite.

— Entrez, je vous en prie.

Après tout, c'était une vieille dame et on m'avait appris à respecter les personnes âgées. Je l'ai invitée d'un geste à prendre place sur le canapé.

— Asseyez-vous. Je vais la chercher.

J'avais tout de même remarqué qu'elle ne s'était pas excusée de m'avoir tirée du lit, ni de débarquer chez moi sans prévenir. J'ai gravi les marches avec un mauvais pressentiment : j'avais comme l'impression qu'Amélia n'allait pas aimer ce que je venais lui annoncer.

Je montais si rarement au premier que j'ai été surprise de voir à quel point Amélia l'avait bien arrangé. Comme les chambres du haut n'avaient été que très sommairement meublées, elle avait pu faire de la plus grande – celle de droite – sa chambre à coucher et transformer celle de gauche en salon. Elle avait pourvu ce dernier d'une télé, d'un bon fauteuil et d'un pouf assortis, d'une chaise et d'un petit bureau pour son ordinateur et de quelques plantes vertes. Ayant été aménagée pour une génération de Stackhouse qui avait produit trois garçons d'affilée, la chambre ne contenait qu'un seul petit placard. Mais Amélia avait acheté, sur Internet, des portants à roulettes qu'elle avait montés elle-même et qu'elle avait cachés derrière un paravent, acquis lors d'une vente aux enchères et repeint de ses délicates mains. Son dessus-de-lit de couleur vive et la vieille table qu'elle avait retapée pour en faire une coiffeuse tranchaient gaiement sur le blanc des murs. Et, au milieu de toute cette gaieté, se tenait une sorcière... pour le moins renfrognée.

Amélia était assise dans son lit, les cheveux tout aplatis, hormis quelques épis de forme indéfinie.

— C'est qui en bas ? a-t-elle chuchoté.

— Femme noire, un certain âge, peau claire, l'air pas commode ?

— Miséricorde ! a soufflé ma coloc en se laissant retomber sur sa bonne douzaine d'oreillers. C'est Octavia.

— Bon, eh bien, tu vas descendre lui parler parce que ce n'est pas moi qui vais lui faire la conversation.

Amélia m'a adressé un grognement de molosse, avant de se résigner à l'inévitable. Elle s'est levée, a ôté sa chemise de nuit, mis un slip et un soutien-gorge, enfilé un jean et sorti un sweater d'un tiroir.

Je suis descendue dire à Octavia Fant qu'Amélia arrivait. Ma coloc allait être obligée de lui passer sous le nez pour aller dans la salle de bains, mais comme il n'y avait qu'un escalier, elle ne pouvait pas faire autrement.

J'ai tout de même essayé d'arrondir les angles.

— Est-ce que je peux vous offrir un café ?

La vieille dame examinait la pièce de ses petits yeux vifs.

— Si vous avez du thé, j'en prendrai volontiers, m'a-t-elle répondu.

— Oui, madame, on a ça.

Encore une chance qu'Amélia ait absolument tenu à en acheter ! J'ignorais de quel genre de thé il s'agissait et j'espérais bien qu'il était en sachet, parce que je n'avais jamais préparé de thé de ma vie.

— Parfait, a-t-elle approuvé.

Et voilà. Il n'y avait plus qu'à.

— Amélia descend, ai-je répété, tout en réfléchissant à une manière élégante de lui dire : « Et elle va devoir traverser la pièce en courant pour aller faire pipi et se brosser les dents. Alors, faites comme si de rien n'était, s'il vous plaît. »

Mais j'ai renoncé et lâchement filé dans la cuisine.

J'ai récupéré le thé d'Amélia sur une des étagères qui lui étaient réservées et, pendant que l'eau chauffait, j'ai posé deux tasses avec soucoupes assorties sur un plateau. J'ai ajouté le sucrier, un petit pot de lait et deux cuillères. *Des serviettes !* J'ai regretté de n'en avoir qu'en papier. (Voilà dans quel état Octavia Fant me mettait. Et sans même avoir besoin de la moindre magie !) J'ai entendu l'eau couler dans la salle de bains comme j'alignais une poignée de cookies sur une assiette à dessert. J'aurais bien voulu ajouter des fleurs pour parachever le

tableau, mais je n'en avais pas – pas plus que de petit vase pour les présenter, de toute façon. Je ne voyais pas ce que j'aurais pu faire de plus. J'ai donc pris le plateau et je me suis dirigée à pas prudents vers le salon.

J'ai posé le plateau sur la table basse, en face de Mme Fant. Elle a tourné vers moi ses yeux perçants et m'a adressé un petit hochement de tête sec en guise de remerciement. C'est à ce moment-là que je m'en suis aperçu : je ne pouvais pas lire dans ses pensées. Je n'avais pas encore essayé, attendant le moment propice. Ça alors ! Elle réussissait à m'en empêcher ! Je n'avais encore jamais rencontré d'humain qui en soit capable. Sur le coup, ça m'a un peu énervée. Puis je me suis rappelé à qui j'avais affaire et j'ai détalé sans demander mon reste. J'ai croisé Amélia dans le couloir. Elle m'a lancé un appel au secours du regard.

« Désolée, Amélia, ai-je pensé en refermant d'un geste définitif la porte de ma chambre derrière moi. Cette fois, il va falloir que tu te débrouilles toute seule. »

Je n'étais pas de service au bar avant le début de la soirée. Après un petit tour à la salle de bains, j'ai donc enfilé un vieux jean et un tee-shirt du *Croquemitaine* (« Le bar qui a du mordant ») que Pam m'avait donné quand Éric s'était lancé dans les produits dérivés. J'ai chaussé mes Crocs (sans jeu de mots) et je suis retournée dans la cuisine me préparer mon propre breuvage de prédilection : un vrai café. Je me suis fait griller deux ou trois toasts et j'ai ôté le bandeau du quotidien local que j'avais récupéré sur le pas de la porte. J'ai jeté un coup d'œil à la première page : le comité des parents d'élèves s'était réuni, le supermarché local avait fait un généreux don au centre aéré et... Tiens ! L'État avait voté une loi reconnaissant le mariage entre humains et vampires. Qui aurait pu imaginer qu'un truc pareil passerait un jour ?

Je suis directement allée à la rubrique nécrologique. D'abord, les décès locaux : que des inconnus au bataillon. Tant mieux. Et dans la région... Oh, non !

« Maria-Star Cooper » en gros. L'avis disait seulement : « Maria-Star Cooper, vingt-cinq ans, résidant à Shreveport, est brutalement décédée, chez elle, hier. La jeune femme,

photographe de profession, laisse derrière elle un père et une mère éplorés, Matthews et Stella Cooper, de Minden, ainsi que trois frères. Les dispositions concernant les obsèques vous seront communiquées ultérieurement dans nos colonnes. »

Je me suis laissée choir sur ma chaise, le souffle coupé. Je n'arrivais pas à le croire. Maria-Star et moi n'étions pas vraiment amies, mais je l'aimais bien. Ça faisait déjà plusieurs mois qu'elle sortait avec Léonard Herveaux, une figure importante de la meute des lycanthropes de Shreveport. Pauvre Lèn ! Sa première petite amie avait connu une mort violente, et voilà maintenant que Maria-Star...

La sonnerie du téléphone m'a fait sursauter. J'ai soulevé le combiné avec un épouvantable sentiment de catastrophe imminente.

— Allô ? ai-je dit d'une voix incertaine, comme si le téléphone allait me sauter à la gorge.

— Sookie.

La voix déjà grave de Lèn était voilée de larmes.

— Je suis tellement désolée, ai-je murmuré. Je viens de lire le journal.

Je ne voyais pas ce que j'aurais pu dire d'autre. Voilà qui expliquait son appel de la veille...

— Elle a été... assassinée, a-t-il murmuré.

— Ô mon Dieu !

— Et ce n'est qu'un début, Sookie. Je voulais t'avertir pour que tu sois sur tes gardes, au cas où Furnan s'en prendrait à toi aussi.

— Trop tard, ai-je soupiré, une fois le choc de ces affreuses nouvelles passé. On a essayé de me tuer cette nuit.

J'ai alors entendu un hurlement à vous glacer le sang. Heureusement qu'il avait éloigné le téléphone ! Entendre un loup-garou hurler à la mort, comme ça, en plein jour... Brrr ! J'en avais la chair de poule.

Ça faisait déjà un bon moment que l'orage couvait, au sein de la meute de Shreveport. Même moi, qui ne me mêlais pourtant pas des manœuvres politiciennes des lycanthropes, je le savais. Patrick Furnan, actuel chef de la meute des Longues Dents, avait gagné ce titre en tuant le père de Lèn au combat.

S'il avait remporté la victoire sans franchir les limites de la légalité – enfin, de la légalité version lycanthrope –, il n'y en avait pas moins eu quelques petits coups fourrés. Léonard – riche, jeune, puissant et qui, de plus, nourrissait une tenace rancune à son encontre – avait toujours représenté, dans l'esprit de Furnan, une menace.

C'était là un dossier brûlant, et top secret de surcroît, puisque, contrairement aux vampires, les loups-garous n'existaient toujours pas pour les humains ordinaires. À un moment ou à un autre, les hybrides finiraient pourtant bien par se montrer au grand jour. Ils en parlaient, en tout cas, et de plus en plus souvent. Mais ce n'était pas encore d'actualité, et ça n'aurait pas été du meilleur effet si la première impression que les humains avaient des lycanthropes se fondait sur une soudaine prolifération de cadavres à travers la région.

— Je t'envoie quelqu'un tout de suite, m'a annoncé Lèn.

— Certainement pas. Je suis de service, ce soir. Et puis, je suis quasiment sûre qu'ils ne recommenceront pas. Je n'ai rien à voir dans cette histoire, moi, ou si peu. En revanche, je voudrais bien qu'on me dise comment ce type a su où et quand me trouver.

— Je te passe Amanda. Raconte-lui tout.

Il ne parlait plus, il grondait tant il était en colère. Amanda a pris le téléphone. Quand je l'avais vue au mariage, on était si gaies toutes les deux. Difficile à croire aujourd'hui.

— Allez-y.

Au ton catégorique sur lequel elle m'a dit ça, j'ai compris que ce n'était pas la peine de discuter. Je lui ai fait un récit aussi concis que possible (en laissant de côté la présence de Niall, le nom d'Eric et la plupart des autres détails). À la fin, elle a gardé le silence une bonne minute.

— Comme il a été liquidé, ça en fait un de moins dont il faut s'occuper, a-t-elle commenté, manifestement soulagée. Je regrette seulement que vous n'ayez pas découvert qui c'était.

— Désolée, j'étais trop obnubilée par le flingue pour penser à lui demander ses papiers, lui ai-je répliqué, un rien caustique. Mais comment ça se fait que vous réussissiez encore à vous battre, alors que vous êtes si peu nombreux ?

C'est-à-dire trente membres à tout casser, quand la meute de Shreveport était au complet.

— On trouve des renforts dans les autres territoires.

— Et pourquoi ils s'en mêlent, ceux-là ?

Quel est l'intérêt d'entrer dans une guerre qui n'est pas la vôtre ? Pourquoi perdre des vies dans votre propre clan, alors que le sujet de discorde ne concerne que des factions opposées du clan d'à côté ?

— Il y a toujours des avantages, surtout quand on soutient le camp des vainqueurs, m'a fait observer Amanda. Dites-moi, vous avez toujours cette sorcière chez vous ?

— Oui.

— Alors, il y a quelque chose que vous pouvez faire pour nous aider.

Je ne me souvenais pas de l'avoir proposé.

— Mais encore ?

— Il faudrait que vous demandiez à votre copine d'aller faire un petit tour dans l'appartement de Maria-Star pour pratiquer une sorte de... « lecture » de ce qui s'y est passé. C'est possible ? On veut savoir quels sont les lycanthropes impliqués dans le meurtre.

— C'est possible, oui. Mais rien ne dit qu'elle acceptera de le faire.

— Demandez-le-lui tout de suite, s'il vous plaît.

— Euh... elle a de la visite, en ce moment. Je vous rappelle.

Avant d'aller voir ma coloc dans le salon, j'avais un coup de fil à passer. Je ne voulais pas laisser ce genre de message sur le répondeur du *Croquemitaine* – évidemment fermé à cette heure matinale –, alors j'ai appelé Pam sur son portable. C'était la première fois que je m'y aventurais. Pendant que ça sonnait, j'ai tenté de visualiser la scène : est-ce qu'elle emportait son portable dans son cercueil ? J'avais du mal à l'imaginer. Ça faisait un drôle d'effet. Je ne savais d'ailleurs pas si Pam dormait dans un cercueil, mais si c'était le cas... J'en ai eu des frissons. La messagerie s'est déclenchée, comme je m'y attendais.

— Pam, j'ai découvert pourquoi on s'est fait agresser, cette nuit, Éric et moi. Je crois, du moins. Ça chauffe chez les

lycanthropes : il y a une guerre de clans qui se prépare. Et il se pourrait bien que j'aie servi de cible. On nous a trahis. Patrick Furnan a été averti. Et je n'avais dit à personne où j'allais.

C'était là un problème qu'on n'avait pas eu le temps d'aborder, Éric et moi. On avait été bien trop secoués pour ça, sur le coup. Pourtant, quelqu'un avait découvert où on était et à quelle heure on rentrerait de Shreveport. Mais qui, et comment ?

Ma coloc et Octavia étaient en grande conversation, mais aucune n'a semblé aussi agacée ni aussi perturbée par mon intrusion que je ne le craignais.

— Navrée de vous interrompre...

Deux paires d'yeux se sont braquées sur moi : ceux, marron, d'Octavia et ceux, bleus, d'Amélia. Toutes différentes qu'elles étaient, elles avaient exactement la même expression dans les prunelles.

— Oui ?

Octavia dominait manifestement la situation.

Toute sorcière digne de ce nom était forcément au courant de l'existence des changelings. J'ai donc résumé en quelques phrases les raisons du conflit qui opposait les lycanthropes de Shreveport, je leur ai raconté l'attaque sur l'autoroute de la nuit précédente et j'ai fait part à Amélia de la requête des loups-garous.

— Est-ce bien nécessaire que tu t'impliques dans cette affaire, Amélia ? a demandé Octavia, sur un ton qui ne laissait guère de doutes sur la réponse attendue.

— Eh bien, il me semble que oui, lui a cependant répondu ma coloc, avec un grand sourire. Je ne peux tout de même pas laisser mon aimable hôtesse se faire tirer dessus sans réagir, si ? Tu peux dire à Amanda que je vais l'aider, a-t-elle ajouté en se tournant vers moi.

Octavia n'aurait pas été plus choquée si Amélia lui avait recraché un pépin de raisin sur les genoux.

— Amélia ! Tu veux expérimenter des choses qui dépassent tes compétences ! Tu prends là d'énormes risques qui peuvent avoir de terribles conséquences ! Il suffit de voir ce que tu as déjà fait à ce pauvre Bob Jessup.

Hou la ! Mon amitié avec Amélia était récente, mais je la connaissais déjà assez pour savoir que ce n'était pas la bonne façon de s'y prendre avec elle. Si Amélia tirait vanité de quelque chose, c'était bien de ses talents de sorcière. Il n'y avait pas de meilleur moyen de la braquer que de les minimiser – cela dit, Bob était effectivement une bourde magistrale.

— Et vous, vous pouvez lui rendre forme humaine ? ai-je lancé à la sorcière patentée.

Octavia a dardé sur moi un regard noir.

— Évidemment.

— Eh bien, pourquoi vous ne le faites pas ? Et puis, après, on en reparlera.

Octavia a eu l'air outrée. Je n'aurais pas dû lui rentrer dedans comme ça, c'est vrai. Mais bon, si elle voulait montrer à Amélia son incontestable supériorité, c'était le moment ou jamais. Assis sur les genoux de ma coloc, Bob ne se sentait absolument pas concerné. Octavia a sorti un petit pilulier de sa poche et l'a ouvert. On l'aurait dit rempli de marijuana. Mais je suppose que toutes les plantes séchées se ressemblent et, n'ayant jamais touché au hasch de ma vie, j'étais mal placée pour en juger. Toujours est-il qu'Octavia a pris une pincée de ce machin vert et s'est penchée pour en saupoudrer la fourrure du chat – qui n'a pas semblé s'en formaliser le moins du monde.

La tête que tirait Amélia en regardant Octavia jeter son sort ! Ça valait une photo. Apparemment, le sort en question se limitait à quelques mots en latin, deux ou trois gesticulations et la pincée d'herbe mentionnée plus haut. À la fin, Octavia a prononcé ce qui devait être l'équivalent cabalistique de « abracadabra » et a pointé l'index sur le chat.

Sans résultat.

Octavia a répété la formule avec un peu plus de conviction et a recommencé à désigner le chat du doigt.

Sans plus de succès.

— Vous savez ce que je crois ? ai-je hasardé.

Personne ne semblait très curieux de le savoir, mais j'étais chez moi, non ?

— Je me demande si Bob n'a pas toujours été un chat, provisoirement transformé en humain pour une raison

quelconque. Voilà pourquoi vous ne pouvez pas inverser le processus. Et s'il se trouvait sous sa vraie forme, maintenant, en fait ?

— Parfaitement ridicule ! m'a assené Octavia Fant avec un dédain de reine outragée.

Bon. On pouvait lui pardonner : elle venait tout de même de se prendre une gifle assez monumentale. Et devant son élève, par-dessus le marché, laquelle élève avait bien du mal à réprimer un petit sourire goguenard.

— Si vous êtes toujours persuadée, après ça, qu'Amélia est incomptétente – ce que, d'après moi, elle n'est absolument pas –, vous pourriez envisager de vous rendre avec nous dans l'appartement de Maria-Star, ai-je suggéré à notre visiteuse d'une voix sucrée. Histoire de vous assurer qu'elle ne joue pas avec le feu.

Amélia a d'abord eu l'air vexée. Puis elle a dû voir où je voulais en venir et a finalement appuyé ma proposition.

— Soit. Je viendrai, a concédé Octavia, magnanime.

Je ne pouvais pas lire dans ses pensées, mais j'avais travaillé assez longtemps dans un bar pour reconnaître une âme esseulée quand j'en voyais une.

Amanda m'a indiqué l'adresse et m'a dit que Dawson surveillerait les lieux jusqu'à notre arrivée. Je connaissais Dawson et je l'aimais bien, d'autant qu'il m'avait filé un sacré coup de main il n'y avait pas si longtemps. Il tenait un atelier de réparation de motos à deux ou trois kilomètres de Bon Temps, et il remplaçait parfois Sam *Chez Merlotte*. Dawson était un loup solitaire, et le fait qu'il ait accepté de prêter main-forte à la faction dissidente de Léonard Herveaux en disait déjà long.

Je ne prétendrai pas que le trajet en voiture jusqu'aux abords de Shreveport a créé des liens entre Octavia et moi, non. J'en ai néanmoins profité pour lui expliquer le contexte sur lequel venaient se greffer les problèmes actuels de la meute locale. Je lui ai même révélé le rôle que j'avais joué dans toute cette affaire.

— Lors de l'élection du chef de meute, lui ai-je raconté, Lèn a voulu que j'intervienne, en tant que détecteur de mensonges sur pattes, si on peut dire. Et j'ai effectivement pris l'adversaire

de son père en flagrant délit de tricherie, ce qui aurait dû le pénaliser. Sauf que, résultat, de compétition, on est passé à une lutte à mort. Or, Patrick Furnan était le plus jeune et le plus fort : il a tué Jackson Herveaux.

— Ils ont maquillé le crime, je présume.

La vieille sorcière ne semblait nullement choquée, ni même un tant soit peu étonnée.

— Oui. Ils ont transporté le corps dans une ferme isolée appartenant à la meute, sachant pertinemment que personne n'y venait jamais. Le temps qu'on le découvre, ses blessures n'avaient plus rien de compromettant.

— Et Patrick Furnan s'est-il, depuis, montré un bon chef ?

— Je n'en sais absolument rien. Lèn a toujours semblé rallier tout un tas de mécontents autour de lui et, comme ce sont les seuls membres de la meute que je connaisse, on peut dire que je suis dans son camp, j'imagine.

— N'avez-vous donc jamais songé que vous pourriez vous effacer ? Vous dire : «Je m'en lave les mains et que le meilleur gagne » ?

J'ai été honnête avec elle.

— Non. J'aurais préféré que Lèn ne m'appelle pas et qu'il ne me parle jamais des problèmes de la meute. Mais, maintenant que je suis impliquée, je vais faire ce que je peux pour l'aider. Oh ! Je n'ai rien d'un ange, je vous rassure tout de suite. Mais, premièrement, Patrick Furnan me déteste – il est donc normal et plus malin de ma part de prendre le parti de son ennemi. Deuxièmement, j'aimais bien Maria-Star. Et, troisièmement, j'ai failli me faire tuer cette nuit par quelqu'un qui pourrait bien avoir été engagé par Furnan, justement.

Octavia s'est contentée d'opiner du bonnet. Elle n'avait décidément rien d'une vieille dame timorée.

Maria-Star avait habité un immeuble qui datait déjà pas mal, sur l'A3, entre Benton et Shreveport. C'était une toute petite résidence qui comptait deux bâtiments contigus dominant un parking, juste au bord de la route. De l'autre côté, ils donnaient sur un champ, et les commerces environnants se limitaient à une compagnie d'assurances et un cabinet dentaire.

Chacun des deux immeubles de brique rouge était divisé en quatre appartements. J'ai aperçu un pick-up qui ne m'était pas inconnu devant celui de droite. Je me suis garée juste à côté. L'accès aux appartements se faisait par un hall d'entrée d'où partait un escalier menant à l'étage. Maria-Star avait occupé l'appartement du rez-de-chaussée à gauche de l'escalier. Ce n'était pas difficile à deviner : Dawson montait la garde devant la porte.

Je l'ai présenté aux deux sorcières sous le nom de Dawson – je ne connaissais pas son prénom. Dawson était une véritable armoire à glace. Il avait de ces biceps ! Il commençait à peine à grisonner, et sa moustache impeccablement taillée était encore d'un beau brun foncé. Je savais qu'il avait bien sept ou huit ans de plus que moi et qu'il s'était marié de bonne heure. Il avait divorcé de bonne heure aussi, d'ailleurs. Son fils, qui vivait avec sa mère, était un sacré footballeur. Il jouait dans l'équipe du lycée de Clarice. Je ne savais pas si c'étaient ses yeux, très noirs, l'expression sévère de son visage ou, tout simplement, la taille de la bête, mais je n'avais jamais rencontré de mec qui corresponde mieux à l'archétype du dur à cuire.

En voyant en travers de la porte le ruban de plastique qu'on utilise pour circonscrire les scènes de (crime, j'ai senti les larmes me monter aux yeux. Il y avait quelques heures à peine, Maria-Star était morte, sauvagement assassinée. Dawson a sorti un trousseau de clés (celles de Lèn ?) et a ouvert la porte. On a dû passer sous le ruban pour entrer.

En découvrant l'état du salon, on s'est tous figés, muets d'horreur. Un petit guéridon en bois, que balafrait une énorme entaille, avait été renversé, me barrant le passage, et des taches sombres sur les murs ont aussitôt attiré mon regard. Il a fallu quelques secondes à mes neurones pour m'indiquer que c'était du sang.

Il flottait une drôle d'odeur aussi, pas très forte, mais très désagréable. Je me suis mise à respirer par la bouche pour ne pas risquer de régurgiter mon petit déjeuner.

— Et maintenant ? a demandé Octavia. Que voulez-vous que nous fassions ?

— J'avais pensé que vous feriez une reconstitution ectoplasmique, comme celle qu'Amélia a déjà faite.

— Amélia a déjà fait une reconstitution ectoplasmique ? s'est exclamée Octavia, abandonnant son air suffisant pour exprimer une évidente surprise et une non moins manifeste admiration. Je n'en ai jamais vu !

Ma coloc a opiné avec une feinte modestie.

— Avec Terry, Bob et Patsy, a-t-elle précisé. Ça a super bien marché. On avait pourtant une vaste zone à couvrir.

— Dans ce cas, nous pouvons assurément en pratiquer une ici, a aussitôt décrété Octavia.

Cette perspective semblait l'emballer. C'était comme si son visage s'était soudain éclairé. Celui qu'elle m'avait présenté jusqu'alors n'était, en fait, que sa tête des mauvais jours, ai-je soudain compris. J'y voyais désormais suffisamment clair dans ses pensées, maintenant qu'elle ne se concentrat plus pour m'en empêcher, pour savoir qu'après Katrina, ç'avait été l'enfer pour elle : tout un mois à se demander, matin, midi et soir, comment se nourrir et, chaque nuit, où dormir. Elle était à présent hébergée dans sa famille, mais je ne parvenais pas à obtenir une image très claire de sa situation actuelle.

— J'ai apporté le matériel, nous a annoncé Amélia.

Elle rayonnait de fierté – et de soulagement, pour qui pouvait le capter : elle se disait qu'elle avait encore une petite chance de se sortir du problème Bob sans avoir à payer le prix fort.

Adossé au mur, Dawson paraissait écouter avec intérêt. J'avais plus de mal à lire dans ses pensées (ce n'est jamais évident avec un lycanthrope), mais il était indubitablement détendu.

Je l'enviais. Impossible, quant à moi, de me sentir à l'aise dans ce petit appartement : il semblait encore résonner de toute la violence qui s'était déchaînée entre ses murs. J'étais bien trop nerveuse pour m'asseoir dans le petit canapé deux places ou dans le fauteuil, tous deux recouverts d'un tissu à carreaux bleus et blancs. La moquette était bleu foncé et les murs blancs. Tout était coordonné. L'ensemble était un peu trop fade à mon goût,

mais l'endroit avait été arrangé avec soin, bien entretenu et, moins de vingt-quatre heures plus tôt, c'était encore un foyer.

Je pouvais apercevoir le lit défait par la porte de la chambre. C'était le seul signe de désordre, en dehors du salon, bien sûr – de toute évidence le lieu du drame.

Je ne savais pas trop où me mettre, alors, faute de mieux, je suis allée m'adosser au mur à côté de Dawson.

Quoiqu'il se soit fait tirer dessus pour me protéger, quelques mois auparavant, je n'avais jamais eu de vraie conversation avec le réparateur de motos. J'avais entendu dire que la police (à savoir, dans ce cas précis, Andy Bellefleur et son collègue, l'inspecteur Alcee Beck) subodorait qu'il ne se passait pas que de simples réparations, dans son atelier. Mais ils n'avaient jamais surpris d'activité illégale chez lui. De temps en temps, en plus de son travail habituel, Dawson louait ses services comme garde du corps – ou peut-être qu'il les proposait bénévolement ? En tout cas, il était assurément taillé pour le job.

Il suffisait de l'entendre : il ne parlait pas, il grondait.

— Z'étiez amies ? a donc grondé Dawson, en désignant du menton l'endroit le plus sanguinolent sur la moquette : là où Maria-Star avait été assassinée.

— De simples connaissances, plutôt. Mais amicales, oui.

Je ne voulais pas non plus prétendre à plus de compassion que je n'en méritais.

— Je l'ai vue à un mariage samedi.

Je m'apprêtais à dire qu'elle allait bien, à ce moment-là. Mais c'aurait été idiot : on ne tombe pas malade parce qu'on va se faire tuer.

— À quand remonte le dernier contact que Maria-Star ait eu avec quelqu'un ? a demandé Amélia en se tournant vers Dawson. J'ai besoin d'établir des limites temporelles pour ma reconstitution.

— À hier soir, 23 heures, a-t-il répondu. Un coup d'fil de Léonard. Il était pas en ville et y a des témoins qui peuvent le jurer. La voisine a entendu du raffut dans la demi-heure qu'a suivi. L'a appelé les flics.

Sacré discours, pour Dawson ! Ma coloc est retournée à ses préparatifs, pendant qu'Octavia lisait un petit bouquin qu'Amélia avait tiré de son sac à dos en toile.

— Z'avez déjà vu un d'ces trucs avant ? m'a demandé Dawson.

— Oui. A La Nouvelle-Orléans. J'imagine que c'est plutôt rare comme expérience, et ça ne doit pas être facile à faire. Mais Amélia est très douée.

— Elle vit chez vous ?

J'ai hoché la tête.

— C'est bien c'que j'avais entendu dire.

On a gardé le silence pendant un bon moment, après ça. Dawson se révélait un compagnon reposant, en plus d'une montagne de muscles serviable.

Après tout un tas de gesticulations cabalistiques et quelques chants incompréhensibles de la part des deux sorcières, Octavia suivant les instructions de son ex-élève, l'atmosphère a commencé à changer. Octavia n'avait peut-être jamais participé à une reconstitution ectoplasmique, mais, plus le rituel se prolongeait, plus la puissance de la magie se faisait sentir dans la pièce, tant et si bien que mes ongles semblaient vibrer. Dawson n'avait pas vraiment l'air effrayé, mais il m'a paru de plus en plus sur le qui-vive à mesure que la pression montait. Il a fini par décroiser les bras et par se redresser. Je me suis empressée de l'imiter.

J'avais beau savoir à quoi m'attendre, ça m'a fait un vrai choc de voir Maria-Star apparaître dans la pièce. J'ai senti Dawson sursauter, à côté de moi. Ses longs cheveux noirs remontés en une queue de cheval haut perchée, Maria-Star se vernissait les ongles de pied. Elle était assise sur la moquette, devant la télé, une feuille de papier journal étalée sous le pied. L'image recréée par magie avait cette même apparence liquide et ce même reflet légèrement miroitant que j'avais déjà observés sur ma cousine Hadley, au cours d'une reconstitution retracant les dernières heures de sa vie (de sa seconde vie, plus exactement, puisque c'était une vampire). Cette Maria-Star-là n'était pas en noir et blanc, mais pas vraiment en couleurs non plus. On aurait dit une silhouette remplie de gel scintillant. Les

meubles n'étant plus à leur place, ça faisait un drôle d'effet, parce que Maria-Star se tenait exactement à l'endroit où la table basse avait été renversée.

On n'a pas eu longtemps à attendre. Maria-Star a fini de se vernir les ongles, puis a regardé la télé (maintenant un écran noir et vide) pendant qu'ils séchaient. Elle a exécuté quelques battements de jambes, pédalages et autres exercices de gym pour patienter. Après, elle a récupéré le flacon de vernis et les sépare-orteils en mousse, puis elle a plié la page de journal. Elle s'est ensuite levée et est allée dans la salle de bains. La porte de la salle de bains ayant été refermée entre-temps, elle est passée carrément au travers. D'où on était, on ne pouvait plus rien voir, Dawson et moi. Mais Amélia, qui gardait les mains tendues en avant, un peu comme si elle soutenait ou projetait quelque chose, a eu un petit haussement d'épaules qui paraissait dire : « Elle ne fait rien d'intéressant. » Un petit pipi ectoplasmique, peut-être ?

Quelques minutes plus tard, la jeune fille a réapparu. En chemise de nuit, cette fois. Elle est allée dans la chambre pour ouvrir le lit. C'est alors qu'elle a brusquement tourné la tête vers la porte.

J'avais l'impression d'assister à une pantomime. Il était clair qu'elle avait entendu quelque chose et que ce quelque chose était inattendu. Ce pouvait être quelqu'un qui sonnait ou qui frappait à une heure qu'elle jugeait tardive, ou même quelqu'un qui essayait de fracturer la porte.

À en juger par les expressions qui se succédaient sur son visage, il était clair que, de l'étonnement, elle passait à l'inquiétude, à l'angoisse, puis qu'elle cédait carrément à la panique. Elle s'est ruée dans le salon pour prendre son portable (lequel s'est matérialisé dès qu'elle l'a touché) et a appuyé sur une ou deux touches : elle composait un numéro enregistré. Mais avant même que le téléphone ait eu le temps de sonner, la porte a explosé et un homme s'est jeté sur elle. Enfin, c'était plutôt un homme-loup, en fait – plus il était près de Maria-Star, sur qui le sort était focalisé, mieux je le distinguais. Il l'a plaquée au sol et l'a mordue profondément à l'épaule. Elle a ouvert largement la bouche : il était évident qu'elle criait. Et elle se

battait comme une lionne. Mais il l'avait attaquée par surprise et il lui immobilisait les bras. Des écoulements scintillants indiquaient que la morsure saignait abondamment.

Dawson m'a agrippé l'épaule. Un grondement de plus en plus puissant montait dans sa gorge. Mais je n'aurais pas su dire si c'était l'agression dont était victime Maria-Star qui le mettait hors de lui, ou si c'était la bagarre et la vision du sang qui l'excitaient. Les trois à la fois ?

Un deuxième loup-garou a surgi juste derrière le premier. Il avait gardé forme humaine, celui-là, et il tenait un couteau dans sa main droite, couteau qu'il a immédiatement plongé dans la poitrine de Maria-Star. Il ne l'a retiré que pour mieux la poignarder. Le va-et-vient de la lame éclaboussait les murs de sang. On pouvait voir les gouttes se matérialiser.

Le premier agresseur m'était totalement inconnu. Ce type-là, en revanche, je le reconnaissais : c'était Cal Myers, un des hommes de main de Furnan, agent des forces de l'ordre de Shreveport, qui plus est.

Le tout n'avait duré que quelques secondes. Une fois sûrs que Maria-Star était mortellement blessée, les deux types ont repassé la porte d'entrée. J'étais encore choquée par ce surgissement de violence et par la cruauté du meurtre. J'ai senti ma respiration s'accélérer. Une Maria-Star légèrement scintillante, presque transparente, gisait devant nous, au beau milieu de cette scène de carnage, dans une mare de sang. Et puis, tout à coup, elle a disparu, parce que, en cet instant précis, sa vie venait de s'éteindre comme on mouche une chandelle.

On était tous pétrifiés d'horreur. Les sorcières restaient les bras ballants, telles des marionnettes dont on aurait coupé les fils. Octavia pleurait, Amélia semblait se retenir de vomir et je tremblais comme une feuille. Même Dawson avait changé de couleur.

C'est pourtant lui qui a repris ses esprits le premier.

— Celui qui l'a mordue, je l'ai pas reconnu, vu qu'il était qu'à moitié changé. Mais le deuxième me dit quelque chose. C'est pas un flic de Shreveport ?

— Si. Cal Myers. On ferait mieux d'appeler Léonard, ai-je décrété, dès que j'ai de nouveau été capable de parler. Il va

devoir envoyer un petit quelque chose à ces dames pour leurs services, quand il aura réglé ses problèmes.

J'imaginais bien que Lèn ne songerait pas à ça, avec la mort de Maria-Star. Mais les sorcières avaient procédé à la reconstitution ectoplasmique sans faire la moindre allusion à un quelconque dédommagement. Or, elles méritaient d'être récompensées de leurs efforts. Elles avaient été durement éprouvées. La preuve en était qu'elles s'étaient toutes les deux effondrées sur le canapé.

— Si z'êtes en état, mesdames, on ferait mieux de s'bouger, a alors déclaré Dawson. Allez savoir quand les flics vont s'repointer. La police scientifique sortait d'ici quand z'avez débarqué.

Pendant que les sorcières rassemblaient leurs forces et leur matériel, j'ai pris Dawson entre quatre yeux.

— Vous avez dit que Léonard avait un bon alibi ?

Il a hoché la tête.

— La voisine de Maria-Star l'a appelé, juste après avoir téléphoné aux flics, quand elle a entendu l'boucan. C'est vrai qu'c'était sur son portable. Mais il a répondu tout d'suite. Et elle entendait les bruits d'l'hôtel dans l'fond. En plus, Lèn était au bar avec des gens qu'il venait d'encontrer quand il a appris la nouvelle. Z'ont juré qu'il était avec eux.

— J'imagine que les flics essaient de trouver un mobile.

C'était toujours ce qu'ils faisaient, dans les séries télé.

— Maria Star avait pas d'ennemis.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? nous a soudain demandé Amélia.

Ma coloc et Octavia s'étaient levées. Elles semblaient à peine tenir sur leurs jambes : elles étaient manifestement exténuées. Dawson nous a accompagnées jusqu'à la porte et l'a refermée à clé derrière nous.

Puis il s'est adressé aux deux sorcières.

— Merci d'être venues, mesdames.

Et il s'est tourné vers moi.

— Vous pourriez pas v'nir avec moi expliquer à Léonard c'qu'on vient d'voir, Sookie ? Amélia pourrait pas reconduire Mme Fant ?

— Euh... bien sûr. Si elle n'est pas trop fatiguée.

Amélia a confirmé qu'elle saurait s'en tirer. On riait arrivés à ma voiture, et je lui ai lancé les clés.

— Ça va aller pour conduire ?

Je voulais juste me rassurer un peu. Elle a hoché la tête.

— On roulera doucement.

Je montais déjà dans le pick-up de Dawson quand je me suis rendu compte qu'en l'accompagnant, je m'impliquais encore davantage dans la guerre des lycanthropes. Mais, de toute façon, Furnan avait déjà tenté de m'assassiner. «Ça ne peut pas être pire », ai-je songé.

Bien qu'ayant, de toute évidence, connu des jours meilleurs, intérieurement, le pick-up de Dawson était en excellent état. Bon, il n'était pas flambant neuf – il avait bien cinq ou six ans –, mais il avait été parfaitement entretenu et, tant sous le capot que dans la cabine, c'était un vrai petit bijou.

— Vous n'appartenez pas à la meute, vous, Dawson, si ?

— C'est Tray. Tray Dawson.

— Oh, pardon !

Il a haussé les épaules comme pour dire : « Pas de quoi fouetter un chat. »

— J'ai jamais été très porté sur l'esprit d'corps. J'arrivais pas à rester dans l'rang, à suivre les consignes, à respecter la hiérarchie.

— Pourquoi vous impliquer dans ce combat, alors ?

— Patrick Furnan a voulu m'obliger à mettre la clé sous la porte.

— Pourquoi il aurait fait ça ?

— Y a pas des tonnes d'ateliers de réparation d'motos, dans l'coin, et figurez-vous que Furnan a racheté la concession Harley-Davidson de Shreveport. Monsieur est gourmand. Monsieur veut pas partager l'gâteau. Et il se fiche bien d'mettre les autres sur la paille. Quand il a compris que j'lâcherais pas ma part, il a envoyé deux d'ses gars me rendre une petite visite. Ils m'ont tabassé et ils ont bousillé l'atelier.

— Ça ne devait pas être des débutants...

J'avais du mal à imaginer que quiconque puisse avoir le dessus sur Tray Dawson.

— Vous avez appelé les flics ?

— Non. Déjà qu'ceux d'Bon Temps m'ont pas à la bonne... Mais j'ai rejoint l'clan d'Léonard.

L'inspecteur Cal Myers ne rechignait manifestement pas à faire le sale boulot pour Furnan. Quand ce dernier avait triché, lors de l'élection du chef de meute, c'était Myers qui lui avait servi de complice. Je n'en étais pas moins choquée qu'il soit allé jusqu'à assassiner Maria-Star, dont le seul crime était d'aimer Lèn. Je l'avais pourtant vu faire, de mes propres yeux.

— C'est quoi votre problème avec la police de Bon Temps ?

Tray s'est esclaffé.

— J'ai fait partie d'la famille. Vous l'saviez pas ?

Dawson ? Flic ?

— Non ! Sans blague ?

— Sans blague. À La Nouvelle-Orléans. Mais j'aimais pas les magouilles et mon chef était un enfoiré d'première – pardonnez l'expression.

J'ai opiné du bonnet avec la gravité qui s'imposait. Ça faisait un sacré bout de temps qu'on ne s'était pas excusé d'avoir dit de gros mots en ma présence !

— Et alors ? Les choses se sont envenimées ?

— Ouais, jusqu'à c'que ça éclate. Le commissaire m'a accusé d'avoir empoché le fric que ce type qu'on avait arrêté chez lui avait laissé sur la table... J'ai été obligé de démissionner, a conclu Tray en secouant la tête d'un air dégoûté. Je l'aimais bien, ce job, pourtant.

— Qu'est-ce qui vous plaisait, au juste ?

— C'était jamais la même chose. Bon, d'accord, tous les jours, on montait dans les bagnoles et on faisait nos rondes. Ça, ça changeait pas. Mais, chaque fois qu'on sortait, on savait jamais c'qui allait s'passer.

J'ai acquiescé. Je pouvais comprendre ça. Au bar non plus, les jours ne se ressemblaient pas – bien qu'ils ne soient sans doute pas aussi différents que ceux de Tray, dans sa voiture de patrouille.

Après ça, on a roulé un moment en silence. Tray se demandait si Lèn avait des chances de l'emporter sur Furnan dans cette épreuve de force. Il pensait que Lèn était un sacré veinard de nous avoir eues comme petites amies, Maria-Star et moi, et qu'il avait plus de chance encore que cette garce de Debbie Pelt ait disparu. « Bon débarras ! » se disait-il.

D'où ce qu'il s'apprêtait à me demander...

— Maintenant, à moi de vous poser une question, m'a-t-il annoncé.

— Juste retour des choses.

— Vous avez quelque chose à voir dans la disparition de Debbie Pelt ?

J'ai respiré un bon coup.

— Oui. Légitime défense.

— Tant mieux. Fallait bien que quelqu'un s'dévoue.

Les dix minutes de silence qui ont suivi m'ont permis de faire une petite mise au point. Non que je veuille trop remuer la vase, mais Lèn avait rompu avec Debbie Pelt avant que je ne le connaisse. Puis il était sorti avec moi un temps. Debbie avait décrété que j'étais la femme à abattre et elle avait essayé de me tuer. Je l'avais eue en premier. Je m'étais arrangée avec ma conscience, depuis... si tant est que ce soit possible en de telles circonstances. Quoi qu'il en soit, après ça, Lèn n'avait plus jamais pu me regarder de la même façon. Comment lui en vouloir ? Puis il avait trouvé Maria-Star, et tout aurait pu être pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Sauf que ça s'était très mal terminé.

J'ai senti les larmes me monter aux yeux et j'ai détourné la tête pour regarder à travers la vitre. On avait dépassé le champ de courses et le centre commercial. Tray a pris la troisième bretelle de sortie.

On a tourné un moment dans un quartier plutôt modeste. Tray regardait si souvent dans son rétroviseur que j'ai fini par comprendre qu'il se croyait suivi. Il a fini par s'engager d'un brusque coup de volant dans une ruelle, sur la droite, pour aller se garer derrière l'une des maisons les plus grandes de l'allée. On s'est rangés sous un auvent, à côté d'un autre pick-up. Il y avait aussi une petite Nissan le long du trottoir et deux motos. Tray leur a jeté un coup d'œil de pro.

— On est chez qui ?

J'avais un peu hésité à lui poser la question, mais j'estimais avoir le droit de savoir où l'on m'emmenait.

— Chez Amanda.

Il m'a galamment laissée passer et j'ai monté les trois marches du perron pour sonner à la porte.

— Qui est là ? a demandé une voix étouffée.

— Sookie et Dawson.

La porte s'est entrebâillée sur Amanda qui barrait le passage pour nous empêcher de voir derrière elle. J'ai déjà dit que je n'y connaissais rien en armes de poing, mais je sais identifier un gros calibre quand j'en vois un et celui-ci était pointé droit sur mon cœur. C'était la deuxième fois en deux jours que ça m'arrivait. J'ai soudain senti un grand froid m'envahir et j'ai eu comme un vertige.

— OK, a conclu Amanda, après nous avoir soumis à un examen approfondi.

Lèn se tenait derrière la porte, une arme à la main. Il s'était avancé en nous voyant entrer et, après s'être à son tour assuré de notre identité, il a baissé son arme. Il l'a posée sur le plan de travail et s'est assis à la table de la cuisine.

— Je suis navrée pour Maria-Star, Lèn.

J'avais dû faire un effort pour desserrer les dents. Avoir un flingue braqué sur vous a quelque chose de tétanisant.

— Je n'ai toujours pas percuté, m'a-t-il répondu d'une voix sans timbre.

J'en ai déduit qu'il n'avait toujours pas compris ce qui lui arrivait.

— On parlait de s'installer ensemble, a-t-il poursuivi d'un ton morne. Si on l'avait fait plus tôt, ça lui aurait sauvé la vie.

Avec des « si » et des « mais »... Ça ne servait à rien de ressasser le passé, sinon à se torturer. C'était déjà assez dur comme ça. Pas la peine d'en rajouter.

— On sait qui a fait ça, lui a annoncé Dawson.

J'ai ressenti dans la maison comme un tressaillement collectif. Parce qu'il y avait d'autres lycanthropes ici – je pouvais sentir leur présence, maintenant –, et ils avaient tous dressé l'oreille en entendant la déclaration de Dawson.

— Quoi ? Comment ? Qui ?

Lèn s'était déjà levé, si vite que je l'avais à peine vu bouger.

— Ses copines sorcières ont fait une reconstitution, lui a expliqué Tray en me désignant du menton. J'y étais. Ils étaient

deux. Un qu’j’ai jamais vu – Furnan a donc fait venir des loups d’extérieur. Quant au deuxième, c’était Cal Myers.

Lèn a serré les poings. Il semblait ne plus savoir quoi dire, assailli qu’il était de réactions toutes plus violentes les unes que les autres.

— Furnan a engagé des mercenaires, a-t-il finalement déclaré. Nous avons donc le droit de tirer à vue. On va embarquer un de ces types et on va le faire parler. Mais on ne peut pas amener un otage ici. Les voisins s’en apercevraient. Où, Tray ?

— *La queue du Loup.*

Amanda n’a pas eu l’air follement emballée par cette idée. Elle était propriétaire du bar en question, et s’en servir comme chambre de torture ou d’exécution ne l’enchantait pas plus que ça. Elle ouvrait déjà la bouche pour protester quand Lèn s’est tourné vers elle en grondant, les babines retroussées, et si défiguré par son grognement que son visage n’avait plus rien d’humain. Amanda s’est inclinée.

— Cal Myers est l’homme à abattre. Feu à volonté !

Lèn avait encore élevé la voix pour énoncer cette sentence.

— Mais Cal est un membre de la meute, a protesté Amanda. Et les membres de la meute ont le droit d’être jugés.

Mais à peine avait-elle achevé sa phrase qu’elle reculait, ayant fort justement prévu la réaction de Lèn : un terrifiant grognement de rage.

— Et le type qui a tenté de me tuer, ça ne vous intéresse pas de savoir qui c’était ?

Je voulais seulement désamorcer la situation ou, du moins, essayer.

Pour furieux qu’il était, Lèn n’a tout de même pas osé me rétorquer que, si j’avais survécu, ce n’était pas le cas de Maria-Star, ni qu’il avait eu bien plus d’affection pour Maria-Star qu’il n’en avait jamais eu pour moi. Ces deux réflexions lui ont pourtant traversé l’esprit.

— C’était un lycanthrope, ai-je enchaîné. Il faisait dans les un mètre quatre-vingts. La vingtaine. Il était rasé de près. Cheveux bruns, yeux bleus. Et une grosse tache de vin dans le cou.

— Oh ! a soufflé Amanda. On dirait... Comment il s'appelle, déjà ? Le tout nouveau mécano de Furnan. Il l'a engagé la semaine dernière. Lucky Owens ! C'est ça ! Vous étiez avec qui ?

— Eric Nordman.

Ça a jeté un froid. Par nature, lycanthropes et vampires sont rivaux – pour ne pas dire ennemis jurés.

— Donc, le type est mort ? en a logiquement déduit Tray.

J'ai hoché la tête.

— Comment est-il remonté jusqu'à toi ? s'est enquise Lèn d'une voix plus calme.

— En voilà une question intéressante ! J'étais sur l'autoroute entre Shreveport et Bon Temps. Éric me raccompagnait chez moi. On était allés dîner au restaurant.

— Eh bien, qui savait où vous étiez et avec qui vous étiez sortie ? a repris Amanda, tandis que Lèn s'abîmait dans la contemplation du carrelage, les sourcils froncés, visiblement songeur.

— Ou que vous retourneriez chez vous par l'autoroute ?

Décidément, Tray ne cessait de monter dans mon estime.

— J'avais seulement dit à ma coloc que je sortais dîner, sans préciser où. J'ai bien retrouvé quelqu'un à Shreveport, mais cette personne est hors de cause. Éric était au courant, bien sûr, puisqu'il m'a accompagnée. Mais je suis persuadée que ni lui ni l'autre personne n'ont vendu la mèche.

— Comment vous pouvez en être si sûre ? a objecté Tray.

— Éric s'est fait tirer dessus en voulant me protéger, et l'autre personne, auprès de laquelle il m'emménait, était un parent proche.

Amanda et Tray, qui ignoraient la taille réduite de ma famille, n'ont pas pu se rendre compte de l'énormité de l'info. Mais Lèn, qui me connaissait mieux, m'a fusillée du regard.

— Tu nous montes un bateau, m'a-t-il lancé.

J'ai soutenu son regard.

— Non, absolument pas.

Je savais que c'était une rude journée pour Lèn, et je compatissais. Mais je n'avais pas non plus à lui raconter ma vie. Puis j'ai eu une subite inspiration.

— Vous savez quoi ? Le serveur du resto était un loup-garou...

Ça pouvait expliquer bien des choses...

— Quel était le nom du restaurant ?

— *Les Deux Poissons*.

Je n'avais pas un très bon accent français, mais ils ont tous hoché la tête.

— Kendall travaille là-bas, a maugréé Lèn. Kendall Kent. Il avait de longs cheveux roux ?

J'ai acquiescé.

— J'avais pensé que Kendall rejoindrait nos rangs, a soupiré Lèn d'un air déçu. On a pris une bière ensemble, une ou deux fois.

— C'est l'aîné de Jack Kent, a précisé Amanda. On a dû juste lui demander de passer un coup de fil. Peut-être qu'il ne savait pas...

— C'est pas une raison, lui a rétorqué Tray, sa voix de basse résonnant profondément dans la petite pièce. Sookie était là à l'élection du chef de meute, donc Kendall savait forcément qui elle était. C'est une alliée d'la meute. Au lieu de prévenir Léonard qu'elle était sur notre territoire et qu'on devait la protéger, il a appelé Furnan pour lui dire où elle était et peut-être même qu'il l'a rappelé quand elle est partie du resto. Pas bien difficile, après ça, d'l'attendre au tournant.

J'ai failli protester : rien ne prouvait que les choses se soient passées comme ça. Mais, à bien y réfléchir, tout collait. Juste pour être sûre de ne pas me tromper, j'ai téléphoné à Amélia et je lui ai demandé si elle avait eu des coups de fil et si elle avait dit à qui que ce soit où je me trouvais la nuit précédente.

— Non, m'a-t-elle assuré. J'ai eu Octavia, qui, à ce moment-là, ne te connaissait pas. J'ai eu un appel de l'homme-panthère que j'ai rencontré au mariage de ton frère et, crois-moi, on n'a vraiment pas parlé de toi. Léonard a appelé. Il était dans tous ses états. Il y a eu Tanya aussi, mais je ne lui ai rien dit.

— Merci, coloc. Tu te remets de tes émotions ?

— Ouais, je me sens mieux. Et Octavia est retournée à Monroe, dans la famille qui l'héberge depuis Katrina.

— OK. On se voit quand je rentre.

— Tu vas réussir à être à l'heure au boulot ?

— Mais oui. J'ai intérêt.

Depuis que j'avais passé cette semaine à Rhodes, je veillais à respecter scrupuleusement les horaires, sinon les autres serveuses ne m'auraient pas ratée. Elles auraient accusé Sam de favoritisme. J'ai raccroché.

— Elle n'en a parlé à personne, ai-je confirmé.

— Donc, tu es allée dîner dans un restaurant chic – en compagnie d'Eric – avec un autre homme...

J'ai lancé à Lèn un regard incrédule. Ça venait comme un cheveu sur la soupe. Je me suis concentrée pour comprendre de quoi il retournait. Je n'avais jamais plongé mes capteurs dans une telle pagaille mentale. Lèn éprouvait, tout à la fois, de la douleur et du chagrin d'avoir perdu Maria-Star ; de la culpabilité parce qu'il n'avait pas su la protéger ; de la colère parce que je m'étais retrouvée impliquée dans ce conflit et, surtout, une furieuse envie de broyer des crânes. Et, cerise sur le gâteau, Lèn, de façon complètement irrationnelle, ne supportait pas que je sois sortie avec Eric.

J'ai essayé de me taire. Par respect. À cause de son deuil. Après tout, moi aussi, je savais ce que c'était que de ressentir des émotions contradictoires. Puis je me suis soudain rendu compte que je n'en avais plus rien à faire de lui. Là, tout à coup, il me fatiguait. Alors, je lui ai tout balancé.

— Tu as des problèmes ? Résous-les tout seul. Quand tu m'as demandé de venir, je suis venue. Quand tu m'as demandé de t'aider, je l'ai fait. Tant pour l'élection du chef de meute qu'aujourd'hui. Et j'en ai payé le prix. Va te faire foutre, Léonard Herveaux. Peut-être que c'est Furnan le meilleur, finalement.

Sur ces bonnes paroles, j'ai tourné les talons. J'ai surpris le regard que Tray Dawson lançait à Lèn, au moment où je franchissais la porte de la cuisine, puis je suis sortie de la maison, j'ai descendu les marches du perron et regagné le parking. S'il y avait eu une canette à proximité, j'aurais shooté dedans.

— Je vous ramène, m'a proposé Tray en me rejoignant.

J'ai donc continué en direction de son pick-up, le cœur débordant de gratitude : en me procurant un moyen de locomotion, il m'évitait de rater ma sortie. Quand j'étais partie, plantant Lèn avec hauteur, je n'avais pas réfléchi une seconde à la suite des événements. Rien de mieux, pour vous gâcher votre petit effet, que d'être obligé de revenir pour chercher le numéro d'un taxi.

Je m'étais imaginé que Lèn me détestait, après la déplorable conclusion de l'affaire Debbie Pelt. Apparemment, pas tant que ça...

— Ça ne manque pas de sel, hein ? ai-je ironisé, après un temps mort. J'ai failli me faire tuer, la nuit dernière, parce que Furnan pensait que ça affecterait Lèn, et, il y a encore dix minutes, j'aurais juré qu'il se plantait.

À voir son expression, Tray aurait encore préféré hacher des oignons plutôt que d'avoir cette conversation. Au bout d'un moment, il a pourtant marmonné :

— Lèn se conduit comme un imbécile. Mais il a des problèmes par-dessus la tête.

— J'entends bien.

Et je me suis tue avant de dire des choses désagréables.

Je suis effectivement arrivée à l'heure au boulot, ce soir-là. J'étais tellement énervée que, quand je suis passée chez moi me changer, j'ai failli déchirer mon pantalon noir en tirant dessus comme une brute pour l'enfiler. Et je me suis brossé les cheveux avec une telle énergie qu'ils crépitaient d'électricité.

— Les mecs sont vraiment des connards finis.

Cette sentence définitive s'adressait à une Amélia attentive, qui me regardait en silence avaler une tasse de café bienvenue.

— Sans blague ? a-t-elle répliqué. En cherchant Bob, cet après-midi, je suis tombée sur une femelle et ses chatons dans les bois. Et tu sais quoi ? Ils étaient tous noirs et blancs.

Je n'ai pas su quoi lui répondre.

— Alors, la promesse que je lui ai faite, il peut s'asseoir dessus ! A mon tour de m'amuser. Il peut aller coucher ailleurs ? Eh bien, moi aussi. Et s'il vomit encore sur mon dessus-de-lit, je lui ferai tâter du balai, c'est moi qui te le dis !

— Ce n'est pas moi qui te blâmerai, lui ai-je assuré, en essayant de garder mon sérieux.

Ça faisait du bien d'avoir envie de rire plutôt que de frapper quelqu'un. J'ai attrapé mon sac, vérifié, dans la glace de la salle de bains du couloir, que ma queue de cheval était bien centrée, et je suis sortie prendre ma voiture.

Je n'avais pas franchi la porte des employés que j'étais déjà fatiguée : pas les meilleures conditions pour prendre son service.

Sam n'était pas là quand je suis allée déposer mon sac dans le tiroir de son bureau, comme d'habitude. Lorsque je suis sortie du couloir qui mène aux deux toilettes réservées à la clientèle, au bureau de Sam, à la réserve et aux cuisines (en fait, la porte de l'office était fermée de l'intérieur, la plupart du temps), je l'ai trouvé derrière le bar. Je lui ai fait un signe, avant de nouer le tablier blanc que je venais de tirer de la pile, près du comptoir. J'ai glissé mon calepin et un crayon dans ma poche, jeté un regard circulaire pour voir où était Arlène — que je remplaçais — et passé mes tables en revue.

Mon moral est encore descendu d'un cran. Pas de petite soirée tranquille pour moi, aujourd'hui. Deux pauvres types arborant le tee-shirt de la Confrérie du Soleil étaient attablés dans mon secteur. La Confrérie était une organisation d'extrémistes qui pensaient que : a) les vampires étaient foncièrement maléfiques, voire démoniaques, et que b) on devrait tous les exécuter. Évidemment, jamais les « pasteurs » de la Confrérie (car elle se considérait comme un mouvement religieux) n'auraient dit ça en public, mais la Confrérie prônait l'extermination pure et simple des immortels. Le bruit courait que ses membres disposaient d'un petit précis dans le style « Comment liquider un vampire en dix leçons ». Après l'attentat de Rhodes, ils étaient devenus encore plus virulents et cachaient de moins en moins la haine viscérale qu'ils portaient aux vampires. Leur succès leur avait donné de l'assurance.

La Confrérie voyait grossir ses rangs, cependant que des millions d'Américains se débattaient pour se réconcilier avec une situation qui leur échappait... et que des centaines de vampires déferlaient sur le pays qui leur avait réservé le

meilleur accueil de toute la planète. Depuis que certaines nations catholiques et musulmanes intégristes avaient adopté une politique de « nettoyage des suceurs de sang », les États-Unis avaient commencé à reconnaître à ces derniers le statut de réfugiés fuyant les persécutions politiques ou religieuses, une décision à laquelle l'opinion publique avait très violemment réagi. J'avais même vu récemment, sur une voiture, un autocollant pour le moins éloquent : « Un bon vamp est un vamp mort. »

Je considérais la Confrérie du Soleil comme un ramassis de crétins bornés et méprisais ceux qui y adhéraient. Mais, au bar, j'avais pour habitude de garder mes opinions pour moi, tout comme j'évitais les discussions sur l'avortement, la réglementation du port d'armes ou les homos dans l'armée.

Ces types de la Confrérie étaient probablement des potes d'Arlène, pour tout arranger. Avec la faiblesse de caractère qui la caractérisait, mon ex-amie était tombée direct dans le panneau, buvant comme du petit lait tout ce que les faux prophètes de cette soi-disant Église racontaient.

Tout en se dirigeant vers la porte de service, le visage fermé et l'air rancunier, Arlène m'a fait un rapide topo des commandes en cours. Je l'ai regardée partir en me demandant ce que devenaient ses gosses. Je leur avais souvent servi de baby-sitter. Ils devaient me détester, à présent, s'ils écoutaient ce que leur disait leur mère.

Je me suis empressée de chasser ce petit coup de blues. Sam ne me payait pas pour avoir des états d'âme. J'ai fait le tour de mes tables, renouvelé les consommations, veillé à ce que tout le monde ait assez à manger, apporté une fourchette propre à une dame qui venait de faire tomber la sienne, rempli le distributeur de serviettes en papier à la table où Catfish Hennessey se débattait avec ses nuggets de poulet et échangé quelques paroles aimables avec les clients assis au comptoir. Je traitais les membres de la Confrérie du Soleil comme les autres et ils ne semblaient pas s'intéresser particulièrement à moi, ce qui me convenait parfaitement. J'avais toutes les raisons de croire qu'ils s'en iraient sans faire d'histoires... jusqu'à ce que Pam fasse son entrée.

Pam est blanche comme un linge et ressemble à une Alice au Pays des Merveilles qui aurait mal tourné. Le fait est que, ce soir-là, elle avait même mis un bandeau bleu ciel pour retenir ses longs cheveux blonds bien lisses et une robe à petites manches ballon et à col Claudine gansés de blanc, ce qui changeait un peu de ses éternels ensembles pantalons. Elle était ravissante – à ceci près qu'elle avait tout d'une erreur de casting, le genre vampire qui se serait fourvoyé dans un épisode de *La Petite Maison dans la prairie*, vous voyez ? Les minuscules boutons qui ornaient le haut de sa robe, sur le devant, étaient blancs, pour rappeler les petits pois blancs de la jupe. Ah ! Pas de collants. Mais, à la réflexion, ça aurait fait bizarre, sur une peau aussi pâle.

— Salut, Pam ! l'ai-je saluée, comme elle se dirigeait droit sur moi.

— Bonsoir, Sookie, m'a-t-elle répondu d'un ton chaleureux, avant d'effleurer ma joue de ses lèvres glacées.

— Qu'est-ce qui se passe ?

En temps normal, Pam travaillait au *Croquemitaine*, à cette heure-ci.

— J'ai un rendez-vous. Comment me trouves-tu ? m'a-t-elle demandé, en tournant sur elle-même.

— Superbe, comme d'habitude.

C'était la plus stricte vérité. Quoique les tenues de Pam soient souvent très classiques et un peu démodées, ça ne voulait pas dire pour autant qu'elles ne lui allaient pas.

— Et qui est le petit veinard ?

Elle m'a jeté un regard supérieur, aussi condescendant que peut l'être celui d'un vampire de plus de deux siècles.

— Qui a dit que c'était un homme ?

— Ah ! D'accord. Qui est la petite veinarde, alors ? ai-je aussitôt corrigé, en jetant un coup d'œil alentour, à l'instant précis où ma coloc faisait son entrée.

Amélia portait un superbe pantalon de lin noir avec escarpins assortis et un haut blanc cassé. Elle avait mis des boucles d'oreilles incrustées d'ambre et d'écaillé. Elle arborait un style très conservateur, elle aussi, mais en un peu plus

moderne. Elle est venue vers nous et a demandé à Pam, radieuse :

— Tu as déjà commandé ?

Pam lui a adressé un sourire que je ne lui avais encore jamais vu auparavant. Un sourire de... vierge effarouchée.

— Non, je t'attendais.

Elles se sont installées au bar et Sam les a servies. Elles n'ont pas tardé à papoter comme de vieilles copines de lycée et, une fois leurs verres vides, se sont levées pour s'en aller.

— On se verra quand je rentrerai, m'a lancé Amélia au passage.

Sa façon à elle de me faire comprendre qu'elle n'était pas sûre de dormir chez moi.

— OK. Amusez-vous bien.

Plus d'une paire d'yeux masculine les a suivies quand elles sont sorties. Si la cornée s'embuait comme les verres, tous les clients du bar auraient vu trouble.

J'ai refait le tour de mes tables, allant chercher une nouvelle tournée de bières pour l'une, apportant l'addition à l'autre, jusqu'à ce que j'arrive à la table des deux types au tee-shirt de la Confrérie du Soleil. Ils avaient toujours le regard rivé sur la porte, comme s'ils s'attendaient à voir Pam resurgir d'un bond en criant : « Bouh ! »

— Est-ce que vous avez vu ce que je viens de voir ? m'a demandé l'un des types.

La trentaine, rasé de frais, brun, quelconque, c'était Monsieur Tout le Monde. En revanche, son voisin était le genre de type que j'aurais gardé à l'œil, si je m'étais trouvée seule avec lui dans un ascenseur. Mince et doté d'un fin collier de barbe, il arborait quelques tatouages qui paraissaient faits maison – un petit souvenir de prison ? – et il avait un poignard sanglé à la cheville que je n'avais pas eu trop de mal à repérer, une fois que j'avais péché l'info dans ses pensées.

— Qu'est-ce que vous venez de voir ? lui ai-je gentiment demandé.

Le type brun s'est dit que je devais être un peu demeurée. Mais c'était un bon camouflage, et ça signifiait aussi qu'Arlène n'était pas allée jusqu'à crier sur les toits que j'avais certaines

petites particularités. Si vous le leur demandez à la sortie de l'office du dimanche, aucun habitant de Bon Temps n'admettra que la télépathie existe. Maintenant, si vous le leur demandez à la sortie de *Chez Merlotte* un samedi soir, ils vous répondront qu'il y a peut-être du vrai dans ce qu'on raconte.

— Il me semble avoir vu une vamp entrer ici comme dans un moulin. Et il me semble avoir vu une femme parader en sa compagnie et ne pas avoir honte de sortir avec elle. Ma parole ! je n'arrive pas à le croire !

Il m'a invitée du regard à partager sa légitime indignation que, bien entendu, je ne pouvais que ressentir, comme tout honnête citoyen qui se respecte. Le tatoué a hoché la tête avec conviction.

— Attendez... excusez-moi, mais vous avez vu deux femmes quitter le bar ensemble et ça vous choque ? Je ne comprends pas votre problème, là.

— Sookie !

— Est-ce que je peux vous servir autre chose, messieurs ? ai-je aussitôt enchaîné, comprenant que Sam tentait vraisemblablement de me rappeler à la raison.

Ils me regardaient tous les deux de travers, à présent, ayant fort justement déduit de ma réflexion que je n'étais pas précisément de leur bord.

— Pas la peine, on s'en va, m'a répondu le tatoué, en espérant manifestement que j'allais payer pour avoir fait fuir la clientèle. Vous avez l'addition ?

Je l'avais même dans ma poche et je l'ai posée sur la table, bien au milieu. Ils y ont jeté un bref coup d'œil, avant de coller chacun un billet de dix par-dessus, puis ils ont repoussé bruyamment leurs chaises.

— Je reviens avec la monnaie, leur ai-je annoncé, avant de me retourner.

— Gardez tout, a grommelé le type brun.

Son ton revêche laissait pourtant à penser qu'il n'était pas particulièrement emballé par mon service. Allez savoir pourquoi...

— Pauvres mecs ! ai-je marmonné en me dirigeant vers la caisse.

— Sookie, il faut que tu apprennes à la boucler.

Ça m'a tellement sciée que je suis restée à regarder Sam sans comprendre. On était tous les deux derrière le bar et Sam préparait une vodka collins. Il a posément continué, sans jamais quitter son verre des yeux :

— Tu dois les servir comme n'importe qui.

Ce n'était pas souvent que Sam me traitait comme une simple employée et non comme une personne de confiance, presque son associée. Et ça faisait mal. Ça m'a fait encore plus mal quand je me suis rendu compte qu'il avait raison. Je ne m'étais certes pas montrée impolie, mais j'aurais dû encaisser les réflexions de ces deux abrutis sans faire de commentaire – si seulement ils n'avaient pas porté ces maudits tee-shirts, aussi ! *Chez Merlotte* n'était pas mon commerce, mais celui de Sam. Si les clients ne revenaient pas, c'était lui qui paierait les pots cassés. Et si, en définitive, il devait virer des serveuses, eh bien, je trinquerai aussi.

— Je suis désolée, ai-je murmuré.

Mais ça m'a coûté, vous pouvez me croire.

J'ai adressé à Sam un grand sourire et je suis retournée faire le tour de mes tables, un tour de trop sans doute, celui qui franchit la limite entre « attentionné » et « envahissant ». Mais si jamais je me réfugiais dans les toilettes réservées au personnel ou dans les toilettes des dames, j'étais sûre de fondre en larmes. Parce que ce n'est jamais très agréable de se faire remonter les bretelles et parce que ce n'est jamais très agréable de reconnaître qu'on a eu tort. Mais, surtout, ce n'est jamais très agréable de se faire remettre à sa place.

À la fermeture, je me suis sauvée comme une voleuse. Il allait bien falloir que je m'en remette, mais je préférais régler ça à la maison. Je n'avais aucune envie d'avoir « une petite discussion » avec Sam – ni avec personne d'autre, d'ailleurs. Holly me regardait déjà avec assez de curiosité comme ça.

J'ai donc filé vers le parking avec mon sac à la main, sans même prendre le temps d'enlever mon tablier. Tray était accoudé à ma voiture. J'ai fait un bond de deux mètres.

— Y a quelque chose qui vous fait peur pour que vous partiez en courant comme ça ? m'a-t-il lancé.

— Non, il y a quelque chose qui me... contrarie. Qu'est-ce que vous faites là ?

— Je vais vous raccompagner chez vous. Amélia est là ?

— Non, elle avait un rendez-vous.

— Alors, pas question qu'vous rentriez chez vous avant que j'aie jeté un œil à l'intérieur, a décrété l'armoire à glace de service, en montant dans son pick-up pour me suivre.

Je ne voyais aucune raison de m'y opposer. A vrai dire, ça me réconfortait d'avoir quelqu'un avec moi, quelqu'un en qui je pouvais avoir confiance.

Ma maison était exactement telle que je l'avais quittée – enfin, telle qu'Amélia l'avait quittée. Les spots extérieurs se sont déclenchés automatiquement, et ma coloc avait laissé allumées la lampe au-dessus de l'évier de la cuisine ainsi que celle de l'entrée de derrière. Les clés à la main, j'ai traversé la véranda pour ouvrir la porte de la cuisine.

La grosse main de Tray m'a saisi le poignet à la minute où je tournais la poignée.

— Il n'y a personne, lui ai-je assuré, après avoir procédé à une petite vérification à ma façon. Et Amélia a jeté des sorts de protection sur la maison.

— Vous allez rester bien gentiment ici pendant que j'fais un p'tit tour d'inspection, m'a-t-il aimablement conseillé.

J'ai sagement obéi. Au bout de quelques secondes, il a ouvert la porte pour me dire que je pouvais entrer. J'étais sur le point de le suivre à l'intérieur pour faire, avec lui, le tour du propriétaire, mais il m'a lancé :

— J'aimerais rudement bien boire un verre de Coca, si vous en avez.

Ou comment se débarrasser de moi en faisant appel à mon sens de l'hospitalité. Ma grand-mère m'aurait tapé sur les doigts avec sa cuillère en bois, si je n'avais pas donné à Tray son Coca sur-le-champ.

Quand il est revenu, en déclarant qu'il n'y avait aucun intrus dans la maison, un verre de Coca glacé l'attendait sur la table de la cuisine avec un sandwich. Et une serviette pliée à côté.

Sans un mot, Tray s'est assis, a posé la serviette sur ses genoux et a mangé son sandwich et bu son Coca. J'avais pris place en face de lui avec une tasse de café.

— A c'qu'il paraît, votre homme a disparu, m'a dit Tray, après s'être tapoté les lèvres avec sa serviette.

J'ai opiné du bonnet.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, à votre avis ?

Je lui ai expliqué ce qui s'était passé.

— Et je n'ai plus jamais entendu parler de lui depuis, ai-je conclu.

— C'est pas bon, ça.

C'est tout ce qu'il a dit. En un sens, ça m'a fait du bien de parler d'une manière aussi neutre et dépassionnée de ce sujet sensible. Après un long silence songeur, Tray a ajouté :

— J'espère qu'vous l'retrouverez bientôt.

— Merci. J'ai vraiment hâte de savoir comment il va.

C'était peu de le dire.

— Bon, eh bien, j'ferais mieux d'y aller, a déclaré Tray. Si vous êtes pas tranquille, cette nuit, appelez-moi. J'peux être là en dix minutes. C'est pas bien qu'vous soyez toute seule ici avec cette déclaration de guerre.

J'ai eu une vision de chars d'assaut remontant mon allée gravillonnée.

— Jusqu'où croyez-vous que ça puisse aller ?

— Mon père m'a raconté que, pendant la dernière guerre, qui r'monte à l'époque où mon grand-père était encore tout môme, la meute de Shreveport et celle de Monroe se sont affrontées. La meute de Shreveport s'montait à une quarantaine, en c'temps-là, en comptant les parvenus.

« Les parvenus » était l'expression qu'employaient les lycanthropes pure souche pour désigner ceux qui avaient été mordus. Les parvenus ne pouvaient se changer qu'en homme-loup : la lie pour les vrais loups-garous.

— Mais ceux d'Monroe ont rameuté tous leurs jeunes – des gosses, pour la plupart – et, du coup, ça les a mis à quarante, quarante-cinq, eux aussi. À la fin, les deux meutes avaient perdu la moitié de leurs effectifs.

J'ai pensé à tous les lycanthropes que je connaissais.

— Je voudrais bien que ça s'arrête maintenant.

— Aucune chance, a tout de suite répliqué Tray – d'un imparable pragmatisme, comme toujours. Z'ont encore l'goût du sang sur les crocs. Et puis, c'était plutôt lâche de tuer la copine de Léonard, au lieu d's'en prendre directement à lui, pour lancer les hostilités. S'attaquer à vous aussi. Surtout qu'z'avez pas une goutte de sang d'loup dans les veines. Vous êtes une alliée d'la meute. Ça aurait dû vous rendre intouchable au lieu d'faire de vous une cible. En plus, c't après-midi, Léonard a trouvé le cadavre de Christine Larrabee.

J'ai accusé le coup. Christine Larrabee était la veuve d'un des anciens chefs de meute de Shreveport. Elle occupait une position éminente au sein de la communauté des lycanthropes, et elle s'était sentie plus ou moins obligée de soutenir Jackson Herveaux lors de la dernière élection du chef de meute. Elle venait d'en payer le prix.

— Il ne s'attaque donc qu'aux femmes ? ai-je demandé d'une voix étranglée.

Le visage fermé de Tray n'était plus qu'un masque de mépris.

— Ouais. J'veois qu'une seule explication : Furnan veut pousser Léonard à bout, lui coller la rage. Il veut mettre tout l'monde sur les dents, pendant que lui reste bien tranquille et en pleine possession d'ses moyens. Il est pas loin d'y arriver, d'ailleurs. Entre la douleur d'la mort de Maria-Star et la fureur de l'insulte personnelle, Léonard est à deux doigts d'péter un câble. Il va partir tout seul, comme une grenade dégoupillée, alors qu'il vaudrait mieux qu'il soit comme le silencieux d'un tireur embusqué.

— Mais est-ce que la stratégie de Furnan n'est pas un peu... bizarre ?

— Si. Je sais pas c'qu'il lui prend. Apparemment, il veut pas affronter Léonard en combat singulier. Il essaie pas seulement de l'battre : il cherche à l'tuer, lui et tous les siens, d'après c'que j'veois. Certains d'entre nous – ceux qu'ont des p'tits – ont déjà retourné leur veste pour se rallier à Furnan. Ils ont trop peur de c'qu'il risque de faire à leurs gosses, maintenant qu'il s'en est pris aux femmes.

Tray s'est brusquement levé.

— Merci pour le sandwich, mais faut que j'entre nourrir mes chiens. Vous vous enfermez bien derrière moi, compris ? Et il est où votre portable ?

Je le lui ai tendu et, avec des gestes étonnamment vifs et précis pour d'aussi grosses mains, il a entré son numéro dans mon répertoire. Puis il m'a fait un petit signe et il est parti. Il habitait une jolie petite maison accolée à son garage, et j'étais drôlement soulagée qu'il ait estimé la durée du trajet, entre ici et là-bas, à dix minutes chrono. J'ai verrouillé la porte derrière lui et j'ai vérifié que les fenêtres de la cuisine étaient bien fermées. Évidemment, Amélia en avait laissé une ouverte pour profiter de la douceur de l'après-midi. Du coup, j'ai vérifié toutes les fenêtres de la maison, même à l'étage.

Après ça et, sachant que j'avais fait le maximum pour me sentir en sécurité, j'ai allumé la télé et je me suis assise sur le canapé pour la regarder. Mais je ne voyais pas vraiment ce qui se passait sur l'écran. J'avais trop de choses en tête.

Il y avait des mois de ça, j'étais allée assister à l'élection du chef de meute de Shreveport, à la demande de Lèn, pour prévenir toute tentative de fraude. J'avais eu la malchance de me faire remarquer, puisque j'avais découvert et rendu publique la tricherie de Furnan. Ça m'éccœurait de me retrouver impliquée dans une guerre qui n'était pas la mienne. En fait, la conclusion de l'histoire, c'était que ma relation avec Lèn ne m'avait apporté que des ennuis.

Ça m'a presque soulagée de sentir la colère m'envahir devant tant d'injustice. Mais mon bon côté a vite repris le dessus, m'intimant d'étouffer immédiatement dans l'œuf cet accès de révolte. Ce n'était tout de même pas la faute de Lèn si Debbie Pelt avait été une garce de première, dotée d'instincts meurtriers qui plus est. Et ce n'était pas sa faute non plus si Patrick Furnan avait décidé de tricher pendant la compétition. Lèn n'était pas non plus responsable de la tactique sanglante, si peu orthodoxe chez les lycanthropes, que Furnan avait choisie pour consolider sa position dominante. J'en venais à me demander si ce comportement sanguinaire, proprement

inhumain, avait même quoi que ce soit de commun avec celui des loups.

— Non, c'était juste du Furnan pur jus, j'imagine.

C'est à ce moment-là que le téléphone a sonné. J'étais tellement plongée dans mes pensées que j'ai sursauté violemment.

— Allô ?

Dieu que je détestais cette petite voix de fillette apeurée !

— Le lycanthrope Herveaux m'a appelé, m'a annoncé Eric. Il m'a confirmé qu'il était en guerre avec son chef de meute.

— Ben oui. Tu avais besoin qu'il te le confirme ? Mon message ne t'avait pas suffi ?

— J'avais envisagé d'autres causes à l'agression de lundi soir. Niall a dû mentionner qu'il avait des ennemis, non ?

— Han han.

— Je me demandais si l'un d'entre eux n'avait pas fait preuve d'une remarquable réactivité. Les loups-garous ne sont pas les seuls à avoir des espions...

— J'ai pris le temps de méditer cette hypothèse.

— Donc, en voulant me rencontrer, Niall aurait signé mon arrêt de mort, à peu de chose près.

— Oui. Mais il a eu la sagesse de me demander de t'escorter, à l'aller et au retour.

— Donc, il m'a sauvé la vie. Une vie qu'il avait lui-même mise en danger.

Silence.

— A ce propos, ai-je repris, revenant à de meilleurs sentiments, tu m'as vraiment sauvé la vie et je t'en suis reconnaissante.

Je m'attendais presque qu'il me demande jusqu'où exactement allait ma gratitude, qu'il fasse référence au baiser qui avait suivi... Mais il ne disait toujours rien.

À l'instant précis où j'allais dire n'importe quoi pour briser ce silence qui commençait sérieusement à me peser, mon vampire a déclaré :

— Je n'interviendrai dans la guerre des lycanthropes que pour défendre nos intérêts. Ou pour te défendre.

À mon tour, j'ai observé une pause.

— OK, ai-je murmuré.

— Si tu vois que l'orage gronde, s'ils essaient de t'impliquer plus avant dans leur conflit, appelle-moi séance tenante, m'a-t-il ordonné. Je crois que notre agresseur a vraiment été envoyé par le chef de meute de Shreveport. En tout cas, c'était bel et bien un lycanthrope.

— Une alliée de Lèn l'a identifié d'après ma description. Le type, un certain Lucky je ne sais quoi, venait de se faire engager comme mécanicien chez Furnan.

— Curieux que Furnan ait confié une telle mission à quelqu'un qu'il connaissait à peine.

— Surtout quand on sait comment le type s'en est sorti...

Éric a eu un petit reniflement sarcastique.

— En tout cas, ne parlons plus à Niall de ce problème, a-t-il repris. Parce que, bien entendu, je lui ai tout raconté.

Pendant un moment, mon cœur s'est bêtement serré à l'idée que Niall ne s'était pas rué à mon secours. Il n'avait même pas appelé pour savoir comment j'allais. Je ne l'avais vu qu'une fois, et voilà que j'étais déçue parce qu'il ne jouait pas les infirmières à mon chevet !

— OK, Éric, merci.

Et j'ai raccroché. J'aurais dû revenir à l'attaque, à propos de cet argent que la reine me devait. Mais j'étais trop déprimée. Et puis, ce n'était pas le problème d'Éric.

J'étais sur les nerfs, et ça a duré jusqu'à ce que j'aille me coucher. Il ne s'est rien passé de nouveau qui ait pu justifier cette nervosité, mais j'ai dû me rappeler au moins cinquante fois qu'Amélia avait jeté des sorts de protection sur la maison et que ces boucliers magiques étaient activés qu'elle soit là ou pas – enfin, je le croyais, en tout cas... Et puis, j'avais mis de gros verrous sur toutes les portes.

J'étais épuisée, et j'ai fini par m'endormir. Mais je me suis réveillée plus d'une fois, l'oreille tendue, aux aguets, au cas où on aurait tenté une nouvelle fois de m'assassiner...

8

J'avais les paupières lourdes, en émergeant, le lendemain matin. Je me sentais vaseuse et j'avais mal à la tête : je souffrais de ce qui revenait, en fait, à une gueule de bois émotionnelle carabinée. Ça ne pouvait plus durer. Hors de question de passer une autre nuit comme ça ! Et si j'appelais Lèn pour savoir s'ils avaient... euh... « préparé les matelas » comme aurait dit Jason, en fan inconditionnel du *Parrain* qu'il était – en d'autres termes, pour savoir si ses hommes et lui s'étaient installé un QG sûr et bien protégé ? Peut-être qu'ils me feraient une petite place... Penser que je devais en arriver là pour me sentir en sécurité me donnait envie de mordre. Ça me rendait folle.

Je n'ai pas pu m'empêcher de penser : « Si Quinn était là, je pourrais rester sans crainte chez moi. » Et, pendant un moment, je n'ai plus été seulement inquiète pour mon petit copain : je lui en ai voulu à mort.

De toute façon, il fallait bien que j'en veuille à quelqu'un. J'étais remontée à bloc.

Voilà une journée qui commençait bien, non ?

Pas d'Amélia en vue. J'en ai donc déduit qu'elle avait passé la nuit avec Pam. Non que j'aie le moindre problème avec ça. J'avais juste envie que ma coloc soit là parce que je me sentais seule et que j'angoissais. Son absence créait comme un vide dans mon petit train-train quotidien.

« Ah ! Au moins, l'air est un peu plus frais, ce matin ! » ai-je songé. On sentait vraiment que l'automne arrivait, qu'il était déjà là, sous nos pieds, prêt à bondir pour s'approprier les feuilles, l'herbe, les fleurs. J'ai passé un sweater par-dessus ma chemise de nuit et je suis sortie sur la véranda savourer mon premier café de la journée. J'écoutais les oiseaux chanter. Ils n'étaient pas aussi bavards qu'au printemps, mais leurs trilles et

leurs pépiements suffisaient à me rassurer : il ne se passait rien d'anormal dans la forêt. J'ai vidé ma tasse et j'ai essayé d'établir mon programme du jour. Mais je butais constamment contre un mur : pas facile de faire des projets quand vous soupçonnez fortement qu'on cherche à vous supprimer. Si je parvenais à m'arracher assez longtemps au problème de ma possible mort imminente, je passerais l'aspirateur en bas, je trierais le linge à laver et j'irais à la bibliothèque. Et, si j'étais encore en vie après ces corvées, il faudrait encore que j'aille bosser.

Je me demandais où était Quinn.

Je me demandais quand j'aurais des nouvelles de mon arrière-grand-père tout neuf.

Je me demandais si d'autres lycanthropes avaient été tués pendant la nuit.

Je me demandais quand le téléphone allait sonner.

Comme il ne se passait rien dehors, je me suis traînée à l'intérieur pour me plier au rituel de ma préparation matinale. Quand je me suis vue dans la glace, j'ai regretté ma nuit agitée : je n'avais l'air ni fraîche ni dispose. J'avais l'air d'une fille qui se rongeait les sangs et qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Je me suis mis de l'anticerne et j'ai un peu forcé sur l'ombre à paupières et sur le blush. Puis j'ai trouvé que j'avais une tête de clown et j'ai quasiment tout enlevé. Après avoir donné à manger à Bob et lui avoir fait la leçon pour la portée de chatons, j'ai revérifié tous mes verrous et hop ! en voiture pour la bibliothèque.

Simple annexe de la bibliothèque régionale, la bibliothèque de Bon Temps n'occupe qu'un petit bâtiment. Notre bibliothécaire n'en est pas moins diplômée de l'université de Ruston. C'est une grande dame, une femme géniale du nom de Barbara Beck. Son mari, Alcee, est flic – inspecteur de la police du comté, pour être exacte – et j'espère vraiment que Barbara ignore ce qu'il trafique. Alcee Beck est un mec solide capable de bonnes actions... parfois. Il en fait aussi pas mal de mauvaises. Alcee a eu une sacrée veine que Barbara accepte de l'épouser, et il le sait.

Barbara est la seule employée à plein temps de la bibliothèque municipale. Je n'ai donc pas été autrement

surprise de la trouver seule quand j'ai poussé la lourde porte d'entrée. Elle rangeait des livres sur les étagères. À l'approche de la quarantaine, Barbara s'habillait dans un style que je qualifierais de chic décontracté, ce qui signifiait que, à une base sombre, elle associait un haut de couleur vive et une paire d'escarpins assortis. Elle privilégiait également les bijoux plutôt massifs et... originaux, disons.

— Bonjour, Sookie ! m'a-t-elle lancé, avec son grand sourire habituel.

Je l'ai saluée en m'efforçant de lui rendre son sourire. Elle a bien remarqué que je n'avais pas l'air dans mon assiette, mais elle a gardé ça pour elle. Enfin, pas vraiment, évidemment, ma petite particularité aidant, mais elle n'a fait aucun commentaire à haute voix. J'ai posé les livres que je rapportais sur le comptoir des retours et j'ai commencé à parcourir des yeux les étagères des nouveautés, des bouquins de développement personnel, pour la plupart. Vu la popularité dont ces ouvrages bénéficiaient et la fréquence à laquelle ils étaient empruntés, tous les habitants du cru auraient dû avoir atteint la perfection, depuis le temps.

J'ai attrapé deux romans sentimentaux qui venaient de sortir, deux polars et même un bouquin de science-fiction – il m'arrivait rarement d'en lire, sans doute parce que ma réalité dépassait largement tout ce qu'un écrivain de science-fiction pourrait jamais imaginer. Je regardais la couverture d'un livre écrit par un auteur que je n'avais jamais lu quand j'ai entendu un bruit sourd dans le fond de la salle : quelqu'un venait de franchir la porte de service. Je n'ai pas fait très attention, car plein de gens avaient pris l'habitude de passer par là.

Puis Barbara a émis un drôle de bruit, et j'ai levé les yeux. L'homme qui se tenait derrière elle était immense – plus de deux mètres – et mince comme un fil. Il avait un grand couteau, aussi, et il l'appuyait contre la gorge de Barbara. Sur le coup, j'ai pensé que c'était un voleur et je me suis demandé pourquoi diable il braquait une bibliothèque. Pour récupérer les amendes de retard ?

— Ne criez pas, a-t-il sifflé entre ses dents, que j'ai trouvées singulièrement pointues.

Je me suis figée. Barbara avait dépassé le stade de la peur. Elle était même au-delà de la terreur. Cependant, je percevais une autre activité cérébrale dans le bâtiment. Quelqu'un s'approchait à pas feutrés de la porte de service.

— L'inspecteur Beck va te tuer pour avoir osé toucher à sa femme, me suis-je époumonée – et je savais de quoi je parlais. Tu peux dire adieu à la vie.

— Je sais pas qui c'est et j'en ai rien à foutre, m'a rétorqué le grand échalas.

— Pourtant, tu ferais mieux, enfoiré, lui a balancé Alcee Beck, qui s'était discrètement faufilé dans son clos et lui collait le canon de son arme sur la tempe. Maintenant, tu vas lâcher ma femme et jeter ce couteau.

Mais le grand échalas ne l'entendait pas de cette oreille. Il a fait volte-face, poussant Barbara dans les bras de son mari, et s'est rué sur moi en brandissant son couteau.

Je lui ai balancé un Nora Roberts relié à la tête et j'ai tendu la jambe. Il s'est pris le bouquin en pleine figure et, aveuglé, a trébuché sur mon pied, exactement comme je l'avais prévu.

Puis il s'est empalé sur son propre couteau, ce que je n'avais pas du tout prévu.

Un silence de mort a alors envahi la bibliothèque. On n'entendait plus que les halètements de Barbara, tandis qu'Alcee et moi regardions la mare de sang qui s'étendait sous le corps du type.

— Argh ! me suis-je étranglée.

— Merde alors ! a lâché Alcee Beck. Où avez-vous appris à lancer comme ça, Sookie Stackhouse ?

— Au *softball*.

Ce qui était la plus stricte vérité.

Comme vous pouvez vous en douter, je suis arrivée en retard au boulot. Et encore plus crevée, nerveusement parlant, qu'en partant de chez moi. Mais je me disais que j'allais peut-être réussir à rester en vie jusqu'au soir. Après tout, la Providence était déjà intervenue deux fois en ma faveur : j'avais, par miracle, échappé à deux tentatives d'assassinat – comment ne pas présumer, en effet, que, tout comme le faux policier de

l'autoroute, le grand type de la bibliothèque avait été envoyé pour m'éliminer et avait raté son coup ? Jamais deux sans trois. Ma bonne étoile serait-elle encore au rendez-vous, la prochaine fois ? Quelles chances y avait-il qu'un vampire se prenne une balle à ma place ou que, par pure coïncidence, Alcee Beck vienne apporter à sa femme son déjeuner qu'elle avait oublié sur la table de la cuisine ? Pas des masses, hein ? J'avais pourtant fait mentir la loi des probabilités par deux fois déjà.

Quelles que soient les présomptions officielles de la police (après tout, je ne connaissais pas le type de la bibliothèque – personne n'aurait pu dire le contraire – et c'était Barbara qu'il avait attaquée, pas moi), Alcee Beck m'avait désormais dans le collimateur. C'était un bon flic et il avait parfaitement analysé la situation : il avait bien vu que le grand échalas en avait après moi, qu'il ne s'en était pris à Barbara que pour attirer mon attention. Même si je n'y étais pour rien, Alcee ne me le pardonnerait jamais. Sans compter que j'avais lancé ce bouquin avec trop de force et de précision pour ne pas éveiller ses soupçons.

A sa place, j'aurais probablement eu la même réaction.

Et, maintenant, j'étais *Chez Merlotte*, à jouer avec lassitude la serveuse automate, tout en me demandant où je pourrais bien aller, ce que je pourrais bien faire et quelle mouche avait bien pu piquer Patrick Furnan. Mais d'où sortaient-ils donc, tous ces types ? Je ne connaissais pas le lycanthrope qui avait forcé la porte de Maria-Star ; Éric s'était fait tirer dessus par un loup-garou qui ne travaillait dans le garage de Patrick Furnan que depuis quelques jours, et je n'avais jamais vu le grand échalas de la bibliothèque – j'en étais sûre et certaine : c'était le genre de mec qu'on n'oublie pas.

Bon sang ! Cette histoire n'avait aucun sens.

Puis j'ai eu une illumination. J'ai demandé à Sam si je pouvais passer un coup de fil, vu que c'était plutôt calme dans mon secteur. Il a hoché la tête. Il ne cessait de me lancer des regards en coin, des regards qui signifiaient qu'il n'allait pas tarder à me coincer pour me parler. Mais, pour le moment, j'avais encore un peu de répit. J'en ai profité pour filer dans son bureau. J'ai jeté un coup d'œil dans l'annuaire de Shreveport

pour trouver le numéro personnel de Patrick Furnan et je l'ai appelé.

— Allô ?

J'ai tout de suite reconnu sa voix, mais j'ai préféré demander :

— Patrick Furnan ?

— Lui-même.

— Pourquoi essayez-vous de me tuer ?

— Quoi ? Qui est à l'appareil ?

— Oh ! ça va, hein ! C'est Sookie Stackhouse. Pourquoi vous acharnez-vous sur moi ?

Long silence.

— Vous essayez de me piéger, là ?

Il se méfiait.

— Comment ? Vous croyez peut-être que j'ai mis votre ligne sur écoute ? Je veux comprendre. Je ne vous ai jamais rien fait. Je ne sors même plus avec Léonard. Vous essayez de me supprimer comme si j'avais la moindre influence sur qui que ce soit ! Vous avez tué la malheureuse Maria-Star. Vous avez tué Christine Larrabee. À quoi ça rime ? Je ne suis pas quelqu'un d'important, moi.

— Vous pensez vraiment que c'est moi qui suis responsable de tout ça ? m'a répondu Patrick Furnan avec lenteur. Que c'est moi qui tue les femmes de la meute ? Moi qui essaie de vous tuer ?

— J'en suis même sûre.

— Vous vous trompez. J'ai appris pour Maria-Star par la presse. Mais... Christine Larrabee est morte ?

Il avait l'air atterré.

— Oui, ai-je confirmé d'une voix aussi incertaine que la sienne, tout à coup. Et on a tenté de me tuer par deux fois. J'ai bien peur que quelqu'un de totalement innocent ne se retrouve pris dans la mêlée. Et, évidemment, je n'ai aucune envie de mourir.

— Ma femme a disparu hier, m'a alors annoncé Furnan d'une voix déformée par l'angoisse et le chagrin. Herveaux l'a enlevée et ce salaud va payer, a-t-il ajouté, grondant de colère.

— Lèn ne ferait jamais ça. (Enfin, j'étais à peu près sûre que Lèn ne ferait jamais ça.) Vous voulez dire que ce n'est pas vous qui avez commandité les assassinats de Maria-Star et de Christine ? Ni les attaques contre moi ?

— Non. Pourquoi est-ce que je m'en prendrais aux femmes ? Les femelles pur-sang sont trop rares pour qu'on élimine celles qui assurent la pérennité de l'espèce. On ne s'en prendrait pas à une femme. Sauf peut-être à Amanda, a-t-il corrigé. (Au temps pour le tact !) Si on devait vraiment liquider certains de nos semblables, c'est aux hommes qu'on s'attaquerait.

— Je crois que Lèn et vous avez besoin de parler. Il n'a pas enlevé votre épouse. De son côté, il pense que vous êtes devenu complètement fou et que vous vous en prenez aux femmes.

Il y a eu un temps mort au bout du fil. Puis Furnan a dit :

— Je pense que vous avez raison pour la discussion. A moins que vous n'ayez tout manigancé pour me placer dans une situation où Herveaux pourrait me tuer.

— Je veux juste vivre assez longtemps pour voir le prochain week-end.

— Je suis d'accord pour rencontrer Herveaux, à condition que vous soyez présente et que vous juriez de dire à chacun ce que l'autre pense. Vous êtes une alliée de la meute, de toute la meute. C'est le moment de le prouver.

Furnan voulait tellement retrouver sa femme qu'il était prêt à me faire confiance.

J'ai songé aux victimes que cette histoire avait déjà faites, à celles qu'elle allait encore faire – dont moi, peut-être. Mais qu'est-ce que c'était que ce sac de nœuds, à la fin ?

— Je le ferai si Lèn et vous acceptez de venir sans arme, ai-je déclaré. Si ce que je suspecte est vrai, vous avez un ennemi commun qui essaie de vous pousser tous les deux à vous entre-tuer.

— Si cette ordure de Herveaux est d'accord, je veux bien tenter le coup. S'il retient ma femme en otage, j'espère pour lui qu'il n'a pas touché à un seul de ses cheveux, et il a intérêt à venir avec elle. Sinon, je jure devant Dieu que je l'étripe.

— Je comprends. Je vais m'assurer qu'il comprend aussi.
On reprendra contact avec vous, lui ai-je promis.
Et j'espérais de tout mon cœur que je disais vrai.

9

Même jour, quelques heures plus tard. Enfin, on était au beau milieu de la nuit, en fait. J'étais sur le point de me jeter dans la gueule du loup (des loups, en l'occurrence), et je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même. Après une série de coups de fil, Lèn et Furnan étaient parvenus à s'entendre sur un lieu de rendez-vous. Je les avais imaginés assis face à face à une table, leurs bras droits respectifs en faction derrière eux, prêts à tirer toute cette affaire au clair. Mme Furnan arriverait, le couple serait de nouveau réuni et tout le monde serait content – plus détendu, du moins. Et je ne serais pas sur la photo souvenir. Je ne ferais même pas partie du décor.

Et pourtant, je me retrouvais dans une zone industrielle désaffectée de Shreveport, celle-là même qui avait servi de cadre à la dernière élection du chef de meute. Enfin, Sam était avec moi, c'était déjà ça. Il faisait noir et froid. Le vent malmenait mes cheveux. Je dansais d'un pied sur l'autre, pressée d'en finir. Quoiqu'il ne soit pas aussi fébrile que moi, je savais que Sam était lui aussi sur des charbons ardents.

C'était ma faute s'il était là. Il brûlait tellement de savoir ce qui se passait chez les lycanthropes que j'avais fini par le lui dire. Après tout, si quelqu'un passait la porte de *Chez Merlotte* avec l'intention de me descendre, Sam avait bien le droit de savoir pourquoi son bar se trouvait transformé en passoire. J'avais bataillé ferme, quand il m'avait annoncé qu'il comptait m'accompagner. Mais le résultat était là : lui et moi, dans le noir et le froid, au milieu de nulle part.

Peut-être que je me racontais des histoires. Peut-être que je ne m'étais pas opposée si fermement que ça à sa venue. Peut-être que je voulais avoir le soutien d'une présence amicale, quelqu'un sur qui compter à mes côtés. Peut-être que j'avais

tout simplement la trouille – OK, OK, le dernier « peut-être » était franchement superflu.

L'air était vif, et on avait tous les deux opté pour le ciré à capuche. Non qu'on ait vraiment besoin des capuches, mais, si le froid s'accentuait, on serait sans doute bien contents de les mettre. La zone industrielle désaffectée, plongée dans un silence lugubre, s'étendait tout autour de nous. On avait atterri dans l'aire de chargement d'une ancienne société de transport routier qui avait dû faire dans le lourd. Dans la lumière glauque des quelques lampadaires qui s'allumaient encore, les grandes portes métalliques coulissantes devant lesquelles se rangeaient les camions pour être déchargés ressemblaient à de gros yeux brillants.

À dire vrai, il y avait un paquet d'yeux brillants, dans les environs, cette nuit-là. On se serait cru dans *West Side Story* : les Sharks et les Jets s'apprêtaient à négocier. Euh... pardon, les loups-garous de la bande de Furnan et les loups-garous de la bande de Herveaux. Les deux clans de la meute allaient peut-être trouver un terrain d'entente. Ou pas. Et, au beau milieu de la mêlée, comme deux cheveux sur la soupe, se tenaient Sam le changeling et Sookie la télépathe.

En sentant approcher cette espèce de vibration rougeâtre qu'émettaient, pour moi, les cerveaux des lycanthropes, je me suis tournée vers Sam et je lui ai dit que je regrettais du fond du cœur de l'avoir laissé venir avec moi.

— J'aurais mieux fait de me taire, ai-je déploré.

— Tu as pris l'habitude de me cacher des choses, Sookie. Mais je veux que tu me dises ce qui t'arrive. Surtout si c'est dangereux.

La méchante petite brise qui s'insinuait entre les bâtiments chahutait sa crinière blonde aux reflets cuivrés. C'était la première fois que je sentais aussi fortement sa différence : Sam est un vrai changeling, un spécimen plutôt rare dans la communauté des Cess. Il peut prendre n'importe quelle forme. Il préfère celle du chien parce que c'est un animal familier généralement amical et qu'on tire rarement sur un chien. J'ai plongé dans l'azur de ses prunelles. Il y avait quelque chose de sauvage dans son regard.

— Ils sont là, m'a-t-il annoncé, le nez levé comme s'il humait l'air.

Bientôt, les deux clans se sont retrouvés à trois mètres de nous, un de chaque côté. Les choses sérieuses allaient commencer.

J'ai reconnu plusieurs visages, parmi les loups-garous du clan Furnan – les plus nombreux. L'inspecteur Cal Myers en faisait partie. Furnan ne manquait pas de culot de venir avec Cal, alors même qu'il clamait son innocence. J'ai aussi reconnu l'adolescente que Furnan avait prise pour célébrer sa victoire sur Jackson Herveaux – une sorte de récompense, en somme. Elle semblait avoir vieilli de mille ans.

La bande de Lèn comprenait la rousse Amanda – qui m'a saluée de la tête, la mine fermée – et quelques autres lycanthropes que j'avais vus à *La queue du Loup*, le soir où j'y étais allée avec Quinn. La serveuse filiforme qui portait ce jour-là un corselet de faux cuir rouge se trouvait juste derrière Lèn. Elle était à la fois surexcitée et morte de peur. A ma grande surprise, Dawson était là aussi. Il faut croire qu'il n'était pas aussi «loup solitaire» qu'il voulait bien le laisser penser.

S'écartant de leurs partisans, Lèn et Furnan se sont alors avancés.

Voici comment il était prévu que les pourparlers – les négociations, la rencontre au sommet, appelez ça comme vous voulez – se déroulent : je devais prendre place entre Lèn et Furnan, chacun d'eux me tenant la main, et j'étais censée jouer les détecteurs de mensonges sur pattes pendant qu'ils discuteraient. J'avais juré de dire à chacun si l'autre mentait – pour autant que mon don me le permettait, du moins. Je suis certes capable de lire dans l'esprit d'autrui, mais on peut orienter ses pensées, les modifier ou même les cacher. Je ne m'étais encore jamais prêtée à ce genre d'exercice et j'espérais me montrer à la hauteur de l'enjeu. Peut-être que, grâce à ma modeste contribution, je pourrais indirectement mettre un terme à ce jeu de massacre.

Lèn s'est approché de moi avec raideur, la dureté de ses traits encore accentuée par la lumière crue des lampadaires. C'est seulement à ce moment-là que j'ai remarqué à quel point il

avait maigri, et vieilli aussi. Il commençait à grisonner, lui qui avait auparavant une belle crinière d'un noir bleuté, quand son père était encore en vie. Patrick Furnan n'avait pas l'air d'aller mieux. Il avait toujours eu une certaine tendance à l'embonpoint, mais, là, il semblait bien avoir pris neuf ou dix kilos. L'exercice du pouvoir ne lui avait pas réussi. Et le choc causé par l'enlèvement de sa femme avait laissé des traces.

J'ai alors fait quelque chose que je n'aurais jamais cru faire un jour : je lui ai pris la main. J'ai immédiatement été assaillie par le déferlement de ses pensées. J'avais du mal, d'habitude, à pénétrer l'esprit des Cess. Mais il était tellement concentré que je parvenais à me faufler sans difficulté dans son tortueux cerveau de lycanthrope. J'ai tendu ma main gauche à Lèn. Il l'a serrée si fort que, sur le coup, j'ai été submergée. Au bout d'une bonne minute, et au prix d'un effort colossal, j'ai réussi à canaliser leurs pensées pour ne pas me laisser déborder. Il leur serait assurément facile de mentir de vive voix, mais ce le serait beaucoup moins mentalement. Pas en continu, du moins, et pas de façon cohérente. J'ai fermé les yeux. Ils ont tiré à pile ou face. C'est Lèn que le sort a choisi pour poser la première question.

— Pourquoi avez-vous tué ma femme, Furnan ? C'était une pur-sang et elle était aussi douce qu'un lycanthrope peut l'être.

Prononcer ces mots semblait lui arracher la gorge.

— Je n'ai jamais ordonné à aucun des miens de tuer l'un des vôtres, a affirmé Furnan, avec une telle lassitude qu'on en venait à se demander comment il tenait encore debout.

Et, côté mental, c'était à peu près la même chose : ses pensées s'enchaînaient lentement, péniblement, suivant le chemin qu'elles avaient fini par creuser à force d'être ressassées. Elles étaient plus faciles à lire que celles de Lèn. Il était sincère.

Lèn était tout ouïe, lui aussi. Il s'est empressé de préciser sa pensée.

— Avez-vous commandité, auprès de quelqu'un d'extérieur à la meute, le meurtre de Maria-Star, de Sookie et de Mme Larrabee ?

— Je n'ai jamais donné l'ordre à qui que ce soit de tuer l'un des vôtres, a répondu Furnan. Jamais.

J'ai confirmé :

— Il pense ce qu'il dit.

Malheureusement, Furnan n'en avait pas fini.

— Je vous hais, a-t-il poursuivi de cette même voix morne.

Et je serais ravi que vous vous fassiez écraser. Mais je n'ai tué personne.

— Ça aussi, il le pense, ai-je maugréé.

Il n'aurait pas pu la fermer, non ?

— Comment pouvez-vous prétendre être innocent alors que Cal Myers est là, à vos côtés, et qu'il a poignardé Maria-Star à mort ? a fulminé Lèn.

Furnan a eu l'air troublé.

— Cal n'a rien à voir là-dedans, a-t-il protesté.

— Il pense ce qu'il dit, ai-je assuré à Lèn.

Puis je me suis tournée vers Furnan.

— C'est Cal qui a assassiné Maria-Star.

Bien qu'extrêmement concentrée, j'ai parfaitement perçu les murmures qui commençaient à se faire entendre autour de Cal Myers et j'ai vu les autres partisans de Furnan s'écartez de lui comme s'il avait la peste.

C'était au tour de Furnan de poser une question.

— Ma femme, a-t-il murmuré d'une voix enrouée. Pourquoi elle ?

— Je n'ai pas enlevé Libby, a affirmé Lèn. Je ne m'en prendrais jamais à une femme, encore moins à une pur-sang avec des petits. Et je n'ordonnerais jamais à personne de le faire.

Il était sincère.

— Lèn ne l'a pas fait et n'en a pas donné l'ordre, ai-je confirmé.

Mais Lèn vouait une haine farouche à Patrick Furnan. Rien n'obligeait Furnan à tuer Jackson Herveaux, à la fin de la dernière épreuve de la compétition qui les avait opposés pour l'élection du chef de meute. Pourtant, il l'avait fait. Il avait préféré commencer son règne en éliminant son rival. Autrement dit, en s'ôtant une belle épine du pied : Jackson Herveaux ne se serait jamais soumis à son autorité.

Il l'aurait constamment remise en cause et ce, pendant des années. Je recevais des ondes des deux côtés, des bribes d'idées si violentes que ma tête me semblait sur le point d'exploser.

— Calmez-vous, tous les deux, leur ai-je ordonné.

Derrière moi, je sentais Sam, sa chaleur, le rayonnement de son esprit en alerte.

— Ne me touche pas, Sam, d'accord ? lui ai-je soufflé.

Il a compris et a reculé.

— Aucun de vous deux n'a tué celles qui ont été assassinées. Et aucun de vous deux n'a commandité leur meurtre. Pour autant que je sache, ai-je ajouté par précaution.

— Livrez-nous Cal Myers, qu'on l'interroge, a aboyé Lèn.

— Mais alors, où est ma femme ? a grondé Furnan au même moment.

— Morte et enterrée, a répondu une voix claire et forte. Et je suis prête à la remplacer. Quant à Cal, il est à moi.

On a tous levé la tête, parce que la voix provenait du toit d'un des bâtiments. Il y avait quatre loups-garous là-haut, et la petite brune qui venait de parler était la plus près du bord. Elle avait un vrai sens de la mise en scène, il faut le reconnaître. Les femmes, chez les lycanthropes, peuvent avoir une certaine position et un certain pouvoir, mais elles ne peuvent jamais accéder au statut de chef de meute. Pourtant, du haut de son mètre soixante, cette femme-là était manifestement puissante et obéie. Elle s'était préparée à changer de forme, ce qui signifie qu'elle était nue. À moins qu'elle n'ait voulu montrer à Furnan ce qu'elle avait à lui offrir. Autrement dit : beaucoup, tant en quantité qu'en qualité.

— Priscilla ! s'est exclamé Furnan.

Vous imaginez un loup-garou appelé Priscilla, vous ? Je n'ai pas pu retenir le sourire que je sentais se dessiner sur mes lèvres. Ce n'était pourtant pas le moment.

— Vous la connaissez ! a aussitôt accusé Lèn en fusillant Furnan du regard. Elle fait partie de votre plan, c'est ça ?

J'ai répondu à la place de Furnan. C'est sorti tout seul.

— Non.

J'ai tenté de faire le tri parmi toutes les pensées qui m'assaillaient, pour en trouver une à laquelle me raccrocher.

— Furnan, Cal est sous la coupe de Priscilla. Il vous a trahi.

— Je me suis dit que si je liquidais trois ou quatre femelles clés, vous vous entre-tueriez, a repris Priscilla dans un ricanement. Dommage que ça n'ait pas marché !

— C'est qui, celle-là ? a grondé Lèn, s'adressant toujours à Furnan.

— C'est la femelle d'Arthur Hebert, un chef de meute du comté St. Catherine.

St. Catherine était à des lieues d'ici, dans le Sud, juste à l'est de La Nouvelle-Orléans, la région qui avait pris Katrina de plein fouet.

— Arthur est mort, a déclaré Priscilla Hebert. Nous n'avons plus de territoire. Il nous faut le vôtre.

Eh bien, ça avait le mérite d'être clair.

— Cal, pourquoi as-tu fait ça ? a demandé Furnan en se tournant vers son bras droit.

Cal aurait dû sauter sur le toit pendant qu'il en était encore temps. Les alliés de Furnan et ceux de Lèn formaient désormais un cercle autour de lui.

— Cal est mon frère, a annoncé Priscilla. Et vous n'avez pas intérêt à toucher à un cheveu de sa tête ni même à un seul poil de sa fourrure.

Mais il y avait comme une petite pointe de désarroi dans sa voix, subitement. Cal a levé les yeux vers sa sœur. Il avait parfaitement réalisé dans quel pétrin il se trouvait, et je lisais dans son esprit qu'il aurait préféré qu'elle se taise.

Ce devait être sa dernière pensée.

Le bras de Furnan, soudain couvert de poils, a semblé jaillir de sa manche. Il a frappé son ex-lieutenant au ventre, avec une telle force qu'il l'a carrément éviscéré d'un coup. Les griffes de Lèn ont emporté l'arrière de la tête de Cal alors que, déjà, son corps s'écroulait. Le sang du traître a giclé au-dessus de moi en décrivant un arc parfait. Dans mon dos, je sentais Sam vibrer de cette énergie annonciatrice d'une métamorphose prochaine, déclenchée par la tension palpable, l'odeur du sang et le petit cri qui m'avait échappé.

Priscilla a poussé un rugissement de rage et de douleur et, avec une grâce surhumaine, a bondi du toit sur le parking, à la tête de ses troupes.

La guerre était déclarée.

On s'est mêlés aux loups de Shreveport, Sam et moi. Comme la meute de Priscilla commençait à se refermer en tenaille sur nous, Sam m'a annoncé :

— Je vais me changer, Sookie.

Je ne voyais pas vraiment ce qu'un colley allait bien pouvoir faire dans une telle situation, mais j'ai acquiescé :

— OK, boss.

Il m'a regardée avec un petit sourire en coin, s'est déshabillé en deux temps, trois mouvements et s'est accroupi. L'air frais de la nuit s'est soudain rempli de bruits bizarres, ces frottements visqueux qui évoquent des cailloux remués dans un magma épais et accompagnent la métamorphose de l'homme en animal. Dénormes loups se redressaient et s'ébrouaient tout autour de moi. J'ai reconnu sans peine Lèn et Furnan parmi eux. J'ai essayé de compter les membres de la meute de Shreveport – qui, tout à coup, faisaient bloc face à l'ennemi commun –, mais ils se déplaçaient, prenant position pour se préparer à l'attaque, et il était impossible de les dénombrer.

Je me suis retournée pour caresser Buffy – c'était le nom que j'avais donné au colley de Sam avant de découvrir que le chien et l'homme ne faisaient qu'un – et je me suis retrouvée nez à nez avec un... lion !

— Sam ? ai-je soufflé, la gorge soudain nouée.

Le rugissement qu'il a poussé en réponse a semblé arrêter le temps : tout s'est figé pendant un moment. Au début, les loups de Shreveport ont paru tout aussi terrifiés que ceux de St. Catherine. Mais ils ont apparemment fini par comprendre que Sam était de leur côté, et de petits jappements d'excitation se sont élevés entre les bâtiments abandonnés.

Puis la bataille a commencé.

Sam tournait autour de moi, essayant de me protéger partout à la fois. Vainement, évidemment – bel effort, cependant. Il faut dire qu'en tant qu'humaine, désarmée qui plus est, j'étais complètement sans défense, dans cette mêlée. Ce

n'était pas une sensation très agréable – c'était même absolument terrifiant, pour tout vous avouer.

J'étais ce qui se faisait de plus vulnérable dans la place.

Sam était magnifique. Ses énormes pattes fendaient l'air et, quand il frappait un loup de plein fouet, le loup tombait et ne se relevait pas. Quant à moi, je sautais partout, bondissant comme un elfe fou, faisant de mon mieux pour ne pas me trouver dans les pattes des combattants. Je ne parvenais pas à avoir une vue d'ensemble de la bataille. Mais j'ai quand même compris que des groupes de loups de St. Catherine se dirigeaient vers Furnan, vers Lèn et vers Sam. Ces petits commandos avaient visiblement été chargés d'éliminer les leaders. Autant dire que tout ça avait été bien orchestré. Priscilla Hebert n'avait pas réussi à sortir son frère à temps du guêpier dans lequel elle l'avait fourré, mais ça ne l'empêchait pas de mettre son plan à exécution.

Comme je ne représentais pas une menace, personne ne semblait faire attention à moi. Mais avec ma chance habituelle, j'allais bien finir par me faire assommer par un de ces combattants acharnés et par me retrouver dans un tout aussi sale état que si j'avais été visée. Priscilla, qui s'était changée en louve grise, avait, quant à elle, choisi Sam comme adversaire. Sans doute voulait-elle prouver que c'était elle qui avait le plus de cran, puisqu'elle s'attaquait à la plus grosse et à la plus dangereuse de toutes les cibles. Mais, tandis qu'elle se frayait un chemin vers le lion, Amanda ne cessait de lui mordre les pattes postérieures. Priscilla s'est d'abord contentée de tourner la tête vers l'importune – plus petite qu'elle et donc sans doute indigne de son intérêt – en retroussant les babines. Amanda s'écartait immédiatement, esquivant sa rivale avec souplesse. Mais, à peine Priscilla reprenait-elle sa progression vers le lion qu'Amanda repartait à l'attaque. Elle a fini par la mordre si fort que l'os de la patte a cédé. À la simple irritation venait de succéder la douleur. Cette fois, Priscilla a riposté de toute la puissance de sa fureur. Avant même que j'aie le temps de souffler un « Oh, non ! » épouvanté, elle avait déjà refermé ses mâchoires d'acier sur le cou d'Amanda et lui avait brisé la nuque.

Alors que je restais là à la regarder, pétrifiée d'horreur, la féroce louve grise a laissé choir la dépouille de sa victime pour faire aussitôt volte-face et se ruer sur Sam. Elle lui a sauté sur le dos et lui a planté ses crocs dans le cou. Il a eu beau se secouer dans tous les sens, impossible de la déloger.

C'est alors que quelque chose en moi a craqué, aussi sûrement que les vertèbres dans la nuque d'Amanda. J'ai complètement perdu la tête et j'ai bondi sur la louve, comme si j'en étais une, moi aussi, une louve défendant son petit. Pour éviter de glisser, j'ai noué les bras autour du cou de Priscilla et j'ai plaqué mes cuisses contre ses flancs. Puis je me suis mise à serrer jusqu'à avoir pratiquement l'impression de m'enlacer moi-même. Cependant, Priscilla refusait toujours de lâcher prise. Elle s'est mise à se balancer d'un bord à l'autre pour essayer de me faire tomber. Mais je m'agrippais à elle comme un petit singe se cramponne à sa mère – dans la version kamikaze du genre.

Elle a fini par relâcher son emprise sur Sam pour s'occuper de moi. Je serrais, je serrais, je serrais de toutes mes forces. Elle a voulu me mordre, mais, vu ma position, elle ne parvenait pas à m'atteindre. Tout juste réussissait-elle à m'égratigner les mollets de la pointe de ses crocs, en se tordant le cou. Je sentais à peine la douleur, et cela ne m'empêchait pas de resserrer mon étreinte. Je commençais à avoir horriblement mal aux bras, mais, si jamais je flanchais, je savais que j'étais bonne pour rejoindre Amanda.

Tout cela n'a duré qu'un instant, mais j'ai eu l'impression d'essayer d'étrangler cette maudite louve durant une éternité. Je ne lui disais pas intérieurement : « Crève, crève ! » non plus ; je voulais juste qu'elle arrête de faire ce qu'elle faisait. Et elle n'arrêtait pas, bon sang ! Et puis, soudain, il y a eu un autre rugissement assourdissant, et d'énormes crocs ont étincelé à moins de trois centimètres de mon bras. J'ai compris qu'il était temps pour moi de passer le relais. À la seconde où j'ai lâché prise, je suis tombée de mon perchoir et j'ai roulé à terre avant de m'arrêter quelques mètres plus loin.

Il y a alors eu une sorte de petit *pop !* et Claudine est subitement apparue au-dessus de moi. Elle était en débardeur

et en pantalon de pyjama et elle avait un oreiller à la main. Entre ses jambes rayées, j'ai vu le lion arracher la tête de la louve d'un coup de dents, la recracher posément, puis se redresser pour surveiller les alentours et évaluer la prochaine menace.

Un des loups a soudain sauté à la gorge de Claudine. J'ai alors eu la preuve qu'elle était bien réveillée. Elle l'a attrapé par les oreilles et l'a envoyé valser, profitant de l'élan qu'il avait pris pour le projeter au loin comme un vulgaire paquet de linge sale. En un clin d'œil, elle s'était débarrassée de l'énorme bête aussi facilement qu'un gamin shootant dans une canette vide. Le loup s'est écrasé sur le quai de déchargement avec un craquement sinistre qui avait quelque chose de définitif. La vitesse à laquelle ce petit problème avait été réglé m'a laissée sans voix.

Et Claudine n'avait même pas bougé ! Un pied de chaque côté de mon torse, elle montait la garde, fidèle au poste. Quant à moi, pas si bête, je me tenais tranquille, vous pouvez me croire. En fait, j'étais surtout morte de fatigue et de peur, et quelque peu ensanglantée, par-dessus le marché – quoique seul le sang qui maculait mes jambes m'ait semblé être le mien. C'est fou ce que vous pouvez être vidé, après un combat. Ça dure si peu de temps ; pourtant, en un éclair, toutes vos ressources physiques et psychiques sont épuisées. Enfin, chez les humains, du moins. Claudine paraissait plutôt en forme, pour sa part.

— Allez ! Amène-toi, tas de poils ! a-t-elle jeté à un loup-garou qui se faufilait derrière elle, en lui faisant signe d'approcher des deux mains.

Elle s'était retournée-en réalité, seul son torse avait pivoté : une manœuvre absolument impossible à exécuter pour un humain ordinaire. Le loup a bondi. Même faute, même punition : il a n'a pas tardé à rejoindre son congénère. Et Claudine n'était même pas essoufflée. Ses yeux étaient plus grands que d'habitude, son regard plus résolu, et elle s'était ramassée sur ses jambes, en position de combat, manifestement prête à en découdre.

Rugissements, grondements, aboiements et hurlements de douleur n'avaient cessé de monter en puissance – ainsi que d'autres bruits suspects que je préférais ne pas chercher à

identifier. Cependant, au bout de cinq ou six minutes de lutte acharnée, le silence est peu à peu retombé.

Claudine ne m'avait pas accordé un regard jusque-là, trop occupée à assurer ma défense pour cela. Quand elle a enfin baissé les yeux vers moi, je l'ai vue grimacer. Je devais être en piteux état.

— Je suis arrivée un peu tard, s'est-elle excusée, en m'enjambant pour venir se placer sur le côté.

Elle s'est penchée pour me tendre la main. En un clin d'œil, je me suis retrouvée debout. Je l'ai serrée dans mes bras, non seulement parce que j'en avais envie, mais aussi parce que j'en avais besoin. Claudine sent toujours divinement bon, et son corps semble curieusement plus ferme que celui d'un humain. Elle a paru ravie de me rendre mon étreinte et on est restées dans les bras l'une de l'autre un long moment, le temps que je me remette de mes émotions.

J'ai ensuite relevé la tête pour jeter un regard circulaire. J'appréhendais ce que j'allais voir. Les vaincus gisaient pêle-mêle autour de nous, sur le sol maculé de taches sombres. Ici et là, un loup mal en point fouillait du museau les tas de cadavres, à la recherche d'un compagnon. Le lion était couché à quelques mètres de nous. Il haletait et sa fourrure était ensanglantée. Il avait une plaie ouverte au garrot — la blessure causée par Priscilla — et une autre morsure au niveau de l'échiné.

Je ne savais pas par où commencer.

— Merci, Claudine, ai-je murmuré en l'embrassant sur la joue.

— Je n'arriverai pas toujours à temps, m'a-t-elle avertie. Ne crois pas que tu puisses compter sur un sauvetage systématique.

— Est-ce que je me balade avec une espèce de bouton d'alarme quelque part ? Un truc relié au commissariat central des fées ou quelque chose de ce genre ? Comment as-tu su que j'avais besoin de toi ?

J'ai bien vu qu'elle ne me répondrait pas.

— Quoi qu'il en soit, je te dois une fière chandelle. Au fait, tu sais que j'ai rencontré mon arrière-grand-père, j'imagine ?

Je me sentais d'humeur loquace, subitement. Le bonheur d'être encore en vie, j'imagine.

Elle a hoché la tête avec une certaine révérence.

— Le prince est mon grand-père, m'a-t-elle expliqué.

— Oh ! Alors, on est un peu cousins ?

Elle a baissé les yeux vers moi. Son regard noir était profond et serein. Elle n'avait vraiment rien d'une femme qui venait juste de tuer deux loups en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

— Oui, je suppose.

— Et alors, comment tu l'appelles ? Grand-papa ? Papy ?

— Je l'appelle « sire ».

— Oh !

Elle s'est éloignée pour examiner de plus près les deux lycanthropes dont elle s'était si prestement débarrassée (j'étais sûre qu'ils étaient bien morts, quant à moi). J'en ai profité pour aller voir le lion. Je me suis accroupie à côté de lui et je lui ai passé le bras autour du cou. Il a émis une sorte de grondement sourd. Machinalement, je lui ai gratouillé le front et l'arrière des oreilles, comme je le faisais avec Bob. Le grondement s'est amplifié.

— Je te remercie du fond du cœur, Sam, lui ai-je dit. Tu m'as sauvé la vie. Es-tu grièvement blessé ? Est-ce que je peux te soigner ?

Le lion a poussé un gros soupir et a posé la tête par terre.

— Tu es fatigué ?

L'air autour de lui a commencé à vibrer, et je me suis écartée. Je savais ce qui allait arriver. Quelques instants plus tard, le corps couché à côté de moi n'était plus celui d'un félin mais celui d'un homme. Je l'ai examiné avec anxiété. Il avait toujours des plaies, mais elles étaient beaucoup plus petites que celles du lion qu'il avait été. Tous les changelings sont dotés de capacités d'auto-guérison stupéfiantes. Je ne me suis même pas formalisée de voir mon boss nu comme un ver. C'est dire à quel point ma vie avait changé. J'avais largement dépassé ça, maintenant – encore une chance, parce que j'étais littéralement entourée de mecs à poil (enfin, avec beaucoup moins de poils qu'avant, et il y avait aussi pas mal de nanas dans le tas). Les cadavres recouvriraient forme humaine, de même que les loups blessés.

Le spectacle était moins difficile à supporter, quand tous ces corps étaient encore sous leur forme animale.

Cal Myers et sa sœur Priscilla étaient morts – rien d'étonnant –, tout comme les deux lycanthropes dont Claudine s'était occupée. Amanda était morte. La fille filiforme que j'avais vue à *La queue du Loup* avait survécu, malgré de graves blessures à la cuisse. J'ai aussi reconnu le serveur d'Amanda. Il semblait indemne. À la manière dont il se tenait, Tray Dawson avait vraisemblablement le bras cassé.

Patrick Furnan gisait au centre d'un cercle de cadavres et de blessés, tous du clan de Priscilla. J'ai réussi non sans difficulté à me frayer un chemin jusqu'à lui. Je sentais tous les yeux posés sur moi, tant ceux des humains que ceux des lycanthropes encore sous leur apparence de bête. J'ai cherché sa carotide : rien. J'ai tâté son pouls : rien. J'ai même posé la main sur son cœur : rien.

— C'est fini, leur ai-je annoncé.

Tous les loups survivants se sont alors mis à hurler à la mort. Brrr ! Mais le plus impressionnant, c'étaient encore les hurlements des lycanthropes qui avaient repris forme humaine.

Lèn s'est avancé vers moi d'un pas chancelant. En dépit des grandes traînées de sang coagulé qui recouvriraient son torse, il ne semblait pas sérieusement blessé. Il a enjambé le cadavre de Priscilla, lui donnant un coup de pied au passage. Puis il est venu s'agenouiller auprès de Patrick Furnan, tête baissée comme s'il lui rendait un dernier hommage. Quand il s'est relevé, il avait le regard sombre, une expression féroce et résolue dans les prunelles.

— Je suis le chef de cette meute ! a-t-il alors proclamé avec force.

Un étrange silence a envahi le champ de bataille – le temps pour les survivants de se faire à cette idée, sans doute.

— Il vaut mieux que tu partes, maintenant, m'a conseillé Claudine, derrière moi.

J'ai sursauté. J'étais restée figée, fascinée par la beauté de Lèn, par cette sorte de sauvagerie primitive qui émanait de lui.

— Hein ? Pourquoi ?

— Ils vont célébrer leur victoire, m'a-t-elle expliqué. Et l'accession au statut de chef de meute de leur nouveau leader.

Joignant les poings, la serveuse filiforme les a brusquement abattus sur le crâne d'un ennemi tombé à terre, mais toujours vivant jusqu'alors. Les os se sont brisés avec un craquement sinistre. Tout autour de moi, les vaincus étaient exécutés – les plus grièvement blessés, du moins.

Un petit groupe de trois d'entre eux, deux femmes et un adolescent, se sont traînés aux pieds de Lèn pour s'agenouiller devant lui, la tête rejetée en arrière. Ils lui offraient leur gorge en signe de soumission. Lèn était dans un état d'extrême – et manifeste – excitation. Je me suis souvenue de la façon dont Patrick Furnan avait célébré sa propre victoire, lors de l'élection du chef de meute. Je me suis demandé si Lèn allait tuer ses otages ou les violer. J'ai voulu protester. Mais avant que j'aie ouvert la bouche – sans bien savoir ce que j'allais dire, d'ailleurs –, la main de Sam m'avait déjà bâillonnée. J'étais folle de rage et d'indignation. Mais j'ai eu beau lui faire les gros yeux, il n'a rien voulu savoir. Il s'est contenté de secouer la tête avec fermeté. Il a soutenu mon regard furibond pendant un long moment, pour s'assurer que j'allais me tenir tranquille, puis il a ôté sa main. Il m'a alors prise par la taille pour m'entraîner brusquement à l'écart. Claudine nous a emboîté le pas tandis qu'on s'éloignait tous les deux à grandes enjambées. Je regardais obstinément devant moi.

J'ai essayé de ne pas prêter attention aux bruits qui s'élevaient derrière moi. Je préférais ne pas savoir.

10

Sam a enfilé les vêtements de rechange qu'il avait dans son pick-up avec une déconcertante décontraction.

— Il faut que je retourne me coucher, nous a annoncé Claudine, comme si elle s'était juste levée pour faire sortir le chat ou aller aux toilettes.

Et *pop !* Elle a disparu.

Comme Sam était blessé, je lui ai proposé de prendre le volant. Il m'a tendu les clés sans discuter. On a démarré en silence. J'ai eu un peu de mal à retrouver l'autoroute pour rentrer à Bon Temps : j'étais encore sous le choc.

— C'est une réaction normale, quand on vient de se battre, a murmuré Sam. Cette brusque excitation sexuelle.

Je me suis bien gardée de vérifier si ce genre de réaction affectait également mon passager.

— Oui, je sais. J'ai quelques combats à mon actif, moi aussi – dont je me serais bien passée, d'ailleurs.

— Sans compter que Lèn vient d'accéder au titre de chef de meute : raison de plus pour... manifester sa joie.

— Oui, mais s'il a fait tout ce grabuge, c'était quand même pour venger la mort de Maria-Star.

Selon moi, il n'aurait donc pas dû être d'humeur à célébrer quoi que ce soit.

— Il a «fait tout ce grabuge » parce qu'il se sentait menacé, a rectifié Sam. C'est vraiment bête que Furnan et Léonard ne se soient pas assis à une table avant que les choses ne tournent au vinaigre. Ils auraient pu comprendre ce qui se passait bien plus tôt. Si tu ne les y avais pas poussés, ils auraient continué à s'écharper et ils auraient fini par déclencher une véritable guerre ouverte au sein de la meute. Priscilla Hebert n'aurait

même pas eu à lever le petit doigt : ils auraient fait tout le boulot à sa place.

Oui, eh bien, moi, j'en avais marre des lycanthropes, de leur agressivité et de leur fierté imbécile.

— C'est pour moi que tu as fait tout ça, Sam. C'est ma faute si tu es blessé. Ça me rend malade. Sans toi, je serais morte, à l'heure qu'il est. J'ai une énorme dette envers toi. Et je suis affreusement désolée.

— Ta vie compte beaucoup pour moi, Sookie.

Sur ce, il a fermé les yeux et il s'est endormi. Il a dormi pendant tout le trajet jusqu'au bar. Il boitait, lorsqu'il a monté les marches de son mobile home, et il a claqué la porte derrière lui sans se retourner. Je me suis sentie un peu abandonnée et franchement déprimée, quand j'ai pris ma voiture. Je suis rentrée chez moi, en me demandant sous quelle rubrique j'allais bien pouvoir consigner ce nouvel épisode dans le journal de ma petite vie pas si tranquille que ça.

J'ai trouvé Amélia et Pam assises dans la cuisine. Amélia sirotait une tisane et Pam faisait de la broderie. Ses mains voltigeaient tandis que l'aiguille criblait le tissu, trop vite pour qu'un œil humain puisse suivre. Je ne sais pas ce qu'il y avait de plus stupéfiant : sa virtuosité ou le choix de son passe-temps.

— Qu'est-ce que vous avez fabriqué, Sam et toi ? m'a demandé ma coloc avec un sourire entendu. On dirait qu'il ne t'a pas ménagée...

Puis elle m'a regardée plus attentivement, et son sourire s'est évanoui.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, Sookie ?

Pam a même posé sa broderie pour me lancer d'un ton réprobateur :

— Cette odeur de sang et de guerre... Tu empestes, Sookie !

C'est alors que je me suis examinée. Seigneur ! J'étais dans un état ! Mes vêtements étaient sales, déchirés de partout et couverts de sang. Ma jambe me faisait un mal de chien. Il était temps qu'on me soigne. Et quelles meilleures infirmières aurais-je pu trouver qu'Amélia la Sorcière et Pam l'Immortelle ? Pam était bien un peu excitée à la vue de ma plaie ouverte au mollet, mais elle s'est contrôlée, comme la gentille vampire bien élevée

qu'elle était. Je savais qu'elle irait tout raconter à Éric, mais je m'en fichais.

Amélia a jeté un sort de guérison sur ma blessure.

— La magie curative n'est pas vraiment mon fort, s'est-elle excusée avec modestie.

Mais le sort a quand même dû faire de l'effet, parce que mes élancements ont cessé.

— Tu n'as pas peur ? m'a-t-elle alors demandé. C'est une morsure de loup-garou. Et si tu l'avais attrapée ?

— La lycanthropie, tu veux dire ? Ça ne s'attrape pas comme ça, tu sais. C'est bien moins facile à choper que la plupart des maladies transmissibles, lui ai-je assuré.

Je le savais pour avoir posé la question à quasiment tous les changelings que j'avais rencontrés. Ils étaient bien renseignés : eux aussi avaient des médecins et des chercheurs, après tout.

— Il faut se faire mordre plusieurs fois et sur plusieurs parties du corps pour être contaminé, en général. Et encore, même avec tout ça, ce n'est pas sûr que ça marche.

Ce n'est pas comme la grippe ou un banal rhume. En plus, il suffit de nettoyer la morsure juste après pour que les risques de contagion plongent d'un coup. J'avais vidé une bouteille d'eau sur ma jambe avant de monter dans ma voiture.

— Donc, ça ne me préoccupe pas plus que ça, ai-je conclu. Mais j'ai mal, et j'ai bien peur de garder une belle cicatrice.

— Eric ne sera pas content, a commenté Pam avec un sourire réjoui. Tu as mis ta vie en danger pour des lycanthropes et tu sais en quelle piètre estime il les tient, a-t-elle renchéri.

— Ouais, ai-je marmonné, pas plus impressionnée que ça. Eh bien, qu'il aille se faire voir.

Le sourire de Pam s'est encore élargi.

— Ce sera répété, amplifié et déformé, a-t-elle répondu, ravie.

— Pourquoi ça t'amuse tellement de l'asticoter comme ça ? lui ai-je demandé d'une voix pâteuse.

Je sentais la fatigue me tomber dessus brusquement : le contrecoup, sans doute.

— Quand on m'en donne autant l'occasion, je trouverais dommage de m'en priver, a-t-elle jubilé.

Amélia et elle m'ont ensuite abandonnée à mon triste sort et je me suis retrouvée seule, dans mon lit et en vie. A peine étaient-elles sorties de ma chambre que je m'endormais comme une masse.

La douche que j'ai prise le lendemain matin tenait de la jouissance pure. Dans la liste de mes meilleures douches de tous les temps, elle arrivait bien en quatrième position. (La première étant celle que j'avais partagée avec Éric. Rien que d'y penser, j'en avais des frissons partout.) Je me suis récurée de la tête aux pieds. Ma jambe n'avait pas l'air trop moche et, bien que je sois percluse de courbatures pour avoir forcé sur des muscles qui n'étaient pas habitués à ce genre de traitement, j'avais le sentiment que, si on avait frôlé la catastrophe, le pire avait été évité et le mal vaincu. Enfin, plus ou moins. En tout cas, c'était l'idée.

Pendant que je me rinçais les cheveux, j'ai repensé à Priscilla Hebert. Pour ce que j'en savais, elle avait seulement voulu sauver sa meute devenue SDF et elle avait recherché un territoire suffisamment affaibli pour y installer son QG. Peut-être que si elle était venue trouver Patrick Furnan en lui expliquant son problème, il les aurait volontiers accueillis, elle et les siens. Mais il n'aurait jamais renoncé à son autorité. Il avait tué Jackson Herveaux pour l'obtenir, alors il n'aurait sûrement pas accepté de la partager avec Priscilla — pour peu que les lois des loups-garous l'aient permis, ce qui semblait peu probable, à plus forte raison si l'on considérait le statut tout à fait exceptionnel que s'était adjugé Priscilla : chef de meute au féminin.

Enfin, elle n'était plus rien du tout, maintenant.

Sur le principe, je l'admirais d'avoir pris tant de risques pour trouver à sa meute un nouveau territoire. Mais, pour l'avoir vue en chair et en os, je ne pouvais que me féliciter de son échec.

Propre et ragaillardie par cette revigorante petite douche, je me suis séché les cheveux et je me suis maquillée. J'étais de service pour le déjeuner, ce qui signifiait que je devais être *Chez*

Merlotte à 11 heures. J'ai enfilé mon uniforme de serveuse – pantalon noir et sweat-shirt blanc –, lacé mes Reebok et finalement décidé de ne pas m'attacher les cheveux, pour changer.

Étant donné les circonstances, je trouvais que j'allais plutôt bien.

Il y avait eu beaucoup de morts et les événements de la nuit laisseraient de profondes séquelles, mais du moins la meute ennemie avait-elle été vaincue : la région de Shreveport était tranquille pour un moment. La guerre avait été expédiée et le secret des lycanthropes n'avait pas été éventé – quoique ce ne soit que partie remise : ils allaient bien devoir se décider un jour à dévoiler leur existence au reste du monde. Et le plus tôt serait sans doute le mieux. Car, les vampires étant « sortis du cercueil », le risque que quelqu'un vende la mèche devenait chaque jour de plus en plus grand.

J'ai rangé cette considération au rayon « pas mon problème » et je suis passée à autre chose.

Que ce soit parce que la blessure était bénigne ou grâce aux bons soins de ma sorcière de colocataire, ma plaie au mollet n'était déjà plus qu'une égratignure. J'avais bien des meurtrissures sur les bras et sur les jambes, mais ça ne se verrait pas, sous mon uniforme. Et, comme il faisait plutôt frais, rien ne m'obligeait à retrousser mes manches. À dire vrai, une veste n'aurait pas été de trop et j'ai regretté de ne pas en avoir jeté une sur mes épaules avant de partir bosser. Amélia ne s'étant pas manifestée, j'ignorais si Pam dormait ou non dans mon « trou à rats » – ma planque à vampires, dans l'armoire de la chambre d'amis. Hé ! Encore un truc qui n'était pas mon problème.

Tout en conduisant, j'ai continué à ajouter des alinéas à la liste des choses qui ne me concernaient pas et n'auraient pas dû me préoccuper. Mais, en arrivant au boulot, je me suis arrêtée net. À la vue de mon boss, tout un tas de pensées que je n'avais pas vues venir se sont bousculées au portillon. Non que Sam ait eu l'air en piteux état. Il m'a semblé normal, en tout cas fidèle à lui-même, quand je suis entrée dans son bureau pour y déposer mon sac, comme d'habitude. En fait, cette petite bagarre

paraissait même lui avoir donné la pêche. Peut-être que ça lui avait fait du bien de se changer en quelque chose de plus agressif qu'un colley... Peut-être que ça ne lui avait pas déplu de se faire quelques loups-garous, d'ouvrir quelques panses velues, de briser quelques échines...

Bon, d'accord, mais à qui avait-il sauvé la vie en ouvrant les panses et en brisant les échines en question, hein ? Je me suis secouée mentalement et, sans réfléchir, je me suis penchée pour déposer un baiser sur sa joue. Ah ! L'odeur de Sam ! Ce mélange d'après-rasage et de parfum boisé, à la fois un peu sauvage et si familier...

— Comment tu te sens ? m'a-t-il demandé, comme si je l'embrassais tous les jours.

— Mieux que je n'aurais osé l'espérer. Et toi ?

— Un peu mal partout, mais on fera avec.

Holly a passé la tête par l'entrebâillement de la porte.

— Hé ! Salut, Sam, Sookie !

Elle est entrée pour déposer son sac.

— Dis donc, Holly, j'ai entendu dire que vous étiez ensemble, Hoyt et toi, lui ai-je lancé, en m'efforçant de sourire et d'avoir l'air réjoui.

— Ouais, on s'entend pas trop mal, m'a-t-elle répondu, en essayant de la jouer décontractée. Il est vraiment gentil avec Cody et sa famille est super sympa.

En dépit de sa crête de cheveux teints en noir corbeau et de sa tonne de maquillage un rien agressif, il y avait quelque chose de triste et de vulnérable chez Holly.

C'est tout naturellement que je lui ai dit :

— J'espère que ça va marcher entre vous.

Holly a eu l'air ravie. Vu les liens très étroits qui unissaient Hoyt à Jason, elle savait pertinemment que, si elle épousait Hoyt, elle deviendrait pratiquement ma belle-sœur.

Puis Sam s'est mis à nous raconter ses problèmes avec un de ses fournisseurs de bière, on a noué nos tabliers et notre journée de travail a commencé. J'ai passé la tête par le passe-plat pour saluer le personnel en cuisine. Le cuistot du moment était un ancien militaire du nom de Carson. Les cuisiniers de snack, ça va, ça vient. Carson était un des meilleurs qu'on ait

eus. Il avait très vite attrapé le coup de main pour faire les hamburgers Lafayette (des hamburgers marinés dans une sauce spéciale inventée par un de nos précédents cuisiniers) ; il faisait les nuggets et les frites justes dorées comme il fallait ; il ne piquait pas de colères en plein service et il ne martyrisait pas le nouveau garçon de salle. Il arrivait à l'heure et laissait les cuisines propres quand il partait : un tel miracle que Sam était prêt à lui pardonner bien des choses.

Les clients ne se bousculaient pas en salle, si bien que c'étaient Holly et moi qui buvions un verre pendant que Sam était pendu au téléphone dans son bureau lorsque Tanya Grissom a franchi la porte. Pas très grande mais dotée de rondeurs voluptueuses, cette fille était aussi fraîche et appétissante qu'une pub pour Belle des Champs.

— Où est Sam ? a-t-elle demandé, avec cette belle assurance qu'elle affichait en toute circonstance.

Sa petite bouche pulpeuse s'est incurvée en un charmant sourire. Celui que je lui ai rendu était à peu près aussi sincère. Garce !

— Bureau, ai-je laconiquement répondu, d'un ton las, comme si je savais toujours précisément où se trouvait mon boss.

— Cette fille, là, m'a murmuré Holly en se dirigeant vers le passe-plat, c'est un vrai mystère ambulant.

— Pourquoi tu dis Ça ?

— Elle vit à Hotshot, en coloc avec des femmes de là-bas...

De tous les habitants standard de Bon Temps, Holly était l'une des rares à être au courant de l'existence de créatures telles que les lycanthropes et les changelings. J'ignorais si elle avait découvert que Hotshot était une communauté de panthères-garous, mais elle savait que les gens qui vivaient là-bas étaient bizarres et qu'ils se reproduisaient entre eux. C'était un bruit qui courait dans la région. Tanya (elle-même une renarde-garou) avait donc de quoi lui paraître suspecte.

J'ai soudain été saisie d'une grosse bouffée d'angoisse. Je me disais : « Ce serait le rêve, pour Sam, une fille capable de se changer en animal comme lui. Lui et Tanya pourraient se

métamorphoser ensemble. Il pourrait même se changer en renard aussi, s'il voulait. »

J'ai eu un mal de chien à garder le sourire, après ça. En même temps, j'avais honte de moi. J'aurais dû me réjouir que Sam ait trouvé quelqu'un qui pourrait l'apprécier pour ce qu'il était vraiment... Or, ça ne m'enchantait pas du tout. Cette fille n'était pas assez bien pour lui, et je ne regrettais pas de l'avoir mis en garde contre elle.

Tanya est sortie du couloir qui desservait le bureau de Sam pour filer directement vers la porte. Elle semblait nettement moins sûre d'elle au retour qu'à l'aller. J'ai retrouvé le sourire, tout à coup. Ah, et voilà que Sam reprenait son poste derrière les pompes à bière. Oh oh ! Il n'avait pas l'air joyeux du tout.

Ça m'a aussitôt ôté l'envie de rire. Tout en servant leur déjeuner au shérif Bud Dearborn et à son collègue Alcee Beck – lequel m'a fusillée du regard tout du long –, je me suis interrogée. Qu'est-ce qui avait bien pu se passer ? J'ai décidé d'aller faire un petit tour dans la tête de Sam. J'avais fait de gros progrès dans la maîtrise de mon « talent » et je parvenais à mieux diriger mes antennes. C'était aussi plus facile pour moi de bloquer les émissions parasites afin de pouvoir me consacrer, sans interférences, à mes activités quotidiennes. Un changement qui, il me fallait l'avouer, datait du moment où le lien de sang qui m'unissait à Eric s'était resserré. Ce n'est pas bien d'aller se balader dans la tête des gens, je sais. Mais je le fais depuis toujours, et c'est devenu une seconde nature, chez moi.

D'accord, d'accord, ce n'est pas une raison. Mais je suis habituée à avoir déjà les réponses, moi, pas à me poser des questions. Les pensées des changelings ne sont pas aussi faciles à décrypter que celles des humains de base, mais, même pour un changeling, Sam est particulièrement difficile à déchiffrer. J'ai tout de même réussi à capter son état d'esprit : il était énervé, troublé et contrarié.

Puis j'ai brusquement pris conscience de mon sans-gêne, et j'ai été horrifiée par mon égoïsme et mon indiscretion. Cette nuit même, Sam avait risqué sa peau pour moi. Il m'avait sauvé la vie. Et, en guise de remerciement, je fouillais dans ses

pensées comme un gosse dans un coffre à jouets ! Le rouge m'est monté aux joues, et j'ai perdu le fil de ce que ma cliente me disait jusqu'à ce qu'elle finisse par me demander si je me sentais bien. Je me suis ressaisie d'un coup et je me suis secouée pour me concentrer. J'ai pris sa commande et celle de son amie, une femme dans la cinquantaine qui voulait un hamburger Lafayette avec une salade verte. J'ai pris note de la sauce et de la consommation qu'elle avait choisie, et je me suis précipitée vers les cuisines. D'un signe, j'ai indiqué à Sam qu'il me fallait une bière. En une seconde, il me l'avait servie. J'étais trop mal à l'aise pour oser lui parler. Il a bien froncé les sourcils en me regardant, mais il n'a rien dit.

J'avais hâte d'arriver à la fin de mon service. Holly et moi avons passé le relais à Arlène et Danielle, avant d'aller chercher nos sacs dans le bureau. Quand on est sorties, il faisait presque nuit. Les lampadaires étaient déjà allumés. La pluie menaçait et les nuages cachaient les étoiles. On pouvait entendre Emmylou Harris chanter en sourdine dans le juke-box. Elle voulait que Jésus prenne la barre. Ça me paraissait une excellente idée.

On est restées un petit moment à bavarder sur le parking du personnel. Le vent soufflait, et il faisait un froid de canard.

— Je sais que Jason est le meilleur ami de Hoyt...

Il y avait quelque chose d'hésitant dans la voix de Holly. Elle craignait que je n'apprécie pas ce qu'elle avait à me dire. Non que je puisse le voir à son expression, mais je n'avais pas besoin de ça : je le savais.

— J'ai toujours eu un petit penchant pour Hoyt. Déjà au lycée, je trouvais que c'était un gentil garçon. Je crois... J'espère que tu ne vas pas le prendre mal, mais je crois que ce qui m'a empêchée de sortir avec lui avant... c'est le fait qu'il soit si proche de Jason.

Qu'est-ce vous vouliez répondre à ça ?

— Tu n'aimes pas Jason, ai-je finalement lâché.

— Oh si ! Évidemment que j'aime bien Jason. Qui ne l'aime pas ? Mais... est-ce qu'il a une bonne influence sur Hoyt ? Est-ce que Hoyt peut être heureux si cette corde qui les relie se détend ? Parce que pour envisager de vivre avec Hoyt, il faut

que je sois sûre qu'il restera avec moi comme il l'a toujours fait avec Jason. Tu vois ce que je veux dire ?

— Oui. J'aime mon frère. Mais je sais qu'en général, Jason ne se préoccupe pas beaucoup des autres.

Et ce n'était rien de le dire.

— Je t'aime bien, Sookie. Et je ne veux pas te faire de peine, m'a alors murmuré ma collègue. Mais je suppose que tu connaissais déjà le fond de ma pensée, de toute façon.

— Oui, plus ou moins. Moi aussi, je t'aime bien, Holly. Tu es une chic fille. Tu as travaillé dur pour t'occuper de ton fils. Et puis tu es restée en bons termes avec ton ex. Mais Danielle, qu'est-ce qu'elle en dit ? Je croyais que tu étais aussi proche d'elle que Hoyt l'est de Jason.

Comme Holly, Danielle était une jeune maman divorcée. Holly et elle étaient comme les deux doigts de la main depuis le primaire. Danielle bénéficiait, cependant, de plus de soutien que Holly : ses parents avaient toujours bon pied bon œil et ils ne demandaient pas mieux que de les aider, elle et ses deux mômes. Danielle avait un homme dans sa vie depuis quelque temps, elle aussi.

— Tu sais, Sookie, je n'aurais jamais pensé que quelque chose puisse nous séparer, Danielle et moi...

Holly a enfilé son coupe-vent et s'est mise à chercher ses clés dans le fond de son sac.

— Mais elle et moi... c'est plus c'que c'était. On déjeune encore toutes les deux de temps en temps, et nos gosses jouent encore ensemble. Mais je sais pas, a-t-elle soupiré. Quand j'ai commencé à m'intéresser à autre chose qu'à ce qui se passe à Bon Temps, à vouloir sortir un peu de ce petit monde dans lequel on a grandi, elle et moi, Danielle a trouvé ça bizarre, cette curiosité... C'était presque malsain pour elle. Lorsque j'ai décidé de me convertir à la Wicca, ça l'a horrifiée. Elle a pourtant accepté de m'accompagner, au début, et on a fait partie du même coven. Mais pas longtemps. Elle m'a vite dit qu'elle détestait tout ça, les Wiccans, la magie... Et elle en est encore là. Alors, si elle savait, pour les changelings... Si elle savait ce qui m'est arrivé...

Une sorcière-lycanthrope avait essayé de forcer Éric à lui céder une partie de son empire financier. Elle avait constraint toutes les sorcières locales qu'elle avait pu rallier à lui prêter main-forte, y compris une récalcitrante Holly.

— Je n'ai plus jamais été pareille, après, a conclu ma collègue au même moment.

— Ça fait ça, hein ? Quand on a affaire aux Cess.

— Ouais. Mais elles font partie de notre univers. Un jour, plus personne ne pourra l'ignorer. Un jour... la face du monde en sera changée.

J'ai froncé les sourcils. C'était pour le moins inattendu, venant de Holly.

— De quoi est-ce que tu parles ?

— Eh bien, de leur *coming out*, m'a répondu Holly, manifestement étonnée par mon manque de perspicacité. Quand elles auront toutes révélé leur existence, tout le monde, d'un bout à l'autre de la planète, sera bien obligé de s'adapter à cette nouvelle donne. Mais certains ne voudront pas. Il y aura peut-être un mouvement de révolte, des conflits. Peut-être que les lycanthropes s'attaqueront aux autres changelings, ou peut-être que les humains déclareront la guerre aux lycanthropes et aux vampires. Peut-être que les vampires... Tu sais qu'ils ne peuvent pas sentir les loups-garous... Peut-être qu'ils attendront leur heure et que, par une belle nuit, ils les massacreront jusqu'au dernier et s'arrangeront pour que les humains leur disent merci.

Elle ne faisait pas dans la dentelle, quand elle s'y mettait, Holly. Et elle se révélait une sacrée visionnaire, dans le genre pessimiste. Je ne l'aurais jamais imaginée aussi réfléchie. Encore une raison de battre ma coulpe. Décidément, ce n'était pas ma journée ! Sans compter qu'une télépathe n'aurait pas dû se laisser prendre ainsi au dépourvu. J'avais fait tellement d'efforts pour respecter l'intimité des gens que j'en étais arrivée à rater des indices importants.

— C'est possible, ai-je admis, mais peut-être aussi que, mis devant le fait accompli, les gens se rendront tout bonnement à l'évidence. Pas partout, évidemment. Quand on pense à ce qui

est arrivé aux vampires en Europe de l'Est ou dans certains pays d'Amérique latine...

— Une sacrée épine dans le pied du pape. Il n'a jamais pu s'en débarrasser, de celle-là ! a commenté Holly.

J'ai hoché la tête.

— Pas facile de savoir quoi dire, dans ces cas-là, j'imagine.

La plupart des différentes Églises chrétiennes avaient eu un mal de chien à faire coïncider les Écritures et leurs dogmes respectifs avec l'existence des morts-vivants – autrement dit : de créatures pratiquement immortelles. Un éventuel *coming out* des hybrides, comme on les appelait pudiquement, n'arrangerait rien. Quelques cheveux blancs en perspective dans les conciles... Car ces créatures-là étaient bien vivantes, elles – presque trop, comparativement aux revenants qui, eux, posaient problème parce qu'ils étaient déjà morts.

Je dansais d'un pied sur l'autre. Je n'avais pas franchement envie de rester sur le parking à refaire le monde ou, du moins, à spéculer sur l'avenir de notre bonne vieille planète. Et puis, je ne m'étais pas encore tout à fait remise de mes émotions de la veille.

Je me suis donc empressée d'abréger.

— Je ne vais pas m'attarder, Holly. À plus tard, OK ? Peut-être qu'on pourrait se faire un ciné à Clarice, un de ces soirs, avec Amélia ?

— Euh... pourquoi pas ? a-t-elle acquiescé, un peu étonnée. Ton Amélia, là, elle ne pense pas beaucoup de bien des Wiccans, mais, au moins, on parle plus ou moins le même langage.

Quelque chose me disait que nous trois, ça ne serait pas trop ça. Trop tard. Oh ! Et puis, après tout, on pouvait toujours essayer.

Je suis rentrée à la maison en me demandant si je trouverais encore quelqu'un chez moi en arrivant. La réponse ne s'est pas fait attendre : la voiture de Pam était garée dans l'arrière-cour. Pam conduisait une berline très classique – avec un autocollant *Le Croquemitaine* sur son pare-chocs, tout de même.

Pam et Amélia regardaient un DVD dans le salon. Elles étaient assises sur le canapé, pas vraiment à trois mètres l'une

de l'autre, mais pas enlacées non plus. Bob était couché sur mon fauteuil à bascule (ceci expliquant peut-être cela). Amélia avait un saladier de pop-corn sur les genoux, et Pam une bouteille de PurSang à la main. Je me suis renversée pour voir ce qu'elles regardaient : *Underworld*. Tiens donc !

— Elle est canon, cette Kate Beckinsale, a lâché ma coloc. Hé ! Comment c'était, le boulot ?

— Bien. Pam, comment ça se fait que tu aies deux soirées libres d'affilée ?

— Parce que j'y ai droit. Ça fait deux ans que je n'ai pas pris de vacances. Éric a reconnu qu'il me les devait. A quoi crois-tu que je ressemblerais dans cette combinaison de cuir noire ?

— Oh ! Tu serais aussi canon que Beckinsale, a affirmé Amélia en adressant à sa voisine un sourire rayonnant.

Elles en étaient encore au stade fusionnel. Vu l'absence totale de fusion dans ma vie en ce moment, j'ai préféré ne pas m'attarder.

— Est-ce qu'Éric a trouvé quelque chose sur le fameux Jonathan ? ai-je néanmoins lancé à Pam, en allant poser mon sac.

— Je ne sais pas. Tu n'as qu'à l'appeler toi-même, m'a rétorqué Pam, qui, de toute évidence, s'en fichait éperdument.

— Évidemment, puisque madame est en vacances, ai-je marmonné entre mes dents, avant de foncer au pas de charge dans ma chambre.

J'ai composé le numéro du *Croquemitaine* sans même consulter mon répertoire – pas bien, ça. Pas bien du tout. Et il était enregistré sur mon portable. Fichtre !

La sonnerie a retenti, et j'ai remisé mes mornes réflexions au placard. On a intérêt à être cent pour cent opérationnel avec Éric.

— Le *Croquemitaine*, le bar qui a du mordant, bonsoir. Lizbet à l'appareil.

Une mordue. J'ai fouillé dans ma mémoire, en raclant bien les fonds de tiroir, pour essayer de mettre un visage sur ce nom. OK. Grande brune, bien en chair et fière de l'être, une bouille toute ronde et des cheveux de pub pour miracles capillaires.

— Bonsoir, Lizbet. C'est Sookie Stackhouse.

— Oh ! Saluuuut !

À son intonation, elle avait l'air hyper surprise et hyper impressionnée.

— Hum... Salut. Je voudrais parler à Éric, s'il te plaît.

— Je vais voir si le maître est disponible, a-t-elle soufflé, faisant tout à la fois dans la déférence exacerbée et le mystère enténébré – du moins, c'était l'idée.

« Maître », oui, vous avez bien lu. Les mordus sont des hommes et des femmes qui vouent un véritable culte aux vampires, à tel point qu'ils ne veulent pas les quitter d'une semelle. Alors, un job dans un vamp'bar comme *Le Croquemitaine*, c'est pain bénit pour eux. Ils en sont à considérer « la chance » d'être mordu comme un véritable sacrement. Plus même qu'une chance, c'est un honneur, pour eux, lorsqu'un immortel condescend à leur faire la grâce d'une petite « prise de sang ». Et s'ils en meurent, eh bien, tout juste si ce n'est pas la canonisation. Derrière tout le pathos et la sexualité torturée du mordu type se cache toujours l'espoir sous-jacent qu'un jour, une de leurs idoles les trouve enfin dignes d'être changés en vampires. Comme s'il fallait passer un entretien pour le job !

— Merci, Lizbet.

Lizbet est partie à la recherche de son seigneur et maître. Je n'aurais pas pu lui faire plus beau cadeau.

— Oui, a dit Éric au bout de quatre ou cinq minutes.

— Tu étais occupé, non ?

— Je dînais.

J'ai froncé le nez.

— Eh bien, j'espère que tu n'es pas resté sur ta faim, ai-je ironisé. Dis-moi, est-ce que tu as trouvé quelque chose à propos du fameux Jonathan ?

— Tu l'as revu ?

Le ton était sec ; la voix, tendue.

— Euh... non. Ça me travaillait un peu, c'est tout.

— Si jamais tu le vois, préviens-moi immédiatement.

— Ok, enregistré. Qu'est-ce que tu as découvert ?

— Il a été aperçu dans plusieurs endroits différents. Il est même venu ici, un soir où je n'étais pas là. Pam est chez toi, non ?

J'ai eu comme un nœud à l'estomac. Peut-être Pam ne couchait-elle pas avec Amélia que pour le plaisir... Peut-être qu'elle alliait l'utile à l'agréable et jouait les infiltrés... Autrement dit : peut-être qu'elle sortait avec Amélia pour me garder à l'œil. *Maudits vampires !* Ce scénario ne me rappelait que trop une mésaventure assez similaire que j'avais vécue par le passé – un passé relativement proche – et qui m'avait fait un mal de chien.

Mais je préférais ne pas lui poser la question. La confirmation serait encore pire que les soupçons.

— Oui, ai-je répondu, les dents serrées. Elle est ici.

— Bien, a dit Éric, visiblement satisfait. Si jamais il se montre, elle saura s'occuper de lui... Non que ce soit la raison pour laquelle elle est chez toi, a-t-il ajouté après coup, d'un ton peu convaincant, ce commentaire étant sa façon à lui d'essayer de me tranquilliser – il avait bien sûr senti mon inquiétude – et non la manifestation d'un quelconque sentiment de culpabilité, on s'en serait douté.

J'ai fusillé mon placard du regard.

— Vas-tu enfin m'expliquer pourquoi ce type te rend si chatouilleux ?

— Tu n'as pas revu la reine depuis Rhodes ?

Je la sentais mal, cette conversation, décidément.

— Non. Comment ça se passe avec ses jambes ?

— Elles repoussent, m'a-t-il répondu après une brève hésitation.

Je me suis demandé si ses pieds repoussaient directement sur ses moignons ou si ses jambes repoussaient d'abord, les pieds n'apparaissant qu'à la fin du processus.

— C'est plutôt bien, non ?

Récupérer ses jambes, ça ne pouvait qu'être positif, à mon sens.

— C'est très douloureux, quand il y a régénération du membre amputé après amputation. Et cela prend du temps. Elle est très... Elle est... handicapée.

Il avait dit ça très lentement, comme si c'était un mot qu'il connaissait mais n'avait encore jamais prononcé à haute voix.

J'ai médité ces réflexions – les conversations se passent rarement au premier degré, avec Éric.

— Elle n'est pas en état de tenir les rênes, en ai-je conclu. Donc, si ce n'est pas elle, qui dirige l'État ?

— Les différents shérifs ont pris les choses en main. Gervaise étant mort dans l'explosion, il ne reste plus que Cléo, Aria Yvonne et moi. C'aurait été plus simple si André avait survécu.

Un mélange de panique et de culpabilité m'a soudain assailli. J'aurais pu sauver André. Mais il me terrorisait et je le détestais, alors je ne l'avais pas fait. Je l'avais même laissé se faire tuer sans broncher.

Éric a marqué une pause. Comment interprétait-il ma réaction ? Car il ressentait ma peur et ma culpabilité, forcément, et si jamais il apprenait que Quinn avait tué André pour moi...

— André était unanimement reconnu comme le bras droit de la reine et son autorité n'aurait pas été contestée, poursuivait Éric. S'il fallait vraiment qu'un de ses sous-fifres disparaisse, j'aurais préféré que ce soit Sigebert, qui est tout en muscles et n'a rien dans la tête. Cela dit, il est tout de même là pour protéger physiquement la reine. Il n'en demeure pas moins qu'André aurait pu garantir tout à la fois sa sécurité et celle de l'État.

Je n'avais jamais vu Éric si loquace. Encore moins sur les affaires des vampires... J'ai commencé à avoir un funeste pressentiment. Je craignais de trop bien comprendre où il voulait en venir.

— Tu t'attends à une sorte de coup d'État ? ai-je hasardé, la peur au ventre (encore !). Tu penses que Jonathan n'était qu'un éclaireur ?

— Prends garde, ou je vais finir par croire que tu peux lire dans mes pensées.

Son ton sucré aurait presque pu faire oublier la menace sous-jacente, genre chamallow avec une lame de rasoir dedans.

— Tu sais bien que je ne peux pas.

S'il en doutait, il n'a pas protesté. Il semblait toutefois regretter de m'en avoir trop dit : il a subitement écourté la conversation, se contentant de me répéter de l'appeler au moindre signe que j'aurais de Jonathan. Je lui ai assuré que je n'y manquerais pas et j'ai raccroché.

Je n'avais plus tellement envie de dormir, après ça. Comme le temps s'était rafraîchi, j'ai sorti un pantalon de pyjama en pilou – blanc avec de petits moutons roses – et un large tee-shirt blanc. J'ai ensuite exhumé d'un de mes tiroirs une carte de Louisiane, j'ai pris un crayon et j'ai commencé à délimiter les zones que je connaissais. Je ne faisais, en réalité, que mettre bout à bout toutes les informations tirées de conversations que j'avais surprises ou qui s'étaient déroulées en ma présence sans que l'on ait vraiment prêté attention à moi. Éric dirigeait la cinquième zone, et la reine, la première – qui correspondait à La Nouvelle-Orléans et à ses environs. Ça semblait logique. Mais, entre les deux, c'était le bazar. Feu Gervaise (je parle de sa mort définitive, évidemment) était le shérif de la zone qui englobait Bâton Rouge – où la reine avait pris ses quartiers après le passage de Katrina, qui avait si gravement endommagé les résidences royales de La Nouvelle-Orléans. Par ordre d'importance, c'aurait donc dû être la deuxième zone. Eh bien, non ! Pas de chance ! C'était la quatrième. J'ai tracé une ligne, sans trop appuyer pour pouvoir l'effacer facilement, le cas échéant – ce que j'ai d'ailleurs fait deux secondes après.

Je me suis creusé la tête en quête d'autres pièces pour compléter le puzzle. La cinquième zone, au nord de l'Etat, s'étendait pratiquement d'une frontière à l'autre, d'est en ouest. Hé ! Mais c'est qu'Éric était beaucoup plus riche et puissant que je ne l'avais présumé. En dessous de lui, et dotées toutes les deux de territoires à peu près équivalents, on trouvait Cléo Babbitt, shérif de la troisième zone, et Aria Yvonne, shérif de la deuxième zone. Une plongée vers le golfe du Mexique, en partant de l'angle sud-ouest du Mississippi, délimitait les vastes territoires qu'avaient détenus Gervaise et Sophie-Anne, autrement dit la quatrième et la première zone. J'osais à peine imaginer les contorsions géopolitiques auxquelles les vampires

avaient dû se livrer pour aboutir à un tel découpage et à une telle répartition.

J'ai étudié la carte encore un bon moment, avant d'effacer les lignes que j'avais tracées. Puis j'ai regardé mon réveil. Ça faisait pratiquement une heure que j'y étais. D'humeur morose, je suis allée me brosser les dents et me démaquiller. Après m'être couchée et avoir fait ma prière, je suis restée longtemps éveillée dans le noir. Je ne pouvais que me rendre à cette incontournable évidence : pour l'heure, le vampire le plus puissant de Louisiane n'était autre qu'Eric Nordman. Le même Éric Nordman auquel me liait un indestructible lien de sang et qui avait été un temps mon amant. Éric avait dit, en ma présence, que la couronne ne l'intéressait pas et qu'il n'envisageait pas de conquérir de nouveaux territoires. Maintenant que j'avais pris la mesure du sien, je voulais bien le croire !

Et puis, je pensais tout de même connaître un peu Éric – autant qu'un humain puisse connaître un vampire, du moins, ce qui ne revenait certes pas à grand-chose. Pourtant, je ne croyais pas qu'il veuille s'arroger la Louisiane. Sinon, il l'aurait déjà fait. Ce qui n'empêchait pas les jalousies : avec le pouvoir qu'il possédait, autant se balader avec une cible géante accrochée dans le dos ! Bon, il fallait vraiment que j'essaie de dormir. J'ai jeté un nouveau coup d'œil au réveil. Ça faisait une heure et demie que j'avais eu Eric au téléphone.

Une ombre s'est glissée en silence dans ma chambre. J'ai sursauté. Bill.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui ai-je demandé tout bas, en m'exhortant au calme, alors même que tous mes nerfs s'étaient brusquement vrillés, comme une alarme qui se serait mise à hurler.

— Je ne suis pas tranquille, m'a-t-il répondu de sa voix glacée. Pam a dû aller au *Croquemitaine*. Elle m'a appelé pour que je la remplace, a-t-il poursuivi.

— Pourquoi ?

Il s'est assis sur la chaise, dans l'angle de la pièce. Il faisait très sombre dans ma chambre, mais les rideaux n'étaient pas complètement fermés et un filet de lumière, provenant des spots

extérieurs, s'infiltrait dans l'obscurité. Il y avait aussi la veilleuse de la salle de bains qui me permettait de discerner la silhouette de Bill et les contours de son visage. Et, bien sûr, comme c'est le cas pour tous les vampires (à mes yeux, du moins), sa peau blême scintillait légèrement dans le noir.

— Pam n'a pas réussi à avoir Cléo au téléphone. Eric a dû quitter le club pour faire une course et Pam n'a pas pu le joindre non plus. Mais je lui ai laissé un message et je ne doute pas qu'il rappelle. C'est plutôt le silence de Cléo qui est inquiétant.

— Pam et Cléo sont amies ?

— Non. Non, pas du tout. Mais Pam aurait dû pouvoir la joindre à son épicerie de nuit. Cléo répond toujours.

— Pourquoi Pam a-t-elle essayé de la joindre ?

— Elles s'appellent toutes les nuits. Ensuite, Cléo appelle Aria Yvonne. Elles forment une chaîne qui ne doit être brisée sous aucun prétexte. Surtout par les temps qui courrent...

Bill s'est subitement levé, à une telle vitesse que je n'ai même pas pu suivre le mouvement.

— Écoute ! a-t-il chuchoté, d'une voix aussi légère à mon oreille qu'une aile de papillon. Tu entends ?

Tu parles ! Je n'entendais rien du tout, oui ! J'étais juste tétranisée sous les draps, à prier pour que tout ça s'arrête enfin : les lycanthropes, les vampires, les ennuis, les embrouilles...

On peut toujours rêver.

— Qu'est-ce que tu entends ? lui ai-je demandé, en essayant d'être aussi silencieuse que lui – peine perdue.

— On vient, a-t-il soufflé.

C'est alors qu'on a frappé à ma porte. Un petit coup très discret. Ça m'a d'autant plus alarmée.

J'ai repoussé les couvertures et je me suis levée. J'étais tellement affolée que je n'ai pas réussi à trouver mes mules et que je me suis dirigée pieds nus vers la porte de ma chambre. Je n'avais pas encore allumé le chauffage, et le plancher m'a paru glacé.

— Je vais ouvrir, a décrété Bill.

Je ne l'avais même pas vu bouger qu'il m'avait déjà doublée.

— Nom d'un chien de nom d'un chien ! ai-je grommelé entre mes dents.

Et je l'ai suivi. Je me demandais où était Amélia : dormait-elle en haut ou s'était-elle endormie sur le canapé ? J'espérais qu'elle dormait, du moins – j'avais tellement la trouille, à présent, que je la voyais déjà morte.

Bill se faufilait en silence à travers la maison plongée dans le noir. Je l'ai suivi dans le couloir et le salon (qui sentait encore le pop-corn) jusqu'à la porte. Il a jeté un coup d'œil par le judas, ce qui, allez savoir pourquoi, m'a fait marrer. J'ai même dû me plaquer la main sur la bouche pour ne pas pouffer.

Bill ne s'est pas fait tirer dessus à travers le judas. La porte n'a pas explosé. Personne n'a hurlé.

Ce silence me filait la chair de poule. Cette fois non plus, je n'ai pas vu Bill bouger, mais j'ai entendu sa voix glacée à mon oreille.

— C'est une humaine, a-t-il chuchoté. Une jeune fille. Elle a les cheveux très courts, teints en blanc ou en blond et noirs à la racine. Elle est maigre. Elle a peur.

Elle n'était pas la seule.

Je me suis torturé les méninges pour savoir qui ma visiteuse nocturne pouvait bien être. Puis, tout à coup, j'ai eu une illumination.

— Peut-être Frannie, ai-je murmuré. La sœur de Quinn.

— Laissez-moi entrer ! a alors supplié une voix féminine. Oh ! je vous en prie, laissez-moi entrer !

C'était exactement comme dans une histoire de fantôme que j'avais lue. J'avais tous les poils hérissés.

— Il faut que je vous dise ce qui arrivé à Quinn, a insisté Frannie.

L'argument qui tue.

— Ouvre-lui, ai-je dit à Bill à haute voix.

— Ce n'est qu'une humaine, m'a répondu Bill, comme pour dire : « On ne risque pas grand-chose, de toute façon. »

Il s'est aussitôt exécuté.

Je ne dirais pas que Frannie s'est ruée à l'intérieur, mais elle n'a assurément pas perdu de temps pour franchir la porte et la refermer derrière elle. Frannie ne m'avait pas fait une très

bonne impression, de prime abord. Oh ! Elle avait certes de l'agressivité et de la morgue à revendre : pour vous snober et se faire détester, la demoiselle s'y entendait. Mais, question charme et amabilité, il n'y avait plus personne. J'avais pourtant appris à la connaître un peu mieux, après l'attentat, alors qu'elle jouait les gardes-malade pour Quinn à l'hôpital. Elle n'avait pas eu une vie facile et elle aimait profondément son frère.

Elle s'est précipitée vers la chaise la plus proche et s'y est effondrée.

— Alors ? Qu'est-il arrivé à Quinn ? lui ai-je demandé sans prendre de gants, flippée comme je l'étais.

— Forcément, faut en plus que vous ayez un vampire chez vous ! a-t-elle lâché, le souffle court. Je peux avoir un verre d'eau ? Après, j'essaierai de faire ce que Quinn m'a demandé.

Je suis aussitôt allée lui chercher à boire. J'ai allumé la lumière de la cuisine, mais, même quand je suis revenue dans le salon, on est restés dans le noir.

— Où est votre voiture ? s'est enquise Bill.

— Elle est tombée en panne à environ un kilomètre d'ici, lui a répondu Frannie. Mais je pouvais pas attendre. Alors, j'ai appelé un dépanneur et j'ai laissé les clés dessus. Pourvu qu'ils l'aient enlevée !

Il ne manquerait plus qu'on la voie sur le bord de la route !

— Allez-vous finir par me dire ce qui se passe ? ai-je insisté.

— Je vous la fais courte ou vous préférez la version longue ?

— Courte.

— Les vampires de Vegas vont débarquer pour envahir la Louisiane.

Ça calme.

11

— Quand ? Combien ?

Le ton de Bill était sec, brusque, presque agressif.

— Ils envoient de petits commandos liquider les moins puissants des shérifs, pendant que le gros de leurs troupes converge vers *Le Croquemitaine* pour s'occuper d'Éric.

À en croire la petite pointe de jubilation perceptible dans sa voix, Frannie était ravie d'être porteuse d'aussi fracassantes nouvelles.

Elle n'avait pas achevé sa phrase que Bill dégainait son portable. Quant à moi, je ne pouvais que le regarder faire, bouche bée. J'avais mis tellement de temps à prendre conscience de la situation critique dans laquelle se trouvait la Louisiane que, pendant une seconde, j'ai bien cru que c'était moi qui avais provoqué tout ça rien que d'y penser.

Je me suis retournée vers Frannie.

— Comment c'est arrivé ? Comment Quinn s'est-il retrouvé impliqué là-dedans ? Comment va-t-il ? C'est lui qui vous a envoyée ?

— Évidemment que c'est lui ! m'a-t-elle rétorqué, comme si j'étais la fille la plus idiote qu'elle ait jamais rencontrée. Il sait qu'il y a quelque chose entre vous et ce vampire, là... euh... Éric. Alors, forcément, les vamps de Vegas vous ont dans le collimateur, vous aussi. Ils ont même envoyé quelqu'un pour voir à quoi vous ressemblez.

Jonathan !

— Ils voulaient se faire une petite idée des cartes qu'Éric avait en main. Et comme vous êtes censée en faire partie...

— Mais en quoi est-ce que ça regardait Quinn ?

Ce n'était peut-être pas la façon la plus claire de formuler la chose, mais elle a compris où je voulais en venir.

— C'est à cause de notre mère, notre tarée de fouteuse de merde de mère, a craché Frannie, acerbe. Vous savez qu'elle s'est fait enlever et violer par des chasseurs, dans le Colorado, y a de ça genre mille ans...

En réalité, ça faisait plutôt dix-neuf ans, vu que c'était l'âge de Frannie.

— ... et que Quinn l'a sauvée et les a tous tués jusqu'au dernier, alors qu'il était encore qu'un gamin. C'est pour ça qu'il s'est retrouvé avec une dette envers les vampires du coin, parce qu'il leur avait demandé de jouer les nettoyeurs et d'emmener notre mère.

Je connaissais cette triste histoire. Et je hochais la tête frénétiquement parce que j'avais hâte d'apprendre des trucs que je ne savais pas déjà.

— Bon. Eh bien, ma mère s'est retrouvée enceinte de moi après le viol, a lâché Frannie, avec un regard de défi. Donc, elle m'a eue. Mais elle n'a plus jamais été bien dans sa tête, après ça. Et grandir avec elle, ça n'a vraiment pas été de la tarte. Quinn était en train de payer sa dette dans l'arène, pendant ce temps-là.

Vous voyez *Gladiator* ? Le même, mais avec des hybrides.

— Elle n'a plus jamais été bien dans sa tête, a répété Frannie, les yeux dans le vague. Et c'était de pire en pire.

— Je vois, ai-je simplement répondu, en essayant de garder mon calme.

Bill semblait pour sa part sur le point de lui taper sur le crâne pour l'inciter à accélérer le débit. J'ai secoué la tête en lui faisant les gros yeux.

— Donc, elle a été placée dans cette belle résidence que Quinn payait pour elle, dans la banlieue de Las Vegas, le seul centre de tous les États-Unis où on peut envoyer des gens comme elle.

La Maison des Tigres-Garous Aliénés ?

— Mais elle s'est barrée. Elle a tué une touriste, lui a piqué ses fringues, a fait du stop jusqu'à Vegas et a levé un mec. Elle l'a liquidé aussi. Elle lui a volé son fric et elle est allée tout claquer au jeu, jusqu'à ce qu'on finisse par la rattraper.

Frannie s'est interrompue pour prendre une grande bouffée d'air, avant de poursuivre :

— Quinn n'était pas encore remis de l'attentat de Rhodes. Ça a bien failli l'achever.

— Oh, non !

Pourtant, j'avais comme l'impression que le plus dur restait à venir...

— Ouais. On en vient à se demander ce qu'il y a de pire, hein ? Qu'elle puisse se barrer sans prévenir ou qu'elle trucide tout ce qui bouge...

Sans doute la touriste aurait-elle eu un avis sur la question... si elle avait encore été là pour en parler.

J'ai vaguement perçu la présence d'Amélia dans la pièce et je me suis aussi rendu compte qu'elle ne semblait pas autrement surprise de voir Bill. Elle n'était donc toujours pas couchée quand Bill était venu relayer Pam. Ma coloc n'avait encore jamais rencontré Frannie, mais elle n'a pas voulu l'interrompre en si bon chemin.

— Enfin, bref. Il y a un sacré paquet de vampires à Vegas, vu tout le blé qui circule là-bas, a repris Frannie. Ils ont rattrapé maman avant que la police ne puisse lui mettre le grappin dessus. Et ils ont nettoyé derrière elle, une fois de plus. Il s'est trouvé que Les Palmiers Chantants – le centre dont elle s'était échappée – avait alerté tous les vamps et toutes les Cess des environs. Avant que je n'arrive au casino où ils avaient récupéré maman, les vamps avaient déjà dit à Quinn que, comme ils s'étaient encore occupés de tout, il avait une nouvelle dette envers eux. Il leur a répondu qu'il se remettait à peine d'une grave blessure et qu'il ne pouvait pas retourner dans l'arène. Y en a un qui a proposé de me prendre à sa place comme donneuse volontaire ou comme pute pour vampires de passage. J'ai bien cru qu'il allait le bouffer, celui qui a dit ça.

J'ai échangé un coup d'œil avec Bill. La proposition d'« employer » Frannie avait été faite à dessein pour rendre n'importe quelle autre solution préférable. Tout sauf ça, n'est-ce pas ?

— Puis ils lui ont dit qu'ils connaissaient un royaume en si mauvaise posture qu'il ne restait pratiquement plus qu'à le

cueillir. Ils voulaient parler de la Louisiane, bien sûr. Quinn leur a répondu qu'ils pouvaient l'avoir pour rien, qu'il suffisait que le roi du Nevada épouse Sophie-Anne, qu'elle n'était vraiment pas en position de discuter. Mais le roi du Nevada, qui se trouvait justement là, a craché qu'il détestait les infirmes et que, de toute façon, si tant que soit son royaume, il n'était pas question qu'il épouse une reine qui avait tué son premier mari, pas même avec l'Arkansas dans la corbeille de mariage.

Sophie-Anne régnait en effet légalement tant sur l'Arkansas que sur la Louisiane, puisqu'elle avait été déclarée innocente du meurtre de son époux – le roi de l'Arkansas – par ses pairs devant une cour de justice. Elle n'avait pas encore eu le temps de faire valoir ses droits sur l'Arkansas, à cause de l'attentat, mais j'étais persuadée que ça figurait en bonne place sur sa liste des choses à faire dès qu'elle serait sur pied (enfin, quand les siens auraient repoussé).

Bill a de nouveau sorti son portable. J'ignorais qui il essayait d'appeler, mais il ne l'a pas trouvé. Ses yeux noirs flamboyaient dans la pénombre : il était aux cent coups. Il s'est penché pour attraper une épée qu'il avait calée contre le canapé – oui, messieurs-dames, mon voisin était venu armé, parce que ce n'est pas vraiment le genre de joujou que je range dans ma cabane à outils, figurez-vous.

— Ils vont vouloir nous éliminer aussi rapidement et discrètement que possible pour que les médias n'aient pas le temps de comprendre ce qui se passe. Il leur suffira, ensuite, d'inventer une histoire pour expliquer la subite apparition de têtes inconnues à la place des visages habituels et le tour sera joué, a fulminé Bill. Nous faisons cela depuis si longtemps ! Mais dites-moi, a-t-il enchaîné en se tournant vers Frannie, quel est exactement le rôle de votre frère dans cette affaire ?

— Ils l'ont forcé à leur communiquer des informations – combien vous êtes, qui vous êtes... – et à leur révéler tout ce qu'il savait de la situation en Louisiane, lui a répondu Frannie.

Pour tout arranger, la voilà qui se mettait à pleurer !

— Il ne voulait pas, a-t-elle larmoyé. Il a essayé de négocier, mais ils le tenaient.

La malheureuse paraissait avoir pris dix ans d'un coup.

— Il voulait appeler Sookie, mais ils le surveillaient et il avait peur de les conduire droit jusqu'à elle.

Quand il a eu vent de leur plan, il a pris un risque énorme – un risque pour nous deux – et il m'a envoyée vous prévenir. Encore une chance que j'aie eu une copine pour récupérer ma bagnole chez vous !

— L'un de vous aurait dû m'appeler, m'écrire, tenter quelque chose, n'importe quoi ! me suis-je écriée.

C'était plus fort que moi. Une catastrophe majeure s'apprêtait à nous tomber sur le coin de la figure et, malgré ça, je ne pouvais pas m'empêcher d'exprimer ma rancœur. Tous ces jours, toutes ces nuits à attendre un signe, un geste, des nouvelles de lui...

— Il ne voulait pas que vous sachiez dans quel pétrin il était. Il disait que, d'une façon ou d'une autre, vous essaieriez de le sortir de là, il en était sûr. Mais il n'y avait pas moyen de le tirer d'affaire, il le savait.

— Eh bien, oui, évidemment que j'aurais essayé de le sortir de là, ai-je grommelé. C'est ce qu'on fait quand un ami a des ennuis, non ?

Bill n'a rien dit, mais j'ai senti son regard posé sur moi. Je l'avais sauvé, quand il avait eu des ennuis – de sérieux ennuis. Il m'arrivait parfois de le regretter...

— Mais pourquoi votre frère est-il toujours avec eux, maintenant ? s'est étonné Bill. Il leur a donné les renseignements qu'ils demandaient. Ce sont des vampires ; quel besoin ont-ils d'un tigre ?

— Ils l'amènent avec eux pour qu'il puisse négocier avec la communauté des Cess – avec les lycanthropes, plus particulièrement, lui a répondu Frannie, sur un ton de parfaite petite secrétaire de direction.

Elle me faisait presque de la peine. Née de l'union d'un humain et d'un tigre-garou, elle n'avait aucun don particulier, rien qui puisse lui procurer un avantage ou un argument quelconque pour traiter avec l'ennemi. Son mascara avait coulé et elle s'était rongé les ongles jusqu'au sang : elle était en vrac.

Mais j'avais bien d'autres soucis que la pauvre Frannie parce que, pendant ce temps-là, les vampires de Las Vegas étaient en train de s'emparer de la Louisiane.

— Que faut-il qu'on fasse ? ai-je demandé à la cantonade. Amélia, tu as vérifié les sorts de protection de la maison ? Est-ce qu'ils incluent nos voitures ?

Ma coloc a eu un hochement de tête martial.

— Bill, tu as appelé *Le Croquemitaine* et les autres shérifs ?

Il a acquiescé.

— Pas de réponse de Cléo. En revanche, Aria Yvonne a décroché. Elle avait déjà eu vent de l'attaque. Elle m'a dit qu'elle allait rentrer sous terre et essayer de gagner Shreveport par ses propres moyens. Elle a six frères et sœurs de son nid avec elle. Gervaise n'étant plus de ce monde, ses vampires ont rejoint la reine et s'occupent d'elle, avec Booth Crimmons à leur tête. Booth m'a dit qu'il était sorti, cette nuit, et que sa filleule, Audrey, qu'il avait laissée auprès de la reine avec Sigebert, ne répondait pas. Le représentant que Sophie-Anne a dépêché à Little Rock n'est pas joignable non plus.

On est restés à se regarder sans rien dire pendant un instant. L'idée que Sophie-Anne, après tout ce à quoi elle avait échappé, puisse être définitivement morte était inconcevable.

Bill a fait un effort manifeste pour se ressaisir.

— Donc, a-t-il enchaîné, soit vous restez ici toutes les trois, soit je vous trouve un autre endroit. Quand je vous saurai en sécurité, il me faudra coûte que coûte rejoindre Éric au plus vite : il aura besoin de toutes les bonnes volontés, cette nuit, s'il veut rester en vie.

Parmi les autres shérifs, certains étaient sûrement morts. Éric lui-même pouvait très bien mourir, cette nuit. J'ai reçu cette brusque révélation comme un monumental coup de poing en pleine figure. J'ai pris une profonde inspiration – un peu saccadée, l'inspiration – parce que je me sentais partir. Ce n'était vraiment pas le moment de flancher. Éric, mourir ? Cette simple idée m'était absolument intolérable.

— On va se débrouiller, a affirmé Amélia, jouant les vaillants petits soldats. Je ne doute pas que vous soyez un

combattant hors pair, Bill, mais nous ne sommes pas sans défense.

Avec tout le respect que j'avais pour Amélia et pour ses compétences de sorcière, j'étais désolée de devoir la contredire : on était complètement démunies, là. Face à des vampires, en tout cas.

C'est alors que Bill s'est brusquement retourné vers le couloir. Il avait entendu du côté de l'arrière-cour quelque chose que nos oreilles humaines n'avaient pas perçu. Une seconde plus tard, une voix familière s'élevait :

— Laisse-moi entrer, Bill. Et le plus tôt sera le mieux.

— C'est Éric ! s'est exclamé Bill avec un soulagement manifeste.

Vif comme l'éclair, il a rejoint la porte de la cuisine – à peine une traînée sombre zébrant ma rétine. Et, effectivement, Éric se trouvait dehors. Quelque chose s'est dénouée en moi. Il était vivant ! Vivant, certes, mais pas sans mal, apparemment : son tee-shirt était tout déchiré et il était pieds nus.

— Je n'ai pas pu retourner au club, disait-il, tandis que Bill et lui remontaient le couloir pour nous rejoindre. Chez moi, il ne fallait pas y songer. Pas seul, en tout cas. Je n'ai pu contacter personne d'autre. Mais j'ai eu ton message, Bill. Alors voilà, Sookie, je suis venu te demander l'hospitalité.

— Bien sûr, Éric, lui ai-je machinalement répondu.

J'aurais dû y réfléchir à deux fois avant de parler.

— Mais peut-être qu'on devrait...

J'allais proposer qu'on traverse le cimetière pour aller chez Bill – sa maison était plus grande et mieux équipée pour loger des vampires – quand les ennuis ont commencé. Et pas du tout là où on les attendait. Plus personne n'avait prêté attention à Frannie, depuis qu'elle avait achevé son récit, et le moment d'abattement qu'elle avait eu, après avoir délivré son terrible message, lui avait laissé le temps de prendre la pleine mesure du désastre auquel on allait tous se trouver confrontés.

— Il faut que je fiche le camp d'ici ! s'est-elle écriée. Quinn m'avait dit de rester, mais vous allez...

Sa voix montait dans les aigus. Elle s'est levée d'un bond, les muscles de son cou saillant comme des cordes, tandis qu'elle tournait la tête de tous côtés, en proie à la plus vive agitation.

— Frannie, lui a lancé Bill.

Il s'est planté devant elle et a placé ses grandes mains blêmes de part et d'autre de son visage pour l'obliger à le regarder. Il a plongé ses yeux dans les siens. Frannie s'est calmée d'un coup.

— Tu vas rester ici, espèce d'idiote, lui a-t-il ordonné. Et tu vas faire ce que Sookie te dit.

— D'accord, a posément répondu Frannie.

J'ai remercié Bill de son intervention pour le moins efficace. Quant à Amélia, manifestement choquée, elle dévisageait Bill avec stupeur. Elle n'avait sans doute encore jamais vu un vampire faire usage de sa petite magie à lui.

— Je vais chercher mon fusil, ai-je brusquement déclaré.

Mais avant que j'aie eu le temps de faire un geste, Éric s'était tourné vers le placard, à droite de la porte d'entrée, l'avait ouvert et en avait sorti le Benelli que mon frère m'avait donné. Troublé, il me l'a tendu avec une expression d'étonnement dans les prunelles. Nos regards se sont croisés.

Il s'était souvenu de l'endroit où se trouvait le fusil. Or, il m'avait vue le cacher alors qu'il séjournait chez moi, c'est-à-dire lorsqu'il était sous l'emprise d'un sort d'amnésie.

Quand j'ai enfin pu m'arracher à l'irrésistible aimant de ses yeux bleus, je me suis aperçue qu'Amélia semblait extrêmement songeuse. On n'avait peut-être pas été colocataires très longtemps, elle et moi, mais je savais déjà que c'était le genre de regard que je n'aimais pas chez elle. Il signifiait qu'elle avait une remarque à faire, et une remarque qui risquait de ne pas me plaire.

— Est-ce que nous ne serions pas en train de nous alarmer pour rien ? a-t-elle lancé d'un ton doctoral. Est-ce que nous ne succomberions pas à la panique sans raison ?

À voir le coup d'œil que Bill lui a lancé, on aurait pu croire qu'elle venait subitement de se changer en babouin. Quant à Frannie, vu son air hagard, il était clair qu'elle ne se sentait absolument pas concernée.

— Après tout, a commencé à argumenter ma coloc, un petit sourire supérieur aux lèvres, pourquoi viendrait-on s'attaquer à nous, je vous le demande ? Ou, plus précisément, à toi, Sookie ? Parce que je présume qu'une bande de vampires ne feraient pas exprès le déplacement pour s'attaquer à moi. Je pose donc la question : pourquoi viendraient-ils ici ? Tu ne représentes pas une pièce maîtresse du système de défense des vampires de Louisiane, que je sache. Qu'est-ce qui pourrait bien leur fournir un motif suffisant pour vouloir te tuer ou te capturer ?

Éric achevait sa tournée d'inspection de toutes les portes et fenêtres de la maison quand Amélia a conclu son analyse par cette ultime question.

— J'ai raté quelque chose ? s'est-il enquis.

— Amélia était en train de m'expliquer gentiment qu'il n'y avait aucune raison logique pour que les vampires de Vegas viennent s'attaquer à moi, que je n'avais rien à voir avec leur tentative de coup d'État.

— Bien sûr qu'ils vont venir ! m'a répondu Éric, sans un regard pour ma coloc.

Il a toutefois jeté un coup d'œil à Frannie, puis a hoché la tête avec satisfaction et s'est posté à droite d'une des fenêtres du salon.

— Sookie a un lien de sang avec moi, a-t-il ajouté. Et puis, maintenant, je suis là aussi.

— Ouais, a soupiré Amélia. Merci beaucoup, Éric. Trop aimable à vous d'être venu directement chez nous.

— Amélia, n'êtes-vous pas une puissante sorcière ?

— Euh... si, lui a prudemment répondu ma coloc.

— Votre père n'est-il pas un homme riche et très influent ? N'avez-vous pas pour mentor une très grande sorcière ?

Hé ! Qui avait fait sa petite enquête, cette fois ? Éric et Copley Carmichael avaient donc quelques points communs.

— Si, a acquiescé Amélia. OK, ils seraient peut-être ravis de tous nous coincer. Mais, n'empêche, si vous n'aviez pas foncé tout droit ici, je ne crois pas que Sookie et moi aurions à nous inquiéter d'être blessées.

— Tu te demandes si on est vraiment en danger ? me suis-je exclamée, incrédule. Des vampires en guerre, toutes canines

dehors ? Excitation du combat, sang frais, soif dévorante... ça n'évoque rien pour toi ?

— On ne leur servira plus à grand-chose, une fois mortes.

— C'est vrai, mais un accident est si vite arrivé...

En m'entendant, Bill a émis une sorte de petit ricanement sarcastique. C'était la première fois que je le voyais avoir une telle réaction, une réaction si humaine que je me suis demandé ce qui lui arrivai !. Ses canines s'étaient allongées, ses yeux luisaient. En fait, il se frottait déjà les mains à la perspective d'une bonne vieille bagarre. Frannie le regardait fixement, avec toujours la même indifférence, le même détachement. S'il y avait eu la moindre chance pour qu'elle reste calme et coopérative, j'aurais demandé à Bill de la sortir de sa transe hypnotique. Mais j'appréciais vraiment trop la tranquillité que son état nous garantissait — ce qui ne m'empêchait pas de détester l'idée qu'on lui avait ôté toute volonté.

— Pourquoi Pam est-elle partie ? me suis-je étonnée.

— Elle est plus utile au *Croquemitaine*. Les autres ont tous convergé vers le club et, s'ils sont assiégés, elle pourra me tenir au courant. C'était stupide de ma part de leur ordonner de se rassembler. J'aurais dû leur conseiller de se disperser, au contraire.

A voir la tête qu'il faisait, je peux vous assurer que c'était une erreur qu'Éric n'était pas près de recommencer.

Bill s'est à son tour approché de la fenêtre, tous les sens aux aguets. Il a consulté Éric du regard et secoué la tête : rien à signaler. Pour le moment...

Le portable d'Éric a sonné. Il a pris l'appel, écouté une minute en silence, répondu : « Bonne chance à vous » et raccroché.

— La plupart des autres sont au club, nous a-t-il annoncé.

Bill a acquiescé d'un petit signe de tête.

— Où est Claudine ? m'a-t-il demandé.

— Aucune idée.

Pourquoi Claudine se manifestait-elle certaines fois, quand j'avais des ennuis, et d'autres pas ? Est-ce que j'avais fini par la lasser ?

— De toute façon, je ne pense pas qu'elle se montrera, vu que vous êtes là, messieurs, leur ai-je fait observer. À quoi est-ce que ça servirait qu'elle vienne à la rescouasse, si vous ne pouvez pas vous empêcher de lui sauter sur la carotide ?

Bill s'est brusquement raidi. Son ouïe extraordinairement fine avait une nouvelle fois perçu quelque chose d'inaudible aux humains. Il a échangé un long regard avec Éric.

— Pas le genre de compagnie que j'aurais choisie, a-t-il commenté de sa voix glaciale. Mais on va leur donner du fil à retordre. Je n'ai qu'un seul regret : la présence des femmes.

Il s'est tourné vers moi, une intense émotion dans ses grands yeux noirs : amour ? Chagrin ? Sans la plus volatile pensée pour me mettre sur la voie, je n'en avais pas la moindre idée.

— Nous ne sommes pas encore dans la tombe, lui a tout aussi froidement répliqué Éric.

Dans la bouche d'un vampire, l'expression m'aurait presque amusée... si les circonstances s'y étaient prêtées.

Ah ! Je pouvais percevoir le crissement de pneus sur le gravier de l'allée, à présent. Amélia a laissé échapper un petit cri étouffé et les yeux de Frannie se sont subitement agrandis, sans qu'elle manifeste cependant d'autre réaction. Elle est restée clouée sur sa chaise, comme tétranisée. Quant aux vampires, ils se sont absorbés en eux-mêmes pour se concentrer.

Les véhicules se sont garés devant la maison. Il y a eu des claquements de portière et le pas de quelqu'un qui se dirigeait vers les marches de la véranda

Toc toc toc ! On a frappé fermement, non à la porte, mais sur un des piliers de soutènement de la véranda.

Je me suis avancée lentement vers l'entrée. Bill m'a alors brusquement agrippée par le bras et s'est posté devant moi.

— Qui est là ? a-t-il crié, avant de reculer en me propulsant deux mètres en arrière.

Il avait eu peur que quelqu'un ne tire à travers la porte.

Il s'était inquiété sans raison, apparemment.

— C'est moi, Victor Madden, le vampire, a répondu une voix enjouée.

D'accord. On ne s'y attendait pas, à celle-là. Surtout Eric, qui a fermé les yeux, comme accablé. Ce nom et la présence ici de celui qui le portait semblaient lui en dire long sur ce qui se passait. J'ignorais quoi, mais ce n'était vraisemblablement pas positif.

J'ai chuchoté à Bill :

— Tu le connais ?

— Oui, je l'ai déjà rencontré.

Mais il ne m'a pas donné de détails et il est resté planté là, comme en proie à un dilemme intérieur. Je n'ai jamais autant souhaité savoir ce que quelqu'un pensait qu'à ce moment-là. Ce silence me tapait sur les nerfs.

N'y tenant plus, j'ai lancé :

— Ami ou ennemi ?

Un grand rire m'a répondu. C'était un rire franc, chaleureux, complice, du style «je ris avec vous, pas de vous ».

— Excellente question, a tout de même reconnu Victor. Question à laquelle vous êtes la seule à pouvoir répondre, d'ailleurs. Aurais-je l'honneur et l'avantage de parler à la fameuse Sookie Stackhouse, télépathe de renom ?

— Vous avez l'honneur de parler à Sookie Stackhouse, serveuse, point barre, ai-je riposté, aussi glaciale qu'un vampire de ma connaissance ici présent.

C'est alors que s'est élevé, au-dehors, une sorte de grondement rauque provenant d'une gorge qui n'avait rien d'humain. C'était plutôt le grognement d'un animal. Un gros animal.

Mon cœur s'est arrêté. J'en ai eu l'estomac retourné.

— Les sorts de protection tiendront, psalmodiait Amélia en sourdine. Les sorts de protection tiendront. Les sorts de protection tiendront...

Bill gardait ses yeux noirs rivés sur moi, tandis que je voyais ses pensées défiler à toute allure sur son visage sans pouvoir en déchiffrer aucune. Frannie affichait toujours le même parfait détachement, mais son regard ne quittait pas la porte. Elle aussi avait entendu.

— Quinn est avec eux, ai-je murmuré à ma coloc, puisque c'était la seule d'entre nous qui ne l'avait pas encore compris.

— Il est de leur côté ? s'est-elle indignée.

— Ils tiennent sa mère, lui ai-je rappelé, même si ça me rendait malade de savoir Quinn dans les rangs ennemis.

— Oui, mais on tient sa sœur, m'a fait remarquer Amélia.

Eric semblait aussi songeur que Bill. Ils se consultaient du regard, à présent, et j'aurais parié qu'ils se disaient tout un tas de trucs sans avoir besoin de se parler.

Et toute cette discussion silencieuse ne me disait rien qui vaille. Il fallait bien en conclure qu'ils n'avaient pas encore décidé de quel côté ils allaient sauter.

— Pouvons-nous entrer ? a demandé la charmante voix avec amabilité. Ou pouvons-nous parlementer avec l'un d'entre vous face à face ? Vous semblez avoir quelques puissants sorts de garde sur cette maison.

— Ouais ! a exulté Amélia à mi-voix, en levant un poing victorieux.

Elle m'a adressé un grand sourire.

Ça ne nuit à personne, un peu d'autosatisfaction, de temps en temps, quand on l'a bien mérité – quoique le moment ait peut-être été mal choisi. Mais je me suis forcée à lui rendre son sourire.

Eric a paru rassembler ses forces. Après avoir échangé un dernier coup d'œil appuyé, les deux vampires ont semblé se détendre. Eric s'est tourné vers moi et a déposé un léger baiser sur mes lèvres, puis il m'a dévisagée une longue minute.

— Il t'épargnera, a-t-il alors déclaré, comme s'il se parlait à lui-même. Tu es unique, a-t-il renchéri. Ce serait dommage de perdre un diamant d'une si belle eau.

Puis il a ouvert la porte.

12

Le salon étant toujours plongé dans la pénombre et les spots extérieurs allumés, on voyait très bien dehors, de l'intérieur. Le vampire qui se tenait devant la maison était apparemment seul. Quoique de taille moyenne, il ne passait assurément pas inaperçu. Sanglé dans un superbe costume trois pièces, le cheveu court, bouclé et sombre, il avait pris la pose, style mannequin en couverture de *GQ*.

Éric occupant pratiquement tout l'encadrement de la porte, je ne pouvais pas en dire beaucoup plus. Ça n'aurait pas été très poli d'aller à la fenêtre le reluquer.

— Éric Nordman ! s'est exclamé Victor Madden, jovial. Cela fait quelques dizaines d'années que nous ne nous sommes vus.

— Toi et tes frères de nid avez fait du beau travail dans le désert, a déclaré Éric d'un ton détaché — ça tenait plus de la constatation que du compliment.

— Oui, les affaires marchent bien, merci. J'aimerais m'entretenir de certaines choses avec toi. Des choses... assez urgentes, je le crains. Puis-je entrer ?

— Combien êtes-vous ?

— Onze avec lui, ai-je chuchoté dans le dos d'Éric. Dix vampires et Quinn.

Si un cerveau humain en activité émettait pour moi une sorte de vibration, celui d'un vampire, au contraire, s'inscrivait en creux dans mon esprit, créant une espèce de vide. Il me suffisait de compter les trous.

— J'ai quatre compagnons avec moi, a affirmé Victor, avec un aplomb sidérant qui lui donnait un confondant accent de vérité.

La franchise incarnée !

— J'ai bien peur que tu n'aies désappris à compter, avec les années, lui a rétorqué Éric, avec le même calme olympien. Je crois plutôt que vous êtes dix vampires, sans parler de l'hybride.

Légère crispation de la main du mannequin aux dents longues, qui s'est redressé pour compenser.

— Pas la peine d'essayer de jouer au plus fin avec moi, à ce que je vois, mon vieux.

— « Mon vieux » ? a murmuré Amélia avec une grimace.

— Fais-les sortir du bois, que je les compte, a lancé Éric.

Tant pis pour les bonnes manières ! On s'est tous précipités à la fenêtre pour regarder. Les vampires de Las Vegas ont émergé un à un du rideau d'arbres. Comme ils se tenaient juste à la limite du cercle de lumière, je ne pouvais pas bien les distinguer. Mais j'ai tout de même remarqué une femme sculpturale avec une masse de cheveux bruns et un homme pas beaucoup plus grand que moi qui arborait une barbe bien taillée et une boucle d'oreille.

Le tigre a été le dernier à sortir du bois. J'étais sûre que Quinn avait adopté sa forme animale pour éviter de se retrouver face à moi. Ça m'a fait de la peine pour lui. Si j'étais déjà déchirée intérieurement, j'imaginais que c'était encore pire pour lui : il devait avoir le ventre en bouillie, façon hachis Parmentier.

— Je reconnaissais quelques visages familiers, a constaté Éric. Sont-ils tous sous ton autorité ?

— Oui, a répondu Victor avec fermeté.

L'information semblait d'importance pour Éric.

Il a reculé, et on s'est tous tournés vers lui.

— Sookie, ce n'est pas à moi de l'inviter à entrer, m'a-t-il fait remarquer. Tu es chez toi, ici.

Il s'est ensuite adressé à ma coloc :

— Vos sorts de protection sont-ils sélectifs ? Peuvent-ils ne laisser passer qu'une personne précise ?

— Oui.

J'aurais préféré qu'elle y mette un peu plus de conviction.

— Il faut que la personne soit invitée par quelqu'un que les sorts reconnaissent, a-t-elle précisé. Comme Sookie.

C'est à ce moment-là que Bob est apparu dans le salon et s'est dirigé à pas feutrés vers la porte d'entrée. Il s'est assis au beau milieu du seuil, la queue enroulée autour des pattes, et s'est mis à examiner le nouveau venu avec insistance. Victor a d'abord semblé amusé par cette apparition impromptue, mais son rire s'est vite étranglé dans sa gorge.

— Ce n'est pas un simple chat, a-t-il constaté.

— Non, lui ai-je répondu en m'avançant. Pas plus que celui qui se trouve derrière vous.

Le tigre a émis un feulement que j'ai jugé amical. C'était tout ce que Quinn pouvait faire pour exprimer ses regrets, pour me dire qu'il était désolé que je me retrouve impliquée dans cette sale histoire – enfin, j'imagine. Je suis allée me planter juste derrière Bob. Le chat a levé la tête vers moi, m'a regardée, puis s'en est allé aussi nonchalamment qu'il était venu. Les chats !

Victor Madden s'est rapproché de la véranda. Évidemment, les sorts de protection l'empêchaient de monter et il a été obligé d'attendre au pied des marches. Amélia a allumé la véranda et Victor a cligné des yeux, ébloui. C'était un homme très séduisant, sans qu'on puisse le dire vraiment beau. Il avait de grands yeux noisette, une mâchoire carrée qui lui donnait un air décidé, et une denture parfaite qu'il ne se privait pas de faire admirer en souriant jusqu'aux oreilles. Il m'a examinée avec attention.

— Ceux qui vantent vos appas sont en dessous de la vérité, m'a-t-il lancé.

J'ai mis un petit moment à comprendre ce qu'il entendait par là. La peur tétanise les neurones, et j'étais trop terrifiée pour faire correctement fonctionner les miens. J'ai aperçu Jonathan parmi les vampires, à l'orée du bois.

— Han han, ai-je marmonné, nullement impressionnée. Vous seul pouvez entrer.

— J'en suis enchanté, m'a-t-il répondu, en se fendant d'une courbette.

Il a avancé un pied hésitant, puis, voyant qu'il ne se passait rien, a paru soulagé. Du coup, il a traversé la véranda si rapidement qu'il s'est retrouvé juste en face de moi sans que je

l'aie vu bouger, sa pochette – je vous jure, il portait un petit carré de soie blanche dans la poche de poitrine de son complet – touchant pratiquement mon tee-shirt. J'ai dû me tenir à carreau pour ne pas sursauter, mais j'ai réussi à conserver mon sang-froid. J'ai croisé son regard et senti la pression qu'il tentait d'exercer sur moi : il essayait ses pouvoirs hypnotiques pour voir s'il parviendrait à me contrôler.

Aucune chance. Après lui avoir laissé le temps de s'en apercevoir, je me suis écartée pour le laisser passer.

Victor s'est immobilisé sur le seuil et, d'un regard scrutateur, a passé en revue toutes les personnes présentes dans le salon, sans se départir pour autant de son sourire dentifrice. Quand ses yeux se sont posés sur Bill, son sourire s'est même élargi.

— Ah ! Compton ! s'est-il exclamé.

Je m'attendais à une remarque qui m'aurait éclairée sur la nature de sa réaction, mais il n'a rien ajouté. Il a ensuite soumis Amélia à un examen minutieux.

— La source de la magie, a-t-il commenté en s'inclinant légèrement devant elle.

Frannie n'a, en revanche, eu droit qu'à un rapide coup d'œil, suffisant cependant pour allumer dans les prunelles du vampire une étincelle de colère : il l'avait reconnue. J'aurais dû la cacher. Je n'y avais tout bonnement pas pensé. Maintenant, les vampires de Las Vegas savaient que Quinn avait envoyé sa sœur nous prévenir. Je me suis demandé si cette erreur nous serait fatale.

Si on réussissait à survivre jusqu'à l'aube, on pourrait prendre une des voitures pour déguerpir, Amélia, Frannie et moi. Et si les bagnoles avaient été trafiquées, on aurait toujours nos portables pour appeler à l'aide. Il était toutefois impossible de savoir de quels renforts diurnes les vampires de Las Vegas bénéficiaient... en dehors de Quinn. En ce qui concernait Éric et Bill, eh bien, ils pourraient assurément se battre cette nuit pour franchir la ligne des vampires qui les attendaient à l'extérieur. Enfin, essayer, du moins. Quant à savoir jusqu'où ils iraient...

— Asseyez-vous, je vous en prie, ai-je dit à Madden avec un geste de la main, d'un ton à peu près aussi sec que le désert d'où il venait.

Tout le monde s'est dirigé vers les sièges du salon. La tension dans la pièce était presque palpable. J'ai allumé deux ou trois lampes et demandé aux vampires s'ils voulaient boire quelque chose. Ils ont tous eu l'air surpris (si tant est qu'on puisse lire une réaction de ce genre sur les traits d'un vampire). Seul Victor a accepté. Comme ma coloc m'interrogeait du regard, j'ai hoché la tête et elle est allée réchauffer une bouteille de PurSang dans la cuisine. Éric et Bill avaient pris place sur le canapé, Victor dans un fauteuil et je m'étais perchée sur le bord du fauteuil à bascule, les mains croisées sur les genoux.

Victor a mis un certain temps à choisir son entrée en matière.

Silence...

— Ta reine est morte, Viking, a-t-il finalement déclaré.

Éric a relevé brusquement la tête et Amélia, qui revenait avec le verre de sang de synthèse du vampire, a marqué un temps d'arrêt, avant d'aller servir notre charmant visiteur d'outre-tombe. Victor l'a remerciée en la gratifiant d'une nouvelle inclination du buste. Amélia le regardait avec une surprenante fixité et j'ai remarqué qu'elle gardait la main cachée dans les plis de sa robe. Au moment même où j'allais lui dire de ne pas faire de bêtises, elle s'est écartée du vampire pour se poster à la droite de mon fauteuil.

— Je m'y attendais, a répondu Éric. Et les shérifs ? Combien ?

Ça, je devais bien le reconnaître, son ton ne trahissait pas la moindre émotion.

Victor a fait tout un cinéma, feignant de fouiller dans les recoins de sa mémoire.

— Voyons, laisse-moi réfléchir... Ah, oui ! Tous.

J'ai serré les dents, histoire de réprimer toute réaction un peu trop bruyante, et j'ai dégluti en silence. Amélia a tiré la chaise placée à côté de la cheminée et s'est laissée tomber dessus comme une masse. Telle qu'elle était placée là, je pouvais maintenant voir ce qu'elle tenait dans son poing fermé : un

couteau à émincer de la cuisine. Il avait une lame parfaitement aiguisée et il était très, très pointu...

— Et les leurs ? s'est enquis Bill, qui nous jouait sa propre version du masque de pierre, lui aussi.

— Il en reste quelques-uns : un jeune ténébreux dénommé Rasul, plusieurs des serviteurs d'Aria Yvonne... Le clan de Cléo Babbitt a préféré une mort définitive avec elle à une très honnête offre de capitulation sans condition, et Sigebert semble avoir péri avec Sophie-Anne.

— *Le Croquemitaine* ?

Éric avait gardé ça pour la fin, sans doute parce qu'il redoutait trop la réponse. J'aurais voulu pouvoir le prendre dans mes bras, le réconforter, mais, allez savoir pourquoi, je me disais qu'il n'aurait pas vraiment apprécié.

Apparemment grand amateur d'effets dramatiques, Victor a pris le temps d'avaler une rasade de PurSang avant de répondre :

— Tous les tiens sont à l'intérieur, Éric. Ils ont refusé de se rendre. Ils ont dit qu'ils ne bougeraient pas tant qu'ils n'auraient pas de nouvelles de toi. Quant à nous, nous nous tenons prêts à incendier le club. Une de tes fidèles a cependant réussi à s'échapper, et elle prend un malin plaisir à éliminer tous ceux d'entre nous qui sont assez bêtes pour se retrouver, fort imprudemment, séparés des autres.

Bravo, Pam ! J'ai baissé la tête pour cacher le sourire qui m'était, malgré moi, monté aux lèvres, et Amélia m'a adressé un petit clin d'œil pétillant. Éric lui-même a paru exulter... pendant un quart de seconde. Bill est demeuré de marbre.

— Dans ce cas, pourquoi suis-je encore en vie ? a demandé mon Viking préféré.

La question à mille dollars.

— Parce que, de tous les shérifs, tu es le plus compétent, le plus productif, et que tu as le sens des affaires et des réalités, lui a répondu Victor, qui avait manifestement bûché son oral avant de venir. Et que tu as sur ton territoire l'un des plus brillants businessmen de ce temps, a-t-il ajouté en désignant Bill du menton. Notre roi ne verrait aucun inconvénient à te laisser à

ton poste. Sous réserve que tu lui prêtes allégeance, évidemment.

— Je n'ai aucun mal à imaginer ce qui se passera si je refuse.

— Mes vampires postés à Shreveport ont déjà la torche à la main, a confirmé Victor avec un sourire satisfait. En fait, ils sont dotés de systèmes de mise à feu un peu plus modernes, mais tu vois ce que je veux dire. Et, bien sûr, nous saurons nous occuper de tes amis ici présents. Tu fais assurément preuve d'éclectisme dans tes relations, Éric. Je me lance sur ta piste en pensant te trouver en compagnie de tes guerriers d'élite, et voici que je te trouve en cette étrange compagnie...

Je n'ai même pas pensé à me vexer. Victor avait raison : on formait un groupe on ne peut plus hétéroclite. J'ai aussi remarqué qu'aucun d'entre nous n'avait voix au chapitre. Tout dépendait d'Éric et du prix qu'il accordait à sa fierté.

Dans le silence qui se prolongeait, je me suis demandé combien de temps le beau Viking allait peser sa décision. S'il ne pliait pas, on allait tous y passer. Parce que c'était bel et bien la façon dont Victor entendait « s'occuper » de nous, si irremplaçable qu'Éric ait prétendu me trouver. Je ne pensais pas vraiment que Victor m'estimait le moins du monde irremplaçable, pour sa part, et je ne parle même pas d'Amélia. Quand bien même on arriverait à le maîtriser (ce qui, avec Bill d'un côté et Éric de l'autre, était faisable), ses petits copains, dehors, n'auraient qu'à mettre le feu à la maison pour que notre sort soit réglé. Ils ne pouvaient peut-être pas entrer sans y être invités, mais, nous, on serait bien obligés de sortir, à un moment donné.

J'ai tourné les yeux vers Amélia. Nos regards se sont rivés l'un à l'autre. Elle avait beau faire un suprême effort pour garder la tête haute et le dos bien droit, sous son crâne, c'était l'horreur absolue. Si elle appelait son père, il négocierait sa vie. Et il avait les moyens de faire pencher la balance dans son sens. Si les vampires de Las Vegas étaient assez cupides pour envahir la Louisiane, ils le seraient sans doute assez aussi pour accepter une rançon en échange de la vie de la fille de Copley Carmichael. Et Frannie s'en sortirait probablement aussi, puisque son frère

se trouvait juste de l'autre côté de la porte. Ils épargneraient sûrement la sœur de Quinn pour le garder dans de bonnes dispositions, non ? Victor avait déjà indiqué que Bill avait des compétences qui les intéressaient – sa base de données s'était révélée si lucrative... Il ne restait donc plus qu'Éric et moi : les deux pièces les plus faciles à sacrifier sur l'échiquier. Enfin, surtout moi.

J'ai eu une petite pensée pour Sam, une envie irraisonnée de l'appeler, juste pour lui parler, rien qu'une minute. Mais je n'aurais pas voulu l'entraîner là-dedans, même pour tout l'or du monde, parce que c'aurait été signer son arrêt de mort. J'ai fermé les yeux et je lui ai dit adieu.

Un bruit soudain, derrière la porte, m'a arrachée à mes sinistres pensées. J'ai mis un petit moment avant de l'identifier : Quinn voulait entrer.

Éric m'a jeté un coup d'œil interrogateur. J'ai secoué la tête. C'était déjà assez compliqué comme ça sans que Quinn se jette dans la mêlée.

— Sookie, a chuchoté Amélia dans un souffle.

J'ai senti la pression de sa main contre moi.

C'était la main qui tenait le couteau.

— Non, lui ai-je murmuré. Ça ne servirait à rien.

J'espérais que Victor ne s'était pas aperçu de son petit manège.

Le regard tourné vers l'avenir, Éric avait les yeux grands ouverts, les pupilles dilatées. Dans le silence pesant qui se prolongeait, ses prunelles ont viré au bleu électrique.

C'est alors que quelque chose d'inattendu s'est produit : Frannie est subitement sortie de sa transe et s'est mise à hurler. Au premier cri qu'elle a poussé, ma porte a commencé à trembler. En moins de cinq secondes, de toute la puissance de ses deux cent vingt-cinq kilos de muscles et de rage animale, Quinn avait fait voler le lourd battant de bois en éclats. Avant que Victor n'ait eu le temps de l'attraper, Frannie avait déjà sauté de sa chaise pour se ruer vers la sortie. Il ne l'a ratée que d'un cheveu.

Quinn a bondi dans la maison si précipitamment qu'il a renversé sa sœur dans l'élan. Il s'est campé au-dessus d'elle, en nous menaçant d'un rugissement assourdissant.

Victor n'a pas manifesté la moindre peur, ce qui était tout à son honneur.

— Quinn, écoute-moi, a-t-il lancé au tigre en furie.

Contre toute attente, le tigre a obéi. Difficile de dire quelle part d'humanité conserve un changeling sous sa forme animale. J'avais eu plusieurs fois la preuve que les lycanthropes me comprenaient parfaitement, et j'avais déjà communiqué avec Quinn quand il s'était changé en félin. Il m'avait assurément compris, lui aussi. Mais les hurlements de Frannie avaient éveillé sa colère, et il semblait ne pas bien savoir sur qui la passer. J'ai profité de ce que Victor était occupé avec Quinn pour fouiller dans ma poche.

Je détestais l'idée de sortir si tôt le joker que m'avait fourni mon arrière-grand-père et plus encore celle de le jeter, sans prévenir, dans la gueule du loup (imaginez un peu : une fée dans une maison remplie et cernée de vampires). Mais s'il y avait un moment pour requérir l'intervention d'une bonne fée, on pouvait difficilement imaginer meilleur que celui-là. Et je m'y prenais peut-être même un peu tard.

J'avais mon portable dans la poche de mon pyjama. Je l'ai discrètement sorti et j'ai baissé les yeux pour consulter la carte de visite et composer le numéro, tout en regrettant amèrement de ne pas l'avoir enregistré dans mon répertoire. Victor parlait toujours avec Quinn pour tenter de le persuader que personne n'avait fait le moindre mal à sa petite sœur adorée.

Maintenant, dites-moi : est-ce que je n'avais pas tout fait bien comme il faut ? Est-ce que je n'avais pas attendu d'avoir vraiment besoin de lui pour l'appeler ? Est-ce que je n'avais pas eu l'intelligence d'avoir sa carte sur moi et la présence d'esprit de prendre mon portable ?

Parfois, pourtant, alors que vous avez vraiment tout fait bien comme il faut, il arrive que ça tourne mal.

Juste au moment où la sonnerie retentissait, vif comme l'éclair, un bras s'est détendu pour m'arracher le portable des mains et le projeter contre le mur.

— Nous ne pouvons pas le faire intervenir dans cette affaire, m'a murmuré Eric à l'oreille, sans déclencher une guerre dévastatrice qui nous anéantira tous.

J'imagine qu'il voulait parler de lui parce que, quant à moi, j'étais bien sûre que je resterais en vie, si mon arrière-grand-père déclenchait une guerre pour moi. Mais il était trop tard, maintenant. J'ai regardé mon ancien amant avec, dans les yeux, quelque chose qui ne devait pas être loin de la haine.

— Il n'y a personne que vous puissiez appeler pour vous sortir d'une situation pareille, a affirmé Victor d'un air suffisant.

Mais il a subitement perdu de sa superbe, comme s'il avait un doute, tout à coup.

— A moins qu'il n'y ait des choses que j'ignore à votre propos, a-t-il ajouté d'un ton soupçonneux.

— Il y a bien des choses au sujet de Sookie que vous ignorez, est alors intervenu Bill. Sachez du moins ceci, a-t-il poursuivi. Je sacrifierais mon immortalité pour elle. Si vous touchez à un seul de ses cheveux, je vous tue.

Il s'est ensuite tourné vers Éric et a ajouté :

— Peux-tu en dire autant ?

Il était clair que non, ce qui plaçait Éric derrière son subalterne dans la course à « Qui aime le plus Sookie ? ». Mais, étant donné les circonstances, ça n'avait plus grande importance.

— Plus pertinent encore, tu dois aussi savoir ceci : s'il lui arrive quoi que ce soit, des forces que tu ne peux même pas imaginer seront libérées, a renchéri Éric, s'adressant à Victor.

Ce dernier est demeuré un instant songeur.

— Ce ne sont peut-être que des menaces en l'air, évidemment, a-t-il posément répondu. Mais, sans trop savoir pourquoi, je te crois sérieux. Si tu fais allusion au tigre ici présent, cependant, je ne pense pas qu'il nous tuerait tous pour elle : nous tenons sa mère... et sa sœur, maintenant.

Amélia était allée passer un bras réconfortant autour des épaules de Frannie, tant pour la rassurer que pour se mettre sous la protection du tigre. Elle m'a interrogée du regard, en pensant très clairement : « Est-ce que je dois tenter quelque chose ? Un sort de stase magique, peut-être ? »

C'était très malin de la part de ma coloc de recourir à ce moyen pour communiquer avec moi. J'ai réfléchi à sa proposition à toute vitesse. Jeter un sort de stase magique, ce serait figer les choses exactement dans l'état où elles étaient. Mais je ne savais pas si le sort d'Amélia engloberait les vampires qui attendaient dehors, et je ne voyais pas en quoi ça améliorerait la situation si elle nous paralysait tous sauf elle. Pouvait-elle choisir précisément qui le sort affecterait ? J'aurais bien aimé que ma coloc soit télépathie, elle aussi. Et c'était bien la première fois que je souhaitais un truc pareil à quelqu'un. Mais, les choses étant ce qu'elles étaient, il y avait tout bonnement trop de facteurs que j'ignorais. J'ai secoué la tête à regret.

— C'est ridicule, s'est exclamé Victor, feignant l'exaspération. Éric, c'est notre meilleure proposition et mon dernier mot. Reconnais-tu l'hégémonie de mon roi sur la Louisiane et l'Arkansas ou préfères-tu une lutte à mort ?

Nouvelle pause. Plus brève.

— Je reconnais la souveraineté de ton roi, a déclaré Éric d'une voix sans timbre.

— Bill Compton ?

Bill m'a dévisagée un long moment.

— Je reconnais votre roi.

Et voilà ! Le temps d'un claquement de doigts, l'ancien régime était mort et la Louisiane avait un nouveau roi.

13

J'ai senti ma tension se relâcher comme l'air s'échappe d'un pneu crevé.

— Rappelle tes troupes, maintenant, Victor, a calmement déclaré Éric. Et je veux te l'entendre dire, a-t-il ajouté, méfiant.

Plus rayonnant que jamais, Victor s'est fait un plaisir de s'exécuter. Il a dégainé un minuscule portable pour appeler une certaine Dalila et lui transmettre ses ordres. Éric a fait de même au *Croquemitaine* et a informé Clancy du changement de direction.

— Et n'oublie pas de prévenir Pam, a-t-il ajouté en élevant sciemment la voix, qu'elle cesse de décimer les rangs de Victor Madden...

Puis le silence est retombé, pesant. Tout le monde semblait s'interroger sur la suite des événements.

Pour ma part, maintenant que j'étais à peu près sûre de rester en vie, j'espérais que Quinn allait bientôt reprendre forme humaine, pour qu'on puisse enfin discuter. J'avais des tonnes de choses à lui dire. Je n'étais pas tout à fait persuadée d'en avoir le droit, mais je me sentais flouée.

Attention, je ne me prends pas pour le nombril du monde ! Et je comprenais parfaitement qu'on lui avait forcé la main, qu'il s'était retrouvé dans cette situation malgré lui – les chances qu'on fasse pression sur vous s'accroissent dangereusement quand vous commencez à frayer avec les vampires.

Comme je voyais les choses, c'était la deuxième fois que Quinn se faisait avoir par sa mère. Involontairement, je ne dis pas le contraire. Elle n'était pas responsable. Non, vraiment, je le pensais. Ce n'était tout de même pas sa faute si elle s'était fait violer et si elle était devenue folle. Pourtant, et bien que je ne l'aie jamais rencontré, je pouvais dire un truc sur elle sans me

tromper : cette femme était un vrai boulet. Quinn avait fait ce qu'il avait pu en envoyant sa sœur nous prévenir – quoique je ne sois pas convaincue que le résultat ait été très probant.

Mais il avait essayé, il fallait lui reconnaître ça.

En regardant le tigre frotter son museau contre Frannie, j'ai compris que je m'étais mis le doigt dans l'œil jusqu'au coude avec Quinn, et j'ai senti le fer de la trahison me brûler. J'avais beau me raisonner, voir mon petit copain dans le camp de l'ennemi (parce que c'était quand même bien comme ça qu'on devait considérer les vampires d'en face) me donnait la nausée. Je me suis secouée pour tenter de me reprendre et j'ai jeté un regard circulaire.

Dès qu'elle avait décemment pu lâcher Frannie, qui était en larmes, Amélia avait filé comme une flèche dans le couloir. Je m'étais dit que la tension avait dû être trop forte pour elle. Vu les bruits qui me parvenaient de la salle de bains, je ne m'étais manifestement pas trompée. Éric était toujours au téléphone avec Clancy, probablement pour donner le change pendant qu'il s'efforçait de digérer tout ce que ce revirement de situation impliquait. Même si je ne pouvais pas lire dans ses pensées, je le savais. Le portable toujours scotché à l'oreille, il s'est éloigné dans le couloir. Sans doute avait-il besoin de s'isoler pour procéder à quelques réajustements quant à ses perspectives d'avenir.

Victor est sorti parler à ses recrues. J'en ai entendu une lâcher un « Oui ! » triomphant, comme si son équipe venait de marquer le but de la victoire – ce qui était probablement le cas.

Quant à moi, je me sentais un peu molle du genou et j'avais le cerveau en ébullition, à tel point que je pouvais à peine aligner deux pensées cohérentes. Bill m'a passé un bras autour des épaules et m'a fait asseoir sur la chaise qu'Eric venait de quitter. J'ai senti la caresse de ses lèvres glacées sur ma joue. Il aurait fallu avoir un cœur de pierre pour ne pas être touché par le discours qu'il avait tenu à Victor – ses mots s'étaient imprimés dans mon esprit, en dépit des circonstances –, et je n'ai pas un cœur de pierre.

Bill s'est agenouillé à mes pieds et a levé vers moi ce visage blême que j'avais tant aimé.

— J'espère qu'un jour, c'est vers moi que tu te tourneras, Sookie. Jamais je ne t'imposerai ma présence.

Puis il s'est relevé et il est sorti faire la connaissance de ses nouveaux « frères ».

OK...

Mais – pitié, Seigneur ! – la nuit n'était pas encore finie.

J'ai regagné ma chambre à pas lourds avec l'intention de me passer de l'eau sur le visage, de me laver les dents, de me brosser les cheveux ou un truc dans le style. Peut-être que ça m'aiderait à me sentir un peu moins... Non, moins, ce n'était pas possible.

Quand j'ai poussé la porte, j'ai trouvé Éric assis sur mon lit, le visage dans les mains.

Il a redressé la tête en m'entendant entrer. Il avait l'air en état de choc. Eh bien, pas franchement étonnant après un coup d'État et une relève de la garde aussi radicale et, pour le moins, brutale.

— Être là, sur ton lit... sentir ton odeur... a-t-il soufflé, si bas que j'ai dû tendre l'oreille. Oh ! Sookie... je me souviens de tout !

— Oh, non ! ai-je lâché, avant d'aller m'enfermer dans ma salle de bains.

Je me suis peignée, brossé les dents, lavé le visage et les mains. Mais je ne pouvais pas rester éternellement barricadée derrière cette porte. Il allait bien falloir que je sorte. J'aurais été aussi lâche que Quinn si j'avais fui mon ex-amant.

Je n'avais pas franchi le seuil qu'Éric reprenait :

— Je ne parviens pas à croire que...

— Oui, oui, je sais, que tu aies pu tomber amoureux d'une humaine, que tu m'aies fait toutes ces promesses, que tu aies été doux comme un agneau et que tu aies voulu vivre avec moi «jusqu'à ce que la mort nous sépare», chabadabada, chabadabada...

Il devait bien exister un moyen d'échapper à cette mauvaise scène de série B.

— Je ne parviens pas à croire que j'aie pu éprouver quelque chose d'aussi fort et que, pour la première fois depuis des

siècles, j'aie connu un tel bonheur, a corrigé Éric, non sans une certaine solennité. Car, de cela, tu peux être certaine.

Je me suis frotté le front. La nuit était déjà sérieusement entamée ; j'avais bien failli y rester ; le type que je considérais, la veille encore, comme mon petit copain s'était tout à coup transformé en ennemi mortel, changeant du tout au tout l'idée que je me faisais de lui... Parce que, même si «mes» vamps étaient désormais du côté de «ses» vamps, émotionnellement parlant, j'avais pris le parti des vampires de Louisiane, si terrifiants que certains aient pu être – et Dieu sait qu'il y en avait parmi eux qui m'avaient filé une trouille bleue. Cela dit, Victor Madden et sa bande le seraient-ils moins ? Peu probable. N'avaient-ils pas assassiné, cette nuit même, bon nombre de leurs congénères, dont pas mal que je connaissais et qui me manqueraient ?

Avec tout ça, je me voyais mal gérer la crise existentielle d'un Éric qui venait d'avoir une révélation.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas parler de ça une autre fois – s'il faut vraiment qu'on en parle ?

— Si, a-t-il répondu après un long silence. Si, si. Ce n'est sûrement pas le bon moment.

— Je doute qu'il y ait jamais de bon moment pour parler de ce genre de chose.

— Nous le trouverons pourtant.

— Écoute, Éric... Oh ! Et puis, d'accord, ai-je cédé, balayant le sujet d'un revers de la main. Je suis contente que le nouveau régime veuille bien te garder en place.

— Cela t'aurait fait de la peine si j'avais été tué.

— Forcément : on a un lien de sang et tout ça.

— Pas à cause du lien de sang.

— OK, tu as raison : ça m'aurait fait de la peine si on t'avait tué. Sauf que si on t'avait tué, on m'aurait probablement tuée aussi, alors je n'aurais pas souffert très longtemps. Maintenant, tu veux bien dégager, s'il te plaît ?

— Oh, mais oui, je vais «dégager», a-t-il articulé d'une voix métallique, jugulant manifestement une de ses colères froides légendaires : le véritable Éric était de retour. Mais tu ne vas pas tarder à me revoir. Et sois sûre d'une chose, mon aimée : nous

trouverons un terrain d'entente. Quant aux vampires de Las Vegas, ils sauront parfaitement gérer un royaume qui, comme le leur, vit essentiellement du tourisme. Le roi du Nevada est puissant et Victor n'est pas de ceux que l'on doit prendre à la légère. C'est un être sans pitié et sans scrupule. Mais jamais il ne détruirait quelque chose dont il peut tirer profit. Il sait parfaitement se maîtriser et se montrer, en toutes circonstances, d'un sang-froid exemplaire.

— Finalement, tu n'es pas si mécontent que ça de ce coup d'État, si je comprends bien ?

Je n'avais pas réussi à cacher mon incrédulité : j'étais choquée.

— Ce qui est fait est fait, m'a-t-il posément répondu. A quoi cela servirait-il d'être mécontent maintenant ? Je ne peux ramener personne à la vie et je ne peux pas battre le Nevada à moi tout seul. Et je ne demanderai certainement pas aux miens de se sacrifier pour une cause perdue d'avance.

Un tel pragmatisme forçait l'admiration. Mais j'aurais été bien incapable de l'imiter. Je comprenais son point de vue, et peut-être même qu'à tête reposée, je finirais par tomber d'accord avec lui. Mais pas maintenant, non. Là, il me paraissait d'une froideur effroyable. Bon, c'est vrai aussi qu'il avait eu quelques centaines d'années pour se blinder, et qui sait ? il était sans doute déjà passé par là plusieurs dizaines de fois ?

Quelle tristesse !

En se dirigeant vers la porte, Éric s'est arrêté pour déposer un baiser sur ma joue. Encore une nuit à se faire embrasser, apparemment.

— Je suis désolé pour le tigre, m'a-t-il glissé à l'oreille avant de s'en aller.

Ça m'a achevée. Je suis restée prostrée sur la petite chaise, dans le coin de ma chambre, jusqu'à ce que je sois sûre que tout le monde était parti. Quand je n'ai plus rien détecté d'autre que le cerveau d'Amélia, j'ai pointé le nez dans le couloir pour m'assurer de visu que mes antennes ne m'avaient pas trompée. Plus d'intrus. Ouf !

— Amélia ?

— Oui.

Je suis allée la rejoindre dans le salon. Elle était à peu près dans le même état que moi : exténuée.

— Tu crois que tu vas réussir à dormir ?

— Je ne sais pas. Je vais essayer.

Elle a secoué la tête, avant d'ajouter :

— Ça change tout.

— Ça quoi ?

— La prise de pouvoir des vampires de Vegas. Mon père avait conclu de nombreux accords avec ceux de La Nouvelle-Orléans. Il devait travailler pour Sophie-Anne Leclercq, réparer son QG là-bas et toutes ses autres propriétés. Je ferais mieux de lui passer un coup de fil pour l'avertir. Il va vouloir prendre les devants, se placer auprès du nouveau.

À sa façon, Amélia se montrait aussi pragmatique qu'Éric. Je me suis sentie complètement déphasée, tout à coup, en décalage avec la terre entière. Je ne voyais même pas qui j'aurais pu appeler. Y avait-il seulement quelqu'un pour pleurer la perte de Sophie-Anne, d'Aria Yvonne, de Cléo et de tant d'autres ? La liste était sans doute encore plus longue que je ne l'imaginais. J'en suis arrivée à me demander, pour la première fois, si, à force, les vampires ne devenaient pas insensibles à la mort des autres, avec toutes ces vies qu'ils croisaient et qui s'éteignaient alors qu'eux restaient en vie. La mort frappait et eux continuaient à vivre, encore et encore...

Eh bien, la pauvre petite humaine que j'étais – et qui finirait bien par s'éteindre un jour, elle aussi – était, pour l'heure, morte de fatigue. S'il y avait un autre coup d'État, cette nuit, il se ferait sans moi. J'ai reverrouillé toutes les portes, interpellé Amélia du bas de l'escalier pour lui souhaiter une bonne nuit et je suis retournée me coucher. J'ai rampé jusqu'à mon lit, mais il m'a fallu une bonne demi-heure avant de réussir à trouver le sommeil. Chaque fois que je m'assoupissais, tous mes muscles se contractaient et je sursautais, persuadée que quel qu'un venait d'entrer dans ma chambre pour m'annoncer une nouvelle catastrophe imminente.

Pourtant, au bout d'un moment, même mes crispations musculaires ne sont plus parvenues à me tenir éveillée et j'ai sombré dans l'oubli. Quand je me suis réveillée, le soleil brillait

au-dehors et Quinn était assis sur la chaise dans l'angle, celle sur laquelle je m'étais écroulée en essayant de gérer la crise existentielle d'Eric.

Ça commençait à devenir une habitude. Une mauvaise habitude. J'en avais marre de tous ces types qui apparaissaient sans prévenir dans ma chambre puis disparaissaient. Moi, ce que je voulais, c'en était un qui y resterait.

— Qui t'a laissé entrer ? ai-je grommelé en me redressant sur un coude.

Il avait bonne mine pour quelqu'un qui avait eu une si petite nuit. Quinn était un grand mec balèze au crâne rasé et aux immenses yeux violets. Rien que de le regarder, ça m'avait toujours fait craquer.

— Amélia, m'a-t-il répondu. Je sais que je n'aurais pas dû m'inviter, que j'aurais dû attendre que tu sois réveillée. Mais tu n'aurais peut-être pas voulu de moi chez toi.

Je suis allée dans la salle de bains pour me donner un peu de temps – une technique qui, elle aussi, commençait à devenir une habitude. Quand j'en suis ressortie, un peu plus présentable et mieux réveillée que je n'y étais entrée, Quinn m'avait apporté une tasse de café. J'en ai bu une gorgée et je me suis tout de suite sentie mieux. Assez bien, du moins, pour être à même de gérer ce que je voyais déjà arriver à la vitesse grand V. Mais pas dans ma chambre.

— Cuisine, ai-je marmonné.

On s'est donc tous les deux retrouvés dans la pièce qui avait toujours été le cœur de cette maison. Elle avait déjà plus d'un siècle au compteur quand le feu l'avait ravagée. Maintenant, j'avais une cuisine toute neuve. Mais l'ancienne me manquait. La vieille table, autour de laquelle Granny, Jason et moi nous étions réunis pendant des années, avait été remplacée par une plus moderne et les nouvelles chaises étaient nettement plus confortables que les anciennes. Mais, de temps à autre, mes souvenirs me rattrapaient, et je me prenais à regretter ce que l'incendie avait emporté.

En y entrant ce matin-là, j'avais le funeste pressentiment que les regrets allaient être à l'ordre du jour, justement. Durant mon sommeil agité, j'avais dû assimiler une dose de ce

pragmatisme que, la veille encore, j'aurais appelé insensibilité. Pour retarder au maximum cette conversation qu'il allait bien falloir que j'aie avec Quinn, je suis allée jeter un coup d'œil dans l'arrière-cour. La voiture d'Amélia n'était plus là : on serait tranquilles. C'était déjà ça.

J'ai pris place face à l'homme sur qui j'avais fondé tant d'espoir, l'homme que j'avais cru pouvoir aimer.

— À te voir, on pourrait penser qu'on vient de t'annoncer ma mort, bébé, a-t-il lâché d'un ton léger, histoire de détendre l'atmosphère, sans doute.

— Ça revient à peu près au même, lui ai-je froidement répondu – il valait mieux aller droit au but.

Il n'a pas pu réprimer une grimace.

— Mais qu'est-ce que tu voulais que je fasse d'autre, Sookie ? a-t-il aussitôt protesté d'une voix grondante de colère. Qu'est-ce que tu voulais que je fasse, hein ?

— Et moi, qu'est-ce que je peux y faire ? lui ai-je rétorqué, parce que je n'avais pas de meilleure réponse à lui donner.

— Je t'ai envoyé Frannie ! J'ai essayé de te prévenir !

— Trop tard, lui ai-je assené, stoïque. Peut mieux faire.

Puis je me suis tue et j'ai réfléchi. Est-ce que je n'étais pas injuste, ingrate, trop dure avec lui ?

— Si tu m'avais appelée avant, ne serait-ce qu'une seule fois, il y a des semaines de ça, je le prendrais peut-être autrement aujourd'hui, ai-je repris. Mais tu étais trop occupé à essayer de retrouver ta mère, je suppose.

— Alors, tu me quittes à cause de ma mère ?

Et s'il y avait de l'amertume dans sa voix, je ne pouvais pas vraiment lui en vouloir.

— Oui, ai-je déclaré, après avoir pris le temps de tester la fermeté de ma résolution. Je crois bien que oui. Ce n'est pas tant ta mère que ta situation familiale dans son ensemble. Aussi longtemps qu'elle vivra, ta mère restera ta priorité parce qu'elle n'est pas en état de s'assumer. Elle a pris trop de coups pour ça. Je la plains sincèrement, crois-moi. Et je suis vraiment désolée que Frannie et toi ayez un tel fardeau à porter. Je sais ce que c'est.

Défiguré par la colère et la fatigue, Quinn gardait les yeux obstinément rivés au fond de sa tasse. Je n'aurais probablement pas pu choisir pire moment pour lui imposer pareille épreuve. Il fallait pourtant qu'on en passe par là. J'avais trop mal pour supporter ça plus longtemps.

— Tu sais cela, et tu sais aussi que je tiens à toi. Et, malgré tout, tu ne veux plus me voir ? a-t-il répliqué, les dents serrées. Tu tires un trait sur notre relation ? Tu ne veux même pas essayer ?

— Moi aussi, je tiens à toi. Et j'espérais qu'on aurait encore plein de choses à faire ensemble, lui ai-je avoué. Mais ce qui s'est passé cette nuit... ça dépasse les bornes. C'est par quelqu'un d'autre que j'ai appris la vérité sur ton passé, tu te rappelles ? Peut-être que tu ne me l'avais pas dit parce que tu savais déjà que ce serait un problème entre nous. Je ne parle pas du fait que tu aies combattu dans les arènes – je m'en fiche –, mais de ta mère et de Frannie. C'est ta famille, Quinn, et elles sont... dépendantes. Elles ont besoin de toi. Et elles passeront toujours avant moi.

J'ai repris mon souffle et rassemblé mon courage pour la suite. Déjà, je me mordillais l'intérieur de la joue. Le pire était encore à venir.

— Je veux passer en premier, Quinn. Je sais, c'est égoïste de ma part, sans doute lamentable et peut-être illusoire. Mais je veux juste passer en premier pour quelqu'un. Si c'est moi qui débloque, eh bien, tant pis. J'assume. Mais c'est ce que je ressens.

Il a semblé réfléchir. En tout cas, il est resté silencieux un long moment.

— Dans ce cas, ce n'est même plus la peine de discuter, a-t-il finalement décrété.

Je ne pouvais pas le contredire.

Il m'a regardée tristement, puis il a posé ses grandes mains que j'aimais tant bien à plat sur la table pour se lever et il est parti.

Je me sentais affreusement malheureuse et vide. Je me disais que je n'étais qu'une sale garce égocentrique.

Mais je n'ai rien fait pour le retenir.

14

Je me préparais pour aller au boulot – eh oui, même après une nuit pareille, il fallait que j'aille bosser – quand on a frappé. Comme j'avais entendu un gros véhicule remonter l'allée, j'avais enfilé mes chaussettes et lacé mes tennis en deux temps, trois mouvements.

Ce n'était pas tous les jours que je voyais un camion FedEx se garer devant chez moi. J'ai eu un peu de mal à ouvrir ce qu'il restait de ma porte d'entrée. Elle ne ressemblait plus à grand-chose, depuis cette nuit. Je me suis promis d'appeler le menuisier de Clarice pour la faire remplacer. Peut-être que Jason pourrait me donner un coup de main pour la poser ? Quand je suis finalement parvenue à ouvrir la porte, la fille de FedEx a jeté un regard appuyé au battant déchiqueté, mais elle m'a tendu mon colis sans broncher – le tact, ça s'appelle.

— Vous voulez bien signer ça ?

— Pas de problème.

Avec une certaine perplexité, j'ai pris le paquet. Il venait du *Croquemitaine*. Allons bon ! Le camion n'avait pas fait demi-tour que je l'avais ouvert. C'était un téléphone portable. Rouge. Et il était programmé avec mon numéro. Un petit mot disant : « Désolé pour l'autre, ma belle amante » l'accompagnait et il était signé d'un grand « E ». Il y avait aussi un chargeur, un chargeur de voiture, ainsi qu'une feuille attestant que le forfait était payé pour six mois.

C'est alors qu'avec une certaine incrédulité, j'ai entendu un second camion arriver. Je n'avais même pas eu le temps de rentrer. Il venait du Home Depot de Shreveport, celui-là. C'était une nouvelle porte, très jolie, d'ailleurs, et les deux types venus me la livrer étaient aussi chargés de l'installer. Tous les frais avaient été réglés.

Je me suis demandé si Éric ne voudrait pas faire ramoner ma cheminée.

Je suis arrivée en avance *Chez Merlotte*. Je voulais voir Sam. J'avais deux ou trois petits trucs à lui dire. Mais la porte de son bureau était fermée et des voix s'élevaient à l'intérieur. Non que ce ne soit jamais arrivé – que sa porte soit fermée, j'entends –, mais ça ne se produisait vraiment pas souvent. Ça a immédiatement éveillé ma curiosité – et mon inquiétude. Je pouvais capter la signature mentale de Sam, mais également une autre que j'avais déjà croisée quelque part... Au premier bruit de chaises, je me suis précipitée dans la réserve. Il n'aurait plus manqué que je me fasse prendre en flagrant délit d'espionnage !

Tanya Grissom est sortie de la pièce.

J'ai patienté deux ou trois secondes, puis je me suis dit que l'affaire était trop importante et trop urgente pour que je puisse attendre plus longtemps. Et tant pis si Sam n'était pas d'humeur. Quand je suis entrée, mon boss était toujours assis dans son fauteuil à roulettes, les pieds croisés sur son bureau. Sa crinière était encore plus en bataille que d'habitude. Ça lui faisait comme une auréole de feu au-dessus du crâne – ange ou démon ? Il avait l'air préoccupé, aussi. Mais quand je lui ai annoncé que j'avais à lui parler, il a hoché la tête et m'a fait signe de fermer la porte.

— Tu sais ce qui s'est passé cette nuit ? lui ai-je aussitôt demandé.

— J'ai cru comprendre qu'il y avait eu une OPA hostile...

Il s'est calé contre le dossier de son fauteuil, dont les ressorts se sont mis à grincer. Je n'étais vraiment pas à prendre avec des pinces et j'ai dû me mordre la lèvre pour m'empêcher d'aboyer – c'est dingue ce que ce grincement m'énervait.

— On peut dire ça comme ça.

« Une OPA hostile » : l'expression résumait parfaitement la situation. Je lui ai fait un petit topo des événements de la nuit.

Sam a semblé troublé.

— Je ne me mêle jamais des affaires des vampires, a-t-il grommelé. Vamps et changelings ne font pas bon ménage. Je

suis vraiment désolé que tu te sois retrouvée embringuée dans cette histoire, Sookie. Ce fumier d'Eric...

Il paraissait sur le point d'ajouter un truc, mais il a préféré se taire.

— Tu sais quelque chose sur le roi du Nevada ?

— Je sais que c'est un magnat des médias et qu'il possède au moins un casino et plusieurs restaurants. Il est aussi à la tête d'une société de production de spectacles qui gère plusieurs artistes et quelques troupes de danse. Des vampires exclusivement, bien entendu. Tu connais *La Revue de l'Éternel Elvis*, avec tous ces chanteurs qui lui rendent hommage – plutôt marrant, quand on y pense, non ?

On savait tous les deux que le véritable Elvis était toujours de ce monde. Il était hélas rarement en état de monter sur scène.

— Quant à lancer une OPA sur un État aussi touristique que la Louisiane, autant que ce soit un vampire comme Felipe de Castro qui s'y colle, poursuivait Sam. On n'aurait pas pu trouver mieux pour le job. Il veillera à ce que La Nouvelle-Orléans soit reconstruite dans les règles de l'art, pour la bonne et simple raison qu'il a bien l'intention d'en faire son nouveau fond de commerce.

— Felipe de Castro... Ça fait carrément exotique.

— Je ne l'ai jamais vu, mais j'ai entendu dire qu'il était très... euh... charismatique. Je me demande s'il viendra s'installer en Louisiane ou si c'est Victor Madden qui le représentera. Dans un cas comme dans l'autre, ça ne changera pas grand-chose pour nous au bar. Mais ça risque de changer pas mal de choses pour toi, Sookie.

Il a décroisé les jambes et s'est redressé. Son fauteuil a émis un couinement sonore en guise de protestation.

— Si seulement je connaissais le moyen de t'arracher aux griffes de ces fichus vampires ! a-t-il soupiré.

— Si j'avais su ce que je sais maintenant la nuit où j'ai rencontré Bill, je me demande si j'aurais agi autrement... ai-je monologué, songeuse. Peut-être que j'aurais laissé les Rattray le saigner.

J'avais sauvé Bill d'un couple de déséquilibrés qui, non contents d'être complètement déjantés, s'étaient aussi révélés de redoutables meurtriers. En réalité, ces gens-là étaient ce qu'on appelle des saigneurs : des humains qui attirent les vampires dans des endroits isolés où ils peuvent les paralyser, en les ligotant avec des chaînes d'argent, et les vider de leur sang, qu'ils vendent ensuite à prix d'or au marché noir. Les saigneurs vivent dangereusement. Les Rattray avaient payé pour le savoir.

— Tu ne penses pas ce que tu dis, Sookie, a raillé Sam en se balançant sur son fauteuil (couic ! couic !). Tu aurais été incapable de laisser faire une chose pareille.

Il s'est levé.

Ça faisait vraiment du bien de s'entendre dire un truc sympa, surtout après la conversation que j'avais eue avec Quinn. J'ai été tentée d'en parler aussi à Sam, mais il se dirigeait déjà vers la porte : il était temps de reprendre le collier. On est sortis tous les deux du bureau pour regagner nos postes respectifs et on s'est mis au boulot comme si de rien n'était. Je n'avais pourtant pas la tête à ça.

Pour me remonter le moral – méchamment en berne, il fallait bien le reconnaître –, j'ai essayé de penser à quelque chose de gai, un projet quelconque qui aurait ensoleillé mon présent et m'aurait aidée à envisager l'avenir avec optimisme. Sans résultat. Pendant un long et pénible moment, je suis restée plantée là, devant le comptoir, mon calepin à la main, en me retenant de répondre à l'appel du vide, figée au bord du gouffre qui s'ouvrait devant moi. Puis je me suis donné une bonne claqué virtuelle. *Imbécile heureuse ! Tu as une maison, des amis, un bon job. Tu as plus de chance que des millions de gens sur cette planète. Et tu oses encore te plaindre ?*

Ça a fonctionné. Un temps. J'ai recommencé à distribuer des sourires à la ronde. Et s'ils étaient un peu crispés, eh bien, c'étaient quand même des sourires, non ?

Une ou deux heures plus tard, Jason a débarqué au bar avec sa femme. Crystal avait l'air renfrogné et de légères rondeurs annonçant un « heureux » événement. Quant à mon frère, il avait l'air... eh bien, cet air buté et ce regard mauvais

qu'il prenait parfois quand un truc lui était resté en travers de la gorge.

— Quoi de neuf ? lui ai-je demandé.

— Oh, pas grand-chose, m'a-t-il répondu avec un enthousiasme délivrant. Tu nous sers deux bières ?

— Sans problème.

Hum hum ! C'était la première fois qu'il commandait sans demander son avis à Crystal. Jolie fille, avec plusieurs années de moins que lui, Crystal était aussi une panthère-garou. Mais elle avait du mal à se transformer, même les nuits de pleine lune, et elle avait déjà fait deux fausses couches. Je la plaignais sincèrement, à ce niveau-là, d'autant que je la savais mal vue à Hotshot. On n'avait aucune pitié pour les «faibles», dans la communauté – même si c'était probablement aux unions consanguines propres à ladite communauté qu'elle devait cette «faiblesse». Et voilà que Crystal était enceinte pour la troisième fois. C'était bien la seule raison qui avait pu pousser Calvin à consentir à son mariage avec Jason, qui n'était qu'un parvenu, lui, pas un pur-sang. Entendez par là qu'il n'était devenu un hybride que parce qu'il avait été mordu à répétition – par un ex de Crystal, un amoureux éconduit fou de jalousie. Jason ne pouvait pas vraiment se changer en panthère, cependant, seulement en une sorte de créature mi-homme mi-bête. Mais il adorait ça.

Je leur ai apporté leurs bières avec deux chopes rafraîchies et j'ai attendu de voir s'ils allaient commander à dîner. Je me suis tout de même étonnée que Crystal boive de l'alcool. Bah ! Ce n'étaient pas mes affaires.

— Je vais prendre un cheeseburger avec des frites, m'a annoncé Jason.

Jusque-là, rien de surprenant.

— Et toi, Crystal ? ai-je demandé à sa voisine, en m'efforçant d'adopter un ton amical.

C'était ma belle-sœur, après tout.

— Oh ! Je n'ai pas de quoi me payer à manger, moi.

Ça m'a scotché. J'ai jeté un coup d'œil à mon frère, qui s'est contenté de hausser les épaules. Ce qui voulait dire (pour sa sœur qui le connaissait par cœur) : « J'ai fait une erreur, un

truc bête et méchant. Mais je ne céderai pas parce que je ne suis qu'un connard arrogant et borné. »

— Je serais ravie de t'offrir à déjeuner, Crystal, ai-je discrètement proposé à cette dernière. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

Elle a fusillé son mari du regard.

— La même chose, Sookie.

J'ai inscrit sa commande sur une feuille séparée et je me suis dirigée vers le passe-plat. J'étais déjà à deux doigts d'exploser, et voilà que Jason venait de craquer une allumette et de la jeter pile sur la mèche qui ne demandait qu'à s'enflammer. Je n'ai pas eu à chercher bien loin. Toute l'histoire était là, écrite dans leurs têtes, noir sur blanc. Et quand j'ai compris de quoi il retournait, j'ai vraiment été écoeurée. Ils commençaient à me fatiguer sérieusement, ces deux là.

Jason avait installé sa femme dans la maison où nous avions vécu avec nos parents et où mon frère avait depuis longtemps pris ses quartiers, ce qui n'empêchait pas Crystal de se rendre pratiquement tous les jours à Hotshot. Elle n'avait pas à jouer le jeu de la normalité, là-bas. Et puis, elle retrouvait ses marques. Elle y avait toujours vécu entourée des siens : sa sœur et ses neveux lui manquaient. Tanya Grissom louait justement une chambre chez la sœur de Crystal – celle que Crystal avait occupée avant d'épouser Jason. Crystal et Tanya étaient tout de suite devenues copines. Et comme Tanya adorait faire les magasins – son passe-temps favori –, elle n'avait pas tardé à entraîner Crystal dans ses virées au centre commercial de Monroe, tant et si bien que cette dernière avait fini par claquer tout l'argent que Jason lui avait donné pour les dépenses du ménage. En dépit des nombreuses scènes que Jason lui avait faites et des engagements qu'elle avait pris envers lui, elle avait mis leur compte à sec deux fois de suite.

Depuis, Jason refusait de lui donner le moindre cent. C'était lui qui faisait les courses, qui allait chez le teinturier et qui payait toutes les factures. Il avait dit à Crystal que, si elle voulait de l'argent, elle n'avait qu'à travailler. Sans l'ombre d'un diplôme en poche et enceinte pour tout arranger, Crystal n'avait rien trouvé. Elle n'avait donc pas un sou.

Il était clair que Jason voulait lui faire la leçon. Mais ce n'était certainement pas en humiliant publiquement sa femme qu'il allait y arriver. Mais qui avait bien pu me refiler un frangin pareil ?

Et qu'est-ce que je pouvais y faire, moi ? Eh bien... rien. Ils n'avaient qu'à régler leurs problèmes tous seuls. J'avais devant moi deux mômes qui n'avaient pas évolué, et je n'étais pas très optimiste quant à leurs chances de grandir jamais.

C'est alors qu'avec une petite crispation à l'estomac je me suis souvenue de leur étrange cérémonie de mariage – enfin, étrange pour moi, car ce devait être la norme à Hotshot, j'imagine. En tant que plus proche parente de Jason, je m'étais portée garante pour lui, tout comme Calvin l'avait fait pour Crystal. Ce qui signifiait que, s'ils se comportaient mal l'un envers l'autre et que, pour une raison impérieuse – s'ils étaient chargés de famille ou en passe de l'être, par exemple –, ils ne pouvaient pas subir le châtiment mérité, Calvin et moi devrions payer à leur place. Il fallait que je sois complètement inconsciente pour avoir pris un engagement pareil !

Quand je leur ai apporté leurs plats, j'ai pu constater qu'ils en étaient au stade je-ne-desserre-pas-les-dents/je-regarde-tout-et-n'importe-quoi-sauf-toi. J'ai posé délicatement leurs assiettes devant eux, je suis allée leur chercher une bouteille de ketchup et j'ai décampé vite fait. J'avais déjà suffisamment mis mon grain de sel comme ça dans leurs histoires en payant le déjeuner de Crystal.

Mais il y avait une autre personne qui était partie prenante dans cette affaire, une personne que je n'allais certainement pas fuir. Ma colère s'est immédiatement redirigée sur Tanya Grissom, devenue, brusquement, la cause de tous mes malheurs. J'avais vraiment envie de lui en faire baver, à cette garce. Quel besoin avait-elle de venir tourner autour de Sam ? À quoi jouait-elle avec Crystal ? Qu'est-ce que ça lui apportait de l'entraîner dans cette spirale infernale d'achats compulsifs ? Car je ne pensais pas une seule seconde que Tanya était devenue la meilleure copine de ma belle-sœur par hasard. Qu'est-ce qu'elle cherchait ? À me rendre hystérique ? À me faire tourner en bourrique ? C'était comme si j'avais une mouche bourdonnante

qui me tournait autour et se posait parfois, mais jamais assez près pour que je puisse l'écraser. Tout en continuant à bosser – j'étais passée en pilote automatique –, je me suis demandé ce que je pourrais bien faire pour ne plus l'avoir dans les jambes. Pour la première fois de ma vie, j'essayais d'imaginer comment m'y prendre pour coincer quelqu'un, avec la ferme intention de lire dans ses pensées et de savoir enfin que ce qu'il avait derrière la tête. Ce ne serait pas facile, Tanya étant un changeling, mais je me faisais fort de découvrir où elle voulait en venir. Et j'étais persuadée que cette information m'éviterait pas mal d'ennuis.

Tandis que je pestais, fourbissais mes armes et ourdissais ma vengeance, Crystal et Jason mangeaient en silence. Jason a mis un point d'honneur à payer sa propre addition, pendant que je réglais celle de Crystal. En les voyant franchir la porte, je me suis demandé à quoi allait ressembler leur soirée. J'étais bien contente de ne pas être invitée.

Depuis son poste d'observation, derrière le comptoir, Sam n'avait pas perdu une miette du spectacle.

— Qu'est-ce qu'ils ont, ces deux là ? m'a-t-il murmuré, au moment où je rapportais mon plateau.

— Le blues des jeunes mariés : de gros problèmes d'ajustement.

Il a semblé contrarié.

— Ne les laisse pas t'entraîner dans leurs histoires.

Il s'est alors mordu la lèvre, comme s'il regrettait ce qu'il venait de dire.

— Pardon, je ne voulais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, encore moins te donner des conseils que tu n'as pas demandés.

J'ai senti comme un picotement au coin des yeux. Sam me donnait des conseils parce qu'il se faisait du souci pour moi. Vu l'état – plus que limite – dans lequel j'étais, ça aurait largement suffi à déclencher un raz de marée lacrymal.

— Pas de problème, patron ! lui ai-je lancé, en m'efforçant de la jouer petite marrante super décontractée.

Sur ces bonnes paroles, j'ai tourné les talons pour aller faire le tour de mes tables. Le shérif Bud Dearborn s'était installé dans mon secteur, ce qui était plutôt inhabituel.

Normalement, il choisissait systématiquement une place ailleurs, lorsque j'étais de service. Une pleine assiette de beignets à l'oignon nageant dans le ketchup devant lui, Bud lisait le quotidien de Shreveport. Le gros titre en première page disait : « *Six disparus. La police enquête.* » Je me suis arrêtée pour lui demander si je pourrais avoir son journal quand il aurait fini.

Il a levé vers moi un regard soupçonneux. Ses petits yeux en boutons de guêtre enfoncés dans sa tête de pékinois m'ont dévisagée comme s'il s'attendait à trouver un couperet ensanglanté pendu à ma ceinture.

— Bien sûr, Sookie, m'a-t-il répondu après un long silence. T'aurais pas planqué un de ces disparus dans ton placard, des fois ?

Je lui ai adressé un sourire radieux – que l'anxiété transformait sans doute en rictus de cinglée.

— Non, Bud. Je veux juste savoir ce qui se passe dans le monde. Je ne me suis pas tenue au courant des nouvelles depuis un bon bout de temps.

— Je le laisserai sur la table en partant, m'a-t-il assuré, avant de se replonger dans sa lecture.

Je crois bien qu'il m'aurait collé un panneau « Attention, danger ! » dans le dos, s'il avait su comment l'accrocher. Non pas qu'il m'ait nécessairement prise pour une tueuse en série, mais il trouvait qu'il y avait quelque chose de louche chez moi et se disait que je devais être impliquée dans des trucs pas très nets, le genre de trucs qu'il ne voulait pas voir arriver dans sa circonscription. Bud Dearborn et Alcee Beck partageaient cette même conviction, surtout depuis la mort de ce mec à la bibliothèque. Par chance, le type avait un casier judiciaire long comme le bras. Et pas pour vol à l'étalage, hein : il avait été accusé de meurtre. C'était un récidiviste, par-dessus le marché. Mais Alcee avait beau savoir que j'avais agi en état de légitime défense, il ne me ferait plus jamais confiance. Bud Dearborn non plus.

Quand, sa bière et ses beignets avalés, le shérif est reparti traquer les méchants dans tout le comté, j'ai ramassé son journal et je suis allée m'accouder au comptoir pour prendre

connaissance du fameux article, en même temps que Sam, qui lisait par-dessus mon épaule. J'avais délibérément boycotté le journal télévisé, après le bain de sang de mercredi soir. J'étais persuadée que les lycanthropes ne parviendraient jamais à étouffer une affaire d'une telle ampleur. Tout juste pourraient-ils brouiller les pistes que la police ne manquerait pas de suivre.

Apparemment, je ne m'étais pas trompée.

Après plus de vingt-quatre heures de recherches, la police n'a toujours pas le moindre indice sur la disparition de six habitants de Shreveport. Personne ne semble les avoir vus depuis mercredi dernier, 22 heures, et l'enquête piétine.

«Ils n'avaient rien en commun qu'on ait pu découvrir», nous a confié l'inspecteur Willie Cromwell.

Au nombre des disparus se trouvent un inspecteur de la police locale, Cal Myers ; Amanda Whatley, propriétaire d'un bar du centre de Shreveport ; Patrick Furnan, concessionnaire Harley-Davidson du comté, et sa femme, Libby ; Christine Larrabee, veuve de John Larrabee, directeur d'école à la retraite, et Julio Martinez, soldat de l'Armée de l'air basé à Barksdale. Les voisins des Furnan disent ne pas avoir vu Libby Furnan de toute la journée, la veille de la disparition de son mari, et la cousine de Christine Larrabee affirme ne pas avoir pu joindre celle-ci au téléphone depuis trois jours. La police suppose donc que les deux femmes pourraient avoir connu un sort funeste avant la disparition des quatre autres.

La disparition de Cal Myers a mis toute la police locale sur les dents. « Myers venait d'être promu et on n'avait pas eu le temps de se connaître beaucoup, a déclaré son collègue, l'inspecteur Mike Loughlin. Quant à savoir ce qui a pu lui arriver, je n'en ai absolument aucune idée. » Myers, vingt-neuf ans, célibataire, faisait partie de la police de Shreveport depuis sept ans.

«S'ils étaient tous morts, au moins un des corps aurait dû être retrouvé, à l'heure qu'il est, disait déjà hier l'inspecteur Cromwell. On a passé leurs domiciles et leurs lieux de travail au peigne fin. Sans résultat, pour l'instant. »

Et, pour épaissir encore le mystère, lundi dernier, c'est une autre habitante des alentours de Shreveport qui a été assassinée. Maria-Star Cooper, assistante photographe, a été poignardée chez elle, dans une petite résidence en bordure de l'autoroute A3. « Une vraie boucherie », a commenté son propriétaire, l'un des premiers à arriver sur les lieux du crime. Aucun suspect n'a encore été interrogé. « Tout le monde aimait Maria-Star, pleure sa mère, Stella Cooper. Elle était si jolie, si brillante ! »

La police ignore s'il existe une quelconque relation entre la mort de Cooper et les disparitions.

Des confrères ont également rapporté que Don Dominica, propriétaire du Don CC Park, avait signalé l'absence des occupants de trois camping-cars garés sur son terrain depuis une semaine. « Je suis pas bien sûr du nombre de pékins qu'il y avait dans chaque, a-t-il dit. Ils sont tous arrivés ensemble et ils ont loué les emplacements pour un mois. Mais y a qu'un nom sur le registre : Priscilla Hebert. Je crois qu'ils étaient au moins six par camping-car. J'ai rien remarqué d'anormal. »

Comme on lui demandait si leurs affaires étaient toujours à leur place, Dominica a répondu : « Je sais pas. J'ai pas vérifié. J'ai pas que ça à faire. Tout ce que je peux vous dire, c'est que ça fait un sacré bout de temps que j'en ai pas vu la queue d'un. »

Les nouveaux venus n'étaient pas connus des autres résidents du camping. « Ils restaient entre eux », selon un voisin.

« Je suis sûr que nous allons résoudre ces affaires, affirme le commissaire divisionnaire Parfit Graham. À un moment ou à un autre, un indice nous mettra sur la bonne voie. En attendant, si quelqu'un a le moindre renseignement à nous fournir sur les faits et gestes de n'importe laquelle de ces personnes, appelez notre numéro vert INFOPOLICE. »

J'ai réfléchi à cette proposition. J'imaginais d'ici le coup de fil : « Tous ces gens étaient des loups-garous et ils sont morts dans une guerre entre meutes rivales. Une meute de Louisiane du Sud, jetée à la rue par Katrina, avait décidé de semer la

zizanie dans les rangs de celle de Shreveport pour tenter de s'imposer. »

Je ne pensais pas qu'on m'aurait écoutée.

— Donc, ils n'ont pas encore trouvé le champ de bataille, en a conclu Sam à mi-voix.

— C'était vraiment une bonne idée de choisir cet endroit.

— Pourtant, tôt ou tard...

— Oui. Je me demande ce qu'ils trouveront.

— Oh, sans doute pas grand-chose. Léonard et sa clique ont eu tout le temps qu'il leur fallait. Ils ont dû brûler les corps en pleine cambrousse ou les enterrer dans la propriété de l'un d'entre eux.

Je n'ai pas pu réprimer un frisson. Dieu merci, je n'avais eu aucun rôle à jouer dans cette partie de l'affaire ! Comme ça, au moins, je pouvais vraiment dire que je ne savais pas ce qu'étaient devenus les corps.

Après avoir fait le tour de mes tables et renouvelé quelques consommations, je suis retournée lire le journal. En l'ouvrant à la rubrique nécrologique, j'ai eu un choc.

Sophie-Anne Leclercq, éminente femme d'affaires, domiciliée à Bâton Rouge depuis Katrina, est décédée, cette nuit, du sino-sida, chez elle. Leclercq, vampire de son état, était à la tête de nombreuses et très puissantes holdings basées à La Nouvelle-Orléans et dans tout le pays. D'après ses proches, elle vivait en Louisiane depuis plus d'un siècle.

C'était le premier avis de décès de vampire que je voyais. Et c'était un tissu de mensonges. Sophie-Anne n'avait jamais eu le sino-sida, la seule maladie qui pouvait se transmettre de l'homme aux vampires. Elle avait plus probablement été victime d'un coup au cœur fatal, en recevant la visite d'un joli petit pieu bien affûté qui avait dû s'incruster. Quoiqu'il ne s'attrape pas facilement, on craignait le sino-sida, chez les vampires. Enfin, au moins fournissait-il aux yeux des humains une explication acceptable au brutal changement de personnel à la tête des sociétés de Sophie-Anne. Et une explication que nul ne s'aviserait de remettre en cause, d'autant qu'il n'y avait plus

personne pour la réfuter. Puisque l'avis était paru dans le journal d'aujourd'hui, cela signifiait que quelqu'un avait appelé avant que sa dépouille ne soit refroidie, peut-être même avant qu'elle ne soit morte (définitivement, j'entends). Argh ! Je frémissons rien que d'y penser.

Je me demandais ce qui était arrivé à Sigebert, son dévoué garde du corps. Victor nous avait laissé entendre qu'il avait disparu en même temps que la reine, mais il ne nous avait pas dit comment. Je ne parvenais cependant pas à croire que le barbare puisse être encore vivant. Il n'aurait jamais laissé quiconque approcher assez près de sa bien-aimée reine pour la tuer. Il avait été à ses côtés pendant si longtemps, des centaines et des centaines d'années, que je n'imaginais pas qu'il ait pu lui survivre.

J'ai laissé le journal ouvert à la rubrique nécrologique et je suis allée le poser sur le bureau de Sam. Ce n'était pas au bar qu'on aurait pu parler d'une chose pareille – à supposer qu'on en ait trouvé le temps : il y avait une telle affluence, tout à coup, que je devais courir partout. J'ai récolté au passage quelques jolis petits pourboires. Pourtant, après la semaine que j'avais eue, j'avais non seulement du mal à me féliciter de cet apport d'argent frais – bien mérité –, mais il m'était absolument impossible de prendre le moindre plaisir à ce que je faisais. Je me contentais de donner le change, souriant et répondant aimablement lorsqu'on me parlait, mais il ne fallait pas m'en demander plus.

Quand l'heure de la délivrance a sonné, je ne voulais plus parler à qui que ce soit, de quoi que ce soit, sous aucun prétexte que ce soit.

Mais, évidemment, on ne m'a pas demandé mon avis.

Lorsque je suis arrivée chez moi, il y avait deux femmes devant la maison. Et elles dégageaient des ondes de colère à des lieues à la ronde. J'en connaissais une : Frannie, la sœur de Quinn. La femme qui l'accompagnait devait donc être sa mère. À la lumière des spots extérieurs, j'ai pris le temps de bien examiner cette pauvre femme dont la vie avait été un vrai calvaire. Je me suis alors rendu compte que personne ne m'avait jamais dit son nom. Elle était encore jolie, mais dans un style

gothique qui n'était plus vraiment de son âge. Elle avait la quarantaine, le visage émacié et les yeux cernés. Ses cheveux blancs déjà nombreux ressortaient sur le noir corbeau de sa longue crinière chevaline. Elle était très grande et très mince. Frannie portait un débardeur qui laissait dépasser ses bretelles de soutien-gorge, un jean moulant et des boots. Sa mère arborait à peu près la même tenue, en plus sombre. Frannie devait être chargée d'habiller sa mère, j'imagine.

— Je me suis garée à côté d'elles — je n'avais pas l'intention de les inviter à entrer — et je suis descendue de voiture à contrecœur.

— Espèce de garce ! m'a aussitôt lancé Frannie, folle de rage. Comment avez-vous pu jeter mon frère comme ça, lui qui a tellement fait pour vous ?

C'était une façon de voir les choses.

— Frannie, lui ai-je répliqué, en m'efforçant de prendre une voix égale et un ton aussi calme que possible, ce qui s'est passé entre Quinn et moi ne vous regarde absolument pas.

La porte d'entrée s'est alors ouverte, et Amélia est apparue sur la véranda.

— Besoin de moi, Sookie ?

J'ai senti la magie qui émanait d'elle.

— J'arrive dans une seconde, lui ai-je assuré.

Mais je ne lui ai pas dit de rentrer. La mère de Quinn était un tigre-garou pure souche et Frannie avait aussi du sang de tigre dans les veines : elles étaient toutes les deux beaucoup plus fortes que moi.

La mère de Quinn s'est avancée vers moi et m'a dévisagée d'un air perplexe.

— Vous êtes la femme dont John est amoureux ? s'est-elle étonnée. Vous êtes celle qui a rompu avec lui ?

— Oui, madame. Ça n'aurait pas marché entre nous, de toute façon.

— Ils disent que je dois retourner dans cette maison, dans le désert, a-t-elle poursuivi. Là où ils enferment tous les garous fous.

Sans blague ?

— Ah ? C'est ce qu'ils disent ?

Je préférais jouer l'innocente, le tout étant de bien lui faire comprendre que je n'y étais pour rien.

— Oui.

Et elle s'est subitement murée dans un profond mutisme – ce qui était plutôt un soulagement, de mon point de vue.

Cependant, Frannie n'en avait pas fini.

— Je vous ai prêté ma voiture, m'a-t-elle rappelé. Je suis venue vous prévenir.

— Et je vous en remercie.

Ça me crevait le cœur. Et je ne connaissais aucune formule magique pour apaiser toute cette douleur.

— J'aurais vraiment aimé que les choses se passent autrement, croyez-moi, ai-je ajouté avec tristesse.

Sans doute maladroit, mais sincère.

— Qu'est-ce que vous lui reprochez, à mon frère ? Il est beau, il est riche, il vous aime ; c'est un mec génial. Et vous n'en voulez pas ? C'est quoi votre problème ?

Lui répondre la vérité, à savoir que j'avais vraiment la plus vive admiration pour Quinn, mais que je ne voulais pas être la cinquième roue du carrosse, autrement dit : passer derrière sa famille qui avait décidément trop besoin de lui, était tout simplement inenvisageable. Et ce pour deux raisons : premièrement, ça ne pouvait que faire du mal à tout le monde – était-ce bien utile ? – et, deuxièmement, ça risquait de m'envoyer direct à l'hosto. La mère de Quinn n'avait peut-être pas toute sa tête, mais elle nous écoutait en manifestant une agitation croissante. Si jamais elle se changeait en tigresse, je n'osais pas imaginer ce qui se passerait. Elle pouvait tout aussi bien filer dans les bois qu'attaquer. Toutes ces réflexions m'ont traversé l'esprit comme un film en accéléré. Je ne pouvais pas laisser le silence se prolonger.

— Vous savez, Frannie... ai-je commencé, en parlant très lentement et très posément parce que je n'avais pas la moindre idée de ce que j'allais bien pouvoir dire après ça. Je ne vois pas ce que je pourrais reprocher à votre frère. Je pense vraiment que c'est un mec exceptionnel. Mais il y a tout simplement trop d'obstacles qui se dresseraient contre nous, si on était ensemble. Je préfère lui laisser la liberté de trouver une autre fille avec

laquelle il formera un couple heureux. Et, croyez-moi, je l'envie, la fille qui tombera sur lui, parce qu'elle aura bien de la chance. N'imaginez pas que je l'aie quitté de gaieté de cœur. Ce n'est pas facile pour moi non plus, et je souffre autant que lui.

Pour l'essentiel, ce n'était pas faux. Ça aidait. Mais j'espérais quand même qu'Amélia avait un bon sort tout crépitant au bout des doigts. Et j'espérais qu'elle ne se tromperait pas dans la formule, cette fois. Par sécurité, j'ai commencé à m'écartier discrètement de Frannie et de sa mère.

La première était à deux doigts de passer à l'action, et la seconde avait l'air de plus en plus agitée. Amélia s'est avancée jusqu'en haut des marches. La vibration de la magie s'est intensifiée. Pendant un instant, la nuit a semblé retenir son souffle.

Puis, brusquement, Frannie a tourné les talons.

— Viens, maman, a-t-elle aboyé.

Et les deux femmes sont montées dans sa voiture. J'en ai profité pour me ruer sur la véranda. On est restées côte à côte, épaule contre épaule, sans rien dire, Amélia et moi, jusqu'à ce que Frannie ait démarré et remonté l'allée.

— Eh bien ! a soupiré ma coloc. Donc, si je comprends bien, tu l'as largué.

— Oui, lui ai-je répondu d'une voix pâteuse — j'étais morte de fatigue. Il traînait trop de casseroles.

Puis j'ai fait la grimace.

— Seigneur ! je n'aurais jamais cru dire ça un jour ! Surtout avec celles que je me trimballe.

— Il avait sa mère, a murmuré Amélia, qui était branchée sur la bonne longueur d'ondes, cette nuit, décidément.

— Oui, il avait sa mère. En tout cas, merci d'être venue à mon secours et d'avoir pris le risque d'affronter une tigresse enragée, Amélia.

— À quoi ça servirait d'avoir une coloc, sinon ? m'a-t-elle rétorqué, en m'étreignant chaleureusement. Dis donc, tu m'as tout l'air de quelqu'un qui a besoin d'un grand bol de soupe et d'un bon dodo.

— Ça me semble pas mal comme idée.

15

Cette nuit-là, j'ai dormi comme un loir. Je n'ai pas rêvé. Je ne me suis pas agitée dans mon sommeil. Je ne me suis pas retournée. Je ne me suis même pas levée pour aller faire pipi. Et quand je me suis réveillée, il était presque midi. Encore une chance que je ne sois pas de service *Chez Merlotte* avant 17 heures !

Des voix me parvenaient du salon. C'est ça l'inconvénient d'avoir une coloc : il y a quelqu'un chez vous quand vous vous réveillez. Et il arrive même que ce quelqu'un ait de la compagnie. Cela dit, Amélia avait souvent la bonne idée de me faire du café, lorsqu'elle se levait avant moi. Cette alléchante perspective a réussi à me tirer du lit.

Autre inconvénient : quand il y avait du monde, il fallait que je m'habille avant de sortir de ma chambre. D'autant que la voix, dans le salon, était indéniablement masculine. Je me suis débarbouillée rapidement et j'ai troqué ma chemise de nuit contre un soutien-gorge, un tee-shirt et un pantalon de toile. Bon. Ça irait comme ça. Et si ça n'allait pas, eh bien, on ferait aller. J'ai foncé dans la cuisine, où j'ai constaté avec plaisir que ma coloc avait effectivement mis la cafetière en route. Et elle avait même posé une tasse et une petite cuillère pour moi sur la table. Génial !

Je me suis servie et j'ai fait griller deux tranches de pain complet. C'est alors que la porte de la véranda a claqué. Je me suis retournée d'un bond et j'ai vu Tyrese Marley qui franchissait le seuil, une énorme pile de bûches dans les bras.

— Où vous mettez votre bois quand vous le rentrez ? m'a-t-il demandé sans préambule.

— Dans le gros panier, à côté de la cheminée du salon.

Il avait débité le bois que Jason avait coupé et remisé dans la cabane à outils, au printemps précédent.

— Euh... C'est très gentil à vous, ai-je bredouillé. Hum ! Avez-vous déjà pris votre café ? Un toast, peut-être ? Ou...

J'ai jeté un coup d'œil à la pendule.

— Qu'est-ce que vous diriez d'un sandwich au jambon ou au pâté ?

— Ça me paraît bien, le sandwich, m'a-t-il répondu d'un ton bourru, en se dirigeant dans le couloir à grandes enjambées comme si son fardeau ne pesait pas plus lourd qu'une plume.

Donc, l'invité du salon n'était autre que Copley Carmichael. Qu'est-ce que le père d'Amélia venait faire ici ? Je n'en avais pas la moindre idée. Je me suis dépêchée de préparer deux sandwiches, que j'ai mis sur une assiette, j'ai rempli un grand verre d'eau et ajouté deux variétés de chips – un paquet de chaque côté – pour que Tyrese puisse choisir celles qu'il préférait. Puis je me suis assise à table et j'ai enfin pu boire tranquillement mon café et déguster mes toasts. Il me restait encore de la confiture de prunes de ma grand-mère. J'essayais de ne pas trop me laisser aller à la mélancolie, chaque fois que j'en étalais sur mon pain grillé. À quoi ça aurait rimé de perdre de la bonne confiture maison comme ça ?

J'étais sûre que Granny n'aurait pas vu les choses autrement.

En revenant, Tyrese s'est tout naturellement assis en face de moi et je me suis détendue.

— Beau boulot. J'apprécie, ai-je déclaré, après l'avoir regardé avaler sa première bouchée.

— J'avais rien d'autre à faire, pendant que le patron parlait avec Amélia, m'a-t-il répondu. Et puis, si elle reste là tout l'hiver, il sera bien content qu'elle puisse se faire du feu. Qui vous a coupé du bois et l'a pas fendu ?

— Mon frère.

— Humpf !

Il n'a pas fait d'autre commentaire et s'est concentré sur son déjeuner. J'ai fini mes toasts, je me suis servi une deuxième tasse de café et j'ai demandé à Tyrese s'il avait besoin de quoi que ce soit.

— J'ai tout ce qu'il faut, merci, a-t-il dit en ouvrant le paquet de chips barbecue.

Je me suis excusée pour aller prendre une douche. La température s'était nettement refroidie : un vrai temps d'Halloween. Il était toutefois un peu tard pour acheter une citrouille et des confiseries – non que je risque beaucoup d'être assaillie par des gamins hurlant le traditionnel : « Des bonbons ou le bâton ! » dans ma clairière perdue au milieu de nulle part. Du coup, j'ai ouvert un tiroir que je n'avais pas ouvert depuis des mois : celui des hauts à manches longues. J'en ai sorti un en coton bleu. C'était la première fois depuis des jours que je me sentais... normale. À peu près en paix avec moi-même et le monde, je veux dire. Il y avait plein de choses dont j'allais devoir faire le deuil, pourtant, et je le ferais, mais je ne m'attendais plus à chaque seconde à me prendre un truc sur le coin du nez. C'était déjà un progrès.

Évidemment, il a suffi que je me dise ça pour commencer à broyer du noir. Je me suis notamment fait la réflexion que je n'avais eu aucune nouvelle des vampires de Shreveport. Puis je me suis demandé ce qui me permettait de penser que j'aurais pu ou dû en avoir. Cette période de transition entre deux règnes impliquait forcément de multiples ajustements, adaptations, négociations, générateurs d'autant de frictions et de tensions. Mieux valait ne pas m'en mêler. Je n'avais pas eu de nouvelles des lycanthropes de Shreveport non plus. Mais, vu que l'enquête sur cette mystérieuse disparition collective était toujours en cours, ce n'était pas plus mal.

Comme je venais juste de rompre avec mon petit ami, ça signifiait (en théorie) que j'étais libre comme l'air. Pour marquer symboliquement mon retour au célibat, je me suis mis un peu de fard à paupières. Et j'ai ajouté du rouge à lèvres, pendant que j'y étais. Pas évident de se sentir prête pour de nouvelles aventures. Surtout quand on n'a pas vraiment demandé à être une femme libérée.

J'achevais de faire mon lit quand Amélia a frappé à la porte de ma chambre. Tout en pliant ma chemise de nuit pour la ranger sous l'oreiller, je l'ai invitée à entrer.

— Quoi de neuf ?

— Eh bien... mon père a une faveur à te demander, a-t-elle lâché d'une traite.

J'ai senti mon visage se crisper. Forcément, il fallait que Copley ait quelque chose à demander pour faire la route depuis La Nouvelle-Orléans. Et j'imaginais déjà ce que c'était.

— Vas-y, ai-je dit en croisant les bras.

— Oh, Sookie ! Rien qu'à voir l'attitude que tu prends, c'est déjà non.

— Oublie mon attitude et crache le morceau.

Elle a poussé un gros soupir, histoire de bien me faire sentir à quel point elle regrettait de devoir m'embarquer dans les affaires de son père. Je pouvais pourtant capter qu'elle jubilait : elle était ravie que ce dernier soit venu la solliciter.

— Eh bien, comme je lui ai parlé de la prise de pouvoir par les vampires de Vegas, il veut renouer des relations commerciales avec les nouveaux vampires en place. Il aimerait leur être présenté. Il espérait que tu pourrais... le pistonner, en quelque sorte.

— Je ne connais même pas Felipe de Castro.

— Non, mais tu connais ce Victor, là. Et comme il serait bien du genre à avoir les dents qui rayent le plancher...

— Tu le connais aussi bien que moi, lui ai-je fait remarquer.

— Peut-être. Mais la différence, c'est que lui te connaît, toi, alors que moi, je ne suis que l'autre fille du fond de la pièce.

Bien que ça me déplût souverainement, je ne pouvais que me rendre à cet argument.

— Il sait qui je suis, je veux dire, a-t-elle cru bon de souligner. Il sait qui est mon père. Mais c'est toi qu'il a remarquée.

— Oh, Amélia ! ai-je gémi.

L'espace d'une seconde, j'ai eu une folle envie de lui filer des coups de pied, comme à la récré.

— Je sais que tu ne vas pas aimer, mais... il est prêt à payer. Une sorte de... de commission, a-t-elle marmonné, l'air gêné.

J'ai agité les mains pour chasser cette idée. Je n'allais certainement pas accepter que le père de ma coloc me paie pour passer un coup de fil ou... faire ce qu'il faudrait que je fasse. Car, déjà, ma décision était prise : je devais le faire pour Amélia.

On est allées dans le salon pour en discuter directement avec l'intéressé.

Copley Carmichael m'a saluée avec beaucoup plus d'enthousiasme qu'il n'en avait manifesté lors de notre première rencontre. Puis il a rivé les yeux sur moi et m'a sorti le grand jeu, du genre «je ne suis là que pour vous ». Je lui ai jeté un regard sceptique. Comme ce n'est pas un imbécile, il a tout de suite corrigé le tir.

— Vous me voyez désolé, mademoiselle Stackhouse, de devoir vous imposer ma présence si peu de temps après ma précédente visite, a-t-il déclaré, tout sucre tout miel. Mais La Nouvelle-Orléans est dans un état tellement désespéré ! Nous essayons de reconstruire, de recréer des emplois. Ce contact est vraiment très important pour moi et je fais travailler beaucoup de monde.

Premièrement, je ne pensais pas que Copley Carmichael soit en mal de chantiers, même sans les contrats signés avec les vampires pour la reconstruction de leurs propriétés. Deuxièmement, je ne croyais pas une seule seconde que son unique motivation soit de redonner vie à la ville dévastée. Pourtant, après avoir mené vite fait ma petite enquête dans sa tête, j'ai bien dû admettre que ça entrait tout de même en partie – une toute petite partie – dans son empressement à entreprendre cette démarche.

Et puis, Tyrese avait débité du bois pour l'hiver et en avait rempli un plein panier. Ça comptait plus pour moi que n'importe quel plaidoyer censé faire vibrer ma corde sensible.

— J'appellerai *Le Croquemitaine* ce soir, lui ai-je promis. Je verrai bien ce qu'ils disent. Mais je n'irai pas plus loin.

— Je vous en suis infiniment reconnaissant, mademoiselle Stackhouse, sincèrement. Y a-t-il quoi que ce soit que je puisse faire pour vous ?

— Votre chauffeur s'en est déjà chargé. S'il pouvait finir de fendre le bois qui reste, ça me rendrait vraiment service.

Je ne suis pas très douée pour fendre le bois. Je le sais parce que j'ai essayé. Deux ou trois bûches, et je suis lessivée.

— C'est à ça qu'il s'occupe ?

Copley jouait la stupeur avec un naturel confondant. Je n'étais même pas sûre qu'elle soit feinte, d'ailleurs.

— Quel esprit d'initiative, ce Marley ! a-t-il renchéri.

Amélia avait un petit sourire en coin qu'elle s'efforçait de cacher à son père.

— Bon. Alors, c'est réglé, a-t-elle brusquement décrété. Est-ce que je peux te faire un sandwich ou une soupe, papa ? On a aussi des chips et de la salade de pommes de terre.

— Voilà qui me semble parfait, a affirmé Copley, collant toujours à son personnage d'homme de la rue aux goûts simples.

— Tyrese et moi avons déjà mangé, ai-je annoncé d'un air détaché, avant d'ajouter : Il faut que je file en ville, Amélia. Tu as besoin de quelque chose ?

— Il me faudrait des timbres. Tu passes par la poste ?

J'ai haussé les épaules.

— C'est sur mon chemin. Au revoir, monsieur Carmichael.

— Appelez-moi Cope, je vous en prie.

J'en étais sûre ! Et maintenant, il allait me faire son numéro de charme. Ça n'a pas raté. Il m'a souri avec juste ce qu'il fallait d'admiration mâtinée de respect.

J'ai pris mon sac et je suis sortie par la porte de derrière. En bras de chemise, Tyrese débitait toujours la pile de bois dans la cour. J'espérais vraiment que c'était son idée. Copley avait intérêt à l'augmenter.

Je n'avais rien de particulier à faire en ville, j'avais juste voulu écourter la discussion avec le père d'Amélia. Je me suis garée devant l'épicerie et j'ai acheté des serviettes en papier, du pain et du thon, puis je me suis arrêtée au *Sonic* pour me payer un *Oreo Blast* – Oh ! la vilaine, vilaine fille ! J'étais assise dans ma *Malibu*, tout à mon milk-shake hyper calorique, quand il m'a semblé apercevoir un couple très intéressant, deux voitures plus loin : Tanya et Arlène, en grande conversation dans la *Mustang* de Tanya. Elles ne m'avaient pas repérée, apparemment. Arlène venait manifestement de refaire sa teinture : ses cheveux, attachés avec une pince, étaient d'un rouge plus flamboyant que jamais, surtout à la racine. Mon ex-amie portait un haut à

imprimé panthère (un hasard ?), et Tanya un joli chemisier vert clair sous un pull marron. Tanya semblait tout ouïe.

J'ai essayé de me persuader qu'elles parlaient de tout sauf de moi. Je n'avais pas envie de virer parano, je veux dire. Mais, quand vous voyez votre ex-grande copine discuter fiévreusement avec votre ennemie jurée, vous ne pouvez pas ne pas au moins envisager la possibilité qu'elles aient parlé de vous, à un moment donné. Et pas dans les termes les plus flatteurs.

Ce n'était pas tant le fait qu'elles ne m'aimaient pas qui me gênait. Toute ma vie, j'ai eu des gens qui ne m'aimaient pas autour de moi. Et je savais pertinemment pourquoi et à quel point ils ne m'aimaient pas. Et ça n'a rien d'agréable, comme vous pouvez vous en douter. Non, ce qui me contrariait, c'était qu'elles aient pu en arriver au stade des représailles. Car c'était précisément ce que je pensais.

Je me demandais si je ne pouvais pas trouver le moyen de m'en assurer. Si je me rapprochais trop, elles ne manqueraient pas de me remarquer. Mais je n'étais pas sûre de parvenir à capter leurs pensées d'où j'étais. Je me suis penchée comme si je trifouillais mon lecteur CD, et j'ai orienté mes antennes dans leur direction. Il fallait que je réussisse à passer mentalement par-dessus les pensées des gens assis dans les voitures qui nous séparaient, voire au travers. Ce n'était pas gagné.

Au bout d'un moment, j'ai fini par localiser la signature mentale d'Arlène – je la connaissais par cœur. J'ai d'abord perçu une sensation de plaisir. Arlène jouissait de la pleine attention d'un nouvel auditoire et elle s'apprêtait à lui faire part des convictions de son jules, selon qui il fallait tuer tous les vampires et peut-être même tous ceux qui collaboraient avec eux : elle jubilait. Arlène était bien incapable de se former la moindre opinion personnelle, mais elle était très douée pour adopter celles des autres lorsqu'elles lui convenaient.

Un pic d'exaspération particulièrement violente, chez Tanya, m'a permis de me focaliser sur son schéma mental. Voilà, j'y étais. J'avais conservé ma position, embusquée derrière mon tableau de bord, presque pliée en deux, la main

parcourant machinalement mon petit range-CD, tandis que j'essayais d'intercepter toutes les pensées que je pouvais.

Tanya était toujours à la solde des Pelt. De Sandra Pelt, plus précisément. Et, peu à peu, j'ai fini par comprendre qu'elle avait été payée pour me rendre la vie impossible.

Sandra était la sœur de Debbie Pelt, que j'avais abattue dans ma cuisine, après qu'elle avait elle-même tenté de me tuer. Et plusieurs fois, je tiens à le préciser.

Bon sang ! J'en avais plus que marre de cette histoire. Sandra avait de qui tenir. Les deux frangines étaient aussi cruelles et hargneuses l'une que l'autre.

Debbie Pelt m'avait empoisonné la vie – une teigne – et j'avais expié son meurtre : j'avais été rongée de remords, bourrelée de culpabilité ; j'avais eu l'impression de me balader avec le C infamant de Caïn sur le front. Tuer un vampire est déjà assez dur. Cependant, le corps se désintègre et il est comme... effacé. Mais tuer un autre être humain... Vous n'êtes plus jamais le même après ça.

Et c'est normal, je ne dis pas le contraire.

Mais ça ne vous empêche pas pour autant d'en avoir assez de vivre avec cette culpabilité, d'être épuisé de vous balader avec ce boulet pendu à votre cou. Et moi, j'en avais par-dessus la tête de Debbie Pelt. Après sa mort, ses parents et sa sœur m'avaient harcelée. Ils m'avaient même fait enlever. Mais il y avait eu un renversement de situation, et c'était moi qui avais eu leur sort entre les mains. Et je les avais laissés filer. En échange de quoi, ils avaient juré de ne plus me chercher noise. Sandra avait promis de tenir parole aussi longtemps que ses parents seraient en vie. J'en venais à me demander si les parents Pelt étaient toujours de ce monde...

J'ai démarré et j'ai commencé à tourner dans Bon Temps, faisant des signes aux visages familiers que j'apercevais dans presque chaque véhicule que je croisais. Je ne savais pas quoi faire. Finalement, je me suis garée devant le petit jardin public et je suis descendue de voiture. Je me suis mise à marcher sans but dans le parc, les mains dans les poches. J'avais un vrai sac de noeuds dans la tête.

J'ai repensé à cette nuit où j'avais avoué à Bill, mon premier amant, que mon grand-oncle avait abusé de moi quand j'étais enfant. Bill avait été tellement touché par cette histoire qu'il s'était aussitôt arrangé pour que mon grand-oncle reçoive une petite visite.

Et ce jour-là, comme par hasard, mon grand-oncle avait fait une chute mortelle dans l'escalier. J'en avais voulu à Bill de s'être mêlé de mes affaires. Mais ça m'avait fait un bien fou de savoir que cette ordure était morte, je ne pouvais pas le nier. Cependant, à mes yeux, cet immense soulagement suffisait à me rendre coupable de complicité de meurtre.

Alors que je participais aux recherches pour trouver des survivants, dans les décombres de *La Pyramide de Gizeh*, j'avais découvert un blessé, un vampire qui voulait me garder sous sa coupe et contrôler ma vie pour la mettre au service de sa reine. André était très grièvement atteint, mais il aurait survécu si, malgré ses blessures, Quinn n'avait rampé jusqu'à lui pour lui planter un bout de bois bien pointu dans le cœur. Je n'avais rien fait pour arrêter Quinn, je n'avais pas levé le petit doigt pour sauver André, et ça me rendait encore plus coupable du meurtre d'André que de celui de mon grand-oncle.

J'ai traversé le parc désert, en donnant des coups de pied dans les cailloux qui avaient le malheur de se trouver sur mon chemin. Je luttais contre une terrible tentation. Je n'avais qu'un mot à dire, auprès de n'importe quel vampire ou n'importe quelle Cess que je connaissais – et il y en avait un paquet –, pour que Tanya passe de vie à trépas. Ou je pouvais aussi frapper à la source et faire éliminer Sandra. Là encore, quel soulagement ce serait de savoir le monde enfin débarrassé de cette plaie !

Non, j'en étais tout bonnement incapable.

Mais je ne pouvais pas davantage vivre avec Tanya constamment sur les talons, à me mordre les mollets comme un teckel enragé. Elle avait déjà tout fait pour détruire le couple de mon frère. Ça ne pouvait pas durer.

Puis, finalement, j'ai trouvé à qui m'adresser. Et c'était drôlement pratique, parce que cette personne habitait chez moi.

Quand je suis rentrée, le père d'Amélia et son obligeant chauffeur étaient partis. Amélia était dans la cuisine et faisait la vaisselle.

— Amélia...

Elle a fait un bond de deux mètres.

— Pardon. J'aurais dû faire plus de bruit.

— Je croyais que mon père et moi avions des choses à partager, mais je me suis trompée, m'a-t-elle confié — elle devait en avoir gros sur le cœur pour lâcher ça d'entrée. Il a juste besoin d'un petit service, de temps en temps. Il se sert de moi.

— Peut-être, mais, au moins, on a du bois pour l'hiver.

Ça l'a fait rire. Elle s'est essuyée les mains, puis elle m'a dévisagée en murmurant :

— Toi, tu as l'air de quelqu'un qui a un paquet de trucs à déballer...

Je ne me suis pas fait prier.

— Avant que je te raconte toute l'histoire, je veux que ce soit bien clair entre nous : c'est à ton père que je rends service, mais c'est pour toi que je le fais. Quoi qu'il arrive, j'appellerai *Le Croquemitaine* pour ton père, parce que tu es ma coloc et que tu me l'as demandé. D'accord ? Et maintenant, je vais te parler d'une chose terrible que j'ai faite.

Amélia s'est assise à la table de la cuisine et j'ai pris place en face d'elle, exactement comme avec Tyrese un peu plus tôt.

— Ça promet, a-t-elle commenté, dévorée de curiosité. Tu peux y aller. Je t'écoute.

Je lui ai tout raconté : Debbie Pelt, Lèn, Sandra et ses parents, leur promesse selon laquelle Sandra me laisserait en paix tant qu'ils vivraient, ce qu'ils avaient contre moi et ce que je ressentais à ce niveau-là, et, enfin, Tanya Grissom, qu'ils avaient envoyée pour m'espionner, qui revenait continuellement fourrer son nez dans mes affaires et qui, aujourd'hui, sabotait le mariage de mon frère.

Quand je me suis tue, Amélia a marqué un temps d'arrêt. Puis elle a lâché un « Waouh ! » à mi-voix. Elle a réfléchi une minute et elle a dit :

— Bon. Priorité des priorités : vérifier ce que sont devenus les parents Pelt.

On est allées dans le salon pour allumer l'ordinateur – celui que j'avais rapporté de La Nouvelle-Orléans lorsque j'avais vidé l'appartement de Hadley. Il ne nous a pas fallu plus de cinq minutes pour découvrir que Gordon et Barbara Pelt étaient décédés quinze jours auparavant : alors qu'ils essayaient de tourner à gauche en quittant une station-service, un semi-remorque les avait percutés de plein fouet.

On s'est regardées en fronçant les sourcils.

— Violente, la sortie, a commenté ma coloc.

— Je me demande si Sandra a seulement attendu qu'ils soient enterrés pour lancer l'opération « Pourrir la vie de Sookie », ai-je maugréé.

— Cette garce n'abandonnera jamais. Tu es sûre que Debbie Pelt avait été adoptée ? Parce que ça a vraiment l'air d'être de famille, cette manie de la vendetta.

— Elles devaient être très liées. En fait, j'ai eu l'impression que Debbie était plus proche de Sandra que de ses propres parents.

— Mmm, un truc qui ferait le bonheur d'un psy, si tu veux mon avis, a déclaré ma coloc d'un ton songeur. Bon. Laisse-moi voir ce que je peux faire. Je ne donne pas dans la magie noire, et de toute façon, tu as dit que tu ne voulais pas leur mort. Je te crois donc sur parole...

— Absolument, me suis-je empressée de confirmer, de peur de céder à la tentation. Et... hum ! J'entends bien régler la note, évidemment.

— Peuh ! Tu m'as ouvert ta porte quand j'ai eu besoin de quitter La Nouvelle-Orléans, et tu m'héberges depuis.

— Eh bien, mais... tu paies un loyer, lui ai-je fait observer.

— C'est ça, oui ! Juste de quoi couvrir ma part des frais de fonctionnement. Et tu me supportes. Et tu ne pousses pas les hauts cris à propos du problème Bob. Alors, crois-moi, je suis vraiment ravie de faire ça pour toi. Il faut juste que je réussisse à trouver le meilleur moyen de m'y prendre. Ça t'ennuierait, si je consultais Octavia ?

— Non. Non, pas du tout, ai-je affirmé, en m'efforçant de ne pas lui montrer à quel point ça me rassurait qu'elle fasse

appel à l'expérience de son aînée. Tu as vu qu'elle était paumée, toi aussi, hein ? Qu'elle n'avait pas un sou ?

— Oui. Et je ne savais pas comment lui donner d'argent sans la vexer, justement. C'est l'occasion rêvée. J'ai cru comprendre qu'on l'avait collée dans un coin du salon, là où elle vit en ce moment – chez sa nièce, il me semble. C'est ce qu'elle m'a laissé entendre, en tout cas. Mais je ne vois pas ce que je peux y changer.

— Je vais y réfléchir, lui ai-je promis. S'il faut à tout prix qu'elle déménage, elle pourrait s'installer dans la chambre d'amis pendant un temps.

Cette perspective ne me réjouissait pas outre mesure. Mais la vieille sorcière m'avait paru tellement malheureuse ! Rien que cette petite virée dans l'appartement de Maria-Star avait suffi à la distraire (plutôt *gore* comme distraction, pourtant, non ?).

Ma coloc a fait de son mieux pour me tranquilliser.

— On va essayer de trouver une solution sur le long terme. Je vais l'appeler.

— OK. Tu me diras ce que ça a donné. Il faut que je me change pour aller au boulot.

Il n'y avait pas des tonnes de maisons, de chez moi au bar, mais toutes avaient des fantômes pendus dans les arbres, de gros ballons en forme de citrouille dans leur jardin et une ou deux vraies citrouilles évidées sur les rebords de fenêtre. Les Prescott avaient artistiquement disposé sur leur pelouse une gerbe d'épis de maïs, une botte de foin, plusieurs citrouilles et quelques courges décoratives. Je me suis promis de complimenter Lorinda Prescott, la prochaine fois que je la croiserais au supermarché ou à la poste.

Il faisait nuit quand je suis arrivée *Chez Merlotte*. J'ai décidé d'appeler *Le Croquemitaine* sur mon portable avant de prendre mon service.

— *Le Croquemitaine*, le bar qui a du mordant. Rendez-vous au vamp'bar le plus branché de Shreveport, là où les immortels viennent boire tous les soirs, m'a annoncé une voix enregistrée. Pour les horaires, tapez un. Pour organiser une soirée privée, tapez deux. Pour parler à un mortel ou à un immortel, tapez trois. Et tenez-vous-le pour dit, nous ne tolérons pas les

mauvaises plaisanteries. Avis aux amateurs : nous vous retrouverons.

Une voix aussi lasse, exprimant un ennui aussi abyssal ? Ce ne pouvait être que Pam. J'ai appuyé sur le trois.

— *Le Croquemitaine*, là où vos fantasmes les plus mortels prennent vie, m'a dit l'une des mordues de service. Elvira. Que puis-je pour vous ?

« Elvira » ? Mon œil !

— Ici Sookie Stackhouse. Passez-moi Éric, s'il vous plaît.

— Clancy ne pourrait-il pas vous aider ?

— Non.

Ça lui a cloué le bec, à Elvira.

— Le maître est très occupé, a-t-elle argué sur un ton lourd de reproches, comme si c'était difficile à comprendre pour une simple humaine comme moi.

Elvira était manifestement une petite nouvelle. OK, peut-être que j'étais un peu arrogante, sur ce coup-là. Mais le fait est qu'elle m'énervait, Elvira.

— Écoutez, lui ai-je répondu, en m'efforçant de prendre un ton aimable, soit vous me passez Éric dans les deux minutes, soit il vous le fera regretter.

— Boooon, a soupiré Elvira. Pas besoin de faire votre garce pour ça.

— Apparemment, si.

— Je vous mets en attente.

Qui était la plus garce des deux, hum ? J'ai jeté un coup d'œil à la porte de service. Je n'étais pas en avance.

— Éric à l'appareil. Serait-ce mon ancienne amante ?

Seigneur ! Rien que ces mots-là, et j'étais déjà dans tous mes états.

— Han han, ai-je marmonné, fière de mon ton blasé. Écoute, Éric, tu en feras ce que tu voudras, mais j'ai eu la visite d'un gros bonnet de La Nouvelle-Orléans aujourd'hui, un certain Copley Carmichael. Il s'était mis en relation avec Sophie-Anne pour se charger de la reconstruction de son QG, si j'ai bien compris, et il voudrait reprendre les négociations avec le nouveau régime.

J'ai pris une profonde inspiration avant de lui demander : «Et toi, ça va ?», anéantissant par là même tous mes efforts pour jouer l'indifférence hautaine.

— Oui, m'a-t-il répondu d'une voix très... «confidence pour confidence ». Oui, je... je gère la situation. Nous avons eu beaucoup, beaucoup de chance de nous trouver en position de... Nous avons beaucoup de chance.

J'ai expiré en sourdine – s'il venait à s'apercevoir que je retenais mon souffle, en plus ! Mais il s'en était déjà rendu compte, forcément. N'allez pas croire que je me rongeais les sangs en attendant des nouvelles des vampires de Shreveport. Non, quand même pas. Mais je ne dormais pas sur mes deux oreilles non plus.

Je me suis empressée de clore le sujet.

— OK. Super. Pour en revenir à Carmichael, est-ce qu'il y aurait quelqu'un qui voudrait bien prendre contact avec lui à propos de cette histoire de travaux ?

— Il est dans les environs ?

— Je ne sais pas. Il était ici tout à l'heure. Je peux me renseigner.

— Ma nouvelle... collaboratrice serait probablement l'interlocutrice idéale pour une première approche. Elle pourrait le retrouver *Chez Merlotte* ou au *Croquemitaine*.

— D'accord. Je suis sûre que les deux conviendraient parfaitement à Carmichael.

— Tiens-moi au courant. Il faut qu'il appelle ici pour prendre rendez-vous avec elle, de toute façon. Dis-lui de demander Sandy.

— Sandy, hein ?

Vous imaginez, vous, un vampire qui s'appelle Sandy ?

— Oui, a-t-il répliqué d'un ton propre à me couper net toute envie de rire. Et elle n'est vraiment pas du genre à plaisanter, Sookie.

— OK, OK, pigé. Je vais appeler ma coloc. Elle contactera son père, qui appellera *Le Croquemitaine*. Ils s'arrangeront entre eux et l'affaire sera réglée. J'aurai tenu parole et accompli ma mission.

— C'est le père d'Amélia ?

— Oui. C'est un pauvre type. Mais j'imagine qu'il connaît son métier.

— Nous avons discuté, allongés côté à côté devant ta cheminée, m'a-t-il susurré tout à coup. Je voulais tout savoir de toi.

— Euh... oui. On a fait ça, oui.

— Je me souviens de cette douche que nous avons prise ensemble.

— On a fait ça aussi, oui.

— Et tellement d'autres choses.

— Euh... oui.

— Pour tout dire, si je n'avais pas tant de travail à Shreveport, je serais tenté de venir te rendre une petite visite très privée pour te rappeler à quel point tu as aimé faire tout cela avec moi.

— Pour mémoire, ai-je rétorqué sèchement, tu ne t'es pas ennuyé non plus.

— Oh, non !

— Éric, je dois vraiment filer. Il faut que j'aille bosser.

« Avant de me consumer sur place », ai-je ajouté pour moi-même. Il m'avait si bien embrasée que je risquais la combustion spontanée.

Et ce n'était certainement pas avec son « au revoir » torride que ça allait s'arranger. Mais comment faisait-il donc pour rendre sexy un truc aussi banal ?

— Au revoir.

Quant à moi, je n'ai même pas essayé.

Ça m'a pris un petit moment pour me ressaisir. J'étais assaillie de souvenirs que j'avais tout fait pour oublier. Durant les quelques jours qu'Éric avait passés chez moi – enfin, les quelques nuits, en l'occurrence –, on avait beaucoup parlé et beaucoup fait l'amour. C'avait été une parenthèse fabuleuse. La complicité. Le sexe. Les fous rires. Le sexe. Les discussions. Le... Enfin, bref !

Tout à coup, rentrer dans ce bar pour servir des demis m'a paru d'un terne !

Mais c'était mon job et, ne fût-ce que par respect pour Sam, je ne pouvais pas ne pas y aller. J'ai donc franchi le seuil et

remonté le couloir à pas lourds, rangé mon sac dans le bureau et fait signe à Sam, en donnant une petite tape à Holly sur l'épaule pour lui indiquer que je prenais le relais. On se remplaçait régulièrement, non seulement pour varier les plaisirs et se rendre mutuellement service, mais surtout parce que c'était le soir que les clients laissaient de plus gros pourboires. Holly était contente de me voir arriver parce qu'elle avait rendez-vous avec Hoyt. Ils avaient prévu d'aller au cinéma et de dîner à Shreveport. Elle avait trouvé une étudiante pour garder Cody. Elle me racontait tout ça alors même que je le lisais dans ses pensées, et j'avais du mal à me concentrer pour ne pas tout mélanger – ce qui prouvait à quel point ma conversation avec Éric m'avait perturbée.

J'ai été sur les dents pendant une petite demi-heure, puis, quand tout le monde a eu à boire et à manger, j'ai pris deux minutes pour téléphoner à Amélia et lui transmettre le message d'Éric. Elle m'a répondu qu'elle appellerait son père dès qu'on aurait raccroché.

— Merci, Sookie, a-t-elle répété. Tu es vraiment une super copine. Je ne le dirai jamais assez.

J'espérais qu'elle garderait ça en tête, quand elle discuterait avec Octavia de mon problème avec Tanya.

Claudine a débarqué *Chez Merlotte*, ce soir-là, provoquant un pic de tension généralisé dans la clientèle masculine. Elle s'est avancée de sa démarche nonchalante vers le comptoir, bottée de cuissardes de cuir noir, dans une tunique de soie émeraude ceinturée sur les hanches et portée sur un caleçon de velours noir.

Elle devait bien faire un mètre quatre-vingt-cinq, avec ses talons. À ma grande surprise, son frère lui emboîtait le pas. La crise de palpitations s'est propagée à la gent féminine comme une traînée de poudre. À côté de Claude, qui avait les cheveux aussi noirs que Claudine – quoique beaucoup moins longs –, les plus beaux mannequins Calvin Klein passaient pour des horreurs. Claude portait une version masculine de la tenue de sa sœur et il avait les cheveux retenus par une lanière de cuir. Comme monsieur se déshabillait dans un club de Monroe pour le plus grand plaisir de ces dames, il savait très exactement

comment sourire aux femmes, bien que ces dernières ne l'intéressent absolument pas. Euh ! Je retire ce que j'ai dit. Il ne s'intéressait peut-être pas aux femmes, mais il était très intéressé par ce qu'elles avaient dans leur porte-monnaie.

Les jumeaux n'étaient jamais venus ensemble au bar. A la réflexion, je ne me rappelais pas avoir vu Claude une seule fois *Chez Merlotte*. Il avait sa propre boîte à faire tourner et ses propres pigeons à plumer.

Je suis bien sûr allée leur dire bonjour et j'ai eu droit à un chaleureux accueil de la part de Claudine, qui m'a serrée dans ses bras. Contre toute attente, Claude en a fait autant. J'ai présumé que c'était pour la galerie, autant dire : le bar au grand complet. Même Sam ouvrait des yeux comme des soucoupes. À eux deux, les jumeaux cassaient la baraque.

On s'est installés au bar, moi prise en sandwich entre le frère et la sœur, le bras de Claudine autour de la taille et celui de Claude autour des épaules. J'ai senti les cerveaux qui se mettaient alors à crémier dans tous les coins de la salle, projetant leurs petits fantasmes à des lieues à la ronde. Certains ont même réussi à me choquer. Dieu sait pourtant que j'en ai vu, des trucs bizarres !

— Nous venons te transmettre les salutations de notre grand-père, m'a annoncé Claude.

Il avait parlé d'une voix si mélodieuse et si douce que, dans le brouhaha ambiant, personne n'avait pu l'entendre, j'en étais persuadée. Sauf Sam, peut-être. Mais Sam se montrait toujours d'une discréction exemplaire.

— Il s'étonne que tu ne l'aies pas appelé, a poursuivi Claudine. Surtout si l'on pense aux événements survenus récemment à Shreveport.

— L'appeler quand ? C'était déjà fini avant de commencer, lui ai-je fait remarquer, un peu déroutée. Et pour lui dire quoi ? Que tout s'était bien terminé ? Et puis, tu étais là, toi. En revanche, j'ai bel et bien essayé de le joindre l'autre nuit.

— Une seule sonnerie, a murmuré Claudine.

— Une certaine personne a cassé mon téléphone pour qu'il ne puisse pas sonner plus longtemps. Elle m'a dit que ce n'était pas la chose à faire, que ce serait le meilleur moyen de

déclencher une guerre. Et puis, je me suis sortie de ça aussi, de toute façon. Alors, je ne vois pas où est le problème.

— Il faut que tu parles à Niall, que tu lui racontes ce qui s'est passé, a insisté Claudine.

Sur ce, elle a souri, à travers le bar, à Catfish Hennessey, qui a reposé son verre de bière si violemment qu'il en a renversé la moitié à côté.

— Maintenant que Niall t'a révélé son existence, il veut que tu lui confies tous tes soucis, m'a-t-elle expliqué.

— Et pourquoi est-ce qu'il ne prend pas le téléphone pour me le dire, comme n'importe qui d'autre ?

— Il ne passe pas tant de temps que ça dans ce monde, est intervenu Claude. Fort heureusement, il reste encore quelques endroits qui nous sont exclusivement réservés.

— Si peu, et si petits... a ajouté Claudine d'un ton chargé de regret. Mais tellement magiques !

J'étais vraiment contente d'avoir de la famille et j'étais toujours ravie de voir Claudine – qui était ma bonne fée, au sens propre du terme. Mais elle et son frère d'un seul coup, ça faisait un peu beaucoup. Et, quand ils me serraient de si près (même Sam était en train de se faire un film), leur parfum, cette ensorcelante odeur qui rendait les fées si appétissantes aux yeux des vampires, m'étourdissait.

— Tiens, tiens ! a raillé Claude, riant sous cape. On va avoir de la compagnie, on dirait.

Du menton, il désignait Arlène, qui se faufilait jusqu'à nous. A la voir dévorer Claude des yeux, on aurait pu imaginer qu'elle venait de découvrir la caverne d'Ali Baba.

— Tu ne me présentes pas ton nouvel ami, Sookie ? a-t-elle minaudé, à peine arrivée à notre hauteur.

Je me suis dûment exécutée.

— Arlène, je te présente Claude, un cousin éloigné.

— Eh bien, Claude, enchantée d'veux connaître, a-t-elle roucoulé.

Elle ne manquait pas d'air, vu ce qu'elle pensait de moi et la façon dont elle me traitait depuis qu'elle s'était mise à assister aux offices de la Confrérie.

C'est à peine si Claude lui a accordé un regard. Il s'est contenté d'un hochement de tête protocolaire.

Arlène avait espéré mieux. Après un moment de silence plutôt embarrassant, elle a prétendu avoir entendu quelqu'un l'appeler dans son secteur.

— J'ai des d'mis à servir ! s'est-elle exclamée, avant de déguerpir sans demander son reste.

Elle s'est arrêtée à une table pour parler, avec des mines de conspiratrice, à deux types que je n'avais jamais vus.

— Ça me fait toujours plaisir de vous voir, mais on ne me paie pas pour bavarder, ai-je alors aimablement rappelé aux jumeaux. Vous ne comptez quand même pas me faire croire que vous vous êtes déplacés jusqu'ici juste pour me dire que mon... que Niall voulait savoir pourquoi son téléphone n'avait sonné qu'une fois ?

— Et n'a jamais plus sonné depuis, m'a fait remarquer Claudine, en se penchant pour m'embrasser. Je t'en prie, appelle-le ce soir, en sortant de ton travail.

— D'accord, ai-je promis. N'empêche que je préférerais nettement que ce soit lui qui m'appelle pour me demander des explications, s'il y tient tant que ça.

Les messagers, c'était bien beau, mais le téléphone, ça allait quand même plus vite. Et puis, j'aurais bien aimé entendre le son de sa voix. Peu importait où il était, mon arrière-grand-père pouvait venir faire un saut dans mon monde pour m'appeler, s'il était si inquiet que ça pour ma sécurité.

Enfin, je le supposais, du moins. Après tout, je ne savais pas ce qu'être un prince des fées impliquait – à inscrire sur la liste intitulée « Problèmes auxquels je ne serai jamais confrontée ».

Après une deuxième tournée d'embrassades, les jumeaux ont traversé le bar en sens inverse, avec plus d'un regard rêveur attaché à leurs pas.

— Hé ! Dis donc, Sookie, tu en as des amis sexy ! m'a lancé Catfish Hennessey.

Vague générale d'assentiment dans la salle.

— J'ai déjà vu ce type dans un club, à Monroe. Est-ce qu'il ne serait pas strip-teaseur ? m'a demandé Debi Murray, une infirmière qui bossait à l'hôpital de Clarice.

Elle était attablée dans mon secteur, en compagnie de deux de ses collègues.

— Oui. Et il est aussi propriétaire du club.

— Waouh ! Beau gosse et beau parti, s'est extasiée une de ses voisines, Beverly quelque chose. Il faut que j'emmène ma fille à la prochaine *ladies'night*. Elle vient de rompre avec un raté de première.

— Eh bien...

J'ai hésité à lui expliquer qu'il n'y avait aucune chance pour que Claude s'intéresse à la fille de qui que ce soit. Puis je me suis dit que ça ne me regardait pas.

— ... j'espère que vous passerez une bonne soirée, lui ai-je finalement lancé.

Étant donné que j'avais pris sur mon temps de travail pour papoter avec mes « cousins », j'ai été obligé de mettre les bouchées doubles pour amadouer les mauvais coucheurs. Mais, bien que je ne leur aie pas accordé toute l'attention voulue pendant la visite des jumeaux, du moment qu'ils avaient eu le plaisir de les admirer, la plupart des clients s'estimaient satisfaits.

La fin de mon service approchait quand Copley Carmichael a débarqué – seul. J'en ai déduit que Tyrese l'attendait dans la limousine.

Avec sa coupe de cheveux haute coiffure et son beau costume sur mesure, il détonnait un peu, *Chez Merlotte*. Mais, je dois lui reconnaître ça, loin de la jouer star, il affichait une telle décontraction qu'à le voir, on aurait pu croire qu'il fréquentait ce genre de snack-bar tous les soirs. Quand il a fait son entrée, je me trouvais à côté de Sam, qui préparait un whisky-Coca pour un de mes clients. J'ai expliqué à mon boss qui était l'élégant étranger.

Tout en allant servir mon client, j'ai désigné d'un signe de tête une table libre au nouveau venu, qui s'est obligeamment installé à la place indiquée.

— Bonjour ! l'ai-je salué en m'approchant. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir, monsieur Carmichael ?

— Un scotch pur malt, s'il vous plaît. Celui que vous avez, ce sera parfait. J'ai rendez-vous ici grâce à vous, Sookie : un effet de votre coup de fil. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites-le-moi savoir. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que vous l'obteniez.

— Pas la peine, monsieur Carmichael.

— Je vous en prie, appelez-moi Cope.

— Euh... Bien. Et si j'allais vous chercher ce verre ?

Je n'aurais pas su faire la différence entre un scotch pur malt et un quinze tonnes, mais, pour Sam, c'était l'enfance de l'art. Après l'avoir soigneusement astiqué, il m'a tendu un beau verre étincelant rempli d'une honnête dose de liquide ambré. Je sers de l'alcool, mais je n'en bois quasiment jamais. La plupart des gens, ici, font dans le basique : bière, whisky-Coca, gin tonic, Jack Daniels.

J'ai d'abord posé le verre avec une petite serviette en papier devant lui, avant d'aller chercher une coupelle d'amuse-gueules. Puis je suis retournée m'occuper de mes autres tables, parce que je n'avais pas que ça à faire. Mais je suis restée branchée sur sa fréquence. J'ai remarqué que Sam le gardait à l'œil, lui aussi. Les autres clients étaient trop accaparés par leurs conversations et leurs propres consommations pour s'intéresser à Carmichael. Il faut dire qu'avec Claude et Claudine, ils avaient eu leur content d'attractions pour la soirée.

À un moment donné, Carmichael a été rejoint par une femme. Je ne crois pas qu'à part moi, quelqu'un ait remarqué l'éloquente pâleur de la dame. C'était une petite jeune, chez les vampires – je veux dire par là qu'elle n'avait même pas un demi-siècle au compteur. Elle avait les cheveux prématurément gris et sagement coupés au carré. Elle n'était pas très grande – un mètre soixante-cinq, peut-être – et elle était joliment ronde et harmonieusement galbée juste là où il fallait. Elle portait de petites lunettes à monture argentée – pure coquetterie de sa part, puisque tous les vampires sont dotés d'une excellente vue, beaucoup plus puissante que celle de n'importe quel humain.

— Un verre de sang, peut-être ? lui ai-je aimablement proposé.

Hou ! Elle avait de ces yeux ! De vrais rayons laser. Un truc à vous faire regretter amèrement d'avoir réussi à capter son attention.

— Vous êtes l'humaine qu'on appelle Sookie.

Je n'ai pas vu la nécessité de lui confirmer ce qu'elle savait déjà. J'ai attendu la suite.

— Un PurSang, s'il vous plaît, a-t-elle immédiatement enchaîné. À 37 °C. Et j'aimerais rencontrer votre employeur, si vous voulez bien aller le chercher.

Allez, va chercher, mon chien ! Comme si Sam était un os ! Cela dit, c'était une cliente, et je n'étais qu'une simple serveuse. Je lui ai donc gentiment fait chauffer son PurSang et j'ai dit à Sam qu'on le demandait.

— J'arrive dans deux minutes, m'a-t-il assuré, parce qu'il était en train de préparer des consommations pour Arlène.

J'ai hoché la tête et j'ai servi son sang de synthèse à la vampire à lunettes, qui m'a poliment remerciée, avant de se présenter :

— Sandy Sechrest, nouvelle chef de zone. Je suis chargée de représenter le roi de Louisiane dans la région.

Je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où Sandy avait grandi, mais c'était aux États-Unis et pas dans le Sud.

— Enchantée de vous connaître, lui ai-je répondu, tout aussi poliment, mais sans plus.

« Chef de zone » ? Est-ce que ce n'était pas la même chose que shérif ? Que devenait Éric, dans tout ça ?

Sam est arrivé à ce moment-là et, comme je ne voulais pas paraître indiscrete, je lui ai cédé la place. De toute façon, même si Sam décidait de ne pas m'en parler, je pourrais toujours lire dans ses pensées ce que Sandy voulait. Certes, c'était moins facile que pour un humain standard et Sam était doué pour brouiller ses émissions mentales, mais seulement s'il s'en donnait la peine.

Ils se sont mis à discuter. Moins de cinq minutes plus tard, Sam s'excusait déjà pour retourner derrière son comptoir.

De temps à autre, je jetais un coup d'œil au nabab et à sa voisine aux dents longues, au cas où ils auraient voulu renouveler leur consommation. Mais aucun des deux n'en a manifesté le désir. Ils semblaient en grande conversation, et comme « Cope », en fin négociateur qu'il était, maîtrisait aussi bien qu'un vampire l'art d'afficher une parfaite impassibilité, il était difficile de dire où ils en étaient. D'ailleurs, ça ne me passionnait pas au point de me frayer un chemin dans les pensées de Carmichael, de toute façon. Et, bien sûr, pour moi, l'esprit de Sandy Sechrest était et demeurerait à jamais une page blanche.

Le reste de la soirée s'est déroulé tranquillement : la routine. Je n'ai même pas vu Carmichael et l'ambassadrice du Nevada s'en aller. Puis est arrivée l'heure de la fermeture et de ranger mes tables pour que Terry Bellefleur puisse faire le ménage le lendemain matin. Quand j'ai enfin eu deux secondes pour regarder autour de moi, on n'était plus que deux en salle : Sam et moi.

— Tu as fini ? m'a-t-il demandé.

— Oui.

J'ai jeté un dernier regard alentour pour m'en assurer.

— Tu as une minute ?

J'ai toujours une minute pour Sam.

16

Sam s'est assis dans son fauteuil de bureau en se penchant en arrière, à la limite du déséquilibre, comme d'habitude. J'ai pris place de l'autre côté du bureau, sur l'une des chaises qui lui faisaient face – celle à laquelle il restait un semblant de rembourrage au milieu. La plupart des lumières étaient éteintes, à l'exception de celle qui restait allumée au-dessus du comptoir et de celle de son bureau. Le bar sonnait bizarrement creux, surtout après la cacophonie des gens qui braillaient pour se faire entendre par-dessus la musique du juke-box, le cliquetis des verres, les bruits de la cuisine et du lave-vaisselle.

— Cette Sandy Sechrest, là, a-t-il lancé, elle s'est dégoté un sacré job.

— Ah, oui ? Et qu'est-ce qu'elle est censée faire, exactement ?

— Eh bien, d'après ce que j'ai compris, elle va passer son temps à parcourir l'État pour s'assurer qu'aucun citoyen de Louisiane ne rencontre le moindre problème avec ses petits copains d'outre-tombe, que tout est en ordre dans chaque zone et que les shérifs ont tout bien sous contrôle dans leurs fiefs respectifs, pour en rendre compte au roi. C'est une sorte de super gendarme version vampire.

— Ah !

J'ai pris le temps de digérer cette information. Je n'avais pas l'impression que son boulot empiéterait sur celui d'Éric. Elle ne risquait pas vraiment de lui faire de l'ombre, ni de lui tirer dans les pattes. Or, si Éric était OK, son équipe serait OK. Ça me suffisait largement. Pour le reste, les affaires des vampires m'indifféraient totalement.

Mais pas celles de Sam...

— Et pourquoi voulait-elle te rencontrer ?

— Elle avait entendu dire que j'étais en relation avec la communauté des Cess du secteur. Elle tenait à me faire savoir qu'elle était à ma disposition « en cas de problème », m'a-t-il expliqué, d'un ton un rien sarcastique. Elle m'a laissé sa carte.

Il m'a tendu l'objet en question. Je ne sais pas à quoi je m'attendais exactement – un truc dégoulinant de sang ? – mais c'était juste une carte de visite tout ce qu'il y a d'ordinaire.

— D'accord.

J'ai haussé les épaules.

— Et Claudine et son frère, qu'est-ce qu'ils voulaient ?

Ça ne me plaisait pas de devoir cacher à Sam l'existence de mon arrière-grand-père. Mais comme Niall m'avait demandé de garder le secret...

— Elle n'avait pas eu de nouvelles de moi depuis la bataille rangée de Shreveport, lui ai-je répondu, et elle tenait à s'assurer que j'allais bien. Quant à Claude, il accompagnait sa sœur.

Sam m'a dévisagée d'un œil sceptique, mais il n'a rien dit.

Il a préféré changer de sujet.

— Peut-être qu'une longue période de paix s'ouvre devant nous, qui sait ? Si ça se trouve, on va pouvoir bosser tranquilles au bar, sans plus avoir à se préoccuper de ce qui se passe dans le monde surnaturel. Je l'espère, parce que quand les loups sortiront du bois...

— Tu penses que c'est pour bientôt ?

Je n'avais pas la moindre idée de la façon dont l'Amérique allait réagir, en apprenant que les vampires n'étaient pas les seules créatures de contes de fées – ou de films d'horreur – à se balader dans la réalité.

— Tu crois que tous les changelings vont sortir du placard en même temps ? ai-je enchaîné sans lui laisser le temps de respirer.

— Probablement. On ne parle plus que de ça sur notre site Internet.

Sam avait donc une vie en dehors du bar. Une vie dont j'ignorais tout. Ça m'a fait penser à un truc. J'ai d'abord hésité, puis je me suis lancée. Je me posais déjà bien assez de questions comme ça. Pour une fois que je pouvais avoir une réponse !

— Comment se fait-il que tu sois venu t'installer ici ? lui ai-je demandé.

— J'étais passé dans le coin, à l'époque où j'étais dans l'armée... J'ai été militaire quatre ans.

— Vraiment ?

Et c'était seulement maintenant que je l'apprenais ?

— Oui. Je ne savais pas quoi faire de ma vie. Alors, à dix-huit ans, je me suis engagé. Ma mère a eu beau pleurer toutes les larmes de son corps et mon père jurer tout ce qu'il pouvait – d'autant que j'étais accepté à l'université –, je n'ai rien voulu entendre. J'avais pris ma décision et je refusais de revenir dessus. Difficile de trouver plus borné que moi, à cette époque-là.

— Tu vivais où ?

— À Wright, au Texas, dans les environs de Fort Worth. Les très lointains environs de Fort Worth. C'était un bled paumé, pas plus grand que Bon Temps. Mais, toute mon enfance, j'avais été transbahuté d'une région à l'autre. Mon père était militaire, lui aussi. Il a quitté l'armée quand j'avais quatorze ans. Et comme la famille de ma mère vivait à Wright, c'est là qu'on est allés.

— Ça n'a pas été trop dur de vous fixer, après avoir autant bourlingué ?

Dire que je n'avais jamais vécu ailleurs qu'à Bon Temps !

— Tu parles ! C'était génial. Je n'attendais que ça. Je n'avais pas deviné à quel point ce serait difficile de faire mon trou dans un endroit où les gamins de mon âge avaient tous grandi ensemble. Mais je savais me débrouiller tout seul. Et puis, je jouais au base-ball et au basket : j'ai réussi à trouver ma place. Après, eh bien... j'ai rejoint les rangs de l'armée.

J'étais fascinée. Comme Sam semblait enclin aux confidences, j'ai décidé de pousser mon avantage.

— Est-ce que tes parents sont toujours à Wright ? Ça n'a pas dû être facile, pour ton père, dans l'armée. En tant que changeling, je veux dire.

Sam étant un changeling, je savais sans qu'il ait besoin de me le dire qu'il était le premier-né d'un couple de changelings pure souche.

— Ouais, il en a bavé. C'était l'enfer, pour lui, les nuits de pleine lune. Heureusement, il avait cette potion à base de plantes que faisait sa grand-mère irlandaise. Elle lui en avait donné la recette. Un truc carrément infect. Mais il le buvait, quand il était de garde et qu'il ne pouvait pas bouger. Ça l'a aidait à garder forme humaine. Mais il valait mieux ne pas être dans ses pattes le lendemain ! Papa est mort il y a six ans. Il m'a laissé une jolie petite somme.

Comme j'avais toujours aimé le coin et que le bar était à vendre... Ça m'a semblé une bonne façon d'investir mon argent.

— Et ta mère ?

— Elle vit toujours à Wright. Elle s'est remariée un peu plus de deux ans après le décès de mon père. Son nouveau mari est un brave type. Mais il est standard, alors je ne peux pas dire que je suis vraiment proche de lui...

Ce n'était donc pas un changeling, ni une Cess de quelque nature que ce soit. Un humain de base, en somme.

— Mais ta mère est une hybride pur sang. Il doit bien se douter de quelque chose.

— Je crois qu'il préfère ne pas savoir. Elle lui dit qu'elle sort faire son footing du soir, qu'elle va dormir chez sa sœur, qu'elle vient me rendre visite, ou une autre excuse de ce genre.

— Ça ne doit pas être évident.

— Personnellement, je n'essaierais même pas. Et puis, je refuse de jouer à ce petit jeu-là. J'ai failli me marier avec une fille standard, quand j'étais encore dans l'armée. Mais comment épouser une femme, vivre avec elle et lui cacher un pareil secret ? Je deviendrais fou, si je n'avais pas quelqu'un à qui en parler, Sookie, m'a-t-il avoué avec un petit sourire entendu.

Belle preuve de confiance de sa part. J'étais heureuse de cette complicité que créait entre nous ce secret partagé.

— Si les lycanthropes sortent de la clandestinité, a-t-il enchaîné, tous les autres suivront. Ce sera un immense poids en moins, pour moi. Une véritable délivrance.

On savait tous les deux qu'il ne serait pourtant pas au bout de ses peines. Mais à quoi bon soulever des problèmes qui n'étaient pas encore apparus ? Ils arriveraient bien assez tôt.

— Tu as des frères et sœurs ?

— Un de chaque. Ma sœur est mariée et mère de deux enfants, et mon frère est encore célibataire. C'est un mec bien.

Sam avait le sourire et un visage serein. Je crois bien que je ne l'avais jamais vu aussi détendu.

— Craig va se marier au printemps prochain, d'après ce qu'il m'a dit, a-t-il ajouté tandis que je le dévisageais en silence. Peut-être que tu pourrais venir avec moi au mariage ?

Ça m'a tellement surprise que, sur le coup, je n'ai pas su quoi répondre. Mais j'étais contente et je trouvais sa proposition très flatteuse.

— Ça me paraît une bonne idée, ai-je finalement acquiescé. Préviens-moi quand tu sauras la date.

On était sortis ensemble un soir, Sam et moi. J'avais passé un bon moment, mais c'était à l'époque de ma brouille avec Bill et on n'avait jamais renouvelé l'expérience.

Sam a hoché la tête le plus naturellement du monde, et la légère tension qui m'avait saisie s'est évanouie comme par enchantement. Après tout, c'était Sam. Sam, mon boss, et maintenant que j'y pensais, mon ami. Un des meilleurs, même.

Je me suis levée pour récupérer mon sac et j'ai enfilé ma veste.

— Tu as eu une invitation pour la fête de Halloween du *Croquemitaine*, cette année ? s'est-il enquisi, sautant du coq à l'âne.

— Non. Après la dernière petite sauterie à laquelle ils m'ont invitée, il se peut bien qu'ils préfèrent éviter. Et puis, avec toutes les pertes qu'ils ont subies récemment, je ne sais pas si Éric a vraiment le cœur à la fête.

— Tu crois qu'on devrait en organiser une au bar ?

Décidément, j'allais de surprise en surprise.

— Eh bien, peut-être pas dans le style bonbons, citrouilles et tout le bazar...

J'ai réfléchi sérieusement à la question.

— Mais pourquoi pas un petit sachet cadeau pour chaque client, avec des cacahuètes grillées dedans ? Ou une coupelle de pop-corn orange sur chaque table ? On pourrait aussi accrocher quelques décorations...

Sam a regardé en direction du bar, comme s'il pouvait voir à travers les murs.

— Oui, ça me paraît pas mal. Histoire de marquer le coup.

D'habitude, on ne décorait le bar que pour Noël. Et encore, seulement après Thanksgiving et parce que Sam y tenait.

Je lui ai fait un petit signe de la main et je suis sortie, lui laissant le soin de vérifier que tout était bien fermé.

L'air s'était rafraîchi avec la nuit : un vrai temps d'automne. Cet Halloween s'annonçait à la hauteur des descriptions de mes livres d'enfant.

Au beau milieu du parking, parfaitement immobile, la tête levée vers le ciel et les yeux clos, se tenait mon arrière-grand-père. Au clair de lune, ses longs cheveux ruisselaient dans son dos comme un rideau d'argent, et la myriade d'infimes ridules qui marquaient son visage étaient invisibles dans la pénombre – à moins qu'il ne les ait fait disparaître ? Il avait sa canne à la main et, comme la première fois, il était en costume, un costume noir un peu moiré. Il portait une lourde bague à la main droite, celle qui reposait sur le pommeau doré.

Jamais il ne m'avait été donné de voir un être d'une telle beauté. Une beauté... irréelle.

Il ne ressemblait pas du tout à un grand-père ordinaire – humain, j'entends. Les grands-pères ordinaires portent des casquettes publicitaires et des salopettes avec des chemises à carreaux. Ils vous emmènent pêcher. Ils vous laissent monter sur leur tracteur. Ils ronchonnent parce qu'ils vous trouvent trop gâtés, puis ils s'empressent de vous acheter des bonbons. Quant aux arrière-grands-pères ordinaires, je ne pense pas que beaucoup de gens aient la chance de savoir à quoi ils ressemblent.

Je me suis soudain rendu compte que Sam était à côté de moi.

— Qui est-ce ? a-t-il lâché dans un souffle.

— C'est mon... euh... mon arrière-grand-père.

Il était juste devant moi : je ne pouvais quand même pas faire comme s'il n'était pas là !

— Oh !

Il y avait de la stupeur dans sa voix, de la stupeur et de l'émerveillement.

— Je viens d'apprendre son existence, ai-je ajouté pour me justifier.

Niall a interrompu son bain de lune et a ouvert les yeux.

— Mon arrière-petite-fille ! s'est-il exclamé, comme si ma présence sur le parking de *Chez Merlotte* était une grande surprise. Et ton ami est...

Je me suis empressée de faire les présentations.

— Niall, voici Sam Merlotte, le propriétaire de ce bar.

Sam lui a tendu une main hésitante. Après l'avoir longuement examinée, Niall a fini par la serrer dans la sienne. J'ai senti Sam sursauter, comme si mon arrière-grand-père cachait un vibreur dans sa paume.

— Ma chère arrière-petite-fille, a repris Niall en se tournant vers moi, j'ai entendu dire que tu avais été en danger dans une rixe qui a opposé deux meutes de lycanthropes.

— Eh bien... euh... oui. Mais Sam était avec moi. Et après, Claudine est arrivée, ai-je argué, sur la défensive, tout à coup. En plus, je ne savais pas qu'il allait y avoir une rixe, comme vous dites. Je voulais juste tenter de calmer le jeu. Mais on nous avait tendu un piège.

— Oui, c'est ce que Claudine m'a rapporté. J'ai cru comprendre que cette chienne était morte.

Il voulait manifestement parler de Priscilla.

— Oui, monsieur. Elle est morte.

— Et ta vie a de nouveau été menacée la nuit suivante ?

Je commençais à me sentir vraiment coupable.

— Eh bien... euh... en temps normal... enfin, ce n'est pas dans mes habitudes. Il s'est simplement trouvé que les vampires de Louisiane ont été attaqués par les vampires du Nevada.

Le sujet n'a pas eu l'air de le passionner.

— « Simplement », dis-tu ? Tu es tout de même allée jusqu'à composer le numéro que je t'avais donné.

— Euh... oui, monsieur. Je n'étais pas très rassurée. Mais Éric m'a arraché mon portable des mains parce qu'il pensait que si vous étiez impliqué dans cette histoire, ça déclencherait une

guerre épouvantable. En définitive, ce n'était pas plus mal, puisqu'il s'est rendu à Victor Madden.

Quand bien même il m'avait offert un autre téléphone, je dois avouer que je n'avais toujours pas vraiment digéré ce petit accès d'autoritarisme de la part de mon Viking préféré.

— Ah !

Ne me demandez pas ce que cette onomatopée signifiait : je n'en avais pas la moindre idée. C'est sans doute l'inconvénient d'avoir un arrière-grand-père. J'étais sur la sellette, une sensation que je n'avais plus éprouvée depuis le jour où Granny avait découvert que je n'avais pas sorti les poubelles et que j'avais « oublié » de plier le linge. Je devais avoir douze ans, à l'époque. Je n'aimais pas plus ça maintenant qu'avant.

— J'admire ton courage, m'a alors félicitée Niall – pour le moins inattendu, n'est-ce pas ? Mais tu es très fragile : tu es mortelle, tu n'es pas infaillible, et la vie est courte, pour une humaine. Je ne veux pas te perdre alors que je viens juste de faire ta connaissance.

— Je ne sais pas quoi vous répondre, ai-je marmonné, mal à l'aise.

— Tu ne veux visiblement pas que je t'empêche de faire comme tu l'entends et tu ne changeras pas. Comment te protéger, dans ces conditions ?

— Je ne crois pas que ce soit possible. Pas à cent pour cent, je veux dire.

— Dans ce cas, en quoi puis-je t'être utile ?

— Mais vous n'avez pas à m'être utile, ai-je rétorqué, étonnée.

Il ne semblait pas avoir les mêmes réactions, ni les mêmes émotions que moi. Comment lui expliquer ?

— C'est déjà bien assez, pour moi – c'est même fabuleux –, de savoir que vous existez. Que vous vous faites du souci pour moi. Que j'ai de la famille, quelque part, même si c'est très loin. Et puis, vous ne me trouvez pas bizarre, ni cinglée ; je ne vous fais pas honte...

— Honte ? a-t-il répété, perplexe. Mais tu es beaucoup plus intéressante que la majorité des humains.

— ... et vous ne pensez pas que je suis anormale. Pour ça aussi, je dois vous remercier.

— Parce que les autres humains pensent que tu es anormale ?

Cette fois, il avait l'air carrément offusqué.

— Ça les met mal à l'aise de savoir qu'elle peut lire dans leurs pensées, est alors intervenu Sam.

— Mais toi, changeling, qu'en penses-tu ?

— Moi ? Je la trouve géniale, a répondu Sam.

J'ai vérifié : il était d'une parfaite sincérité.

Je me suis redressée, rougissante de fierté. Dans l'enthousiasme du moment, j'ai bien failli parler à mon arrière-grand-père de mon gros problème de la journée, rien que pour lui prouver que je savais partager mes soucis. Mais j'avais la très nette impression que la solution qu'il y apporterait risquait d'être assez définitive et qu'avec lui, l'axe du mal Sandra Pelt-Tanya Grissom serait éliminé d'une façon non seulement radicale mais macabre. Claudine s'efforçait peut-être de devenir un ange – un être que j'associais aux valeurs chrétiennes, quant à moi –, mais Niall Brigant obéissait assurément à une tout autre éthique. Je le soupçonnais d'être du style «je préfère t'arracher l'œil d'avance, au cas où tu voudrais m'arracher le mien ». Enfin, peut-être pas aussi prévoyant, mais presque.

— Il n'y a vraiment rien que je puisse faire pour toi ? a-t-il insisté.

C'était pratiquement une supplique.

— Ce que j'aimerais vraiment, c'est que vous veniez me rendre visite, un jour, quand vous aurez le temps. J'aimerais vous faire à dîner. Si ça vous tente, évidemment.

Ça m'intimidait un peu de lui proposer quelque chose qui n'avait probablement aucune valeur à ses yeux.

Il m'a dévisagée avec un étrange regard dans les prunelles. Je ne parvenais pas à déchiffrer son expression. Il avait beau prendre l'apparence d'un humain, il n'en était pas un. Il était même un vrai mystère, pour moi. Est-ce que je l'exaspérais ? Est-ce que je l'ennuyais ? Est-ce que je le dégoûtais avec ma proposition culinaire ?

— Oui, a-t-il finalement répondu. Oui, je viendrai. Je t'avertirai suffisamment à l'avance, bien sûr. En attendant, si tu as besoin de quoi que ce soit, appelle-moi. Et ne laisse personne t'en dissuader, si tu crois que je peux t'aider. Je vais mettre les choses au point avec Éric. Il m'a bien servi, par le passé, mais il ne peut pas se permettre de penser à ta place.

— Ça fait longtemps qu'il connaît notre lien de parenté ?

J'ai retenu mon souffle, craignant presque sa réponse.

Niall s'était détourné pour partir. Il a légèrement pivoté, afin que je puisse le voir de profil.

— Non. Je voulais d'abord m'assurer de sa discréetion. Je ne le lui ai dit que le jour où il t'a amenée pour me rencontrer. Il aurait refusé de m'aider, si je ne lui avais pas expliqué pourquoi je voulais te voir.

Puis il a disparu, comme s'il avait franchi une porte invisible. À bien y réfléchir, pour ce que j'en savais, c'était exactement ce qu'il avait fait.

— Eh bien... a soufflé Sam au bout d'un long silence. Eh bien, c'était vraiment... spécial.

— Ça ne te... dérange pas, tout ça ?

J'agitais la main vers l'endroit où Niall s'était tenu – peut-être. A moins que ce qu'on avait vu n'ait été qu'une sorte de projection astrale ou un truc de ce genre.

— Ça n'a pas à me déranger ou pas, Sookie. C'est ta vie.

— Je voudrais bien l'aimer. Il est si beau et il semble tenir sincèrement à moi, mais il est... il est vraiment...

— Terrifiant.

— Carrément.

— Et il est passé par Éric pour prendre contact avec toi ?

Comme, apparemment, mon arrière-grand-père était d'accord, j'ai raconté à Sam notre première rencontre dans ce grand restaurant de Shreveport.

— Mmm... Je ne sais pas trop quoi en penser. Les vampires et les fées sont comme chiens et chats, normalement. Enfin, les vampires aiment beaucoup les fées, mais ils ont une furieuse tendance à les dévorer.

— Niall peut cacher son odeur, lui ai-je confié, non sans une certaine fierté.

Sam semblait dépassé par les événements.

— Encore un truc dont je n'avais jamais entendu parler.
J'espère que Jason n'est pas au courant.

— Mon Dieu, non !

— Il serait jaloux, tu sais, et il t'en voudrait.

— Parce que je connais Niall et pas lui ?

— Évidemment ! Ça le boufferait.

— Je sais que Jason n'est pas l'homme le plus généreux du monde...

Sam a salué ce doux euphémisme d'un reniflement sarcastique.

— OK, c'est un fieffé égoïste, ai-je concédé. Mais c'est quand même mon frère. Pourtant, tu as raison... il vaut mieux que je ne lui dise rien. N'empêche, Niall n'a pas fait d'histoires pour se montrer devant toi, alors qu'il m'avait demandé de garder le secret.

— Il a dû se renseigner avant, j'imagine.

Sur ces mots, il m'a prise dans ses bras. Je ne m'y attendais pas, mais c'était plutôt une bonne surprise. Je crois que j'avais besoin d'un peu de réconfort, après la petite visite éclair de mon arrière-grand-père. Je lui ai rendu son étreinte. Ça m'a fait du bien. Enfin un peu de chaleur humaine !

Sauf que ni Sam ni moi n'étions entièrement humains...

«Oui, mais, fondamentalement, on l'est», me suis-je dit aussitôt après. On avait plus en commun avec les humains qu'avec cette partie de notre être qui nous en différenciait : on vivait comme des êtres humains et on mourrait comme des êtres humains. Et je connaissais suffisamment Sam pour savoir qu'il souhaitait fonder une famille, trouver quelqu'un à aimer et construire un avenir qui lui offrirait tout ce dont un humain lambda pouvait rêver : santé, prospérité, moments de bonheur, rires d'enfants et de petits-enfants. Sam ne voulait être chef d'aucune meute et je ne voulais être la princesse de personne – non que, pour toute fée pure souche, je puisse ne jamais être autre chose qu'un méprisable sous-produit de sa propre magnificence. C'était l'une des grandes différences entre Jason et moi. Jason passerait sa vie à vouloir être moins humain qu'il ne l'était. Alors que j'aurais tout donné pour l'être davantage.

Sam m'a embrassée sur la joue, puis, après un moment d'hésitation, il a tourné les talons. Il a franchi la barrière encastrée dans sa belle haie bien taillée et a monté les marches de la terrasse en bois qu'il avait construite devant son mobile home. Après avoir introduit sa clé dans la serrure, il s'est retourné, le sourire aux lèvres.

— Sacrée soirée, hein ?

— Oui. Sacrée soirée.

Sam m'a regardée monter dans ma voiture, m'a incitée, d'un geste, à verrouiller les portières et a attendu que je l'aie fait avant de rentrer chez lui.

J'ai roulé jusque chez moi en retournant tout un tas de questions dans ma tête. Des questions graves et des questions bêtes.

Encore une chance qu'il n'y ait pas eu trop de circulation sur la route !

17

Quand je suis sortie en titubant de ma chambre, le lendemain matin, j'ai trouvé Amélia et Octavia attablées dans la cuisine. Amélia avait fini le café, mais, comme elle avait quand même pris soin de laver la cafetière, il ne m'a fallu que quelques minutes pour me faire une bonne tasse de café bien serré. J'en avais besoin. Amélia et son mentor se sont sagement contentés de parler de la pluie et du beau temps pendant que je me débattais avec mes céréales, mon lait, mon sucre et ma cuillère. Je me suis penchée au-dessus du bol parce que je ne voulais pas tacher mon débardeur. D'ailleurs, il faisait trop froid dans la maison pour rester dans cette tenue. Je suis donc allée enfiler un gilet en coton molletonné pour terminer confortablement mon petit déjeuner.

— Quoi de neuf, vous deux ? ai-je finalement lancé, signe que j'étais désormais prête à me connecter au reste du monde.

— Amélia m'a parlé de votre problème, m'a répondu Octavia. Et de votre aimable proposition.

Ah, oui ? Euh... quelle proposition ?

J'ai hoché la tête d'un air entendu, comme si je savais parfaitement de quoi il était question.

— Vous ne pouvez pas imaginer à quel point je serai contente de quitter l'appartement de ma nièce ! s'est alors exclamée Octavia avec ferveur.

On sentait que ça venait du cœur.

— Janesha a trois enfants en bas âge, dont un nourrisson, et un petit ami qui va et vient à sa guise, a-t-elle poursuivi. Je dors sur le canapé du salon et, quand les gosses se lèvent le matin, ils viennent allumer la télé pour regarder les dessins animés, que je suis réveillée ou pas. Ils sont chez eux, c'est vrai.

Et puis, je vis avec eux depuis des semaines, alors je fais un peu partie du décor.

J'en ai déduit qu'Octavia allait squatter l'une des chambres d'amis, celle du bas ou celle du haut. Je votais sans hésitation pour la deuxième solution.

— Et puis, vous comprenez, à mon âge, j'ai besoin d'accéder plus rapidement au petit coin, m'a-t-elle confié, avec cette modestie teintée d'autodérision dont font preuve les gens quand ils se voient contraints d'admettre les outrages du temps. Alors, au rez-de-chaussée, ce serait parfait. D'autant que j'ai de l'arthrose aux genoux. Vous ai-je dit que l'appartement de Janesha était à l'étage ?

— Non, suis-je péniblement parvenue à articuler, malgré mes mâchoires soudées.

Fichtre ! C'était arrivé si vite !

— Maintenant, venons-en à votre problème. Je vous préviens : je ne pratique pas la magie noire. Mais il est clair que, d'une façon ou d'une autre, ces deux jeunes femmes doivent sortir de votre existence, tant Mlle Pelt que son agent.

J'ai hoché la tête avec conviction.

— Donc, est intervenue Amélia, incapable de tenir sa langue plus longtemps, on a un plan.

— Je suis toute ouïe, lui ai-je assuré, en me versant une deuxième tasse de café, encore plus nécessaire que la première.

— Le plus simple, pour vous débarrasser de Tanya, serait de dévoiler son petit jeu à Calvin Norris, a déclaré Octavia.

J'en suis restée bouche bée.

— Euh... ça risque d'avoir des conséquences assez dramatiques pour elle.

— Et... ce n'est pas ce que vous voulez ? m'a fait innocemment remarquer Octavia, une indéniable étincelle de malice dans les prunelles.

— Eh bien... euh... si, mais je ne souhaite pas sa mort. Je n'ai pas envie qu'il lui arrive quelque chose d'irréversible, j'entends. Tout ce que je veux, c'est qu'elle disparaisse et qu'elle ne revienne pas.

— Qu'elle disparaisse et qu'elle ne revienne pas ? Ça me semble plutôt définitif, à moi, a persiflé Amélia.

J'étais assez de son avis.

— Attendez, je me suis mal exprimée. Je veux qu'elle aille se faire pendre ailleurs. Qu'elle vive sa vie, mais aussi loin de moi que possible. C'est clair ?

Je n'avais pas eu l'intention de me montrer cassante. Je tenais juste à dissiper tout malentendu.

— Oui, mademoiselle, je crois que nous avons les facultés intellectuelles nécessaires pour comprendre votre propos, a rétorqué Octavia d'un ton quelque peu réfrigérant.

— Je ne veux pas qu'il y ait maldonne, lui ai-je expliqué. On risque gros. Calvin aurait un petit penchant pour Tanya que ça ne m'étonnerait pas. Mais pour ce qui est de lui faire peur, il saura lui faire peur, aucun doute là-dessus.

— Assez pour qu'elle plie bagage ?

— Il faudra que tu prouves qu'elle est payée pour te pourrir la vie, m'a avertie Amélia.

— Qu'est-ce que vous avez en tête ? leur ai-je demandé, n'y tenant plus.

— OK. Voilà ce que nous nous sommes dit...

Et c'est comme ça, en trois secondes, que la phase numéro un de l'Opération Tanya a été lancée et que l'engrenage s'est enclenché. Il s'est trouvé que c'était quelque chose auquel j'aurais pu penser toute seule. Mais avoir l'aide des sorcières, c'était comme mettre de l'huile dans les rouages : le mécanisme tournerait beaucoup plus facilement.

J'ai appelé Calvin et je lui ai demandé de passer quand il aurait une minute, vers l'heure du déjeuner. Il a semblé surpris de m'entendre, mais il a accepté.

Il a été encore plus étonné de trouver Amélia et Octavia dans la cuisine en arrivant. Le chef des panthères-garous de Hotshot avait rencontré ma coloc à plusieurs reprises, par le passé, mais il n'avait jamais vu Octavia. Il a cependant immédiatement senti la magie qui émanait d'elle et, à défaut de connaître la personne, a d'emblée respecté la sorcière. C'était déjà un bon point pour nous.

Calvin avait une quarantaine d'années. Fort, robuste, c'était un homme solide, assis et sûr de lui. Il grisonnait depuis quelques années, mais il se tenait toujours droit comme un I et

le calme absolu dont il faisait preuve en toutes circonstances ne manquait jamais d'impressionner ses interlocuteurs. Il s'était intéressé à moi, un temps, mais je n'avais jamais pu partager ses sentiments. Dommage, c'était un type bien.

— Qu'est-ce qui se passe, Sookie ? m'a-t-il demandé, après avoir refusé les cookies, le thé ou le Coca que je lui offrais.

J'ai respiré un grand coup.

— Je n'aime pas cafarder, Calvin. Mais là, on a un problème.

— Tanya, a-t-il tout de suite deviné.

— Oui, ai-je soupiré, soulagée.

— C'est une petite maligne, a-t-il reconnu, non sans une certaine admiration.

Aïe ! On avait du pain sur la planche.

— C'est une espionne, oui, a lâché Amélia.

Ma coloc n'avait pas pour habitude de mâcher ses mots : elle ne tournait jamais autour du pot.

— Pour le compte de qui ?

Calvin avait penché la tête de côté, pas plus choqué que ça, mais manifestement curieux. Je lui ai servi une version édulcorée de l'histoire – une histoire qui, à force de la ressasser, commençait à me sortir par les yeux. Mais il fallait que Calvin sache l'essentiel : que les Pelt avaient une grosse dent contre moi, que Sandra s'acharnerait sur moi jusqu'à ce que mort s'ensuive et que Tanya avait été engagée pour jouer la mouche du coche.

Les bras croisés, Calvin a étiré ses jambes. Il ne perdait pas une miette de ce que je lui disais. Il portait un jean neuf, une chemise de laine à carreaux, et il sentait le bois fraîchement coupé.

— Que voulez-vous faire au juste ? Lui jeter un sort ? a-t-il demandé en se tournant vers ma coloc.

— Absolument. Mais pour ça, il faut que vous nous l'ameniez ici.

— Mais quel effet ça aurait sur elle ? Est-ce que ça la ferait souffrir ?

— Non. Elle se désintéresserait de Sookie et de sa famille. Elle refuserait d'obéir à Sandra Pelt. Physiquement, elle ne ressentirait strictement rien.

— Et mentalement ? Est-ce que ça la changerait ?

— Non, a affirmé Octavia. Mais ce n'est pas un sort aussi fiable que celui de non-retour. Si on lui jetait celui-ci, elle n'aurait plus qu'une hâte : quitter la région, et elle ne voudrait plus jamais y remettre les pieds.

Cette alternative a semblé faire réfléchir Calvin.

— Je l'aime bien, moi, cette fille, a-t-il fini par admettre. Elle croque la vie à pleines dents. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'on ne s'ennuie pas avec elle. Mais j'ai quand même été bougrement contrarié par les soucis qu'elle causait à Crystal et Jason. Je me suis demandé comment faire passer à Crystal cette manie de dépenser sans compter. J'imagine qu'un sort résoudrait le problème...

— Vous l'aimez ? lui ai-je demandé.

Je voulais jouer cartes sur table.

— C'est ce que j'ai dit.

— Non, vous ne m'avez pas bien comprise. Est-ce que vous l'aimez vraiment ?

— Eh bien, elle et moi, on a pris un peu de bon temps...

— Vous ne voulez pas qu'elle s'en aille ? Vous préférez l'autre solution ?

— Quelque chose dans ce goût-là. Vous avez raison : elle ne peut pas rester si elle continue comme ça. Soit elle change, soit elle s'en va.

Mais il n'avait vraiment pas l'air ravi en disant ça.

— Vous travaillez aujourd'hui, Sookie ? s'est-il enquisi.

J'ai jeté un coup d'œil à mon calendrier.

— Non, c'est mon jour de repos.

J'allais avoir deux jours de congé d'affilée.

— Je vais la coincer et l'amener ici ce soir. Ça vous laisse assez de temps, mesdames ?

Les deux sorcières se sont consultées du regard.

— Oui, ce serait parfait, a répondu Octavia.

— Je l'amènerai vers 19 heures.

Tout se déroulait avec une facilité déconcertante.

Je me suis empressée de remercier Calvin :

— C'est un sacré coup de main que vous nous donnez là.

— C'est faire d'une pierre bien plus de deux coups, a-t-il répondu. Si ça marche. Évidemment, si ça ne marche pas, vous ne ferez pas partie de mes meilleures amis, mesdames.

Son ton n'avait rien de menaçant. A l'entendre, il s'agissait d'une simple déduction logique – pour le moins alarmante, cependant, à voir la tête que faisaient les deux sorcières. Elles ne sautaient manifestement pas de joie.

— Salut, mon frère ! s'est soudain écrié Calvin en voyant Bob pénétrer dans la pièce.

Plissant les yeux, il a alors posé sur Amélia un regard perçant.

— On dirait que votre magie marche pas à tous les coups... a-t-il commenté.

Ma coloc a eu l'air à la fois coupable et horriblement vexée.

— On fera ce qu'il faut pour que ça marche, lui a-t-elle répliqué, les lèvres pincées. Vous verrez.

— J'y compte bien.

J'ai passé le reste de la journée à laver mon linge, à me refaire les ongles, à changer les draps de mon lit : toutes ces charmantes petites corvées qu'on garde pour les jours de congé, en résumé. Je suis passée à la bibliothèque changer mes livres et, miracle ! il ne s'est strictement rien passé. C'était un des assistants de Barbara Beck qui était de service, ce jour-là. Je préférais ça. Je n'avais aucune envie de revivre mentalement l'horreur de la tentative d'assassinat. Or, ça ne manquerait pas d'arriver, chaque fois que je croiserais Barbara – et pendant un sacré bout de temps, probablement. J'ai tout de même remarqué que la tache par terre, devant le comptoir d'accueil, avait disparu.

Ensuite, je suis allée à l'épicerie. Aucun loup-garou n'a sauté du toit. Aucun vampire n'a surgi de terre juste devant moi. Personne n'a essayé de me trucider, ni de massacrer quelqu'un que je connaissais. Aucun mystérieux parent caché ne s'est manifesté et aucun être vivant – ou mort-vivant – n'a tenté de m'impliquer dans ses problèmes, conjugaux ou autres.

Quand je suis rentrée, je rayonnais de normalité.

C'était à moi de faire à dîner, ce soir-là, et j'avais décidé de préparer des côtes de porc à ma façon. J'ai ma propre recette maison : un mélange d'herbes et d'épices que je prépare en quantité industrielle. Il ne me restait plus qu'à plonger les côtes de porc dans du lait, puis à les tremper dans le mélange d'herbes et d'épices. J'ai préparé des pommes au four en les farcissant de raisins secs, de cannelle et de beurre avant de les mettre à cuire, et j'ai assaisonné des petits pois et du maïs en boîte que j'ai fait chauffer à feu doux. J'ai attendu un peu avant d'enfourner la viande. J'ai bien pensé à faire des petits gâteaux, mais j'ai estimé qu'il y avait déjà bien assez de calories comme ça au menu.

Pendant que je cuisinais, les sorcières faisaient leurs petites affaires dans le salon. Elles avaient l'air de bien s'amuser. Ça devait leur rappeler le bon vieux temps. J'entendais la voix d'Octavia, qui donnait plutôt dans le ton doctoral, et, de temps à autre, celle d'Amélia qui posait une question.

Je marmonnais toute seule en m'activant devant les fourneaux. J'espérais que leur magie allait fonctionner, et je leur étais reconnaissante de l'empressement qu'elles avaient mis à m'aider. Mais j'avais quand même un peu l'impression d'avoir été prise au piège, sur le plan domestique. En proposant qu'Octavia reste avec nous quelque temps si ça l'arrangeait, j'avais parlé sur un coup de tête – et je savais maintenant que j'aurais intérêt à faire attention à ce que je disais, avec ma coloc. Octavia n'avait pas dit qu'elle venait passer le week-end ou la semaine à la maison, non. Elle n'avait fixé aucune date limite. Et ça commençait à m'angoisser sérieusement.

J'aurais pu coincer Amélia et lui dire : « Tu ne m'as pas demandé si Octavia pouvait venir, là, maintenant, tout de suite, et je suis encore chez moi, ici. » Enfin, j'imagine. Mais j'avais effectivement une chambre de libre et Octavia avait effectivement besoin d'un endroit où habiter. Il était un peu tard pour me rendre compte que ça ne m'enchantait pas d'avoir une troisième personne sous mon toit – une troisième personne que je connaissais à peine.

« Peut-être que je pourrais lui trouver un job », ai-je songé. Des revenus réguliers lui procureraient l'indépendance qui lui manquait et, une fois indépendante, il y avait fort à parier qu'elle déménagerait. Je me suis demandé dans quel état était sa maison à La Nouvelle-Orléans. Inhabitible, sans doute. Toute-puissante sorcière qu'elle était, Octavia ne pouvait pas défaire ce qu'un ouragan avait fait. Après ses allusions aux escaliers et à la proximité de la salle de bains, j'avais revu son âge à la hausse. Mais elle ne devait tout de même pas avoir plus de... soixante-trois ans, disons. Ça faisait d'elle pratiquement une jeunette, de nos jours.

Il était 18 heures quand j'ai appelé Octavia et Amélia pour passer à table. J'avais mis le couvert et rempli les verres de thé glacé, mais je les ai laissées se servir directement dans les casseroles. Pas très élégant, je sais, mais c'était autant de vaisselle en moins à laver.

Le dîner n'a pas été très animé, chacune étant perdue dans ses pensées – que la soirée à venir occupait largement, à n'en pas douter. J'avais beau ne pas la porter dans mon cœur, j'étais quand même un peu inquiète pour Tanya.

Je n'étais pas très à l'aise à l'idée de modifier la mentalité de quelqu'un. Mais il s'agissait d'obliger Tanya à me lâcher et à disparaître à jamais de mon écran radar. Du mien et de celui de mon entourage. Je ne voyais pas d'autre solution. Mon tout nouveau pragmatisme aidant, j'avais parfaitement conscience que, si je devais choisir entre continuer à vivre avec la Tanya actuelle sur le dos ou supporter l'idée d'une Tanya remaniée, il n'y avait vraiment pas photo.

J'ai débarrassé la table. Normalement, quand l'une de nous cuisinait, l'autre faisait la vaisselle. Mais comme les deux sorcières n'avaient pas encore achevé leurs préparatifs magiques... Ce n'était pas plus mal, d'ailleurs : j'avais besoin de me tenir occupée.

Quand on a entendu le gravier crisser, il était tout juste 19 h 05.

Lorsque j'avais demandé à Calvin de nous amener Tanya, je n'avais pas pensé qu'il nous l'apporterait comme un paquet, pieds et poings liés. Or, il portait Tanya sur l'épaule comme il

l'aurait fait d'un tapis. Tanya était certes un petit format, mais elle n'avait rien d'un poids plume. La respiration de Calvin n'en était pas moins parfaitement régulière, et aucune goutte de sueur ne perlait à son front. Tanya était bel et bien ligotée, mais j'ai remarqué qu'il avait glissé un foulard sous la corde pour qu'elle ne l'irrite pas. Et (Dieu merci !) il l'avait bâillonnée. Mais avec un joli bandana rouge. Le chef des panthères-garous de Hotshot avait assurément un faible pour sa captive.

Évidemment, Tanya était aussi enragée qu'un serpent à sonnette sur la queue duquel on vient de marcher : elle se débattait, se tortillait, et ses yeux lançaient des éclairs. Comme elle essayait de lui donner un coup de pied, Calvin lui a administré une bonne claque sur les fesses.

— C'est fini, oui ? l'a-t-il sermonnée, plus amusé que réellement furieux, semblait-il. Tu t'es mal comportée : tu dois payer.

Et, sur ces bonnes paroles, il l'a carrément jetée sur le canapé.

Les sorcières avaient couvert le plancher de mystérieux dessins à la craie, procédure que je n'avais pas franchement appréciée, vous vous en doutez. Amélia m'ayant toutefois assuré qu'elle nettoierait et ma coloc étant la championne incontestée du ménage, je les avais laissées continuer.

Il y avait aussi des petites piles de trucs (je n'avais pas vraiment envie d'aller y regarder de trop près) dans des bols disposés tout autour de nous. Octavia a approché une allumette enflammée du contenu d'une des coupelles, qu'elle est ensuite allée placer sous le nez de Tanya, en remuant la main pour faire monter la fumée. J'ai reculé d'un pas et Calvin, qui se tenait derrière le canapé pour maintenir Tanya par les épaules, a détourné la tête. Tanya a retenu sa respiration aussi longtemps qu'elle l'a pu. Quand elle a fini par inhale la fumée, elle s'est calmée d'un coup.

— Il faut l'asseoir ici, a indiqué Octavia, en pointant l'index vers le cercle que décrivait toute une série de symboles cabalistiques sur le plancher.

Calvin a balancé Tanya sur une chaise au milieu. Probable effet de la mystérieuse fumée, Tanya n'a pas bronché.

Octavia s'est alors mise à psalmodier dans une langue que je ne connaissais pas. Les sorts d'Amélia avaient toujours été en latin – ou, du moins, une forme très primitive de latin (d'après ce qu'elle m'avait dit) –, mais les sonorités qu'émettait Octavia me semblaient plus variées. En fait, elle paraissait parler un langage complètement différent de tout ce que j'avais entendu jusqu'à présent.

J'avais terriblement appréhendé ce rituel, mais, pour tout dire, il se révélait ennuyeux à mourir – à part pour ceux qui y prenaient une part active, j'imagine. J'aurais voulu pouvoir ouvrir les fenêtres pour aérer, et j'étais bien contente qu'Amélia ait pensé à enlever les piles des détecteurs de fumée. Tanya ressentait manifestement quelque chose, mais je n'étais pas sûre que ce soit bien l'annulation de l'effet Pelt.

— Tanya Grissom, a soudain commandé Octavia d'une voix de stentor, extirpe le mal enraciné dans ton âme et arrache-toi à l'influence de ceux qui veulent se servir de toi pour accomplir leurs noirs desseins !

La sorcière a fait tout un tas de gestes bizarres au-dessus de Tanya avec, dans les mains, un objet qui ressemblait furieusement à un os humain entortillé dans une liane. J'ai essayé de ne pas penser à la façon dont elle s'était procuré l'os en question.

Tanya a poussé des cris d'orfraie, sous son bâillon, et s'est brusquement cambrée, le torse tendu comme un arc bandé. Puis, tout aussi brutalement, elle s'est détendue.

Sur un signe d'Amélia, Calvin s'est alors penché pour dénouer le bandana qui donnait à Tanya des allures de bandit de grand chemin. Il lui a également retiré de la bouche un mouchoir immaculé. Notre prisonnière avait manifestement bénéficié d'un traitement de faveur : elle avait certes été kidnappée, mais avec affection et considération.

— J'arrive pas à y croire ! Me faire un truc pareil, à moi ! s'est écriée Tanya, à la seconde où elle a pu parler. Je peux pas croire que tu m'aies enlevée comme un vulgaire homme des cavernes, espèce de grosse brute ! Pauvre mec !

Si elle avait eu les mains libres, nul doute que Calvin se serait pris une raclée.

— Et qu'est-ce que c'est que toute cette fumée ? a-t-elle enchaîné sur sa lancée. Tu cherches quoi, là, Sookie ? À faire marcher ta police incendie ? Hé ! La vieille, tu peux pas virer cette saloperie de ma figure ? s'est-elle exclamée en repoussant l'os ensorcelé de ses deux mains liées.

— Je m'appelle Octavia Fant, a rétorqué la sorcière d'un air pincé.

— Ouais, super, Octavia Fant ! Et maintenant, débarrassez-moi donc de ces fichues cordes !

Octavia et Amélia ont échangé un regard entendu.

Tanya en a alors appelé à la maîtresse de maison.

— Sookie, dis à ces deux tarées de me laisser partir ! Calvin, tu commençais à m'intéresser à moitié, avant que tu me saucissonnes et que tu me jettes sur ce canapé comme un paquet de linge sale ! Non, mais à quoi tu joues, là ?

— À te sauver la vie, a répondu Calvin d'un ton posé. Tu ne vas pas t'enfuir, hein ? Parce qu'on a à parler.

— Euh... bon... d'accord, a fini par dire Tanya.

Elle hésitait, tout à coup, comme si elle avait soudain compris qu'il se passait quelque chose de grave – je pouvais le lire dans ses pensées.

— C'est quoi le problème ? a-t-elle grommelé.

— Sandra Pelt, ai-je lâché.

— Ouais, je connais Sandra. Et alors ?

— Quelle est la nature de ta relation avec Sandra ? lui a demandé Amélia.

— En quoi ça te concerne, Amy ? a rétorqué Tanya du tac au tac.

— Amélia, ai-je corrigé en m'asseyant sur le gros pouf en face d'elle. Et il vaudrait mieux pour toi que tu répondes à cette question.

Tanya m'a lancé un regard mauvais – elle en avait toute une collection.

— J'avais une cousine que les Pelt avaient adoptée. Sandra est la soeur adoptive de ma cousine.

— Es-tu très proche de Sandra ?

— Non, pas spécialement. Ça fait un bail que je ne l'ai pas vue.

— Tu n'aurais pas eu affaire à elle récemment ?

— Non. On ne se voit pas tant que ça, Sandra et moi.

Octavia a pris le relais.

— Que pensez-vous d'elle ?

— Que c'est une sacrée garce. Mais j'avoue que j'ai une certaine admiration pour elle. Quand elle veut quelque chose, elle fait tout pour l'obtenir. Elle est tout de même un peu trop, pour moi, si vous voulez savoir, a ajouté Tanya en haussant les épaules.

— Donc, si elle vous demandait de détruire la vie de quelqu'un, vous ne le feriez pas ?

Octavia dévisageait Tanya avec intensité.

— J'ai pas que ça à faire. Elle n'a qu'à aller pourrir la vie des autres toute seule, si ça la branche tant que ça.

— Vous refuseriez de prendre part à une telle entreprise ?

— Je veux !

Elle était sincère. Je le lisais dans son esprit. À vrai dire, vu la direction que prenait notre petit interrogatoire, Tanya commençait même à flipper.

— Euh... est-ce que j'ai fait des crasses à quelqu'un ?

— Je crois que tu t'es laissé un peu dépasser par les événements, est intervenu Calvin. Mais ces charmantes dames ont fait ce qu'il fallait. Amélia et Mlle Octavia sont... des femmes de bon conseil. Et tu connais déjà Sookie.

— Ouais, je connais Sookie, a maugréé Tanya en me coulant un regard rancunier. Elle m'a prise en grippe sans même que je sache pourquoi.

« Eh bien, je préférerais que tu ne t'approches pas trop de moi, de peur de me retrouver avec un couteau dans le dos », lui ai-je répondu intérieurement. Mais j'ai tenu ma langue.

— Je te signale, Tanya, que tu as emmené ma belle-sœur faire les magasins un peu trop souvent, ces derniers temps, lui ai-je tout de même aimablement rappelé.

Elle a éclaté de rire.

— Trop de shopping thérapie pour la future maman ? a-t-elle lancé.

Puis elle s'est brusquement calmée. Elle semblait troublée.

— Oui, c'est vrai que mon chéquier a fait une sacrée cure d'amaigrissement, au centre commercial de Monroe, dernièrement. Trop pour la santé de mes finances. Mais je le sortais d'où, ce fric, d'abord ? Ce n'est même pas trop mon truc, en plus, le lèche-vitrines. Qu'est-ce qui m'a pris de flamber comme ça ?

— Tu ne recommenceras plus, OK ? lui a ordonné Calvin.

— Personne me dit ce que je dois faire, Calvin Norris ! s'est-elle aussitôt écriée. Je ne retournerai pas faire les magasins parce que j'en ai pas envie, pas parce que tu me le dis, compris ?

Calvin a eu l'air soulagé. Amélia et Octavia ont poussé un gros soupir.

On a tous hoché la tête en chœur. C'était Tanya tout craché. La même, mais sans l'influence nocive de Sandra Pelt. Je ne savais pas si Sandra avait concocté quelque sortilège de son cru, ou si elle avait juste offert un paquet de fric à Tanya en lui faisant croire que Debbie était morte à cause de moi, mais les sorcières semblaient bel et bien avoir réussi à extirper du caractère de Tanya la partie gangrenée par Sandra.

Bizarrement, j'étais un peu déçue. On m'avait certes ôté une sacrée épine du pied, mais ça avait presque été trop facile – facile pour moi, j'entends. Du coup, je me suis prise à souhaiter qu'on puisse aussi kidnapper Sandra Pelt et la reprogrammer à son tour. Je ne pensais pas qu'elle se laisserait si aisément transformer. Ils étaient tout de même gravement atteints, chez les Pelt.

Les sorcières étaient satisfaites, Calvin était content, et moi, j'étais rassurée. Calvin a annoncé à Tanya qu'il allait la ramener à Hotshot. La Tanya quelque peu perplexe qui a quitté la maison a fait une sortie nettement plus digne que son entrée. Elle ne comprenait pas vraiment ce qu'elle était venue faire chez moi et elle ne semblait garder aucun souvenir du petit tour de passe-passe des sorcières. Le plus curieux, c'est qu'elle ne paraissait pas autrement contrariée par les soudains caprices de sa mémoire.

Tout était bien qui finissait bien.

Jason et Crystal allaient peut-être réussir à s'en sortir, maintenant que la pernicieuse influence de Tanya ne viendrait

plus saper leur mariage. Après tout, Crystal avait vraiment voulu épouser Jason et elle avait paru sincèrement enchantée de sa future – et très hypothétique – maternité. Alors, pourquoi était-elle si insatisfaite, à présent ? Mystère. J'aurais pu ajouter son nom à la longue liste des gens que je ne comprenais pas.

Pendant que les sorcières nettoyaient le salon, toutes fenêtres ouvertes – il avait beau faire un peu frisquet, je voulais débarrasser la maison de cette persistante odeur de plantes –, je me suis confortablement installée sur mon lit avec un bon bouquin. Mais je me suis vite rendu compte que je ne parvenais pas à me concentrer sur ce que je lisais, alors j'ai décidé d'aller faire un tour dehors. J'ai enfilé mon vieux sweat à capuche et j'ai hélé Amélia pour la prévenir que je sortais. Je me suis assise sur une des chaises en bois qu'on avait achetées à la liquidation de fin d'été, au supermarché, et j'ai admiré, toujours avec la même fierté, la table et le parasol assortis. Je me suis promis d'enlever le parasol et de couvrir les meubles de jardin pour l'hiver. Puis je me suis calée contre mon dossier et j'ai laissé dériver mes pensées.

C'aurait pu être un pur moment de bonheur, d'être simplement là, dehors, avec l'odeur des arbres et de la terre et l'étrange cri d'un engoulevent s'élevant dans les bois alentour. La lumière des spots extérieurs me donnait une agréable sensation de sécurité – parfaitement illusoire, d'ailleurs : si vous êtes dans la lumière, votre ennemi ne vous en voit que mieux, et vous avez juste un peu plus de chances d'identifier celui qui va vous tuer.

Puis Bill est sorti du rideau d'arbres et s'est avancé vers moi sans bruit. Il s'est assis sur une des chaises voisines de la mienne.

Pendant un long moment, on n'a pas échangé un mot. Je n'éprouvais plus cette bouffée d'angoisse qui me saisissait, ces derniers mois, dès que Bill m'approchait. À peine si je sentais sa présence dans la nuit, tant il en faisait partie.

— Shela a quitté Clarice pour aller vivre à Little Rock, a-t-il soudain lâché.

— Comment ça se fait ?

— On lui a offert un poste dans une grosse société immobilière. C'était exactement ce qu'elle voulait, m'a-t-elle dit. C'est une agence spécialisée dans les propriétés pour vampires.

— C'est une mordue ? Elle est accro aux vamps ?

— Apparemment. Je n'y suis pour rien.

— Tu n'étais pas son premier ?

Peut-être qu'il y avait un peu d'amertume dans ma voix. Bill avait été mon premier, dans tous les sens du terme.

— Ne commence pas.

Il a tourné vers moi son beau visage blême qui semblait scintiller dans l'obscurité.

— Non, m'a-t-il finalement répondu. Je n'étais pas son premier. Et j'ai toujours su que c'était le vampire en moi qui l'attirait, pas la personne qui était un vampire.

Je comprenais parfaitement ce qu'il entendait par là. Quand j'avais appris qu'il avait reçu l'ordre de se concilier mes faveurs, j'avais découvert que c'était la télépathe en moi qui l'intéressait, pas la femme qui était télépathe.

— Tel est pris qui croyait prendre.

— La différence, c'est que je n'ai jamais tenu à elle, a-t-il souligné. Ou si peu.

Il a haussé les épaules, avant d'ajouter d'un ton las :

— J'en ai connu tant comme elle...

— Je ne suis pas certaine de bien savoir ce que tu veux me faire ressentir en disant ça.

— Je dis seulement la vérité. Il n'y a jamais eu que toi.

Et, sur cette déclaration, il s'est levé et est retourné dans la forêt, du pas lent d'un humain, pour bien me laisser le temps de le regarder partir.

C'était à croire que Bill menait une sorte de campagne de réhabilitation pour tenter de me récupérer. Qu'espérait-il ? Que je pourrais encore l'aimer ? Il me suffisait de repenser à cette nuit où j'avais découvert sa trahison pour que la douleur se réveille. Mon estime, oui, c'était bien tout ce qu'il pourrait encore regagner. Mais ma confiance ? Mon amour ? J'en doutais. Ce n'était pas pour demain, en tout cas. .

Je suis restée dehors encore un moment, à me repasser le film de la soirée. Un agent ennemi en moins. L'ennemie elle-

même en mauvaise posture. Puis j'ai repensé à l'enquête sur les disparus de Shreveport (tous des loups-garous), et je me suis demandé quand la police allait abandonner les recherches. Je n'allais certainement pas avoir à me mêler des affaires des lycanthropes avant longtemps. Les survivants seraient trop occupés à remettre un peu d'ordre chez eux.

J'espérais que Lèn s'épanouissait dans son rôle de chef de meute et je me demandais s'il avait réussi à engendrer un nouveau lycanthrope pur sang, la nuit de son intronisation. Je me demandais aussi qui avait recueilli les enfants des Furnan, dont cette stupide guerre avait fait des orphelins.

Pendant que j'y étais, je me suis demandé si Felipe de Castro avait établi son QG en Louisiane ou s'il était resté à Las Vegas. Je me suis demandé si quelqu'un avait pensé à avertir Bubba du changement à la tête de l'État, et si je le reverrais un jour. Il avait l'un des visages les plus célèbres du monde, mais il avait été vampirisé à la dernière seconde, alors que son cerveau était très endommagé par les abus de substances diverses, et il n'avait plus vraiment toute sa tête. Il avait certes survécu à Katrina, mais il s'était trouvé coupé de toute la communauté des vampires de La Nouvelle-Orléans et il avait été obligé de se nourrir de rats et de petits animaux (des chats abandonnés après l'ouragan, je suppose) pour subsister, jusqu'à ce qu'il soit finalement récupéré par une équipe de sauveteurs composés de vampires de Bâton Rouge. Aux dernières nouvelles, ils l'avaient mis au vert, hors de nos frontières. Peut-être qu'il finirait à Vegas. Il avait toujours fait un tabac, là-bas.

Je me suis soudain aperçue que j'étais tout ankylosée et que la température avait considérablement chuté. Mon sweat, tout molletonné qu'il était, n'était pas de taille à lutter contre le froid. Il était temps de rentrer me coucher. La maison était plongée dans l'obscurité. J'en ai déduit qu'épuisées par leurs efforts, Octavia et Amélia avaient déjà rejoint les bras de Morphée.

Prenant appui des deux mains sur le siège, je me suis péniblement relevée. J'ai enlevé le parasol et je suis allée le ranger dans la cabane à outils, calé contre l'établi sur lequel l'homme que j'avais pris pour mon grand-père avait tant de fois

bricolé. Puis j'ai repoussé la porte derrière moi avec la sensation d'enfermer l'été.

18

Après un paisible lundi de repos, j'ai repris mon service le mardi midi. Quand je suis partie bosser, Amélia était en train de repeindre une commode qu'elle avait trouvée à la brocante locale et Octavia était les rosiers. Il fallait les tailler pour l'hiver, avait-elle dit. Je lui avais donné carte blanche. C'était Granny, la spécialiste ès roses de la famille, et elle ne m'aurait jamais laissée y toucher, ou alors à bonne distance et armée d'un pulvérisateur d'insecticide.

Jason a débarqué *Chez Merlotte* pour déjeuner avec des collègues. Ils ont rapproché deux tables pour former une joyeuse bande. La température baissait ? Pas de tempêtes à l'horizon ? C'étaient les gars de la voirie qui étaient contents ! Jason semblait même s'échauffer à l'excès, sautant d'une idée à l'autre dans cet imbroglio qui lui tenait lieu de cerveau. J'ai dû me tenir à quatre pour ne pas aller faire un petit tour dans sa tête – c'était mon frère, après tout.

Quand j'ai apporté un plein plateau de Coca et de thés à sa table, il m'a lancé :

- Crystal te passe le bonjour.
- Comment va-t-elle aujourd'hui ?

Il s'agissait de faire preuve d'un minimum d'intérêt pour le sujet. C'était quand même ma belle-sœur.

Pour toute réponse, Jason s'est contenté de former un cercle avec son pouce et son index. Un rapport avec la transformation de Tanya ? La disparition de son influence néfaste avait-elle déjà fait son petit effet ? J'ai posé la dernière tasse de thé, en veillant à ne pas en renverser, et j'ai demandé à Dove Beck – le cousin d'Alcee – s'il voulait plus de citron.

- Non, merci, m'a-t-il poliment répondu.

Dove, qui s'était marié à peine le bac en poche, n'avait vraiment rien à voir avec Alcee. À trente ans, il était beaucoup plus jeune d'esprit que son cousin et, pour autant que je le sache – et j'étais bien placée pour le savoir –, il n'était pas rongé par cette colère intérieure qui habitait l'inspecteur. J'étais allée à l'école avec une de ses sœurs.

— Comment va Angela ? lui ai-je demandé.

Il m'a souri.

— Elle a épousé Maurice Kersaw et ils ont eu un petit garçon : le plus beau gosse de la terre. Angela n'est plus la même. Elle fume plus, elle boit plus et elle est à l'église dès l'ouverture des portes.

— Tu m'en vois ravie. Passe-lui le bonjour de ma part, d'accord ?

Sur ce, j'ai commencé à prendre les commandes. J'ai bien entendu Jason parler à ses copains de la clôture qu'il allait installer, mais j'étais trop occupée pour faire très attention.

Après le déjeuner, Jason s'est attardé, pendant que les autres regagnaient leurs véhicules.

— Dis, Sook, tu ne pourrais pas passer voir Crystal, quand tu sors ?

— Si, bien sûr. Pourquoi ? Tu n'auras pas déjà fini le boulot, à cette heure-là ?

— Si, mais faut que j'aille à Clarice chercher du grillage. Crystal veut qu'on clôture une partie du jardin pour le petit, histoire qu'il ait un endroit sûr où jouer.

Ça m'étonnait un peu que Crystal se montre si prévoyante et fasse preuve d'un tel instinct maternel. « Peut-être que la maternité va la changer ? » me suis-je prise à espérer, en repensant à Angela Kersaw et à son petit garçon.

Le nombre de filles plus jeunes que moi qui étaient maintenant mariées depuis des années et avaient déjà fondé une famille – ou simplement fait un bébé toutes seules ! Je préférais encore ne pas les compter, ça me déprimait. Puis je me suis rappelée à l'ordre – *la jalouse est un péché capital, Sookie Stackhouse* – et j'ai mis les bouchées doubles, distribuant sourires et petits signes de tête à la ronde. Par chance, le boulot ne manquait pas : c'était jour d'affluence.

Pendant l'accalmie de l'après-midi, Sam m'a demandé de l'aider à faire l'inventaire de la réserve, pendant que Holly s'occuperaient de la salle. On avait juste nos deux piliers de bar accrochés au comptoir : elle ne risquait pas d'être débordée. Comme je n'étais pas à l'aise avec le Blackberry de Sam, c'est lui qui entrait les totaux pendant que je faisais le décompte. J'ai été obligée de monter et de descendre de l'escabeau une bonne cinquantaine de fois, le chiffon à la main, pour dénombrer les bouteilles et les épousseter par la même occasion. On achetait nos produits d'entretien en gros ? Eh bien, il a fallu les compter aussi. À croire que Sam était pris d'une crise de calculée aiguë, ce mardi !

La réserve n'avait pas de fenêtre et on a commencé à avoir super chaud, pendant qu'on bossait, enfermés là-dedans, tous les deux. Quand Sam s'est enfin déclaré satisfait, je n'ai pas été fâchée de quitter cette atmosphère confinée. Je lui ai enlevé une toile d'araignée dans les cheveux, en me rendant aux toilettes pour me récurer les mains et m'essuyer soigneusement le visage. J'en ai profité pour m'assurer, du mieux que je le pouvais, que je n'avais pas une ou deux araignées planquées dans ma queue de cheval – au plafond, inutile de vérifier : tout le monde savait que j'en avais une, dans la région.

En sortant du bar, j'avais tellement hâte de prendre une douche que j'ai failli tourner à gauche pour rentrer chez moi. Je me suis souvenue in extremis que j'avais promis à Jason de passer voir Crystal. J'ai pris à droite.

Jason habitait l'ancienne maison de mes parents, et il faut reconnaître qu'il l'entretenait méticuleusement. Mon frère faisait partie de ces gens qui tirent fierté de leur maison. Il passait volontiers son temps libre à refaire les peintures, à tondre la pelouse et à effectuer de menus travaux de réfection – un aspect de sa personnalité qui ne laissait de m'étonner. Il avait récemment refait la façade dans une teinte ocre. Avec tous les encadrements de fenêtres et de portes d'un blanc étincelant, il est vrai que ça avait une certaine allure. Une allée en U menait à la porte d'entrée, côté rue. Il avait ajouté un embranchement qui conduisait au parking couvert, à l'arrière du bâtiment, mais je me suis garée devant. J'ai fourré mes clés dans ma poche en

montant les marches et j'ai tourné la poignée sans prendre la peine de sonner. Je comptais juste passer la tête à l'intérieur pour appeler Crystal. Après tout, j'étais de la famille...

Personne dans le salon.

— Coucou, Crystal ! C'est Sookie ! ai-je lancé – pas trop fort non plus pour ne pas la réveiller en sursaut, au cas où elle aurait été en train de faire la sieste.

C'est alors que j'ai entendu un bruit étouffé, une sorte de gémissement qui provenait de la grande chambre, celle qu'avaient occupée mes parents et qui se trouvait de l'autre côté de la pièce, sur ma droite.

Je me suis aussitôt dit : « Oh, merde ! elle refait une fausse couche ! » et je me suis ruée vers la porte de la chambre. Je l'ai ouverte à la volée, si brusquement qu'elle a claqué contre le mur. Mais je n'y ai pas prêté attention parce que, là, s'agitant sur le lit, se trouvaient... Crystal et Dove Beck.

Ils n'avaient même pas eu le temps de cesser de faire ce qu'ils faisaient pour me regarder, effarés, que, sous le coup de la colère, choquée et écœurée comme je l'étais, j'ai craché le pire truc que j'aie pu trouver :

— Pas étonnant que tu sois pas fichue d'en garder un, de gamin !

Et, sans un mot de plus, j'ai tourné les talons pour quitter la maison. Mais j'étais dans une telle rage que j'ai préféré attendre avant de prendre le volant. Je bouillais.

Ce n'est vraiment pas de chance que Calvin soit venu se garer derrière moi, juste à ce moment-là, et qu'il ait sauté de son pick-up à peine le moteur arrêté.

— Mon Dieu ! Qu'est-ce qui se passe ? s'est-il exclamé en voyant ma tête. Crystal va bien ?

— Pourquoi ne pas le lui demander directement ? lui ai-je rétorqué, fielleuse.

Puis je suis montée dans ma voiture, mais je n'ai rien pu faire d'autre que rester pétrifiée sur mon siège. Je tremblais de partout.

Calvin s'est précipité dans la maison tel un pompier courant éteindre un incendie.

J'ai juré en tapant du poing sur le volant :

— Jason, bon Dieu !

Et dire que j'avais eu des scrupules à lire dans les pensées de mon frère ! J'aurais dû. Parce que Jason savait pertinemment que Crystal et Dove profiteraient de sa virée à Clarice, qu'ils sauteraient même sur l'occasion pour s'offrir un petit cinq à sept. Il avait compté sur la loyauté fraternelle : sa petite sœur se ferait un devoir de passer chez lui comme elle l'avait promis. Et c'était vraiment trop incroyable que Calvin ait débarqué chez sa nièce, pile au pire moment, pour que ce soit une pure coïncidence. Jason s'était arrangé pour qu'il n'y ait aucun démenti possible : impossible d'étouffer l'affaire avec deux témoins oculaires, surtout quand ces deux témoins n'étaient autres que Calvin et moi. Quelque chose me disait que j'avais eu drôlement raison de m'inquiéter des engagements pris lors de son mariage, et qu'à cet égard, j'avais encore bien du souci à me faire...

En plus, j'avais honte, honte de la façon dont les gens impliqués dans cette histoire s'étaient comportés. D'après mon code de conduite personnel, ce qu'une personne célibataire fait de sa vie affective et sentimentale ne regarde qu'elle. (Je sais, ça ne fait pas de moi une très bonne chrétienne, mais bon, tant que ça reste dans les limites du respect mutuel...) En revanche, pour moi, ceux qui se sont unis par les liens du mariage, qui se sont juré fidélité, qui ont prêté publiquement serment, sont assujettis à de tout autres règles.

Pas pour Crystal, ni pour Dove, apparemment.

Quand Calvin a redescendu les marches du perron, il avait tout d'un vieillard ployant sous le poids des ans. Il s'est arrêté à hauteur de ma voiture. Il avait, sur le visage, une expression qui devait refléter la mienne : désillusion, déception, dégoût. Ça faisait beaucoup de « dé » pour un seul homme.

— Je vous appelle, m'a-t-il lancé. On va être obligés d'organiser la cérémonie. On peut pas y couper, après ça.

Crystal est sortie sur le perron, enveloppée dans un peignoir à imprimé panthère. Plutôt que de devoir écouter ce qu'elle avait à me dire, j'ai mis le contact et j'ai démarré en trombe. J'ai roulé jusque chez moi dans une sorte de brouillard. Quand je suis rentrée, Amélia hachait quelque chose sur la

vieille planche à découper, celle qui avait survécu à l'incendie et n'en était ressortie qu'avec quelques traces de brûlures. Elle s'est retournée pour me parler. Elle ouvrait déjà la bouche quand elle a vu ma tête. D'un geste, je lui ai ordonné de se taire et je suis allée directement dans ma chambre.

C'était le genre de journée où j'aurais apprécié de me retrouver toute seule chez moi.

Je me suis assise sur la petite chaise, dans l'angle, celle qui avait accueilli tant de visiteurs, ces derniers temps. Bob était couché en boule sur mon lit, ce qui lui était formellement interdit. Quelqu'un avait donc ouvert la porte de ma chambre dans l'après-midi. J'ai bien eu envie d'aller passer un savon à ma coloc, mais en voyant la pile de linge propre plié sur ma commode, je me suis ravisée. J'ai tout de même apostrophé le chat, qui s'est déplié et relevé d'un bond avec une fluidité toute féline. Il est resté campé sur mon lit, à me défier de ses grands yeux d'or.

— Fiche le camp d'ici !

Bob a sauté à terre et s'est dirigé vers la porte avec une dignité de roi. Je lui ai ouvert et il est sorti en parvenant à donner l'impression qu'il me faisait une faveur. J'ai refermé derrière lui.

J'adore les chats. Mais j'avais vraiment besoin d'être seule.

Quand le téléphone a sonné, j'ai immédiatement décroché.

— Demain soir, 19 heures, m'a annoncé Calvin. Mettez quelque chose de confortable.

Il y avait de la tristesse et de la lassitude dans sa voix.

— OK.

Et on a tous les deux raccroché. Je me suis rassise et je suis restée un bon moment sans bouger. J'ignorais tout de la façon dont cette cérémonie allait se dérouler. Allais-je devoir y participer activement ? Oui, forcément. Contrairement à Crystal, je respectais mes engagements. En tant que plus proche parente de Jason, je m'étais portée garante pour lui à son mariage, m'engageant à subir son châtiment s'il donnait un coup de canif dans le contrat. Calvin s'était porté garant pour Crystal. Voilà où ça nous avait menés.

Je ne savais pas ce qui allait se passer, mais je me doutais que ce ne serait pas une partie de plaisir. Quoiqu'elles admettent la nécessité d'un accouplement entre mâle et femelle pure souche pour assurer la pérennité de l'espèce (la seule façon d'engendrer de petits pur-sang), les panthères-garous pensaient également qu'une fois cette obligation remplie, toute relation se devait d'être monogame et que, si vous n'étiez pas prêt à faire vœu de fidélité, ce n'était pas la peine de vous engager dans une telle relation et encore moins de vous marier. C'était sur de tels principes qu'était fondée leur communauté. Crystal devait les avoir assimilés dès son plus jeune âge et Calvin les avait enseignés à Jason avant son mariage.

Jason ne m'a pas téléphoné. Tant mieux. Je me suis bien demandé comment ça se passait chez lui, mais seulement très vaguement. Quand Crystal avait-elle rencontré Dove Beck ? Et la femme de Dove, était-elle au courant ? Non que ça m'étonne vraiment que Crystal ait trompé Jason. Mais je n'en revenais pas qu'elle ait choisi un type comme Dove pour amant.

J'en ai finalement déduit que Crystal avait voulu frapper un grand coup et faire le plus de mal possible. C'était sa façon à elle de dire : « Je vais coucher avec un autre alors que je porte ton enfant. Et il sera plus vieux que toi, encore plus banialement humain que toi et, en plus, il travaillera pour toi ! » C'était ce qui s'appelait retourner le couteau dans la plaie, et un petit peu plus profondément à chaque fois. S'il s'agissait là d'une vengeance pour l'épisode du cheeseburger, je dirais qu'elle le lui renvoyait méchamment dans les dents : double, bien gras et bien saignant.

Comme je ne voulais pas avoir l'air de faire la tête, j'ai quitté mon camp retranché pour le dîner – un simple et roboratif plat de lasagnes au thon. Après avoir empilé les assiettes pour Octavia, qui était de corvée de vaisselle, je suis retournée me réfugier dans ma chambre. Les deux sorcières en étaient presque à marcher sur la pointe des pieds pour ne pas me déranger, bien qu'elles soient dévorées de curiosité, naturellement, et qu'elles brûlent, l'une comme l'autre, de me demander ce qui se passait.

Mais, bénies soient-elles, elles ont résisté. J'étais bien trop mortifiée pour pouvoir le leur expliquer.

J'ai bien dû faire un million de prières avant de m'endormir, et aucune ne m'a rendu le sommeil plus léger, je peux vous l'assurer.

Je suis allée travailler le lendemain – je n'avais pas le choix, et rester à la maison n'aurait rien arrangé, de toute façon. J'ai été profondément soulagée que Jason ne vienne pas *Chez Merlotte*, ce jour-là, parce que s'il avait eu le malheur de mettre un pied au bar, il se serait pris une chope en pleine figure.

Après m'avoir dévisagée avec curiosité plusieurs fois, Sam a fini par me coincer derrière le comptoir.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Sookie ? s'est-il enquisi, soucieux.

J'ai senti mes yeux s'embuer. J'étais à deux doigts de la crise de larmes. Je me suis immédiatement accroupie, comme si j'avais laissé tomber quelque chose.

— Ne me demande rien, Sam, s'il te plaît. Je suis encore trop secouée pour en parler.

Puis, tout à coup, j'ai compris à quel point ça m'aurait fait du bien de tout raconter à Sam. Mais ce n'était pas possible, pas dans un bar bondé.

— Tu sais que je suis là, si tu as besoin de moi, a-t-il déclaré, la mine grave, en me tapotant l'épaule.

J'avais tellement de chance de l'avoir pour patron ! Ce geste de compassion m'a rappelé qu'il n'était pas mon seul ami. J'en avais d'autres, qui ne se seraient jamais déshonorés comme Crystal, et ne se seraient jamais avilis comme l'avait fait Jason en nous forçant, Calvin et moi, à être témoins de cette scène lamentable. J'avais tant d'amis qui n'auraient jamais fait une chose pareille !

Cette idée m'a un peu requinquée. Je me suis tout de suite sentie mieux, plus forte.

En arrivant chez moi, j'avais même réussi à recouvrer un minimum de dignité. La maison était vide. J'ai hésité. Et si j'appelais Nikkie ? Ou Sam, en le suppliant de se libérer une heure ? Ou même Bill, pour lui demander de venir avec moi à

Hotshot ? Non, je n'étais quand même pas si lâche que ça. C'était quelque chose que je devais faire toute seule.

Calvin m'avait recommandé de porter une tenue confortable et de ne pas m'apprêter. Mon uniforme de serveuse aurait certainement fait l'affaire, mais ça n'aurait pas été très correct de porter mes fringues de boulot pour une telle cérémonie. Imaginez qu'il y ait du sang. Je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait, après tout. J'ai enfilé un pantalon de jogging et un vieux sweat-shirt gris. J'ai refait ma queue de cheval. À me voir, on aurait pu penser que je me préparais à attaquer le rangement du grenier.

Sur le trajet, j'ai mis la radio à fond et j'ai chanté à tue-tête pour m'empêcher de penser. J'ai accompagné Evanescence et j'ai affirmé avec les Dixie Chicks que je « n'allais pas céder » : la chanson idéale pour se donner du courage.

Je suis arrivée à Hotshot bien avant 19 heures. Je n'y étais pas retournée depuis le mariage de Jason et de Crystal, auquel je m'étais rendue avec Quinn. J'avais même dansé avec lui après la cérémonie. C'était durant cette visite de Quinn à la maison qu'on avait couché ensemble pour la première fois, lui et moi. Avec le recul, je regrettais d'être allée aussi loin avec lui. C'était une erreur. J'avais péché par excès d'optimisme, je m'étais emballée. J'avais cru en un avenir qui n'avait jamais existé que dans mon imagination. Mais on ne m'y reprendrait plus.

Je me suis garée le long de la route, à l'extérieur du village. Il y avait moins de voitures que pour le mariage de Jason, et, contrairement à ce soir-là, en dehors du pick-up de Jason, que j'ai immédiatement repéré, tous les autres véhicules appartenaient à des panthères-garous qui ne vivaient pas à Hotshot.

Un petit groupe s'était déjà formé dans la cour, derrière chez Calvin. Les gens se sont écartés pour me laisser passer jusqu'à ce que je parvienne au milieu, là où Crystal, Jason et Calvin se tenaient tous les trois : il ne manquait plus que moi. J'ai reconnu quelques visages familiers. Une panthère-garou d'une cinquantaine d'années m'a fait un signe de tête. Je me souvenais d'elle. Elle s'appelait Mary-Elizabeth. J'ai aperçu sa fille près d'elle. L'adolescente – dont j'avais oublié le nom –

n'était pas la seule mineure présente à la cérémonie, loin de là. J'en ai eu la chair de poule, comme chaque fois que j'essayais d'imaginer la vie quotidienne dans cette étrange communauté.

Calvin semblait perdu dans la contemplation de ses bottes. Il n'a pas relevé la tête à mon approche. Jason ne m'a pas regardée non plus. Seule Crystal se tenait bien droite, campée dans une attitude arrogante. Ses prunelles se sont rivées aux miennes, comme pour me mettre au défi de lui faire baisser les yeux. J'ai relevé le gant et, au bout d'un moment, c'est elle qui a cédé, semblant préférer admirer l'horizon, quelque part loin derrière moi.

Mary-Elizabeth tenait un vieux livre fatigué à la main. Elle l'a ouvert à la page qu'elle avait marquée avec un bout de journal arraché. L'assemblée s'est tue et a cessé de s'agiter. L'heure du jugement avait sonné.

— Nous, peuple de la griffe et du croc, sommes ici parce que l'un d'entre nous a rompu son serment, a lu Mary-Elizabeth. Au mariage de Crystal et Jason, tous deux panthères-garous de cette communauté, chacun d'eux s'est engagé à respecter les liens du mariage, tant en accord avec la tradition des panthères qu'avec celle des humains. Le témoin de Crystal était son oncle Calvin et celui de Jason, sa sœur, Sookie.

J'ai senti tous les regards se porter sur Calvin et sur moi. Nombre de ces yeux-là étaient d'un étrange jaune doré. Les unions consanguines, à Hotshot, avaient eu certaines conséquences quelque peu alarmantes.

— Crystal ayant rompu son serment de fidélité – un fait que les deux témoins peuvent attester – et ne pouvant, étant enceinte, subir le châtiment correspondant, son oncle a proposé de la remplacer.

Ça promettait d'être encore pire que je ne l'avais imaginé.

— Puisque Calvin prend la place de Crystal, allez-vous prendre la place de Jason, Sookie ?

Oh, merde ! Je me suis tournée vers Calvin, en sachant que tout, dans mon regard, dans mon visage même, lui demandait s'il n'existe pas un moyen d'éviter ça. Et tout, dans son regard et dans son visage, me disait que non. Il avait l'air désolé pour moi.

Jamais je ne pourrais pardonner à mon frère – ni à Crystal – de m'avoir obligée à faire un truc pareil.

— Sookie ? a insisté Mary-Elizabeth.

— Si j'accepte, qu'est-ce que je devrai faire ?

Et s'il y avait de la colère et de la rancœur dans ma voix, j'estimais avoir de bonnes raisons pour ça.

Mary-Elizabeth a ouvert le vieux bouquin à une autre page pour me lire la réponse.

— La survie de notre communauté n'est assurée que par notre engagement à la défendre. Et c'est par nos griffes que nous la défendons. Donc, si la confiance est brisée, une griffe est brisée.

Je l'ai regardée sans comprendre.

— Soit Jason soit vous devez briser un des doigts de Calvin, m'a-t-elle posément expliqué. À dire vrai, puisque Crystal a même complètement renié son serment, vous devriez lui en briser au moins deux. Mais plus, ce serait mieux. Cela dit, c'est à Jason de décider, je suppose.

« Mais plus, ce serait mieux. » Jésus Marie Joseph ! Je me suis efforcée d'être objective. De mon frère ou de moi, qui ferait le plus de mal à Calvin ? Mon frère, sans nul doute. Donc, si j'étais vraiment l'amie de Calvin, il fallait que ce soit moi qui le fasse. Est-ce que je parviendrais à m'y résoudre ? Mais je n'ai même pas eu voix au chapitre.

— Je pensais pas que ça finirait comme ça, Sook, a soupiré Jason.

Il semblait tout à la fois furieux, confus et franchement sur la défensive.

— Si Calvin remplace Crystal, a-t-il poursuivi en se tournant vers Mary-Elizabeth, je veux que Sookie me remplace aussi.

Je n'aurais jamais cru pouvoir dire ça un jour. Mais, à ce moment-là, j'ai su ce que haïr son propre frère signifiait.

— Qu'il en soit ainsi, a tranché Mary-Elizabeth.

J'ai essayé de me raisonner. Après tout, ce n'était pas aussi terrible que je l'avais craint. J'avais imaginé Calvin roué de coups de fouet ou obligé de fouetter sa nièce. Ou on aurait pu

avoir à faire des trucs abominables avec des couteaux. C'aurait été bien pire, non ?

J'ai tenté de me persuader que ce ne serait pas si horrible que ça... jusqu'à ce que deux types viennent poser un gros bloc de béton sur une table de camping.

Puis Mary-Elizabeth m'a présenté une brique.

Je me suis mise à secouer machinalement la tête et j'ai senti mon estomac se retourner. J'avais le ventre noué et de violentes nausées. En voyant cette banale brique rouge, j'ai commencé à me faire une petite idée de ce que tout ça allait me coûter.

Calvin s'est avancé et m'a pris la main. Il s'est penché vers moi pour me parler à l'oreille.

— Vous n'avez pas le choix, ma chérie, m'a-t-il dit. J'ai accepté de subir ça quand je me suis porté garant pour Crystal à son mariage. Je savais comment elle était. Et vous connaissez Jason. C'aurait pu être le contraire. J'aurais pu être à votre place, obligé de vous faire subir ça, et vous ne vous en seriez pas remise aussi bien que moi. C'est mieux comme ça. Et puis, on ne peut rien y changer. C'est la loi de la communauté.

Il s'est redressé et a plongé ses yeux semblables à deux petits lacs dorés dans les miens. Il ne cillait même pas.

J'ai serré les dents et je me suis forcée à hocher la tête. Calvin m'a encouragée du regard et a pris place devant la table. Il a posé sa main sur le parpaing. Sans plus de cérémonie, Mary-Elizabeth m'a remis la brique. Le reste de l'assemblée attendait patiemment que j'exécute la sentence. En de telles circonstances, les vampires auraient fait toute une mise en scène, avec des costumes spécialement confectionnés pour l'occasion. Et ils auraient probablement substitué à la brique quelque précieuse relique, une pierre appartenant à un temple d'un autre âge ou un truc dans ce goût-là. Mais pas les panthères-garous. C'était juste une brique ordinaire. Une brique que j'ai empoignée à deux mains dans le sens de la longueur.

Après l'avoir examinée un long moment en silence, je me suis tournée vers mon frère.

— Je ne veux plus jamais que tu m'adresses la parole. Plus jamais de ta vie, ai-je déclaré d'une voix forte.

Je me suis ensuite tournée vers Crystal.

— J'espère que tu en as bien profité, espèce de garce.

Puis j'ai pivoté d'un bloc et j'ai abattu la brique sur la main de Calvin.

19

Mes deux colocataires m'ont tourné autour pendant deux jours, avant de finir par comprendre qu'il valait mieux me laisser tranquille. Rien que de capter leur anxiété, ça m'énervait. Je ne voulais pas qu'on me réconforte. Je devais payer pour ce que j'avais fait ; je ne méritais aucune consolation. De personne. Alors, je broyais du noir, je boudais, je ruminais dans mon coin et je promenais mon humeur de chien à travers toute la maison, l'inondant d'ondes négatives.

Mon frère s'est montré au bar une fois. Je l'ai ignoré. Dove Beck n'étant pas un pilier de *Chez Merlotte*, il n'a pas cru bon de changer ses habitudes. Bien lui en a pris. Quoiqu'il ait été le moins coupable du lot, à mon avis – ce qui n'en faisait pas un ange pour autant : il n'était pas blanc comme neige non plus, dans cette affaire. Quand Alcee Beck s'est attablé pour déjeuner, il était clair que son cousin lui avait parlé. Il avait l'air plus en colère que jamais et il faisait exprès de chercher mon regard, histoire de me montrer qui commandait dans ce bled paumé.

Dieu merci ! Calvin n'est pas venu. Je ne l'aurais pas supporté. J'entendais déjà assez ses collègues de Norcross parler du « sale accident » qu'il avait eu en réparant son camion...

En revanche, devinez qui a débarqué au bar, le troisième soir ? Eric ! Il m'a suffi de le voir pour sentir les larmes me monter aux yeux. Mais, loin de venir me consoler, il a traversé la salle pour filer droit dans le bureau de Sam, comme s'il était chez lui. Quelques instants plus tard, mon boss passait la tête dans le couloir et me faisait signe de les rejoindre.

En franchissant le seuil, je ne m'attendais pas à voir Sam refermer la porte derrière moi.

— C'est quoi le problème ? m'a-t-il demandé sans préambule.

Ça faisait trois jours qu'il essayait de me tirer les vers du nez et trois jours que j'éludais ses questions détournées. Oh ! Ça partait d'un bon sentiment, assurément. Il était juste inquiet.

Eric se tenait à l'écart, les bras croisés. Il a fait un geste de la main qui signifiait : «Allez, accouche ! On attend. » Il avait beau me brusquer, sa seule présence me détendait. Le gros nœud que j'avais dans la gorge – celui qui empêchait les mots de sortir – s'est miraculeusement desserré.

— J'ai broyé la main de Calvin Norris, ai-je lâché d'une traite. Avec une brique.

— Tu veux dire qu'il...

— Il était le témoin de sa nièce au mariage de ton frère, en a immédiatement déduit Sam.

Eric me regardait sans comprendre. Les vampires savent certaines choses à propos des changelings – par nécessité –, mais ils se croient tellement supérieurs qu'ils ne se donnent pas la peine d'apprendre quoi que ce soit de spécifique à leur sujet, comme leurs rituels ou ce qui rythme l'existence d'un hybride, par exemple.

— Elle a été obligée de lui briser les doigts, qui représentent les griffes de la panthère quand Calvin est sous sa forme animale, a expliqué Sam à Eric, d'une voix où perçait l'agacement. Elle s'était portée garante pour Jason : elle a donc pris sa place.

Sam et Éric ont alors échangé un regard qui m'a terrifiée tant il scellait le sort de mon frère : Jason n'avait pas intérêt à se trouver sur leur route...

Puis Sam a jeté un coup d'œil à Éric en me désignant du menton, comme s'il pensait qu'Éric n'avait qu'un mot à dire pour me réconforter.

— Je ne suis pas sa chose ! ai-je protesté, ulcérée de me sentir ainsi manipulée. Tu croyais donc qu'Éric n'avait qu'à paraître pour que tous mes ennuis s'envolent et que je nage dans le bonheur ?

— Non, a maugréé Sam, manifestement gagné à son tour par la colère. Mais j'espérais que ça t'aiderait à parler de ce qui ne va pas.

— Ce qui ne va pas ? ai-je répété avec un calme alarmant. Ce qui ne va pas, c'est que, prétextant l'état de Crystal, enceinte de quatre mois, mon frère s'est débrouillé pour qu'on passe chez lui et qu'on arrive pratiquement à la même heure, Calvin et moi — c'est-à-dire l'heure à laquelle Crystal s'envoyait en l'air avec Dove Beck — et qu'on les prenne tous les deux en flagrant délit.

— Et c'est pour cela que tu as dû briser les doigts de la panthère ?

À l'entendre, on aurait pu croire qu'Éric me demandait si on m'avait badigeonné le front de sang de poulet et contrainte à tourner trois fois sur moi-même en hululant, tant il était évident qu'il considérait cette pratique comme quelque étrange coutume primitive.

— Oui, Éric, c'est ce qu'on m'a forcée à faire, lui ai-je répondu, revêche. J'ai été obligée de torturer un ami avec une brique devant tout le monde.

Éric s'est enfin rendu compte qu'il ne s'y était peut-être pas pris comme il fallait.

Exaspéré, Sam le fusillait du regard.

— Et moi qui croyais que vous m'aideriez !

— J'ai deux ou trois petites choses sur le feu, à Shreveport, en ce moment, lui a fait remarquer Éric, comme s'il cherchait à se disculper. Notamment une tête couronnée à héberger.

Sam a marmonné quelque chose qui ressemblait furieusement à « Foutus vampires ! ».

C'était tellement injuste ! Je m'étais attendue à crouler sous des tonnes de compassion quand je révélerais enfin les raisons qui m'avaient poussée à faire une tête d'enterrement trois jours durant, mais pour ces deux-là, c'était tout juste si j'existais ! Éric et Sam avaient tant et si bien réussi à s'énerver mutuellement qu'obnubilés par leur combat de coqs, ils ne m'accordaient plus la moindre attention.

— Eh bien, merci, les gars, leur ai-je lancé, caustique. C'était drôlement sympa. Éric, bravo pour ton soutien. Tu as su trouver les mots, j'apprécie.

Et, sur ces bonnes paroles, j'ai quitté la pièce d'un pas martial pour regagner le bar. Ruminant ma rancœur, je me suis mise à servir les clients avec une telle amabilité qu'ils avaient peur de m'appeler pour renouveler leurs consommations.

Ensuite, Sam étant toujours dans son bureau avec Éric – à moins que ce dernier ne soit parti par la porte de service –, j'ai décidé de nettoyer les étagères derrière le comptoir. J'ai récuré, lustré, tiré quelques pressions pour Holly et tout bien rangé, si soigneusement même que Sam allait peut-être avoir un petit peu de mal à s'y retrouver.

Puis Sam est revenu à son poste. Il a examiné le comptoir d'un air réprobateur et, d'un hochement de tête, m'a fait signe de m'en éloigner. Ma mauvaise humeur était contagieuse.

Vous savez comment c'est, quand quelqu'un essaie coûte que coûte de vous remonter le moral, alors que vous avez décrété que, nom d'un chien de nom d'un chien ! rien ni personne n'y parviendrait. Sam m'avait envoyé Éric en croyant me procurer la pilule du bonheur, et il était furieux parce que j'avais refusé de l'avaler. En outre, au lieu de lui être reconnaissante de m'aimer assez pour appeler Éric à la rescouisse, je lui en voulais d'avoir seulement osé présumer une chose pareille.

J'étais totalement et incurablement de mauvais poil : je voyais tout en noir.

Pour commencer, Quinn était sorti de ma vie. D'accord, c'était moi qui l'en avais chassé. Erreur fatale ou sage décision ? Le jury délibérait toujours.

Et puis, un sacré paquet de loups-garous étaient passés de vie à trépas à cause de Priscilla Hebert, dont pas mal sous mes yeux. Croyez-moi, ça marque.

Les vampires avaient donné, eux aussi : nombre d'entre eux, dont certains que je connaissais plutôt bien, avaient définitivement quitté ce monde.

Mon frère n'était qu'un sale pervers manipulateur.

Mon arrière-grand-père ne m'emmènerait jamais à la pêche...

OK, là, je commençais sérieusement à dérailler. Tout à coup, j'ai senti un sourire se dessiner sur mes lèvres. J'imaginais le prince des fées en vieille salopette de jean, une casquette de l'équipe de base-ball locale vissée sur le crâne, une boîte de conserve remplie de vers dans une main et une paire de gaules dans l'autre.

En débarrassant une de mes tables, j'ai croisé le regard de Sam. Je lui ai fait un clin d'œil.

Il s'est détourné en secouant la tête, mais j'ai bien vu son petit sourire en coin.

Et voilà ! En deux secondes, ma mauvaise humeur venait officiellement de déclarer forfait. Un éclair de bon sens n'a pas tardé à l'achever : à quoi bon me torturer avec cette histoire de Hotshot ? J'avais fait ce que j'avais à faire. Calvin comprenait ça mieux que personne. Mon frère était un pauvre type et Crystal une traînée. C'étaient là des vérités que je devais accepter. OK, c'étaient aussi des gens malheureux qui faisaient n'importe quoi parce qu'ils avaient choisi le mauvais conjoint. Mais ils étaient également tous deux majeurs et vaccinés, et je ne pouvais pas plus régler leurs problèmes conjugaux que je n'avais été capable de les empêcher de convoler.

Les lycanthropes avaient géré leurs propres problèmes à leur manière et j'avais fait ce que je pouvais pour les y aider. Idem pour les vampires... à peu de chose près.

Bon. Tout n'allait pas encore pour *le* mieux, mais il y avait *du* mieux. C'était déjà ça.

En sortant du boulot, je n'ai pas été plus contrariée que ça de trouver Eric sur le parking du personnel. Il m'attendait près de ma voiture et semblait savourer ce moment de solitude nocturne. Quant à moi, je frissonnais parce que je n'avais pas pris de veste. Mon coupe-vent ne suffisait pas à me prémunir de la fraîcheur de la nuit.

— Quel bonheur de se retrouver enfin seul un instant ! a tout à coup murmuré mon Viking préféré.

Pour le moins inattendu, comme commentaire.

— J'imagine que tu as toujours du monde autour de toi, au *Croquemitaine*.

— Toujours du monde qui veut toujours quelque chose, a-t-il soupiré.

— Oui, mais tu aimes ça, non ? Jouer les grands manitous ? Il a eu l'air de réfléchir à la question.

— Oui, j'aime être le patron. Je déteste être... supervisé. Ça se dit ? Je serai bien content quand Felipe de Castro et Sandy prendront le large. Victor restera, cependant, pour s'occuper de La Nouvelle-Orléans.

Ça alors ! Éric se confiait à moi. Sort d'amnésie mis à part, c'était sans précédent. Ça ressemblait à un échange normal entre deux personnes normales, discutant sur un pied d'égalité. On croyait rêver.

— Et il est comment, le nouveau roi ?

Même transie de froid, je ne pouvais pas résister au plaisir de jouer les prolongations.

— Il est beau, cruel et intelligent.

— Comme toi, quoi.

Je me serais giflée.

Pourtant, après avoir marqué un temps, Éric a fini par hocher la tête.

— Oui, mais encore plus, a-t-il renchéri d'un air sombre. Je vais devoir rester sur mes gardes pour ne pas me faire doubler.

— Comme il est gratifiant de vous l'entendre dire ! a soudain lancé une voix avec un accent très prononcé.

Un mec sublime a alors émergé du rideau d'arbres. J'ai cligné des yeux en le regardant approcher, presque éblouie par ce que je voyais. Pendant qu'Éric s'inclinait en une profonde révérence, j'ai passé Felipe de Castro au rayon X, de la pointe de ses rutilantes chaussures à son visage plein d'assurance. Tout en m'inclinant à mon tour – avec un temps de retard, je l'avoue –, je me suis dit qu'Éric n'avait en rien exagéré la beauté du nouveau souverain de Louisiane. Felipe de Castro était en effet un beau ténébreux latino qui éclipsait, à lui tout seul, Benicio Del Toro et Antonio Banderas réunis – dont, pourtant, je suis une fervente admiratrice. Quoique ne dépassant pas le mètre soixante-quinze, Castro avait un tel maintien, un port de tête si

altier et se tenait si droit qu'on ne pouvait pas le qualifier de «petit» : à côté de lui, c'étaient plutôt les autres qui paraissaient trop grands. La peau couleur caramel et le regard de braise, il avait des sourcils parfaitement dessinés, un nez aquilin, d'épais cheveux noirs coupés presque ras, et il arborait une fine moustache à laquelle s'ajoutait, sous la lèvre inférieure très sensuelle, une ligne de barbe verticale divisant le menton. Sa Majesté portait une cape – sans blague, une vraie cape noire de vampire, comme dans les films. Mais ça ne m'a pas donné la moindre envie de rire – pour vous dire à quel point ce type était impressionnant. En dehors de la cape, il semblait habillé pour une soirée flamenco : chemise immaculée, spencer et pantalon de smoking noirs, très large ceinture de satin rouge marquant la taille. Il avait une oreille percée, aussi. Une pierre en ornait le lobe. La lumière des lampadaires ne me permettait pas de savoir ce que c'était. Un rubis ? Une émeraude ?

Je ne pouvais pas m'empêcher de le regarder. Quand j'ai jeté un coup d'œil vers Éric, je me suis aperçue qu'il ne s'était toujours pas redressé. Eh bien, quant à moi, je n'étais pas un sujet de Sa Très Ténèbreuse Majesté, et je n'avais nullement l'intention de m'aplatir une seconde fois. J'avais déjà bafoué tous mes principes de bonne démocrate en m'inclinant une première fois.

Le silence commençait à devenir gênant.

— Bonjour, je suis Sookie Stackhouse, ai-je lancé, genre décontracté.

Je lui ai machinalement tendu la main, avant de me souvenir que les vampires ne sont pas adeptes de la poignée de main.

— Hum ! Excusez-moi.

Sa Majesté m'a galamment saluée d'un respectueux hochement de tête.

— Mademoiselle Stackhouse, a-t-il chantonné d'une profonde voix de basse – carrément craquant, l'accent.

J'ai néanmoins préféré écourter l'entretien.

— Monsieur, je suis désolée de devoir vous quitter si vite après vous avoir rencontré, mais il fait vraiment trop froid et je dois rentrer chez moi.

J'ai ponctué cette sortie d'un sourire radieux – mon sourire de débile quand je suis nerveuse. Puis je me suis tournée vers mon voisin.

— Au revoir, Éric, ai-je bredouillé, avant de me dresser sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la joue. Appelle-moi quand tu auras deux minutes. À moins que tu n'aies besoin de moi maintenant ? Quoique j'aie du mal à imaginer en quoi...

— Non, mon aimée, tu dois effectivement rentrer chez toi pour ne pas prendre froid, m'a-t-il répondu, en enfermant mes mains dans les siennes. Je t'appellerai dès que mon travail m'en laissera le temps.

Quand il m'a lâchée, j'ai exécuté une vague petite courbette en direction du roi (je suis une démocrate, moi, monsieur, je n'ai pas l'habitude de courber l'échiné !) et j'ai sauté dans ma voiture, avant que l'un d'eux ne change d'avis et ne décide de ne pas me laisser partir. En faisant marche arrière pour quitter ma place de parking, je me sentais un peu lâche... mais drôlement soulagée de pouvoir décamper. Je ne m'étais pas engagée dans Hummingbird Road que j'avais déjà des scrupules.

Je me faisais du souci pour Éric. C'était nouveau, et ça me perturbait. Ça remontait à la nuit du coup d'État. Mais se faire du souci pour Éric, c'était un peu comme s'inquiéter pour une falaise ou un cyclone. Quand avais-je jamais eu à me faire du souci pour lui auparavant ? Il était l'un des vampires les plus puissants que je connaisse. Cela dit, Sophie-Anne était encore plus puissante et, toute protégée par son barbare de Sigebert qu'elle était, vous n'avez qu'à voir ce qui lui était arrivé. J'ai été subitement saisie d'un terrible coup de blues, une tristesse poignante, presque dououreuse. J'ai commencé à paniquer. Mais qu'est-ce qui me prenait ?

J'ai alors eu une idée, une idée carrément flippante : et si j'étais malheureuse tout simplement parce que Éric était malheureux ? Et si je souffrais parce que Éric souffrait ? Est-ce que je pouvais ressentir ses émotions à une telle distance ? Et avec une telle violence ? N'aurait-il pas mieux valu que je fasse demi-tour pour aller voir sur place ce qui se passait ? Évidemment, si le roi torturait Éric, j'imagineais mal en quoi je pourrais l'aider. J'ai été obligée de me garer sur le bas-côté

tellement j'étais perturbée. Impossible de tenir le volant plus longtemps.

Je n'avais jamais eu de crise de panique auparavant, mais c'était bel et bien ce qui était en train de m'arriver, apparemment. L'indécision me paralysait. Encore un comportement qui ne me ressemblait absolument pas. J'ai eu beau tergiverser, tenter de raisonner de façon logique et rationnelle, je me suis finalement rendu compte que je n'avais pas le choix : je devais retourner au bar, que je le veuille ou non. C'était un devoir que j'avais envers Éric, non à cause du lien de sang qui nous unissait, mais parce qu'il comptait pour moi.

J'ai braqué à fond et fait demi-tour au beau milieu de la route – vu que je n'avais croisé que deux voitures depuis que j'avais quitté le bar, je ne risquais pas grand-chose. Et je n'ai pas précisément respecté les limitations de vitesse : le trajet a été beaucoup plus court au retour qu'à l'aller. Quand je suis arrivée *Chez Merlotte*, le parking réservé à la clientèle était désert. Je me suis garée devant l'entrée principale et j'ai sorti ma vieille batte de softball dissimulée sous le siège du conducteur. Ma grand-mère me l'avait offerte pour mon seizième anniversaire. Elle avait certes connu des jours meilleurs, mais c'était un vrai modèle de compétition. J'ai longé le bâtiment en rasant les murs, planquée derrière les arbustes qui poussaient le long des fondations. Des nandinas. J'ai horreur des nandinas. Ça pousse dans tous les sens, c'est moche, et j'y suis allergique. A la seconde où j'ai mis le pied sous un de ces maudits arbustes, mon nez a commencé à couler comme un robinet.

Au moment de tourner l'angle du bar, j'ai jeté un coup d'œil à la dérobée sur le parking du personnel.

Le choc ! J'ai eu du mal à en croire mes yeux.

Sigebert, le garde du corps saxon de la reine, n'avait pas été tué pendant le coup d'État, en fin de compte. Il était encore bel et bien vivant (enfin, mort-vivant), et il était là, sur le parking des employés de *Chez Merlotte*, où il s'amusait follement avec le nouveau roi, Felipe de Castro, Éric et Sam – qui avait dû se trouver pris au piège parce qu'il avait eu tout simplement le malheur de sortir du bar pour regagner son mobile home au mauvais moment.

J'ai respiré un grand coup – très profondément, mais très discrètement – et je me suis efforcée d'analyser calmement la situation. Sigebert était une vraie montagne de muscles et il avait défendu la reine pendant des siècles. Son frère, Wybert, était mort les armes à la main, au service de Sa Majesté, et je ne doutais pas une seule seconde que Sigebert ait été une cible de choix pour les vampires du Nevada. Ils lui avaient d'ailleurs laissé un petit souvenir de ce très vif intérêt qu'ils lui avaient porté. Les vampires guérissent vite, mais Sigebert avait subi de telles blessures que, même des jours après, il en gardait encore de terribles séquelles. Une énorme entaille lui balafrait le front et une horrible marque creusait sa poitrine juste au-dessus du cœur (s'il en avait eu un). Ses vêtements étaient sales et déchirés. Les vampires du Nevada avaient dû croire qu'il s'était désintégré, alors qu'il avait réussi à survivre et à se cacher.

«Aucune importance », me suis-je dit.

L'important, c'était qu'il avait réussi à ligoter tant Éric que Felipe de Castro avec des chaînes d'argent. Comment ? «Aucune importance », me suis-je répété. J'avais une fâcheuse tendance à me perdre dans les détails, apparemment. Mais peut-être que ça me venait d'Éric, ça aussi ? Il faut dire que le Viking semblait encore en plus mauvais état que le roi. Evidemment, pour Sigebert, le shérif de la cinquième zone avait commis le pire des crimes : il avait trahi la reine, *sa* reine, en prêtant allégeance à un autre souverain.

Éric était blessé à la tête et avait manifestement le bras cassé. Castro avait la bouche en sang, comme si le Saxon la lui avait écrasée à coups de pied. Tous deux couchés par terre, Éric et son nouveau roi paraissaient plus pâles que jamais dans la lumière crue des lampadaires. Sam avait été attaché au pare-chocs de son propre pick-up et il était indemne – pour l'instant. Dieu merci !

J'ai essayé d'imaginer un moyen de neutraliser Sigebert avec ma batte de softball en aluminium. Sans succès. Si je me jetais sur lui, ça le ferait copieusement rigoler. Même grièvement blessé comme il l'était, il n'en demeurait pas moins un vampire et, à moins de trouver une idée de génie, je ne faisais absolument pas le poids. Je suis donc restée sans bouger

à observer la scène et à attendre l'illumination. Mais j'ai fini par ne plus supporter de voir Éric se faire massacrer sous mes yeux. Croyez-moi, quand un vampire vous frappe, il ne fait pas dans la dentelle. Sans compter que Sigebert s'était armé d'un grand couteau, avec lequel il avait l'air de bien s'amuser.

Et moi, quelle était la plus grosse arme dont je disposais ? Eh bien, voyons... ma voiture. Je n'ai pas pu m'empêcher de ressentir un petit pincement au cœur. C'était la plus belle voiture que j'aie jamais eue, et Nikkie me l'avait vendue pour un dollar symbolique quand elle en avait eu une neuve. Je ne voyais pourtant rien d'autre qui puisse ne serait-ce qu'entamer un tant soit peu un géant comme Sigebert.

J'ai donc fait demi-tour en rampant, et en priant pour que le Saxon soit trop absorbé par sa séance de torture pour entendre le claquement de ma portière. J'ai posé ma tête sur le volant et là, j'ai réfléchi plus intensément que je n'avais réfléchi de toute ma vie. J'ai étudié le parking et me suis mentalement représenté sa topographie. J'ai visualisé l'endroit précis où les vampires ligotés étaient couchés. Finalement, j'ai pris une profonde inspiration et j'ai tourné la clé de contact. J'ai fait le tour du bâtiment en décrivant un large virage pour prendre de l'élan. Puis Sigebert est apparu dans la lumière de mes phares et j'ai foncé sur lui, pied au plancher. Il a tenté de m'éviter, mais comme il n'avait pas inventé la poudre et que je l'avais pris au dépourvu, je l'ai heurté de plein fouet. J'ai hurlé quand il a rebondi sur le toit de la voiture dans un horrible fracas de tôle défoncée.

Puis j'ai pilé parce que... eh bien, mon plan n'allait pas plus loin. Il a glissé le long du hayon, en laissant une horrible traînée de sang noir sur la vitre arrière, et il a disparu de mon champ de vision. Affolée à l'idée de le voir réapparaître dans mon rétroviseur, j'ai passé la marche arrière et j'ai écrasé la pédale d'accélérateur de plus belle. *Bump bump.* J'ai serré le frein à main et j'ai bondi hors de la voiture, ma batte à la main. Les jambes du Saxon et une partie de son torse étaient coincés sous le châssis. Je me suis ruée sur Eric et j'ai commencé à me battre avec la chaîne d'argent qui lui entravait les poignets. Il me fixait, les yeux exorbités. Castro jurait en espagnol, couramment et

avec l'accent (il possédait un répertoire très étendu, apparemment). Quant à Sam, il me lançait des « Dépêche-toi, Sookie, dépêche-toi ! » qui ne m'aidaient pas franchement à me concentrer sur ce que je faisais.

J'ai laissé tomber ces maudites chaînes pour aller récupérer le grand couteau de Sigebert. Si je libérais Sam, il pourrait me donner un coup de main, au moins. La lame l'a frôlé à plusieurs reprises, d'assez près pour qu'il laisse échapper deux ou trois petits jappements de panique. Je faisais vraiment de mon mieux, pourtant : je ne l'ai même pas égratigné. Il faut reconnaître, et c'est tout à son honneur, qu'à peine ses liens ôtés, Sam s'est précipité sur Castro pour le délivrer. Quant à moi, je me suis empressée de retourner auprès d'Éric. J'ai posé le couteau à mes pieds et j'ai recommencé à me bagarrer avec les chaînes. Maintenant que j'avais un allié à mes côtés, j'avais moins de mal à me concentrer. J'ai détaché les jambes d'Éric en premier (comme ça, il pourrait toujours se sauver. Du moins, j'imagine que c'est ce que j'ai pensé). Puis, avec plus de précautions, je me suis occupée de ses poignets et de ses bras. Sigebert avait fait plusieurs tours avec la chaîne et il avait bien pris soin de ligoter ses mains. Elles étaient exsangues. Castro avait encore plus souffert, parce que le Saxon l'avait partiellement dévêtu et qu'au niveau du torse, l'argent touchait sa peau nue.

Je déroulais le dernier tour de chaîne quand Éric m'a brusquement repoussée pour s'emparer du couteau. Il s'est redressé d'un bond, si vite que j'ai juste eu le temps de voir une vague traînée zébrer l'espace. Déjà, il se ruait sur Sigebert, qui avait carrément soulevé ma voiture pour libérer ses jambes coincées. Il avait commencé à se dégager. Une minute de plus, et il aurait été debout.

Je vous ai déjà dit que c'était un grand couteau ? Il devait être aussi drôlement bien aiguisé parce que, quand Éric s'est jeté sur le Saxon en criant : « Va rejoindre ta reine ! », il l'a carrément décapité.

— Oh ! ai-je soufflé en voyant la tête rouler.

Et je suis tombée comme une masse sur le gravier.

— Oh, merde ! ai-je cru bon d'ajouter.

On est tous restés figés pendant cinq bonnes minutes. Puis Sam s'est redressé et a tendu la main à Castro pour l'aider à se relever. Le vampire l'a saisie sans hésiter et, à peine debout, s'est présenté courtoisement à son sauveur, lequel en a machinalement fait autant.

— Mademoiselle Stackhouse, m'a alors lancé Sa Majesté. Je souis votre obligé.

Et comment !

— Y a pas de problème, ai-je vaguement bredouillé, d'une voix nettement moins assurée que je ne l'aurais voulu.

— Si si, jé tiens à vous rémercier, a-t-il insisté. Et si votre voiture est trop endommagée pour être réparée, jé serais heureux dé vous la remplacer.

— Oh, merci !

Le cri du cœur. J'ai enfin réussi à me relever.

— J'essaierai de la ramener à la maison, ce soir, ai-je divagué. Je ne sais pas comment je vais bien pouvoir expliquer de tels dégâts à l'assurance, par contre. Vous pensez qu'on me croira, si je dis que j'ai roulé sur un alligator ?

Ça arrivait, dans le coin. Mais je devais quand même être bien chamboulée pour me préoccuper de mon assurance voiture en un moment pareil.

— Dawson y jettera un œil pour toi, est intervenu Sam.

Sa voix était aussi incertaine que la mienne : lui aussi avait cru sa dernière heure arrivée.

— Je sais que c'est un réparateur de motos, a-t-il poursuivi, mais je suis sûr qu'il pourra t'arranger ça. Il passe son temps à trafiquer son pick-up.

— Faites lé nécessaire. Je paierai, a promis Castro avec magnanimité, avant de se tourner vers son hôte. Éric, auriez-vous l'amabilité dé m'expliquer cé qui vient dé sé passer ? lui a-t-il demandé d'un ton nettement plus acerbe.

— C'est à vos hommes que vous devriez vous adresser, lui a, à juste titre, rétorqué Éric. Ne vous avaient-ils pas dit que Sigebert, le garde du corps de la reine, était définitivement mort ? Il faut croire qu'ils se sont trompés.

— Un argument dé poids, assurément, a reconnu Castro, en examinant le corps qui commençait à se désagréger. Voici donc le légendaire Sigebert. Eh bien, il a désormais rejoint Wybert.

Sa Majesté en semblait enchantée.

J'ignorais que les deux frères étaient aussi célèbres, chez les vampires. Ils étaient certes uniques en leur genre, avec leur physique de colosse, leur anglais approximatif, leur accent rocailleux, la véritable dévotion qu'ils éprouvaient pour la femme qui les avait ramenés à la vie, des siècles auparavant, la personnalité même de leur marraine... Il y avait là largement de quoi fasciner plus d'un vampire. Mais la conversation s'éternisait, et je ne tenais plus sur mes jambes. Je me serais effondrée si, plus vif que l'éclair, Éric ne s'était porté à mon secours pour me soulever de terre. Ç'aurait pu être un moment très *Autant en emporte le vent*, s'il n'y avait pas eu deux autres types pour gâcher la scène du duo Scarlett/Rhett – laquelle se passait tout de même sur le parking d'un bled paumé au beau milieu de nulle part –, et si je ne m'étais pas fait autant de souci pour ma malheureuse voiture. Sans compter que je venais de voir un type se faire décapiter et d'écraser ce même mec (déjà mort, certes, mais quand même).

— Mais comment trois grands types costauds comme vous ont-ils bien pu se laisser surprendre ? me suis-je étonnée.

Ça ne me gênait pas plus que ça qu'Éric me porte dans ses bras. Ça me donnait l'impression d'être dorlotée, une sensation que je n'avais pas souvent l'occasion d'éprouver.

Il y a eu un moment de flottement.

— Je tournais le dos à la forêt, m'a expliqué Castro. Et il avait enroulé les chaînes pour former un... Vous avez presque le même mot dans votre langue. *Lazo* ?

— Un lasso, a traduit Sam.

— Ah ! Lasso, oui. Il a lancé le premier sur moi. Le choc a été horrible, comme vous pouvez l'imaginer.

La douleur dé l'argent... Et, avant qu'Éric n'ait pu sauter sur lui, il l'avait déjà attrapé au lasso aussi. En un clin d'œil, il nous avait ligotés. Quand celui-ci (il désignait Sam du menton) est venu à notre secours, Sigebert l'a assommé. Il s'est ensuite

servi dé la corde qu'il a trouvée dans lé camion de Sam pour lé ligoter à son tour.

— Nous étions trop... absorbés par notre discussion pour nous méfier, a ajouté Éric.

Et s'il disait ça d'un air mauvais, ce n'était pas moi qui allais l'en blâmer.

— Amousant, non, qué nous ayons eu besoin d'une petite houmaine pour nous sauver ? a fait remarquer Sa Majesté d'un ton enjoué.

Exactement la réflexion que je m'étais faite – et que je m'étais juré de garder pour moi.

— Oui, très amusant, a répondu Éric d'une voix pas amusée du tout. Au fait, pourquoi es-tu revenue, Sookie ?

— J'ai senti ton... euh... ta colère quand on t'a attaqué.

A la place de « colère », lire « désarroi ».

Le nouveau roi a immédiatement dressé l'oreille.

— Un lien dé sang. Comme c'est intéressant !

Je me suis empressée de le détromper.

— Non, non, pas tant que ça. Sam, ça t'ennuierait de me raccompagner ? Je ne sais pas où vous avez laissé vos voitures, messieurs. À moins que vous ne soyez venus en volant ? Je me demande vraiment comment Sigebert a su où vous trouver, d'ailleurs.

La même expression d'intense réflexion s'était peinte sur les visages de Felipe de Castro et de son hôte.

— Nous n'allons pas tarder à le savoir, a murmuré ce dernier, avant de me reposer à terre. Et alors, les têtes vont tomber.

Éric était très doué pour faire tomber les têtes. C'était même une de ses occupations favorites. Et j'étais prête à parier que Castro partageait cette passion pour le jeu de massacre : le roi avait déjà l'air de se frotter les mains.

Sam a tiré ses clés de sa poche sans piper mot, et j'ai grimpé dans son pick-up à ses côtés. On a laissé les deux vampires en grande conversation. Le cadavre de Sigebert, toujours à moitié coincé sous ma voiture, était presque entièrement désintégré. Il ne resterait bientôt plus de lui qu'une traînée sombre et grasse sur le gravier. Les vampires avaient ça

de bien : pas besoin de se débarrasser du corps du délit, avec eux.

— J'appellerai Dawson demain, a brusquement lâché Sam.

— Oh, merci, Sam ! Je suis tellement contente que tu aies été là.

— C'est le parking de mon bar, m'a-t-il rappelé.

C'était peut-être un effet de mon propre sentiment de culpabilité, mais j'ai cru déceler une pointe de reproche dans son intonation. J'ai alors pris conscience qu'en sortant tout bonnement dans sa cour, Sam s'était retrouvé mêlé à une histoire qui ne le concernait absolument pas et que, pour couronner le tout, il avait bien failli se faire tuer dans la foulée. Et qu'est-ce qu'Éric faisait sur le parking de *Chez Merlotte* ? Il était venu me parler. Et Felipe de Castro ? Il était venu parler à Éric – quant à savoir pourquoi, je ne voyais pas vraiment. Mais là n'était pas le problème. Le problème, c'était qu'ils s'étaient trouvés là à cause de moi.

— Oh, Sam ! me suis-je lamentée, au bord des larmes. Je suis tellement désolée. Je ne savais pas qu'Éric m'attendrait et je ne pouvais certainement pas deviner que le roi le rejoindrait. Je me demande toujours ce qu'il faisait là. Je suis tellement désolée...

Je l'aurais bien répété cent fois, si ça avait pu ôter ce ton de reproche de sa voix.

— Ce n'est pas ta faute, a-t-il affirmé. C'est moi qui ai demandé à Éric de venir. C'est leur faute à eux. Si seulement je savais comment t'arracher à leurs griffes !

— Tu le prends mieux que je ne l'aurais cru.

— Je veux juste qu'on me fiche la paix, a-t-il tout à coup soupiré. Je ne veux pas me retrouver impliqué dans les histoires des Cess. Je ne veux pas avoir à prendre parti pour l'un ou l'autre camp dans une foutue guerre de lycanthropes. Je ne suis pas un loup-garou, moi. Je suis un changeling, et les changelings sont solitaires par nature. On est trop différents. Et s'il y a un truc que je déteste encore plus que les histoires de lycanthropes, ce sont bien les histoires de vampires !

— Tu m'en veux.

— Mais non !

Il semblait avoir du mal à exprimer ce qu'il ressentait.

— C'est juste que je ne tiens pas à ce que tu te retrouves embringuée là-dedans non plus. Tu n'étais pas plus heureuse avant ?

— Avant de connaître les vampires, tu veux dire ? Avant que je ne découvre qu'il existe une autre réalité en dehors de celle qu'on veut bien nous montrer ?

Il a hoché la tête.

— Si, en un sens, ai-je répondu. C'était rassurant d'avoir un chemin tout tracé devant moi. C'est vrai qu'ils me rendent malade avec leurs manigances, leurs complots et leurs guéguerres. Mais ma vie n'était pas si rose que ça non plus, Sam. Tous les jours, il fallait que je me batte rien que pour réussir à me faire passer pour une humaine ordinaire, pour me comporter comme si je ne savais pas tout ce que je sais sur les autres : le mensonge, les infidélités, les petites entourloupes, la corruption ambiante, la méchanceté latente, la sévérité avec laquelle ils se jugent les uns les autres, leur égoïsme... Quand on sait tout ça, ce n'est pas évident de continuer à se lever chaque matin. Savoir qu'il y a un autre monde permet de prendre du recul et de considérer tout ça sous un autre angle. Je ne sais pas pourquoi. Les humains ne sont ni mieux ni pires que les vampires et les Cess. Mais il n'y a pas qu'eux sur terre non plus...

— Je crois que je comprends, a murmuré Sam, quoiqu'il n'en ait pas vraiment l'air convaincu.

— Et puis, ai-je ajouté tout bas, c'est quand même agréable d'être appréciée précisément pour ce qui fait que les gens normaux me prennent pour une cinglée.

— Ça, je le comprends parfaitement. Mais ça a un prix.

— Oh ! Sans aucun doute.

On a remonté mon allée au ralenti. La maison était plongée dans la pénombre : les deux sorcières étaient déjà couchées. À moins qu'elles ne soient sorties jeter des sorts ou faire la fête. Un petit sabbat, peut-être ?

— Demain matin, j'appellerai Dawson, m'a répété Sam. Il jettera un coup d'œil à ta voiture. Il s'assurera qu'elle est encore

en état de rouler ou il la remorquera chez lui. Tu crois que tu pourras te faire conduire au bar ?

— J'en suis sûre. Je demanderai à Amélia.

Sam m'a raccompagnée jusqu'à la porte de derrière, comme s'il me ramenait chez moi après un rendez-vous galant. La lumière de la véranda était allumée – un bon point pour Amélia. Sam, à ma grande surprise, m'a enlacée, mais il s'est contenté de blottir sa tête contre la mienne. On est restés un long moment comme ça, sans bouger, savourant simplement ce moment d'intimité, de chaleur humaine partagée.

— On a survécu à la guerre des lycanthropes, a-t-il soudain déclaré. Tu t'es tirée sans dommage du coup d'État des vampires. On vient de sortir vivants de l'attaque d'un Saxon enragé... J'espère qu'on tiendra la distance.

— Arrête, tu me fais peur, lui ai-je répondu, en repensant à toutes les autres épreuves auxquelles j'avais survécu.

J'aurais dû être morte depuis longtemps, assurément.

Ses lèvres chaudes ont effleuré ma joue.

— Ce n'est peut-être pas plus mal, a-t-il murmuré, avant de se détourner pour regagner son pick-up.

Je l'ai regardé monter dans la cabine et faire marche arrière. Puis j'ai déverrouillé la porte et je suis allée dans ma chambre. Après le carnage qui venait d'avoir lieu sur le parking de *Chez Merlotte*, ma petite chambre, calme, propre, sûre, m'a semblé un véritable havre de paix. J'avais tout fait pour tuer quelqu'un, ce soir. C'était même un sacré coup de chance que Sigebert ait survécu à ma tentative d'assassinat par véhicule interposé. Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que je n'éprouvais aucun remords. C'était certainement une tare. Mais, sur le moment, je m'en moquais éperdument, pour tout vous avouer. Il existait certainement dans ma personnalité des aspects peu reluisants, et peut-être qu'il y avait des moments où je ne m'aimais pas beaucoup. Mais je prenais chaque jour comme il venait et, jusqu'alors, j'avais survécu à tout ce que la vie avait balancé en travers de ma route. Il ne me restait plus qu'à espérer que cette survie vaille le prix que je l'avais payée.

20

À mon grand soulagement, je me suis réveillée dans une maison vide. Aucune vibration sous mon toit, ni du cerveau d'Amélia ni de celui d'Octavia. Je me suis prélassée dans mon lit, savourant ce bonheur suprême. La prochaine fois que j'aurais une vraie journée de congé, peut-être que je pourrais la passer toute seule... OK, il y avait peu de chances que ça se produise, mais on peut toujours rêver.

Après avoir établi mon programme de la journée (appeler Sam pour lui demander des nouvelles de ma voiture, payer mes factures – enfin, une partie –, aller bosser), je suis allée prendre une bonne douche. Je me suis récurée à fond, en utilisant toute l'eau chaude que je voulais, puis je me suis verni les ongles des mains et des pieds. J'ai enfilé un pantalon de jogging et un tee-shirt et je suis allée me faire un bon petit café. La cuisine étincelait de propreté : Dieu bénisse ma sorcière bien-aimée !

Le café était délicieux, et le toast tartiné de confiture de myrtilles, exquis. Même mes papilles gustatives nageaient dans la félicité. Une fois la table débarrassée et la vaisselle du petit déjeuner rangée, j'en étais presque à chanter un hymne à la joie de la solitude retrouvée. Je suis retournée dans ma chambre faire mon lit. J'ai commencé à me maquiller et... forcément, c'est à ce moment-là qu'on a frappé. J'ai enfilé la première paire de chaussures venue et je suis allée ouvrir.

Tray Dawson se tenait sur le seuil, et il souriait.

— Vot'bagnole tourne impec, Sookie, m'a-t-il annoncé. Il a fallu redresser un peu d'tôle, resserrer quelques boulons et c'est bien la première fois que j'dois gratter du vampire sous un châssis, mais vous pouvez rouler avec sans problème.

— Oh, merci ! Vous avez le temps d'entrer boire quelque chose ?

— Juste une minute, alors. Z'avez du Coca au frais ?

— Bien sûr.

Je lui ai apporté son verre de Coca et je lui ai proposé des cookies ou un sandwich au beurre de cacahuète pour aller avec. Après qu'il a décliné mon offre, je lui ai demandé de m'excuser, le temps que je finisse de me maquiller. J'avais cru qu'il m'accompagnerait à ma voiture, mais, en fait, il était venu avec. Il fallait donc, à l'inverse, que ce soit moi qui le raccompagne chez lui.

J'avais mon chéquier et un stylo à la main quand je me suis assise en face de lui pour lui demander combien je lui devais.

— Pas un sou, m'a-t-il répondu. Le nouveau a réglé la note.

— « Le nouveau » ? Le nouveau roi ?

— Ouais. M'a appelé à pas d'heure, la nuit dernière. M'a raconté toute l'histoire, en gros, et m'a demandé si j'pouvais j'ter un œil à vot'voiture à la première heure ce matin. J'étais réveillé quand il a téléphoné, alors ça m'a pas pris la tête plus que ça. J'suis allé direct *Chez Merlotte* dès l'ouverture. J'ai dit à Sam qu'il avait économisé un coup d'fil, vu qu'j'étais déjà au courant. J'l'ai suivi pendant qu'il conduisait la bagnole jusqu'au garage. On l'a mise sur le pont et on l'a r'gardée sous toutes les coutures.

C'était un sacré discours pour Dawson. J'ai rangé mon chéquier dans mon sac et je l'ai écouté en silence, désignant son verre de l'index pour savoir s'il voulait encore du Coca. Il a secoué la tête.

— J'ai été obligé d'remplacer deux ou trois p'tites choses ici ou là, mais j'savais où trouver une Malibu comme la vôtre. Y en avait justement une à la casse, chez Rusty's Salvage. Ça n'a pas mis longtemps : en moins d'deux, c'était fait.

Je n'ai pu que lui renouveler mes remerciements et je l'ai reconduit à son garage, que jouxtait sa maison, un joli petit bâtiment tout en bois, modeste mais parfaitement entretenu. Depuis la dernière fois que j'avais aperçu sa cour en passant en voiture, il avait planqué toutes les pièces et autres carcasses de moto qui traînaient, au lieu de les laisser éparpillées un peu partout – pratique, mais pas très décoratif. Et son pick-up était carrément nickel, pour une fois.

— Je vous suis vraiment reconnaissante, ai-je répété, tandis qu'il s'extrayait non sans mal de la Malibu. Je sais que les voitures ne sont pas votre spécialité et j'apprécie d'autant plus le boulot que vous avez fait sur la mienne.

Tray Dawson : carrossier officiel du monde surnaturel.

— Eh bien, j'l'ai fait parce que j'le voulais bien, m'a-t-il assuré.

Il a observé une pause avant d'enchaîner :

— Mais si vous pouviez trouver l'moyen, j'aimerais bien qu'vous disiez un p'tit mot pour moi à vot'copine Amélia.

— Je n'ai pas beaucoup d'influence sur elle, vous savez, lui ai-je répondu, histoire qu'il ne s'emballe pas.

Mais je me ferai un plaisir de lui dire quel homme en or vous êtes.

Il a souri. Et sans la moindre retenue, cette fois. Un sourire jusqu'aux oreilles. Je ne croyais pas avoir jamais vu Dawson sourire comme ça.

— C'est une fille saine, cette Amélia. Y a qu'à la r'garder : ça s'voit, a-t-il ajouté.

Je n'avais aucune idée des critères de Dawson en matière de femme – ni d'autre chose, d'ailleurs –, mais c'était déjà un indice.

— Contentez-vous de l'appeler. Je me charge du reste.

— Marché conclu.

On s'est séparés bons amis, et il a traversé sa cour récemment dégagée en roulant des mécaniques pour rejoindre son atelier. J'ignorais si Dawson serait au goût d'Amélia, mais je me promettais de faire de mon mieux pour la persuader de lui laisser une chance.

Sur le chemin du retour, j'ai tendu l'oreille, à l'affût du moindre bruit suspect, mais le moteur de la Malibu tournait comme une horloge.

Je m'apprêtais à partir travailler quand mes deux coloc ont débarqué.

— Alors ? Comment ça va ? m'a lancé Amélia d'un air entendu.

— Bien.

Puis j'ai croisé son regard et j'ai compris : elle croyait que je n'étais pas rentrée de la nuit et en avait déduit que j'étais allée m'amuser ailleurs...

J'ai préféré lui donner un autre os à ronger.

— Dis, tu te souviens de Tray Dawson ? Tu l'as vu à l'appartement de Maria-Star.

— Tout à fait.

— Il va t'appeler. Alors, sois gentille.

Elle avait un petit sourire canaille quand je l'ai quittée pour aller bosser.

Pour une fois, j'ai passé une journée de boulot normale. Barbante, mais normale. Terry remplaçait Sam, qui déteste travailler le dimanche. C'était un jour calme, Chez, Merlotte. On ouvrait tard et on fermait tôt. Du coup, à 19 heures, j'avais plié bagage. Personne ne m'attendait sur le parking et j'ai pu marcher d'une traite jusqu'à ma voiture sans qu'un importun m'accoste pour m'entraîner dans une longue et étrange conversation, sans qu'on m'attaque ni rien. Incroyable, mais vrai.

Le lendemain matin, j'avais des courses à faire en ville. J'étais un peu limite en liquide. Je me suis donc rendue au distributeur, en faisant signe à Nikkie au passage. La toute nouvelle Mme du Rone m'a souri, en répondant à mon salut. Le mariage lui allait bien. J'espérais que ça se passait mieux entre elle et JB qu'entre mon frère et sa femme, en tout cas. Je venais de quitter la banque quand j'ai aperçu Léonard Herveaux qui sortait du cabinet de Sid Matt Lancaster, un vieux maître du barreau doté d'une solide réputation dans la région. Ça alors ! Qu'est-ce qu'il faisait là ? Comme je me garais sur le parking du cabinet, Lèn s'est dirigé vers ma voiture pour me parler.

Je regrettai déjà de m'être arrêtée. J'aurais dû passer sans ralentir, en priant pour qu'il ne m'ait pas vue...

Il risquait d'y avoir comme un malaise entre nous. Il fallait reconnaître, en toute honnêteté, que Lèn en avait vu de dures, ces derniers temps : sa petite amie était morte, atrocement assassinée ; plusieurs de ses partisans avaient également été tués dans un combat sanglant ; il avait eu une énorme opération de nettoyage sur les bras... Mais il était désormais chef de meute

et il avait pu célébrer sa victoire comme le voulait la tradition, même s'il avait été affreusement gêné de devoir s'accoupler avec une toute jeune femme en public, surtout si peu de temps après le décès de la fille qu'il aimait. C'était un sacré micmac que je captais là, toutes ces émotions qui se bousculaient dans sa tête. Je lui ai trouvé les joues un peu rouges, quand il s'est penché à ma portière.

— Sookie, je n'ai pas encore trouvé l'occasion de te remercier de tout ce que tu as fait pour nous, cette nuit-là. Et on a vraiment eu de la chance que ton boss ait décidé de t'accompagner.

Vu que tu n'aurais pas levé le petit doigt pour moi et qu'il m'a sauvé la vie, moi aussi, je suis bien contente qu'il soit venu !

Je lui ai répondu avec un calme olympien :

— Pas de souci, Lén.

Rien ne parviendrait à me gâcher cette journée, nom d'un chien !

— Les choses se sont arrangées à Shreveport ? ai-je enchaîné, changeant de sujet.

— Les flics n'ont pas le moindre indice, s'est-il félicité, en jetant un coup d'œil alentour pour s'assurer que personne n'était à portée de voix. Ils n'ont pas encore trouvé le site et il a beaucoup plu... On espère bien qu'ils vont finir par classer l'affaire. Le plus tôt sera le mieux...

— Vous préparez toujours votre *coming out* ?

— L'heure est proche, m'a-t-il affirmé, soudain grave. Les chefs des autres meutes de la région sont entrés en contact avec moi. Nous n'organisons pas de réunions au sommet, comme les vampires. Essentiellement parce que, s'ils ont un leader pour chaque État, nous, nous avons des chefs de meute à la pelle. Il semblerait qu'on se dirige vers l'élection d'un représentant de tous les chefs de meute d'un même État. Les représentants de tous les États se réuniraient ensuite en assemblée fédérale.

— C'est un pas dans la bonne direction, on dirait.

— Il se pourrait aussi qu'on demande à d'autres hybrides s'ils veulent participer. Par exemple, quoi qu'il ne soit pas des nôtres, Sam pourrait faire partie de ma meute à titre auxiliaire. Et ce serait bien si les loups solitaires comme Dawson

assistaient à certaines assemblées... s'ils venaient hurler à la lune avec nous ou quelque chose comme ça.

— Dawson a l'air de se trouver très bien comme il est, lui ai-je fait remarquer. Et ce sera à toi de demander à Sam s'il veut s'associer de façon officielle avec vous. Pas à moi.

— Bien entendu. Mais, vu que tu sembles avoir pas mal d'influence sur lui, je me suis dit que je pouvais t'en toucher un mot.

Je ne voyais pas vraiment les choses comme ça. Sam avait une grande influence sur moi. Quant à savoir si j'en avais sur lui...

Lèn avait commencé à danser d'un pied sur l'autre, comportement qui m'annonçait, aussi clairement que ses pensées, qu'il n'allait pas tarder à prendre congé.

— Lèn, lui ai-je alors lancé, sur une impulsion, j'ai une question à te poser.

— Je t'écoute.

— Qui s'occupe des enfants Furnan ?

Il m'a jeté un regard incertain, puis il a détourné les yeux.

— La sœur de Libby. Elle a déjà trois enfants, mais elle a affirmé qu'elle serait heureuse de les accueillir chez elle. Financièrement, il y a ce qu'il faut pour leur assurer une bonne éducation. Et, quand il sera temps de les envoyer à l'université, on verra ce qu'on peut faire pour le garçon.

— Pour le garçon ?

— Il fait partie de la meute.

Si j'avais eu une brique sous la main, à ce moment-là, je n'aurais eu aucun scrupule à m'en servir. Dieu du ciel ! J'ai pris une profonde inspiration. Il faut dire, à la décharge de Lèn, que le sexe de l'enfant n'avait rien à voir dans l'histoire. C'était une question de pérennité de l'espèce : le garçon était un lycanthrope pur sang.

— Il n'est pas impossible que l'argent de l'assurance soit suffisant pour envoyer également la fille à l'université, s'est empressé d'ajouter Lèn. Leur tante n'a pas été très claire à ce sujet. Mais elle sait qu'elle pourra compter sur nous.

— Et elle sait aussi qui se cache derrière le « nous » en question ?

Il a secoué la tête.

— On lui a dit que c'était une société secrète, comme la franc-maçonnerie — à laquelle Furnan appartenait, d'ailleurs.

Il ne semblait pas y avoir grand-chose à ajouter.

— Eh bien, bonne chance, lui ai-je néanmoins souhaité.

Il en avait pourtant déjà eu plus que sa part, quoi que l'on puisse penser des deux femmes, maintenant décédées, qu'il avait aimées. Après tout, il avait survécu, lui, et il avait réalisé le rêve de son père.

— Merci. Et merci d'avoir été là pour moi. Tu es toujours une alliée de la meute, a-t-il renchéri avec gravité.

Ses beaux yeux verts se sont attardés sur mon visage.

— Et tu es l'une des femmes que je préfère au monde, a-t-il murmuré.

Flatteur, mais pour le moins inattendu.

— C'est vraiment un grand compliment, Lèn, ai-je répondu en m'empressant de redémarrer.

J'étais contente, finalement, de lui avoir parlé. Il avait énormément mûri, au cours de ces dernières semaines. Tout bien considéré, il était en train de devenir un homme qui forçait mon admiration, nettement plus, en tout cas, que celui qui l'avait précédé.

Je n'étais pas près d'oublier le sang et les hurlements de cette horrible nuit, dans cette zone industrielle désaffectée de Shreveport. Mais je commençais à croire qu'en définitive, quelque chose de positif était sorti de ce cauchemar.

Quand je suis rentrée, j'ai trouvé Octavia et Amélia en train de ratisser le jardin. Génial ! S'il y a bien un truc que je déteste, c'est ratisser. Mais si je ne le fais pas deux ou trois fois, durant l'automne, les aiguilles de pin s'amoncellent, s'amoncellent... Une horreur !

Décidément, c'était la journée des remerciements. Je me suis garée dans l'arrière-cour et j'ai fait le tour de la maison.

— Tu les jettes ou tu les brûles ? m'a lancé Amélia, en désignant le tas devant elle.

— Oh ! Je les brûle, quand ce n'est pas interdit. C'est vraiment sympa à vous d'y avoir pensé.

Je ne voulais pas en faire des tonnes non plus, mais c'était un vrai bonheur de découvrir qu'on m'avait déchargée de la corvée que je détestais le plus.

— J'ai besoin d'exercice, a prétexté Octavia. Nous sommes allées au centre commercial de Monroe hier, alors j'ai fait un peu de marche à pied.

Amélia traitait plus Octavia comme une grand-mère que comme son mentor, à mon avis.

— Est-ce que Tray a appelé ? lui ai-je demandé.

— Absolument, m'a-t-elle répondu, un large sourire aux lèvres.

— Il te trouve à son goût.

Octavia s'est esclaffée.

— Quelle femme fatale, cette Amélia !

— Je pense que c'est un type intéressant, a minaudé la femme fatale en question, radieuse.

— Un peu plus âgé que toi quand même, lui ai-je fait remarquer.

Elle a haussé les épaules.

— Ça m'est égal. Je me sens prête pour une nouvelle relation. Je crois que c'est plus de l'amitié qu'autre chose entre Pam et moi. Et puis, depuis que j'ai découvert cette portée de chatons, je suis... ouverte à toute éventualité.

— Tu crois vraiment que c'était délibéré de sa part ? Tu ne penses pas que ce que serait plutôt une question d'instinct ?

Quand on parle du loup... Bob a justement choisi ce moment pour venir se balader dans le jardin, sans doute curieux de voir pourquoi on restait bêtement dehors, alors qu'il y avait un canapé si confortable et tous les lits qu'on voulait dans la maison.

Octavia l'a suivi des yeux sans mot dire, puis elle a poussé un profond soupir.

— Oh ! et puis zut ! a-t-elle marmonné.

Elle s'est redressée et a projeté la main en avant.

— *Potestas mea te in formant veram tuam commutabit natura ipsa reaffirmet Incantationes praeviae deletae sunt*, a-t-elle déclamé.

Le chat l'a regardée en clignant des yeux. Puis il a émis un drôle de bruit, un cri que je n'avais jamais entendu sortir de la gorge d'un chat. Autour de lui, l'air est tout à coup devenu plus dense, plus opaque, avec de petites volutes grisées, et s'est mis à crémier d'étincelles. Le chat a de nouveau poussé une sorte de feulement bizarre, devant les yeux écarquillés d'une Amélia bouche bée. Quant à Octavia, elle avait un air résigné et un peu triste.

Le chat s'est roulé sur l'herbe et, brusquement, s'est retrouvé avec une jambe.

J'ai laissé échapper un juron sonore, en me plaquant la main sur la bouche.

Et voilà, à présent, qu'il en avait deux ! Deux jambes velues indéniablement masculines et – confirmation inutile – un pénis ! Puis il a commencé à se transformer complètement, sans cesser de pousser des hurlements épouvantables. Deux horribles minutes plus tard, le sorcier Bob Jessup gisait sur la pelouse, tremblant de tout son corps mais indubitablement humain, de la racine des cheveux à la pointe des pieds. Au terme de la troisième minute, il a cessé de crier et s'est contenté de gigoter : un net progrès, en tout cas pour nos tympans.

Enfin, il s'est levé d'un bond et s'est rué sur Amélia pour l'étrangler.

Je l'ai agrippé par les épaules pour l'en empêcher, tandis qu'Octavia lui lançait :

— Vous voulez que j'use de magie contre vous, cette fois ?

La menace s'est révélée efficace. Bob a immédiatement lâché Amélia, puis s'est campé devant elle, haletant.

— Je n'arrive pas à croire que tu m'aies fait un truc pareil ! s'est-il écrié. Je n'arrive pas à croire que j'aie passé des mois dans la peau d'un chat !

— Comment vous sentez-vous ? lui ai-je demandé. Pas trop affaibli ? Avez-vous besoin de quelque chose ? Voulez-vous qu'on vous apporte des vêtements ?

La nuit commençait à tomber et la température n'allait pas tarder à chuter.

Il a baissé les yeux pour se regarder. Ça faisait un moment qu'il ne s'habillait plus, et il ne s'était manifestement pas aperçu

qu'il était nu. Il s'est brusquement empourpré. Il était quasiment écarlate de la tête aux pieds.

— Oui, a-t-il répondu avec raideur. Oui, j'aimerais bien des vêtements.

— Venez avec moi.

Bob n'était pas très grand, et je me suis dit qu'un de mes sweats devrait lui aller. Puis je me suis ravisée : Amélia était un peu plus grande que moi et un don de sa part me paraissait plus approprié. Juste retour des choses, non ? J'ai repéré le panier de linge propre posé sur une des marches de l'escalier, prêt à être monté. Et, miracle ! il y avait là un vieux jogging bleu. J'ai tendu le haut et le bas à Bob, sans broncher. Il s'est habillé d'une main tremblante. Pendant ce temps, j'ai continué à fouiller pour lui trouver des chaussettes. Parfait ! Une paire en coton d'un blanc éclatant. Il s'est assis sur le canapé pour les enfiler. C'était tout ce que je pouvais faire pour lui, en la matière. Il avait de trop grands pieds pour qu'aucune de nous puisse lui prêter de quoi se chauffer.

Les cheveux plaqués sur le crâne, Bob se tenait prostré, les bras enroulés autour du torse, comme s'il craignait de se volatiliser. En le voyant cligner constamment des yeux, je me suis demandé ce qu'étaient devenues ses lunettes. J'espérais qu'Amélia les avait gardées et rangées quelque part.

— Est-ce que je peux vous offrir quelque chose à boire, Bob ? lui ai-je proposé.

— Oui, merci.

Il paraissait avoir du mal à former les mots. Il a levé la main vers sa bouche, dans un drôle de geste un peu gauche, et j'ai cru revoir ma chatte Tina se lécher la patte avant de procéder à sa toilette. Bob s'est subitement aperçu de ce qu'il faisait et a baissé le bras.

J'ai bien pensé à lui apporter un bol de lait, mais je me suis dit qu'il risquait de mal le prendre. Je lui ai donc servi un verre de thé glacé à la place. Il l'a bu, mais il a fait la grimace.

— Désolé, me suis-je excusée. J'aurais dû vous demander si vous aimiez le thé.

— Mais j'aime le thé ! s'est-il exclamé en examinant le verre d'un air incrédule, comme s'il venait juste de faire le lien entre

le mot « thé » et le liquide qu'il avait dans la bouche. C'est sans doute parce que j'ai perdu l'habitude.

D'accord, d'accord, je sais que c'est terrible, mais j'ai vraiment ouvert la bouche pour lui demander s'il voulait des croquettes. Amélia en avait un sac plein sur l'étagère de la véranda. Je me suis mordu l'intérieur de la joue et j'ai opté pour :

— Qu'est-ce que vous diriez d'un petit sandwich ?

Je ne savais pas de quoi lui parler. De la raréfaction des souris en ville ?

— Avec plaisir.

Lui non plus ne semblait pas savoir quoi faire de sa nouvelle peau (enfin, nouvelle... retrouvée plutôt).

Je lui ai donc confectionné deux sandwiches de pain complet, un au beurre de cacahuète avec de la confiture et l'autre au jambon avec des cornichons et de la moutarde. Il a tout mangé, en mâchant lentement, avec précaution. Puis il s'est levé d'un bond en marmonnant un vague « pardon » et il s'est précipité vers les toilettes. Il y est resté enfermé un bon moment.

Il n'en était pas encore ressorti lorsque mes deux coloc sont rentrées dans le salon.

— Je suis désolée, a murmuré Amélia.

— Moi aussi, a dit Octavia.

Elle paraissait toute vieille et toute ratatinée, brusquement.

— Vous saviez depuis le début comment lui rendre forme humaine ? lui ai-je demandé en m'efforçant de prendre un ton parfaitement neutre. Vous n'avez pas vraiment raté votre coup, quand vous avez essayé, la dernière fois ?

Elle a secoué lentement la tête.

— Non. J'ai eu peur. Je me disais que si vous n'aviez plus besoin de moi, je n'aurais plus aucune raison de venir ici, que je serais obligée de rester enfermée à longueur de journée chez ma nièce. Je suis tellement mieux chez vous, Sookie. Mais j'aurais bientôt fini par tout vous avouer. J'avais tellement mauvaise conscience. Surtout depuis que je vis ici.

Elle a secoué la tête de plus belle.

— J'ai laissé Bob vivre dans la peau d'un chat alors que j'aurais pu abréger ses souffrances. Je suis impardonnable.

De toute évidence, Amélia était profondément choquée. À ses yeux, la chute que son mentor venait de faire dans son estime éclipsait largement sa propre culpabilité – même si c'était bel et bien à cause d'elle que tout avait commencé. Amélia était indéniablement de ces gens qui vivent dans l'instant présent.

Bob a fini par sortir des toilettes et s'est dirigé droit sur nous.

— Je veux rentrer chez moi. Je veux retourner à La Nouvelle-Orléans, a-t-il déclaré. On est où, ici, d'abord ? Comment je suis arrivé là ?

Amélia s'est décomposée. Le visage d'Octavia s'est encore assombri. Quant à moi, j'ai filé sans demander mon reste. Mes deux colocataires allaient devoir apprendre à Bob qu'un ouragan avait dévasté La Nouvelle-Orléans. Je préférerais ne pas être là quand il tenterait d'assimiler ces terribles nouvelles, en plus de tout ce qu'il avait déjà à surmonter.

Je me suis demandé où Bob avait vécu, si sa maison ou son appartement était encore debout, s'il restait quelque chose de ses meubles, de ses affaires... si sa famille était toujours en vie...

J'ai entendu la voix d'Octavia s'élever, devenir de plus en plus grave, de plus en plus sourde. Puis je n'ai plus rien entendu qu'un lourd silence.

21

Dès le lendemain, j'ai emmené Bob s'acheter des vêtements au supermarché. Amélia lui avait discrètement glissé des billets dans la main et il avait accepté parce qu'il ne pouvait pas faire autrement. Il n'avait manifestement qu'une hâte : s'éloigner d'elle au plus vite. Ce n'était pas moi qui allais l'en blâmer.

Pendant tout le trajet, Bob n'a cessé de regarder autour de lui en clignant des yeux comme une chouette et, quand on est entrés dans le magasin, il est allé se gratter la tête sur le coin de la première gondole venue. J'ai adressé un sourire radieux à Marcia Albanese, une notable locale – âge mûr, compte en banque bien rempli, siège au conseil d'administration de l'école. Je ne l'avais pas revue depuis qu'elle m'avait accueillie chez elle pour l'enterrement de vie de jeune fille de Halleigh.

— Qui est donc ton ami, Sookie ? m'a-t-elle aussitôt demandé.

Très (très) sociable, Marcia était d'un naturel curieux. Elle n'a pourtant pas mentionné le grattement de tête, ce qui me l'a rendue infiniment sympathique : mon estime lui resterait à jamais acquise.

— Marcia, voici Bob Jessup, qui est en visite chez nous. Bob n'est pas de la région, ai-je ajouté, en regrettant de ne pas avoir une histoire toute prête à lui raconter.

Bob a salué Marcia d'un petit signe de tête, sans cependant se départir de son regard halluciné. Mais il a fini par lui tendre la main. Encore une chance qu'il ne se soit pas frotté contre elle en réclamant des caresses ! Marcia lui a serré la main en déclarant qu'elle était enchantée de le connaître. Jusque-là, tout allait bien.

— Merci, content de vous connaître aussi, a répondu Bob.
Waouh ! Génial ! Il paraissait tout à fait normal.

— Comptez-vous vous attarder un peu à Bon Temps, Bob ? a demandé Marcia.

— Ô mon Dieu, non ! s'est exclamé Bob. Excusez-moi, il faut que j'achète des chaussures.

Et, sans autre commentaire, il s'est dirigé d'un pas feutré et d'une démarche étonnamment souple et zigzagante vers le rayon des chaussures pour hommes. Remarquant qu'il portait des tongs vert fluo trop petites pour lui, Marcia a eu l'air surprise. Comme je ne voyais absolument pas quelle explication invoquer, je lui ai lancé un «À plus tard ! » expéditif, avant d'emboîter le pas à Bob – en suivant une trajectoire beaucoup plus directe, cependant.

Bob s'est refait une garde-robe : baskets, chaussettes, deux pantalons, deux tee-shirts, une veste et quelques sous-vêtements. Je l'ai interrogé sur ce qu'il aimeraient manger et il m'a demandé si je pouvais lui faire des croquettes de saumon.

— Rien de plus facile, lui ai-je répondu, soulagée que son souhait soit si aisément exaucer.

J'ai pris quelques boîtes de saumon. Il voulait aussi du gâteau au chocolat. Ce n'était pas trop compliqué non plus.

On a diné de bonne heure, ce jour-là : on avait terminé avant que je ne parte bosser. Bob a eu l'air ravi de ses croquettes et de son gâteau au chocolat. Il avait aussi, sinon bonne, en tout cas moins mauvaise allure depuis qu'il avait pris une douche et qu'il avait mis ses nouveaux vêtements. Il adressait même la parole à Amélia. D'après ce que j'ai pu entendre de leur conversation, Amélia semblait lui avoir fait faire le tour des sites traitant de Katrina et de ses survivants, sur Internet, et il avait pu contacter la Croix-Rouge. Les tantes qui l'avaient élevé vivaient à Bay Saint Louis, dans le sud du Mississippi. On savait tous ce qui s'était passé là-bas : comme ils disaient à la télé, c'était là que s'était trouvé «l'œil du cyclone ». Il s'en était fallu de peu que Bay Saint Louis soit rayée de la carte.

— Qu'est-ce que vous allez faire, maintenant ? lui ai-je demandé, estimant qu'il avait dû avoir eu le temps d'y réfléchir un peu.

— Il faut que j'aille me rendre compte par moi-même. Je voudrais bien essayer de voir ce qu'est devenu mon

appartement à La Nouvelle-Orléans, mais ma famille passe avant tout. Et il faut que je trouve une excuse à donner à mes tantes pour leur expliquer où j'étais et pourquoi on ne pouvait pas me joindre.

Silence dans les rangs. Vous parlez d'une colle !

— Tu pourrais leur dire qu'une méchante sorcière t'a jeté un mauvais sort, a suggéré Amélia.

Elle ne plaisantait pas. Bob a ricané doucement.

— Oh ! Elles pourraient le croire : elles savent que je ne suis pas comme tout le monde. Mais que ça ait duré si longtemps... Non, ça, ça ne passera pas. Je pourrais peut-être leur dire que j'ai perdu la mémoire. Ou que je suis allé me marier à Las Vegas...

— Vous les contactiez régulièrement, avant Katrina ? ai-je demandé.

Il a haussé les épaules.

— Tous les quinze jours, peut-être. Non pas qu'on soit très proches. Mais j'aurais certainement essayé de les contacter après Katrina. J'ai une profonde affection pour elles.

Il a détourné précipitamment les yeux et il a regardé dans le vide un bon moment.

On a eu beau tourner et retourner le problème dans tous les sens, il n'y avait vraiment aucune raison crédible pour que Bob n'ait pas donné de nouvelles pendant si longtemps. Amélia a alors annoncé à Bob qu'elle allait lui payer le trajet en car jusqu'à Hattiesburg. Une fois là-bas, il pourrait toujours dégoter un moyen de rejoindre la zone la plus dévastée pour tenter de retrouver la trace de ses tantes.

Amélia cherchait à se donner bonne conscience en dépensant de l'argent pour Bob. Je n'avais aucun problème avec ça. C'était même la moindre des choses, à mon sens. Et j'espérais que Bob localiserait ses tantes ou, du moins, qu'il découvrirait ce qui leur était arrivé.

En partant travailler, je me suis arrêtée une minute sur le seuil de la cuisine pour les regarder, tous les trois. J'ai essayé de voir ce qu'Amélia avait vu en Bob, ce fameux soir, ce qui avait bien pu l'attirer chez lui. Brun et pâlichon, avec une tête de premier de la classe, Bob était très mince et pas très grand. Il

avait toujours les cheveux plaqués sur le crâne. Amélia avait fini par exhumer ses lunettes, et c'étaient de véritables culs de bouteille à stricte monture noire. J'avais eu droit à un panorama complet de son anatomie et pu constater que Dame Nature l'avait plutôt gâté, question virilité, mais ça ne suffisait tout de même pas à expliquer les fiévreux ébats d'Amélia avec Bob le Mormon.

Puis Bob s'est esclaffé. C'était la première fois qu'il riait depuis qu'il était redevenu humain. Et j'ai compris. Bob avait de belles dents blanches régulières, parfaitement alignées, et des lèvres hyper sensuelles. Quand il souriait, il avait à la fois quelque chose de sardonique, d'intello et de sexy... une sorte de sex-appeal au second degré, si vous voulez.

Enigme résolue.

Comme il serait déjà parti, à mon retour, je lui ai fait mes adieux. Selon toute vraisemblance, je ne le reverrais pas de sitôt – à moins qu'il ne décide de revenir à Bon Temps pour assouvir sa vengeance...

Tout en roulant vers le bar, je me suis demandé si on ne pourrait pas avoir un vrai chat à la maison. On avait déjà la litière et les croquettes, après tout. Je me suis dit que je poserais la question à mes coloc dans deux ou trois jours. D'ici là, elles ne seraient peut-être plus aussi chatouilleuses sur la question de Bob et de la vie de chat qu'elles lui avaient fait mener.

Quand je suis entrée dans la salle du bar pour prendre mon service, Léonard Herveaux parlait avec Sam au comptoir. Décidément, on était destinés à se revoir ! J'ai marqué un temps d'arrêt – une seconde, pas plus –, puis j'ai continué mon chemin comme si de rien n'était. Je l'ai salué d'un vague hochement de tête, avant de faire signe à Holly que je prenais le relais. Elle m'a indiqué, en levant l'index, qu'il lui restait une dernière addition à apporter avant de filer. Une cliente m'a dit bonjour ; un habitué m'a lancé : « Salut, Sookie, ça va ? », et je me suis tout de suite sentie à ma place. C'était chez moi, ici, un peu comme ma deuxième maison.

Jasper Voss voulait un autre rhum-Coca ; Catfish, un pichet de bière pour sa femme, lui et un couple de leurs amis, et Jane Bodehouse, une de nos alcooliques chroniques, de quoi

manger. Quoi ? Elle s'en fichait. Alors, je lui ai apporté un poulet-frites. Réussir à faire avaler quelque chose à Jane relevait déjà de l'exploit. J'espérais qu'elle n'en laisserait pas plus de la moitié. Jane était assise au comptoir, comme Lèn. Sam en a profité pour m'inviter d'un geste à les rejoindre. J'ai transmis la commande de Jane au cuistot et je me suis dirigée vers eux. Mais j'y allais vraiment à reculons. Je me suis accoudée au comptoir.

— Sookie, m'a dit Lèn en me saluant de la tête. Je suis venu remercier Sam.

— Bien.

Plus laconique, tu meurs !

Il a opiné sans me regarder. Au bout d'un moment, il a ajouté :

— Maintenant, plus personne n'osera venir marcher sur nos plates-bandes. Si Priscilla ne nous avait pas attaqués à ce moment-là, alors qu'on était tous rassemblés et conscients du danger qui nous menaçait — qui menaçait la meute —, et donc prêts à l'affronter tous ensemble, elle aurait pu continuer à nous monter les uns contre les autres et à nous éliminer un par un jusqu'à ce qu'on s'entre-tue.

— Eh oui ! Elle a perdu les pédales et toi, tu as eu de la chance.

— C'est toi, Sookie, qui as fait en sorte qu'on se réunisse, avec Furnan. C'est grâce à ton don qu'on s'en est sortis, a poursuivi Lèn. Comme je te l'ai dit, tu seras toujours une alliée de la meute. Et Sam aussi. Vous pouvez nous demander n'importe quel service, n'importe où, n'importe quand, nous serons là.

Sur cette belle tirade, il s'est levé, a salué Sam, a laissé un billet sur le bar, et il est parti.

— C'est cool, hein, d'avoir ce genre de petite faveur dans la colonne des crédits ? a commenté Sam à mi-voix.

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire.

— Oui, ce n'est pas désagréable comme impression.

A vrai dire, je me sentais même pleine d'enthousiasme, tout à coup. Mais, quand je me suis tournée vers la porte, j'ai compris pourquoi. Ça n'avait rien à voir avec la reconnaissance

tardive de Lèn : Éric venait de faire son entrée dans le bar. Pam était à ses côtés. Ils se sont installés à l'une de mes tables. Je me suis empressée de les rejoindre, dévorée de curiosité – et assez exaspérée aussi : ils ne pouvaient donc pas me laisser tranquille ?

Ils ont tous les deux commandé un PurSang. Après avoir servi son poulet à Jane et reçu, des mains de Sam, les bouteilles de sang synthétique réchauffé, je suis retournée à la table des vampires. Leur présence n'aurait sans doute pas fait de vagues si Arlène et ses petits copains n'avaient pas été au bar, ce soir-là. Ils ont commencé à ricaner en se poussant du coude alors que je posais les bouteilles devant Eric et Pam. J'ai eu un peu de mal à conserver mon calme de serveuse aguerrie tandis que je demandais aux deux vampires s'ils voulaient des verres.

— Juste la bouteille, ce sera parfait, m'a répondu Éric. Je pourrais en avoir besoin. Il y a ici, semble-t-il, quelques crânes qui mériteraient d'en tâter.

Si je ressentais les bonnes vibrations d'Éric, il ressentait mon anxiété, forcément.

— Non, non, ai-je murmuré.

C'était presque un souffle, mais je savais qu'il m'entendrait.

— On garde son sang-froid, ai-je insisté. On a déjà eu assez de guerres et de meurtres comme ça.

— C'est vrai, a acquiescé Pam. On peut toujours garder les meurtres pour plus tard.

— Je suis ravie de vous voir, tous les deux, mais je suis un peu bousculée, ce soir, leur ai-je expliqué. Est-ce que je peux faire quelque chose de spécial pour vous ?

— C'est nous qui pouvons faire quelque chose pour toi, a corrigé Pam.

Elle a souri aux deux types qui arboraient un tee-shirt de la Confrérie du Soleil. Comme elle était peut-être quand même un tout petit peu agacée, ses canines étaient de sortie. J'avais espéré que ce spectacle les inciterait à la prudence. Mais, comme c'étaient des crétins finis et qu'ils n'avaient rien dans le citron, ça n'a fait que décupler leur envie d'en découdre. Pam a vidé sa bouteille d'un trait et s'est pourléché les babines.

— Pour l'amour du Ciel, Pam ! l'ai-je suppliée entre mes dents. Arrête de jeter de l'huile sur le feu.

Pam m'a adressé un sourire aguicheur. Elle n'en ratait pas une !

— Pam.

Un seul mot d'Éric a suffi. Quoique manifestement déçue, Pam a immédiatement changé d'attitude. Le loup s'est fait agneau. Elle s'est redressée sur sa chaise et a posé bien sagement les mains sur ses genoux en serrant les jambes : la réserve et l'innocence personnifiées.

— Merci, lui a dit son parrain. Ma chère – c'est à toi que je m'adresse, Sookie –, tu as fait si forte impression sur Felipe de Castro qu'il nous a autorisés à t'offrir officiellement notre protection. C'est là une décision que seul le souverain peut prendre et c'est un engagement formel. Tu lui as rendu un tel service qu'il t'a estimée digne de ce privilège. C'était, à ses yeux, la seule façon de payer sa dette envers toi.

— La belle affaire !

— Oui, mon aimée, c'est une très belle affaire. Cela signifie que, si tu nous appelles au secours, nous sommes obligés de venir, où que nous soyons, et de risquer notre vie pour sauver la tienne. Ce n'est pas le genre de promesse qu'un vampire fait à la légère. D'autant que, plus longtemps nous vivons, plus nous tenons à la vie. On pourrait penser le contraire, n'est-ce pas ?

— De temps en temps, il s'en trouve un qui décide de s'offrir au soleil au terme d'une trop longue existence, a tempéré Pam, comme si elle voulait rétablir l'équilibre.

— Certes, a reconnu Éric en fronçant imperceptiblement les sourcils. De temps en temps. Mais le roi te fait un immense honneur, Sookie.

Je les ai dûment remerciés.

— Je suis vraiment flattée que vous ayez fait personnellement le déplacement pour m'apporter la nouvelle.

— Évidemment, j'avais un peu espéré trouver ta colocataire au bar, ce soir, a avoué Pam, en m'adressant un petit sourire canaille.

Ce n'était peut-être pas pour obéir aux ordres d'Eric qu'elle avait tourné autour d'Amélia, finalement. Du moins, pas seulement.

J'ai éclaté de rire.

— Eh bien, elle a pas mal de problèmes à régler, en ce moment...

Absorbée par cette histoire de protection gracieusement accordée par Sa Majesté, je n'avais même pas remarqué que le plus petit des membres de la Confrérie approchait. Il m'a bousculée en passant : un grand coup d'épaule qui m'a déstabilisée. J'ai tout de suite réussi à retrouver l'équilibre, et ce serait presque passé inaperçu si quelques clients ne s'en étaient pas rendu compte. Et ils n'étaient pas les seuls : en un éclair, Sam avait fait le tour du comptoir. Eric était déjà debout quand je me suis retournée pour flanquer à ce minable un grand coup de plateau sur la tête. Et je vous garantis que je n'y suis pas allée de main morte.

À son tour de chanceler un peu, maintenant.

Ceux qui avaient suivi la scène ont applaudi.

— Bravo, Sookie ! a braillé Catfish. Hé ! Ducon, tu laisses les serveuses tranquilles, t'entends ?

Arlène était dans une telle colère qu'elle était presque aussi écarlate que ses cheveux. J'ai bien cru qu'elle allait exploser. Mais Sam l'a attrapée par le bras pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille. Elle s'est empourprée de plus belle et l'a fusillé du regard. Elle a néanmoins réussi à tenir sa langue. Le plus grand des membres de la Confrérie est venu à la rescoussse de son pote. Il lui a passé un bras sous les aisselles pour le soutenir et ils ont quitté le bar en tanguant. Aucun des deux n'avait ouvert la bouche (je n'étais pas très sûre que « Ducon » aurait été en état), mais ils auraient tout aussi bien pu avoir « Ça ne se passera pas comme ça » tatoué sur le front.

Je voyais déjà comment la protection rapprochée des vampires et mon statut d'alliée de la meute allaient pouvoir me servir.

Eric et Pam sont restés assez longtemps pour prouver qu'ils ne se sauvaient pas parce qu'ils se sentaient de trop, et qu'ils ne se précipitaient pas à la poursuite des deux adeptes de la

Confrérie. Éric m'a laissé un pourboire de vingt dollars et m'a envoyé un baiser en se dirigeant vers la porte, salut que Pam s'est aussitôt empressée d'imiter – ce qui m'a valu un regard assassin de la part de ma GAGA (Garce d'Ancienne Grande Amie).

J'ai trop galopé, le reste de la soirée, pour repenser à tous les passionnantes événements qui avaient jalonné cette journée. Une fois tous les clients partis – y compris Jane Bodehouse, que son fils était venu chercher, comme d'habitude –, on s'est occupés des décorations de Halloween. Sam avait acheté des petites citrouilles, une pour chaque table, qu'il avait peintes pour représenter une tête. J'étais vraiment impressionnée parce que certaines caricatures étaient franchement bien vues. Quelques-unes ressemblaient furieusement à certains de nos clients.

L'une d'entre elles avait même les traits de mon cher frère...

— Je ne savais pas que tu étais un artiste à tes heures perdues, ai-je dit à Sam, admirative.

Il a eu l'air flatté.

— Ça m'a amusé, a-t-il modestement répondu, tout en accrochant une longue guirlande de feuilles mortes en tissu autour du miroir du bar, avant de la faire zigzaguer entre les bouteilles, sur une étagère.

De mon côté, je fixais un squelette de carton articulé au mur avec des punaises. Il était de taille humaine et très réaliste. Je l'ai disposé de sorte qu'il ait l'air de danser : il ne s'agissait pas de créer un décor macabre, mais bel et bien une ambiance de fête.

Même Arlène a daigné participer, parce que ça changeait un peu et que c'était plutôt sympa à faire – même si, du coup, on était obligées de rester un peu plus tard.

Quand j'ai enfin dit au revoir à Sam et à Arlène, je n'avais plus qu'une envie : me mettre au lit. Arlène ne m'a pas répondu, mais elle ne m'a pas non plus lancé ce regard dégoûté qu'elle me réservait désormais. Il y avait du progrès !

Mais, naturellement, ma journée n'était pas finie.

Quand je suis arrivée chez moi, mon arrière-grand-père était assis sur la véranda. Ça faisait bizarre de le voir là, dans cette étrange atmosphère entre chien et loup que créait la lumière des spots extérieurs perçant la nuit. Pendant une seconde, je me suis prise à regretter de ne pas être aussi belle que lui. Puis j'ai souri. J'entendais Granny d'ici : « La vanité est un vilain défaut, Sookie. »

Je me suis garée devant la maison et je suis descendue de voiture. J'ai essayé de ne pas faire de bruit en montant les marches pour ne pas réveiller Amélia, dont la chambre donnait sur le jardin. La maison étant plongée dans le noir, j'étais sûre qu'Octavia et elle étaient couchées. À moins qu'elles ne se soient attardées à la gare routière en accompagnant Bob.

— Je suis contente de vous voir, arrière-grand-père, ai-je chuchoté.

— Tu es fatiguée, Sookie.

— Eh bien, je sors du boulot.

Je me suis demandé si ça lui arrivait d'être fatigué. J'avais du mal à imaginer un prince des fées en train de couper du bois ou de réparer une fuite sous l'évier.

— Je voulais te voir, m'a-t-il déclaré. As-tu réfléchi à ce que je pourrais faire pour toi ?

Il semblait avoir bon espoir.

Décidément, les gens ne me voulaient que du bien, cette nuit ! Pourquoi n'y en avait-il pas plus souvent, des nuits comme ça ?

J'ai réfléchi deux minutes. Les lycanthropes avaient fait la paix – à leur façon ; j'avais retrouvé Quinn ; les vampires avaient accepté, bon gré mal gré, leur nouveau souverain ; les extrémistes de la Confrérie du Soleil avaient quitté le bar sans faire trop d'histoires ; Bob était de nouveau un homme... Je doutais que Niall veuille héberger Octavia chez lui, où que ce puisse être – pour ce que j'en savais, il pouvait tout aussi bien loger dans le lit d'une rivière que sous un chêne, quelque part dans les bois.

— Oui, il y a quelque chose que vous pourriez faire, lui ai-je répondu, étonnée de ne pas y avoir pensé plus tôt.

— De quoi s'agit-il ?

Il avait l'air ravi.

— J'aimerais savoir ce qu'est devenu un certain Remy Savoy. Il se pourrait bien qu'il ait quitté La Nouvelle-Orléans à cause de Katrina. Il n'est pas impossible non plus qu'il ait un enfant avec lui.

J'ai donné à mon arrière-grand-père la dernière adresse connue de l'intéressé.

— Je trouverai cet humain pour toi, Sookie, a-t-il affirmé d'un ton convaincu.

— Je vous en serais vraiment reconnaissante.

— Rien d'autre ? Rien de plus ?

— Je dois avouer que... Désolée si je vous paraît impolie, mais... je ne peux pas m'empêcher de me demander pourquoi vous tenez tellement à faire quelque chose pour moi.

— Et pourquoi pas ? Tu es ma seule famille, désormais.

— Apparemment, vous avez bien réussi à vous passer de moi pendant ces vingt-sept dernières années, non ?

— Mon fils ne voulait pas que je t'approche.

— Vous m'avez déjà dit ça, mais je ne comprends pas. Pourquoi ? Votre fils ne s'est jamais manifesté pour me faire savoir qu'il tenait à moi, ni même que j'avais une quelconque importance pour lui. Il ne s'est jamais montré, n'a jamais...

Jamais joué au Scrabble avec moi, ne m'a jamais envoyé de félicitations pour mon bac, ne m'a pas acheté de jolie robe pour aller au bal de fin d'année, ne m'a jamais prise dans ses bras quand je pleurais – car la vie n'est pas toujours rose, pour une petite télépathie... Il n'avait pas empêché mon grand-oncle d'abuser de moi, ni sauvé mes parents – dont l'un était pourtant son propre fils – quand ils avaient été emportés par la crue, ni empêché un vampire de mettre le feu à ma maison alors que je dormais à l'intérieur. Toute cette supposée surveillance et cette supposée protection dont mon supposé grand-père Fintän était censé m'avoir fait bénéficier n'avaient jamais donné de résultats tangibles, pour moi. Et si ça m'avait apporté quelque chose d'intangible, désolée, mais je n'étais pas au courant.

Est-ce qu'il aurait pu m'arriver des trucs encore plus graves, s'il n'avait pas été là ? J'avais du mal à le croire.

Rien ne disait que mon grand-père n'avait pas combattu des hordes de démons écumants, juste devant la fenêtre de ma chambre, toutes les nuits, des années durant. C'était possible, je suppose. Mais même si c'était le cas, je n'en avais jamais rien su.

Niall semblait contrarié, expression que je n'avais encore jamais vue sur son visage auparavant.

— Il est des choses dont je ne peux te parler, a-t-il finalement déclaré. Lorsque je le pourrai, je le ferai.

— C'est ça, ai-je sèchement répliqué. Mais je dois avouer que ce n'est pas vraiment le genre de relation que j'aurais aimé avoir avec mon arrière-grand-père. Je l'imaginais basée sur un échange réciproque. Alors que, là, c'est moi qui dis tout, tandis que vous, vous ne dites rien.

— Ce n'est peut-être pas ce que tu veux, mais c'est tout ce que j'ai à t'offrir, a rétorqué Niall avec une certaine hauteur. Je t'aime sincèrement et j'avais espéré que ce serait tout ce qui t'importerait.

— Les paroles, c'est bien...

Je parlais très lentement, parce que je ne voulais pas prendre le risque de le voir planter là Sookie l'Éternelle Insatisfaite.

— Les actes, c'est mieux.

— Mes actes ne sont pas de nature à te prouver mon affection ?

— Vous apparaissez et vous disparaissez quand ça vous chante. Et lorsque vous m'offrez de l'aide, ce n'est jamais rien de très concret, contrairement à ce que font la plupart des grands-pères – et c'est aussi valable pour les arrière-grands-pères, j'imagine. Ils réparent la voiture de leur petite-fille en mettant les mains dans le cambouis, ou ils lui proposent de payer une partie de ses frais de scolarité, ou ils tondent sa pelouse pour lui épargner une corvée, ou ils l'emmènent à la chasse... Mais vous, vous ne ferez jamais ça.

— Non, a-t-il reconnu. Non, je ne ferai pas ça.

L'esquisse d'un sourire a fugitivement éclairé son visage.

— Tu ne voudrais pas venir chasser avec moi, crois-moi.

D'accord. Je préférerais ne pas trop creuser de ce côté-là.

— Alors, je n'ai pas la moindre idée de la façon dont nous sommes censés nous comporter l'un avec l'autre. Vous sortez du cadre de ce que je connais.

— Je comprends, a-t-il répondu avec gravité. Tous les arrière-grands-pères que tu as rencontrés sont humains. Ce qu'assurément je ne suis pas. Toi non plus, tu ne ressembles pas à ce que j'avais imaginé.

— Ça, j'avais compris.

Est-ce que je connaissais d'autres arrière-grands-pères ? Déjà, parmi les gens de mon âge, ce n'était pas évident d'avoir encore ses grands-parents, alors un arrière-grand-père ! Mais tous ceux que j'avais rencontrés étaient cent pour cent humains, c'était certain.

— J'espère que je ne vous déçois pas trop, ai-je murmuré.

— Non. Tu me... surprends. Mais tu ne me déçois pas. Je suis aussi peu doué pour prévoir tes actions et tes réactions que tu l'es pour prévoir les miennes. Nous allons devoir avancer progressivement, construire cette relation pas à pas...

Je me suis encore une fois demandé pourquoi il ne s'intéressait pas plutôt à Jason – dont la seule évocation suffisait, désormais, à déclencher une douleur sourde au plus profond de moi. Un de ces jours, il allait falloir que j'aie une petite conversation avec mon frère. Mais l'idée même de lui parler m'était insupportable, pour l'instant. J'ai failli demander à Niall de garder un œil sur Jason, mais je me suis ravisée.

Niall me dévisageait.

— Il y a quelque chose que tu ne veux pas me dire, Sookie. C'est un comportement qui m'inquiète, tu sais. Mais l'amour que je te porte est sincère et très profond. Et je te promets que je trouverai Remy Savoy pour toi.

Il a déposé un baiser léger sur ma joue.

— Tu as notre odeur. L'odeur des miens, s'est-il félicité.

Et pouf ! il s'est évanoui dans la nature.

Encore une conversation avec mon mystérieux arrière-grand-père qui se terminait à sa façon : quand il le voulait et comme il le voulait. J'ai poussé un gros soupir et j'ai sorti mes clés de mon sac pour ouvrir la porte d'entrée. La maison était silencieuse et plongée dans l'obscurité. J'ai traversé le salon et

remonté le couloir aussi discrètement que possible. Une fois dans ma chambre, j'ai allumé ma lampe de chevet et sacrifié au rituel du coucher quotidien, fermant bien les rideaux pour ne pas me faire réveiller par le soleil qui allait se lever dans quelques heures à peine.

Est-ce que je n'étais qu'une sale ingrate ? En repensant à ce que j'avais dit à mon arrière-grand-père, je me suis demandé si je ne m'étais pas comportée en enfant gâtée, exigeante et geignarde. Cela dit, si je me plaçais dans une perspective plus optimiste, je pouvais estimer que je m'étais comportée en femme de tête, le genre de femme avec laquelle il ne faut pas plaisanter, le genre de femme qui sait ce qu'elle veut et le fait comprendre.

J'ai allumé le chauffage avant de me mettre au lit. Mes colocataires ne s'étaient pas plaintes jusqu'alors, mais il faisait de plus en plus frais, le matin. L'odeur de renfermé qui va de pair avec le début de la saison fraîche, quand on branche le chauffage pour la première fois, a rempli l'atmosphère et j'ai froncé le nez en me pelotonnant sous les couvertures. Puis, bercée par le ronflement du radiateur, je me suis endormie.

J'ai mis un certain temps à m'en rendre compte, mais les voix que j'entendais depuis un bon moment déjà s'élevaient juste derrière ma porte. J'ai cligné des yeux, me suis aperçue qu'il faisait jour et les ai refermés, décidée à me rendormir. Mais les voix ne se taisaient pas, et je pouvais même dire que leurs propriétaires se disputaient. J'ai soulevé une paupière pour jeter un coup d'œil au réveil, sur ma table de chevet. 9 h 30. Argh ! Les voix refusant obstinément de se taire ou de s'éloigner, j'ai fini par me résigner à ouvrir les deux yeux en même temps. J'ai remarqué qu'il ne faisait pas beau et je me suis assise dans mon lit en repoussant les couvertures. Je me suis levée pour aller à la fenêtre. C'était bien ce que je craignais : il faisait gris et le ciel était couvert. Comme je restais plantée là, encore à moitié endormie, les premières gouttes ont frappé la vitre. Sale journée en perspective !

Je suis allée dans ma salle de bains et les voix, dehors, ont brusquement baissé d'un ton. Maintenant que j'étais

manifestement réveillée et levée, elles se décidaient enfin à respecter ma tranquillité ! En sortant, j'ai trouvé mes deux coloc plantées sur le pas de ma porte. Pas vraiment étonnant.

— Nous ne savions pas si nous devions vous réveiller, a aussitôt dit Octavia.

Elle avait l'air anxieuse.

— Moi, je pensais que oui, parce qu'un message d'origine magique est forcément important, a argué Amélia.

A en juger par l'expression excédée d'Octavia, elle avait bien dû entendre ça une bonne centaine de fois au cours des dix dernières minutes.

— Quel message ? leur ai-je demandé, préférant couper court au débat.

— Celui-ci, a répondu Octavia en me tendant une grande enveloppe matelassée.

Elle avait été confectionnée dans un beau papier épais, de ceux qu'on utilise pour les faire-part de mariage huppé. Mon nom était inscrit dessus. Pas d'adresse, juste mon nom. Pour faire bonne mesure, elle était scellée à la cire et le sceau représentait une tête de licorne.

— D'accord... ai-je soufflé.

Voilà une lettre qui ne s'annonçait pas ordinaire.

Je suis allée dans la cuisine me préparer du café et récupérer un couteau – dans cet ordre. (Avec moi en chemise de nuit, un couteau à la main, et mes deux coloc pendues à mes basques dans le rôle des chœurs, ça faisait très tragédie grecque.) Après m'être servi ma tasse de café, j'ai tiré une chaise et je me suis assise. J'ai glissé la lame effilée sous le sceau, que j'ai soigneusement décollé, puis j'ai ouvert l'enveloppe et sorti la carte qui se trouvait à l'intérieur. Sur l'épais papier de luxe était écrite une adresse calligraphiée avec soin : « 1245 Bienville, Red Ditch, Louisiane. » C'était tout.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'est étonnée Octavia.

Debout juste derrière moi, mes deux coloc brûlaient de curiosité.

— C'est l'endroit où habite une personne que je cherche à localiser.

Ce n'était pas tout à fait la vérité, mais ce n'était pas faux non plus.

— Où est-ce, Red Ditch ? a demandé Octavia. Je n'en ai jamais entendu parler.

Amélia était déjà en train de sortir la carte de Louisiane rangée dans le tiroir, sous le téléphone. Elle a cherché le nom de la ville, faisant glisser son index du haut en bas de la liste.

— Ce n'est pas très loin, a-t-elle annoncé. Regardez.

Elle pointait le doigt sur un tout petit point, à environ une heure et demie de route au sud-est de Bon Temps.

Après avoir avalé mon café, j'ai sauté dans un jean, je me suis rapidement maquillée et coiffée, puis j'ai filé vers la porte d'entrée, carte en main.

Brûlant de savoir ce que j'allais faire et quel sens donner à ce message, Octavia et Amélia m'ont suivie jusqu'à ma voiture. Mais elles allaient devoir se contenter de conjectures. Pour l'heure, en tout cas. Je me suis demandé pourquoi j'étais soudainement si pressée. Après tout, ce n'était pas comme si Remy Savoy allait se volatiliser. À moins qu'il ne soit une fée, lui aussi, ce dont je doutais.

Il fallait juste que je sois rentrée pour prendre mon service à 17 heures. J'avais donc du temps devant moi.

J'ai conduit avec la radio allumée. Ce matin-là, j'étais d'humeur *country*. Johnny Cash et Emmylou Harris m'ont donc tenu compagnie et, en arrivant à Red Ditch, je « sentais mes racines ». Red Ditch était un trou encore plus paumé que Bon Temps, ce qui n'est pas peu dire.

Vu la taille de la ville, je me suis dit que ce ne devrait pas être trop difficile de trouver Bienville Street. Je ne me suis pas trompée. C'était le genre de rue que vous pouvez trouver n'importe où aux États-Unis. Le long de la chaussée s'alignaient des maisons toutes semblables, de taille modeste, propres, carrées, avec une place de parking couvert et un petit jardin. Dans le cas du 1245, le jardin, situé derrière la maison, était clôturé par un grillage et gardé par un tout petit chien noir qui courait partout. Il n'y avait pas de niche. Le chiot devait donc dormir dans la maison : un membre de la famille, en quelque sorte. Tout était en bon état et bien rangé, mais sans

maniaquerie non plus. Les buissons qui entouraient la maison avaient été taillés et la pelouse ratissée. Je suis passée devant au ralenti. Une fois, deux fois. *Et maintenant ? Tu fais quoi ?* Comment m'y prendre pour découvrir ce que je voulais savoir ?

Il y avait un pick-up sur la place de parking. Savoy devait donc être chez lui. J'ai respiré un grand coup ; je me suis garée le long du trottoir d'en face et j'ai déplié mes antennes pour tenter de repérer ce que je cherchais. Pas évident, avec toutes les pensées des gens du quartier. Il m'a semblé capter deux signatures mentales, dans la maison que je regardais, mais c'était difficile à affirmer.

— Et puis merde !

Je suis sortie de la voiture, j'ai glissé mes clés dans la poche de ma veste et j'ai remonté l'allée qui menait à la porte d'entrée. J'ai frappé.

— Attends, fiston ! a lancé une voix masculine à l'intérieur.

— Moi, papa ! Moi ! a braillé un enfant.

— Non, Hunter, a répondu l'homme en ouvrant la porte.

Il me regardait à travers le fin grillage d'une portemoustiquaire, qu'il a ouverte en voyant qu'il avait affaire à une femme.

— Bonjour. Je peux vous aider ?

J'ai baissé les yeux vers l'enfant qui se tortillait pour forcer le passage et parvenir à me voir. Il avait peut-être quatre ans. Les yeux et les cheveux noirs, il était le portrait craché de Hadley. J'ai relevé les yeux vers l'homme qui me faisait face. Quelque chose, dans son visage, avait changé durant ma petite inspection silencieuse.

— Qui êtes-vous ? s'est-il enquisi sur un tout autre ton, subitement.

— Je suis Sookie Stackhouse.

Je ne voyais pas vraiment comment lui présenter la chose avec tact. Alors, je suis allée droit au but.

— Je suis la cousine de Hadley. Je viens juste de découvrir votre adresse.

— Vous n'avez aucun droit sur lui, a-t-il décrété, attaquant bille en tête.

Il faisait un visible effort pour se contenir.

— Bien sûr que non, ai-je reconnu, un peu surprise. Je voulais seulement le voir : je n'ai pas beaucoup de famille.

Nouveau silence lourd. Il pesait mes paroles et étudiait mon attitude. Il hésitait entre me claquer la porte au nez et me laisser entrer.

— Elle est jolie, papa, a dit le petit garçon, ce qui a semblé faire pencher la balance en ma faveur.

— Eh bien, entrez, a finalement dit l'ex-mari de Hadley.

J'ai jeté un coup d'œil au petit salon. Il était meublé d'un canapé, d'une table basse et d'un Relax. Il y avait aussi un poste de télé, des étagères remplies de DVD et de livres pour enfants et des jouets épars dans toute la pièce.

— Je travaille le samedi. Alors, je suis de congé aujourd'hui, m'a annoncé mon hôte, comme s'il craignait que je ne le prenne pour un chômeur. Oh !

Au fait, je suis Remy Savoy Mais je suppose que vous le saviez.

J'ai opiné du bonnet.

— Et voici Hunter, a-t-il ajouté pourachever les présentations.

Le gosse a aussitôt commencé à faire son timide et s'est caché derrière les jambes de son père, en me jetant des petits coups d'œil furtifs.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

J'ai poussé un journal à un bout du canapé pour pouvoir m'installer, en essayant de ne pas les regarder trop fixement. Hadley avait été de ces femmes sur lesquelles tout le monde se retourne et elle avait épousé un bel homme. Difficile de mettre le doigt sur ce qui permettait de dire ça, d'ailleurs. Il avait un grand nez, une mâchoire légèrement proéminente, des yeux singulièrement écartés et une petite fossette au menton. Mais le tout faisait de lui un homme que la plupart des femmes devaient remarquer. Il avait d'épais cheveux dégradés, entre le blond et le châtain clair, un peu longs sur la nuque. Il portait une chemise de flanelle ouverte sur un tee-shirt blanc et il était pieds nus.

Hunter était, quant à lui, vêtu d'un pantalon en velours côtelé et d'un sweat-shirt avec un gros ballon de foot sur le devant. Contrairement à son père, il était habillé de neuf.

J'avais terminé mon examen avant que Remy n'ait achevé le sien. Il trouvait que, de visage, je n'avais pas la moindre ressemblance avec Hadley. J'étais aussi plus ronde ; j'avais le teint plus clair (il ne l'avait vraisemblablement pas vue dans sa période vampire) et je n'étais pas aussi dure. Il pensait qu'à voir mon allure, je ne devais pas rouler sur l'or. Comme son fils, il me trouvait jolie. Mais je ne lui inspirais pas confiance.

— Ça fait longtemps que vous n'avez pas eu de nouvelles de Hadley ? lui ai-je demandé.

— La dernière fois, le petit avait à peine quelques mois.

Il s'était fait à cette idée. Du moins, il le croyait. Mais il y avait aussi de la tristesse dans ses pensées.

Assis par terre, Hunter jouait aux petites voitures. Il a chargé plusieurs Duplo à l'arrière d'un véhicule de chantier que, de ses petites mains potelées, il a fait reculer vers un camion de pompiers. Le conducteur de ce dernier n'a pas cillé quand le tombereau a déversé son chargement sur son rutilant camion, pour la plus grande joie de Hunter.

— Regarde, papa, regarde ! s'est-il écrié, tout excité.

— Je vois, fiston, a répondu Remy, avant de relever les yeux vers moi.

Il m'a dévisagée intensément.

— Qu'est-ce que vous êtes venue faire ici ? m'a-t-il alors demandé.

Remy n'était pas du genre à tourner autour du pot, apparemment.

— Je n'ai appris l'éventuelle existence d'un bébé qu'il y a une quinzaine de jours, lui ai-je expliqué. Avant de découvrir ça, je n'avais aucune raison de chercher à vous retrouver.

— Hadley ne m'a jamais présenté à sa famille. Comment avez-vous su qu'elle s'était mariée ? C'est elle qui vous l'a dit ?

Puis il a ajouté, comme à regret :

— Elle va bien ?

— Non, ai-je murmuré, pour ne pas attirer l'attention du gamin. Elle était déjà morte avant Katrina.

Ces mots lui ont fait l'effet d'une petite bombe qui aurait explosé dans sa tête.

— Elle était devenue vampire, d'après ce que j'ai entendu dire, a-t-il répondu d'une voix mal assurée. C'est de cette mort-là que vous voulez parler ?

— Non. Je veux dire qu'elle est morte pour de bon. Définitivement.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Elle a été attaquée par un autre vampire. Il était jaloux d'elle, de la relation qu'elle entretenait avec sa... euh... sa...

— Petite amie ?

Aigreur manifeste, là. Tant dans sa voix que dans ses pensées.

— Oui.

— Ça m'a fait un choc, a-t-il avoué.

Mais, dans son esprit, l'effet du choc s'était atténué. Il ne restait plus, à présent, qu'une blessure d'amour-propre mal refermée.

— Je n'ai découvert tout ça qu'après sa disparition.

— Vous êtes sa cousine ? Je me souviens qu'elle m'avait parlé de deux... Vous avez un frère, non ?

— Oui.

— Vous saviez qu'elle m'avait épousé ?

— Je l'ai appris en vidant son coffre à la banque après sa mort. Mais j'ignorais alors que vous aviez eu un enfant. Je vous dois des excuses à ce sujet, d'ailleurs.

Je n'étais pas tout à fait certaine de savoir pourquoi je lui faisais des excuses, ni comment j'aurais pu être au courant. Mais je m'en voulais de ne pas avoir seulement envisagé l'hypothèse que Hadley et son mari aient pu avoir un enfant. Après tout, Hadley n'avait que quelques années de plus que moi et Remy n'avait pas plus de la trentaine.

— Vous avez l'air bien, s'est-il tout à coup étonné.

J'ai piqué un fard. Je comprenais parfaitement ce qu'il entendait par là.

— Hadley a dû vous dire que je n'étais pas normale.

J'ai détourné les yeux pour regarder le petit garçon, qui s'était levé d'un bond en déclarant qu'il avait besoin d'aller aux toilettes et détalait déjà comme un lapin. Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire.

— Oui, elle m'avait parlé de... Elle disait que ça n'avait pas été facile pour vous, à l'école.

Il ne manquait pas de tact, l'ex-mari de ma cousine. En fait, Hadley lui avait affirmé que j'étais complètement cinglée. Je ne lui donnais pas l'impression de l'être, et il se demandait comment Hadley avait bien pu penser une chose pareille. Mais il a quand même jeté un coup d'œil en direction de l'enfant. Il se disait qu'il devait se montrer prudent, avec Hunter à la maison, qu'il devait rester vigilant pour déceler à temps tout signe d'instabilité – Hadley n'avait jamais précisé de quelle sorte de folie j'étais atteinte.

— C'est exact. J'en ai bavé. Et on ne peut pas dire que Hadley m'ait vraiment facilité les choses. Mais sa mère, tante Linda, était une femme extraordinaire – avant que le cancer ne finisse par avoir le dernier mot. Elle a vraiment été formidable avec moi, toujours. Et puis, on a tout de même eu de bons moments, Hadley et moi.

— Je pourrais en dire autant. Nous aussi, on a eu de bons moments, a admis Remy.

Il avait posé ses avant-bras sur ses cuisses, laissant pendre ses grandes mains entre ses genoux, des mains usées, pleines de cicatrices, les mains d'un homme qui sait ce que travailler dur veut dire.

C'est alors qu'un bruit de porte s'est fait entendre et qu'une femme est entrée dans la pièce. Elle ne s'était pas donné la peine de frapper.

— Salut, trésor, a-t-elle dit en souriant à Remy.

Puis elle m'a aperçue et son sourire s'est évanoui.

— C'est une cousine de mon ex-femme, Kristen, lui a-t-il expliqué, sans qu'il y ait, cependant, la moindre trace de malaise ou de culpabilité dans sa voix.

Kristen avait de longs cheveux bruns et de grands yeux marron. Elle devait avoir environ vingt-cinq ans. Elle portait un pantalon de toile kaki et un polo beige.

— Ravie de vous connaître, a-t-elle déclaré-elle n'en pensait pas un traître mot. Je suis Kristen Duchesne, la compagne de Remy.

— Enchantée, lui ai-je répondu, plus sincèrement. Sookie Stackhouse.

— Remy ! Tu n'as rien proposé à boire à ton invitée ! Puis-je vous servir un Coca ou un Sprite, Sookie ?

Elle savait ce qu'il y avait dans le frigo. Est-ce qu'elle vivait là ? Bon, ça ne me regardait pas... tant qu'elle ne faisait pas de mal au fils de Hadley.

— Non, merci. Je vais bientôt filer.

J'ai consulté ostensiblement ma montre.

— Je travaille, ce soir, ai-je précisé.

— Oh ! Où ça ?

Kristen semblait plus détendue, tout à coup.

— *Chez Merlotte*. C'est un bar, à Bon Temps. À environ quatre-vingt-cinq kilomètres d'ici.

— Mais oui ! C'est de là que ton ex-femme est originaire, a dit Kristen en se tournant vers son compagnon.

— Sookie est venue m'annoncer une triste nouvelle, lui a dit Remy.

Il se tordait inconsciemment les mains, mais sa voix était ferme.

— Hadley est morte.

Kristen a pris une brusque inspiration, mais s'est gardée de tout commentaire parce que Hunter venait de débouler comme une fusée dans le salon.

— Je me suis lavé les mains, papa ! s'est-il écrié.

Son père lui a souri.

— C'est bien, fiston, l'a-t-il félicité, en lui ébouriffant les cheveux. Dis bonjour à Kristen.

Hunter s'est exécuté sans grand enthousiasme.

— B'jour, Kristen.

Je me suis levée. J'aurais aimé avoir une carte de visite à leur laisser. Ça me paraissait bizarre et un peu impoli de partir comme j'étais venue. Mais, curieusement, la présence de Kristen me bloquait un peu. Elle a soulevé Hunter pour le balancer sur sa hanche. Il n'avait rien d'un poids plume, mais elle a mis un point d'honneur à faire passer ce manifeste effort pour un geste machinal et familier, ce qui n'était absolument pas le cas. Mais elle aimait bien le gamin. Je pouvais le lire dans ses pensées.

— Kristen m'aime bien, a dit Hunter au même moment.

J'ai brusquement baissé les yeux vers lui.

— Bien sûr, a fait Kristen en s'esclaffant.

Mais Remy, lui, nous regardait attentivement, Hunter et moi. Il semblait troublé. La confusion qui se lisait sur son visage a même viré à l'inquiétude, brusquement.

Quant à moi, je me demandais comment expliquer notre parenté à Hunter. J'étais pratiquement une tante pour lui – à la mode du coin, du moins. Comment un gamin de quatre ans aurait-il pu comprendre ce qu'était une cousine au deuxième degré ?

— Tan... tatie Sookie ? a justement annoncé Hunter, comme s'il essayait de répéter un mot qu'il venait d'entendre. J'ai une tatie ?

J'ai retenu mon souffle.

Oui, Hunter, je suis ta tante, ai-je pensé.

— J'en avais jamais eu avant.

— Tu en as une maintenant, lui ai-je confirmé, en tournant les yeux vers son père.

Il y avait de la peur dans ces prunelles-là. Il n'avait pas encore voulu mettre de mots dessus, mais, déjà, il savait.

Kristen ou pas, j'avais quelque chose d'important à lui dire. Quant à elle, je sentais son anxiété monter et le malaise s'insinuer en elle : elle avait l'impression qu'il se passait quelque chose derrière son dos. Mais je n'avais pas le temps de m'occuper d'elle. Seul Hunter comptait.

— Vous allez avoir besoin de moi, ai-je annoncé à Remy. Quand il sera un peu plus grand, vous allez avoir besoin de me parler. Mon numéro est dans l'annuaire et je n'ai pas l'intention de déménager. Vous comprenez ce que je vous dis ?

— Que se passe-t-il ? s'est alarmée Kristen. Pourquoi tout le monde a-t-il l'air si sérieux, tout à coup ?

— Ne t'inquiète pas, a dit Remy d'une voix caressante destinée à la tranquilliser. Il n'y a rien de grave. Des histoires de famille.

Kristen a reposé un Hunter gesticulant sur le tapis.

— Han han, a-t-elle marmonné, du ton de qui sait pertinemment qu'on est en train de l'embobiner.

— Stackhouse, ai-je rappelé à Remy. Ne tardez pas trop. N'attendez pas qu'il soit trop tard, quand il aura commencé à en souffrir.

— Je comprends, a affirmé Remy.

Quant à lui, il avait déjà l'air d'en souffrir. Je ne pouvais que compatir.

— Je dois y aller, ai-je répété à l'intention de Kristen.

— Tu t'en vas, tatie Sookie ? m'a demandé Hunter.

Il n'en était pas encore à me sauter au cou, mais pas loin. Il y pensait, du moins. Il m'aimait bien.

— Tu reviendras ? a-t-il insisté.

— Un jour, Hunter. Peut-être que tu viendras me rendre visite avec ton papa, dans quelque temps.

J'ai serré la main de Kristen, puis celle de Remy — ce qui leur a semblé bizarre à tous les deux — et je me suis dirigée vers la porte.

Comme je posais le pied sur la première marche du perron, j'ai entendu Hunter me dire en pensée : *Au revoir, tatie Sookie.*

Je lui ai répondu aussitôt : *Au revoir, Hunter.*

Table des matières

1	6
2.....	27
3.....	48
4.....	61
5.....	85
6.....	97
7	116
8.....	137
9.....	145
10.....	160
11.....	181
12	194
13	205
14	214
15	230
16	253
17	265
18.....	282
19	295

20	313
21	325